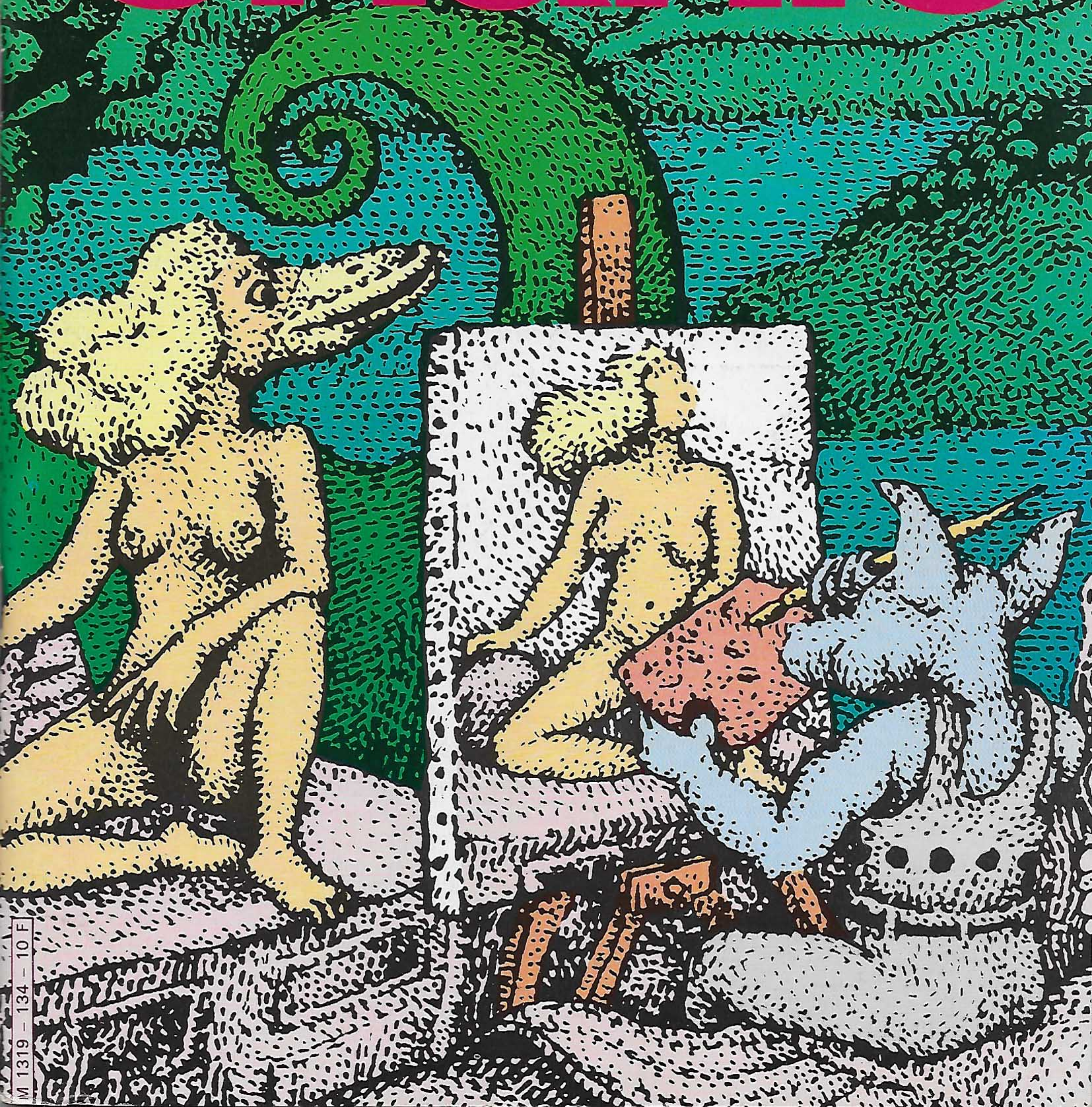


Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Mars 80 n° 134 10 F
Portugal 120 escudos
Suisse 6 F.S.
Canada \$1.75

charlie





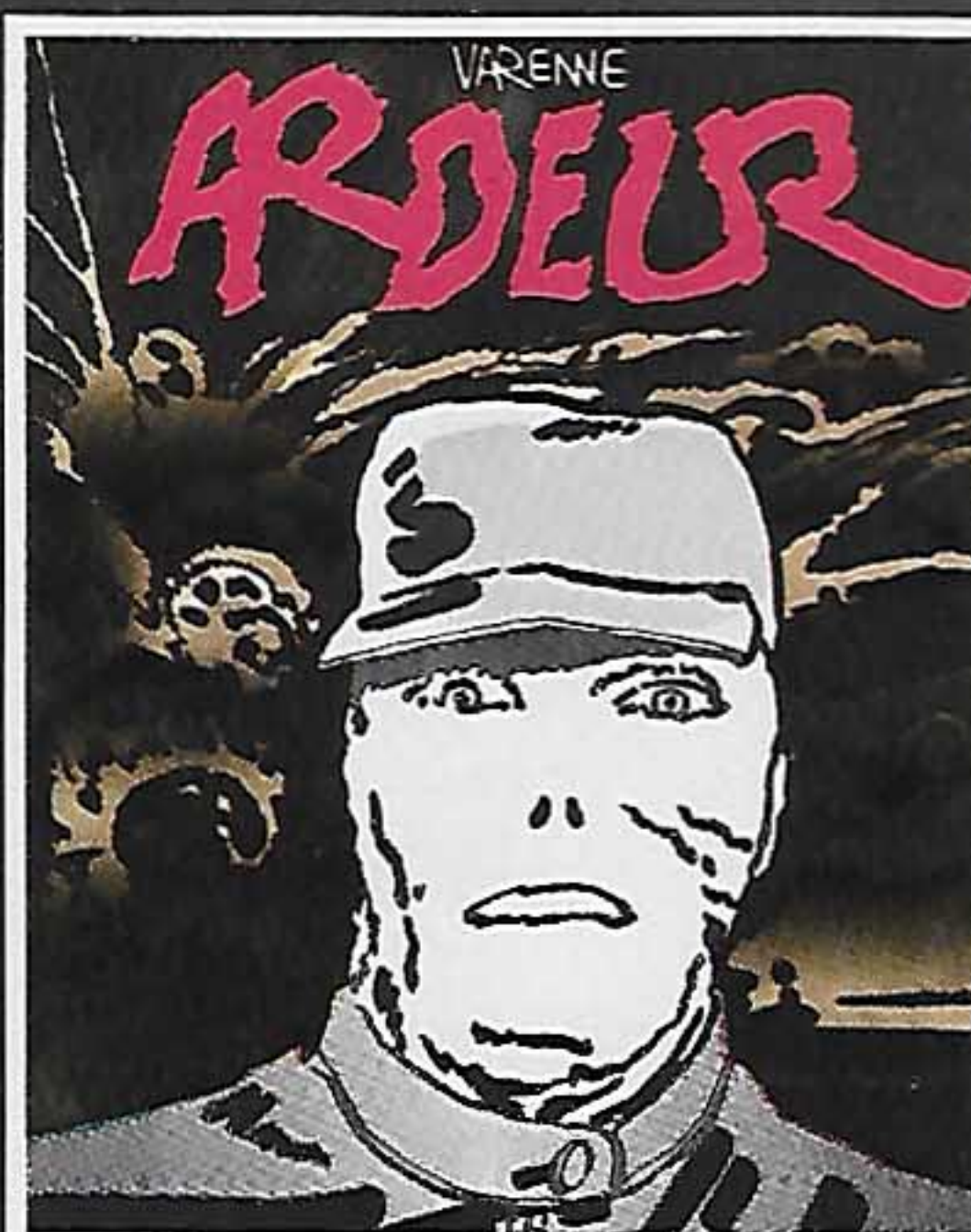
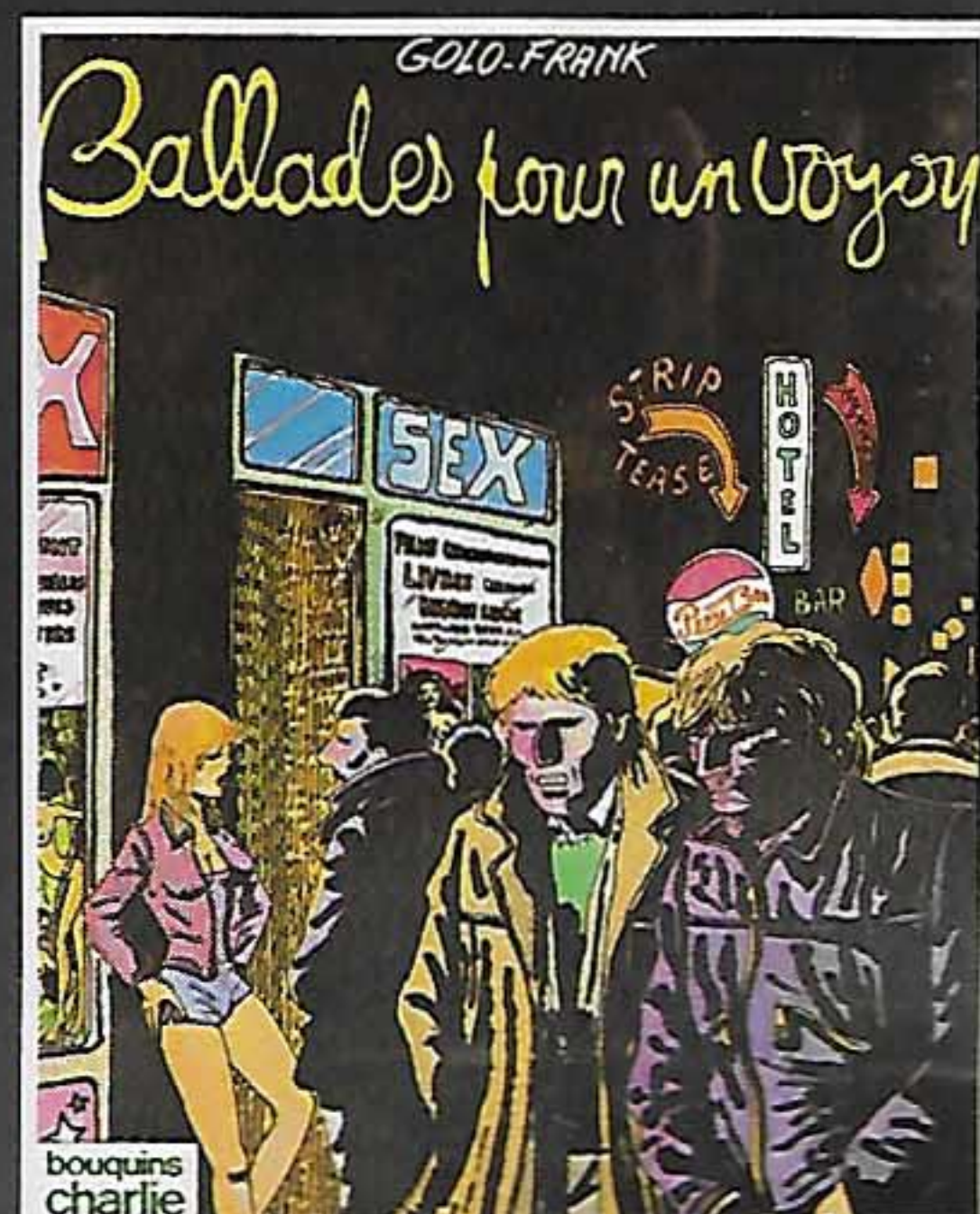
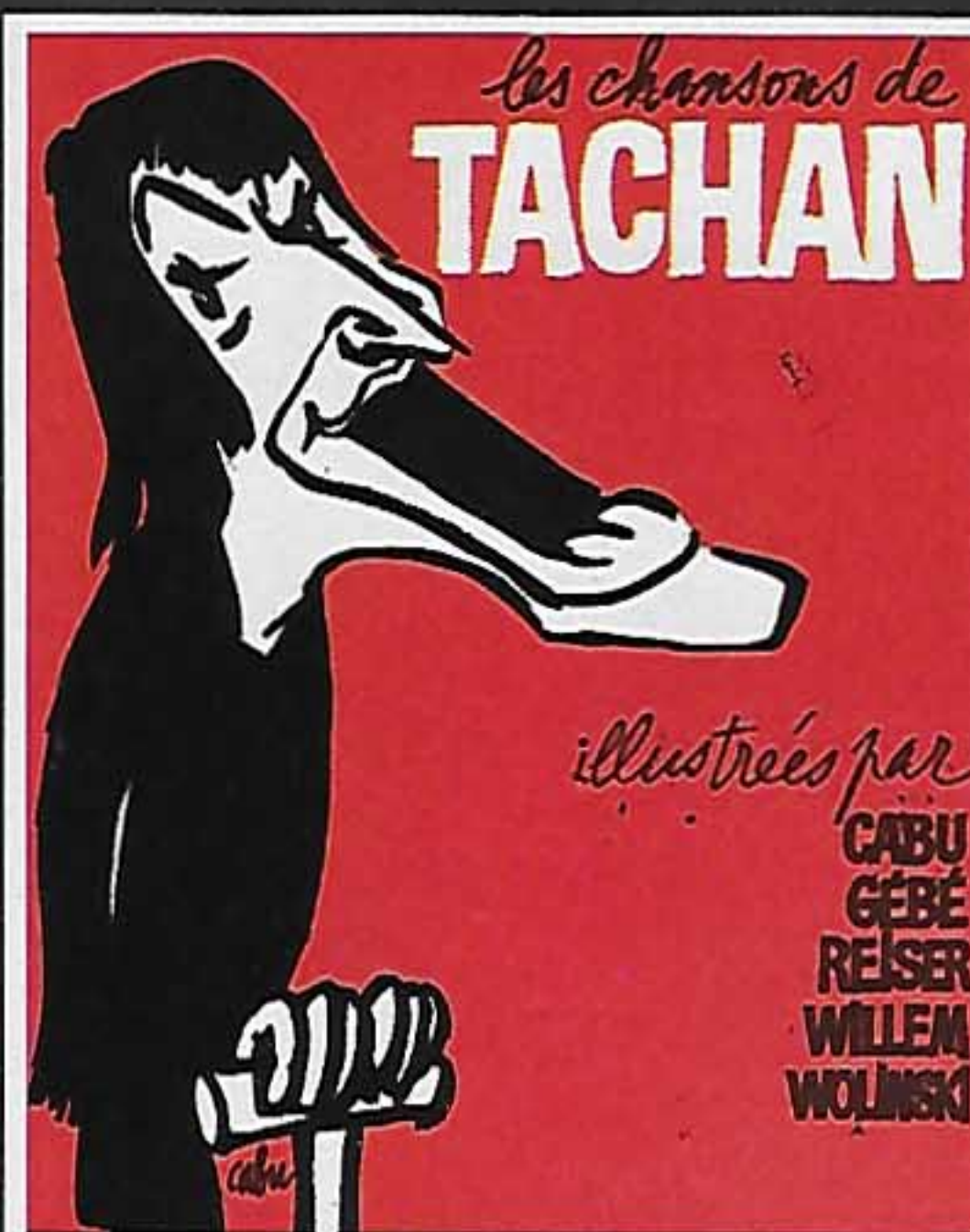
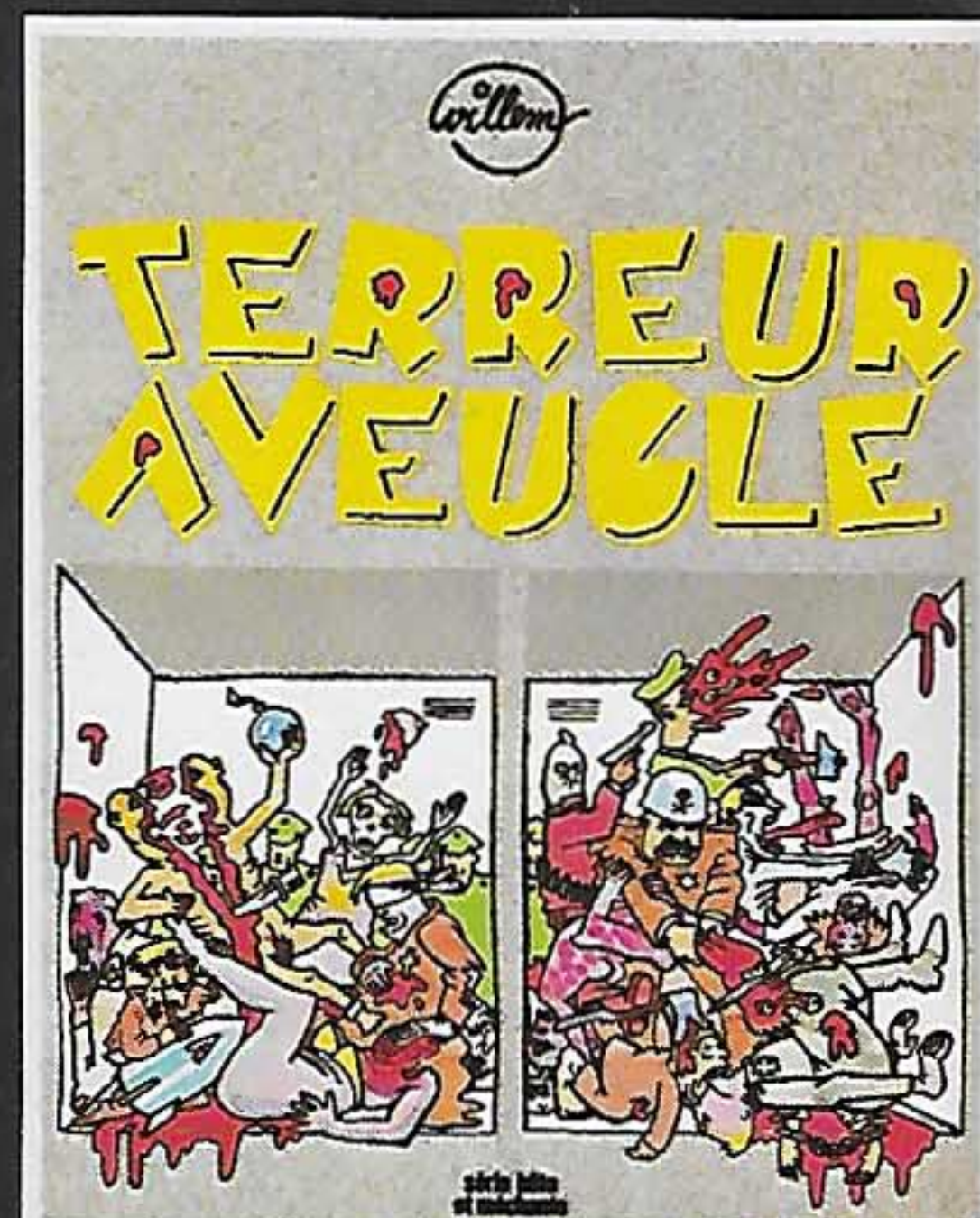
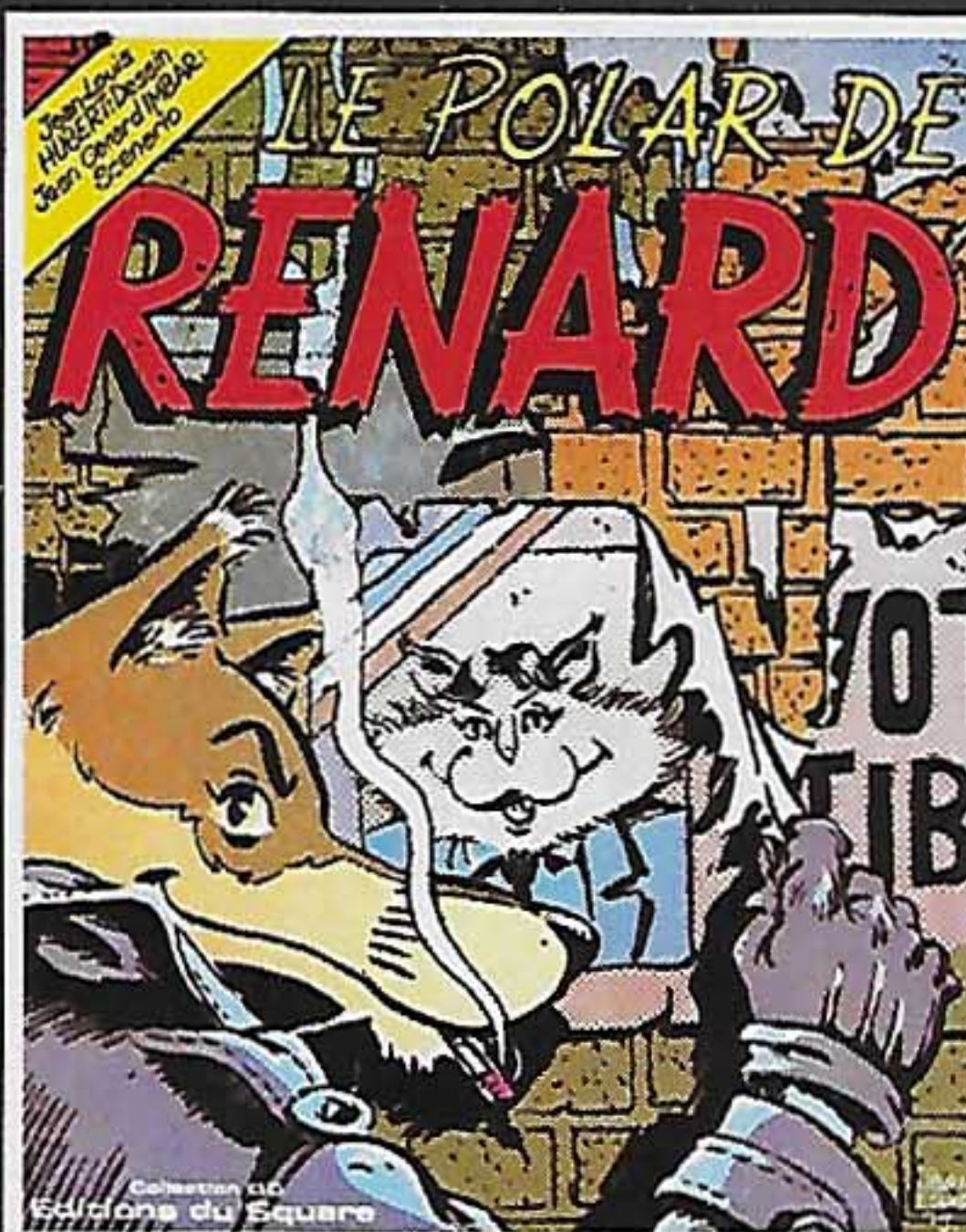
Tempo!

Pour écrire (ou dessiner) de toutes les couleurs :
le Stylon de Tempo

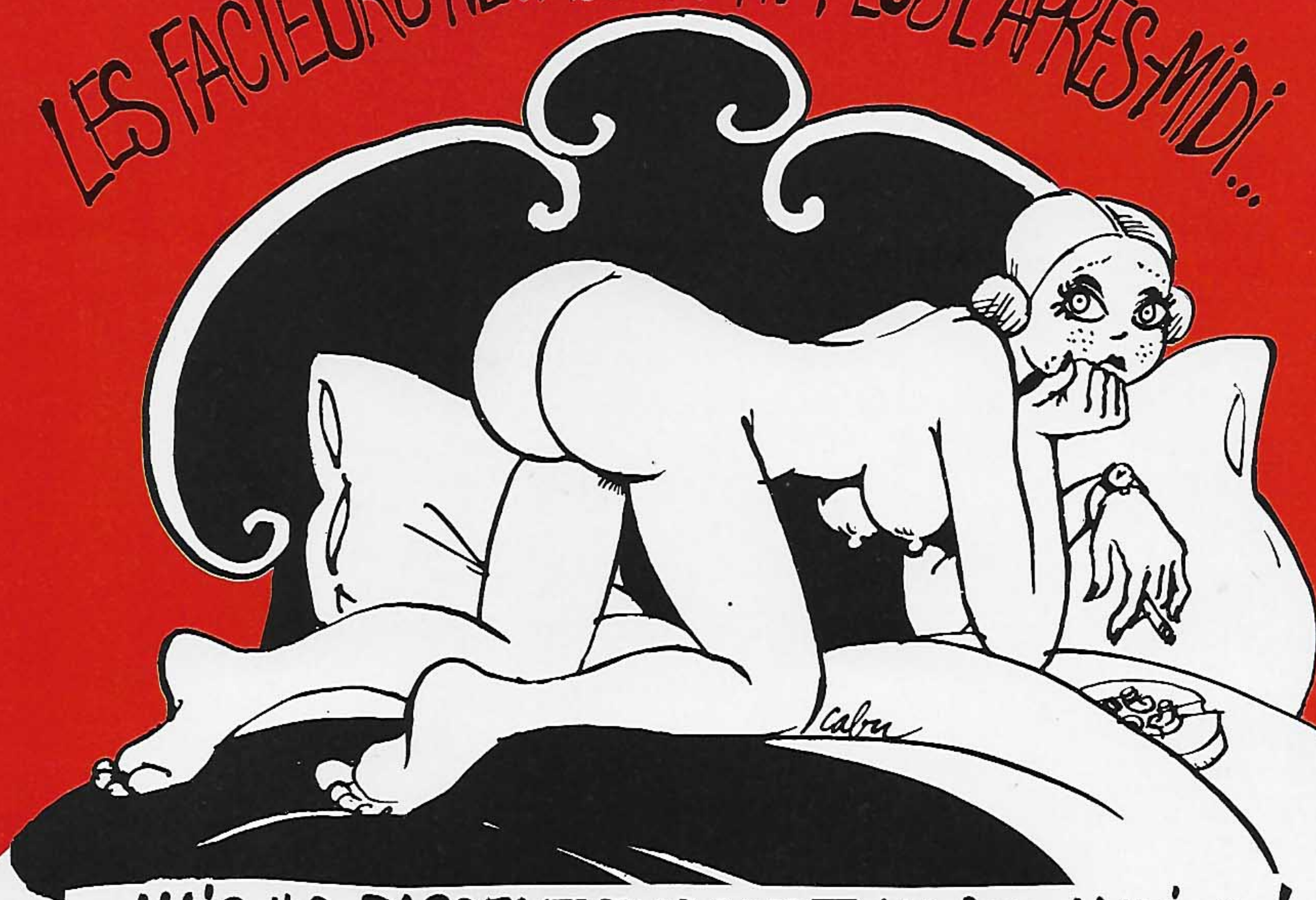


Pointe nylon. Ecriture souple mais ferme, qui dure, dure... (de 1000 à 1300 m). Permet les pleins et les déliés. 10 couleurs classiques ou exotiques. Ne sèche pas grâce à sa fermeture hermétique qui fait clic.

derniers parus aux éditions du square



LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - **130 F**
☐ 1 an - 52 numéros - **250 F**

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

**Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.**

ATTENTION !

• **Port gratuit** pour toute
commande égale ou supérieure à 150 F
• **20 % de réduction**
aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 30 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Mme Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Le con se surpasse 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
 - ☐ Les vieilles putes 25 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- WILLEM**
- ☐ Chez les obsédés 11 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drame de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F

- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F
- ☐ L'an 01 30 F

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Les Français me font rire 12 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 20 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- BARBIER**
- ☐ Lycans 45 F

- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F
 - ☐ La révolte des ratés 30 F

- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 30 F

- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F

- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F

- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F

- PICHARD ET ANDREYON**
- ☐ Édouard suivi de la Réserve 30 F

- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI ET MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F

- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag 30 F

- SCHLINGO**
- ☐ Gaspation 35 F

- WOLINSKI**
- ☐ La Reine des pommes 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

- PICHARD ET WOLINSKI**
- ☐ Paulette Tome 1 95 F
 - ☐ Paulette Tome 2 95 F

- CREPAX**
- ☐ Emmanuelle 95 F

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 30 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F

- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F

DERNIERS PARUS

- MUHLSTEIN**
- ☐ Et les dieux firent l'amour 120 F

- HUBERT-IMBART**
- ☐ Le polar de Renard 30 F

- KANE**
- ☐ Star Hawks 25 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

- CARALI**
- ☐ Le docteur Tût-Tût 25 F

- GOLO-FRANK**
- ☐ Ballades pour un voyou 30 F

- WILLEM**
- ☐ Terreur aveugle 30 F

- TACHAN**
- ☐ Chansons illustrées 50 F

☐ Je suis abonné à l'une des publications des Éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

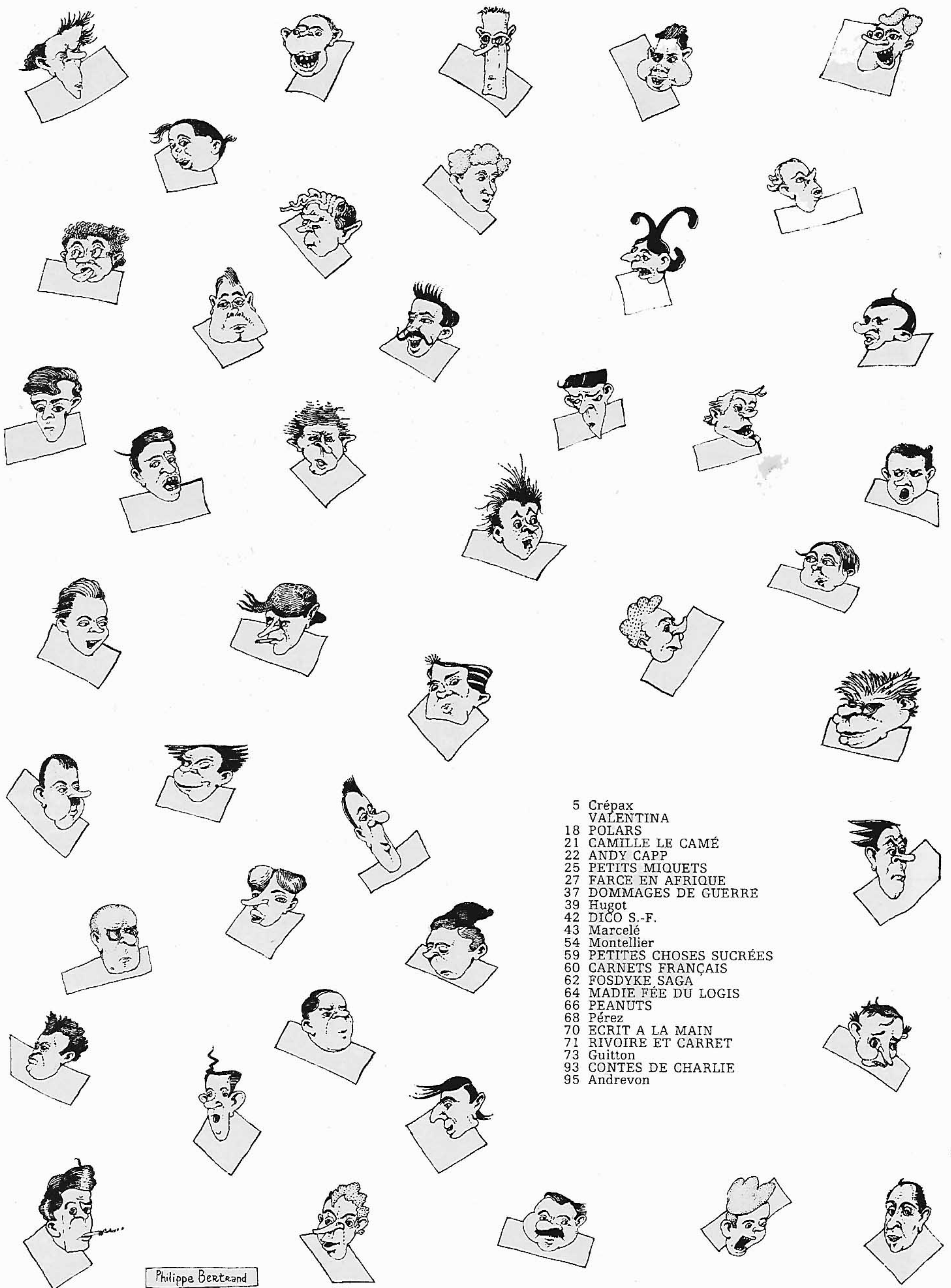
NOM ET PRÉNOM _____

ADRESSE COMPLÈTE _____

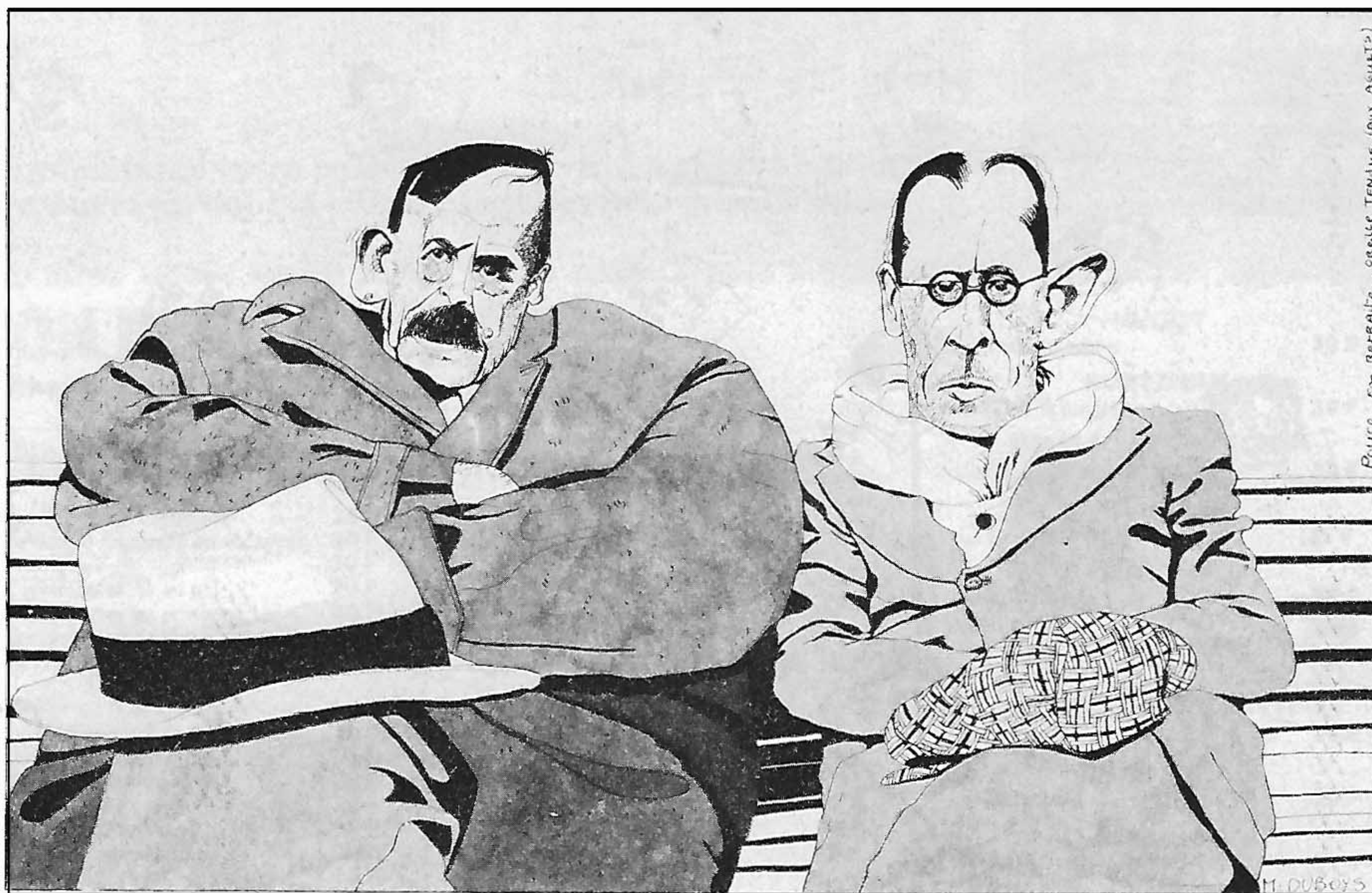
Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS



- 5 Crépax
- VALENTINA
- 18 POLARS
- 21 CAMILLE LE CAMÉ
- 22 ANDY CAPP
- 25 PETITS MIQUETS
- 27 FARCE EN AFRIQUE
- 37 DOMMAGES DE GUERRE
- 39 Hugot
- 42 DICO S.-F.
- 43 Marcelé
- 54 Montellier
- 59 PETITES CHOSES SUCRÉES
- 60 CARNETS FRANÇAIS
- 62 FOSDYKE SAGA
- 64 MADIE FÉE DU LOGIS
- 66 PEANUTS
- 68 Pérez
- 70 ECRIT A LA MAIN
- 71 RIVOIRE ET CARRET
- 73 Guitten
- 93 CONTES DE CHARLIE
- 95 Andrevon



La lecture des journaux m'a donné un frisson. Un frisson de fierté, car j'y ai vu reconnaître la sûreté du goût de « Charlie mensuel ».

« Ballades pour un voyou », de Golo et Frank, est considéré comme le meilleur polar en B.D. de l'année. Nous le savions ! Nous le savions ! Mais ça fait plaisir quand on ne se trompe pas. Et vous savez comment il faut faire pour ne pas se tromper ? Hé bien, il ne faut pas avoir peur de se tromper !

« Ardeur », le grand roman des frères Varenne, fait l'admiration des connaisseurs. Et pourtant, des histoires qui se passent dans un monde dévasté par la bombe, on ne peut pas dire que c'est nouveau. Ce qui est nouveau, c'est qu'il y a une nouvelle génération de dessinateurs de B.D. qui émerge et qu'elle semble s'être nourrie d'autre chose que de bandes dessinées. Je maintiens qu'un dessinateur de bandes dessinées doit être un auteur complet et surtout un lecteur complet, un spectateur complet, un citoyen complet concerné par la société dans laquelle il vit et non pas cherchant désespérément à l'oublier en racontant « Dracula » pour la millième fois, ou la « Légende des siècles » galactique.

« Lycaons », d'Alex Barbier, est un livre superbe, plein de foutre et de sang, comme la vie. Cha-

cune des images d'Alex Barbier est infiniment plus belle que la plupart des peintures qui encombrent les galeries et musées d'art moderne. J'enrage lorsque je vois ces expositions de misérables astuces graphiques sans inspiration. Le musée de notre époque, c'est dans les feuilles des magazines qu'il est en train de se créer.

Ce mois-ci, dans « Charlie mensuel » – et j'espère qu'il ne sera pas trahi par l'impression –, une folie de Guitton. 1,80 m, les yeux bleus, un vieil ami. Ses premiers dessins ont paru chez nous il y a bien huit ou neuf ans. Curieux, ce travail démentiel pour raconter la démence des choses simples : les arbres, les petits oiseaux, les rêves, le sexe, la mort, la trouille. Il ne suffit pas de se faire chier sur un dessin pour qu'il soit automatiquement beau. Il ne suffit pas de dessiner comme un fou pour que vos dessins soient fous. Mais la sincérité de l'univers de Guitton nous attendrit. Nous rêvons devant les détails minuscules comme devant l'obstination aveugle de la fourmi ignorante de notre regard. Mais nous-mêmes, gnia gnia gnia ?

Nous poursuivons la « Farce en Afrique » de Di Muro. Où est Di Muro ? En Afrique. Avec un flingue. Sur une piste. Dans une savane, sous un camion, en train de transpirer sur son carnet de dessins.

Nous venons d'apprendre la saisie de « Hara-Kiri », journal bête et méchant, à cause d'une couverture consacrée à madame Giscard d'Estaing. Ce n'est pas la première fois que nous avons des ennuis avec la respectabilité institutionnelle. C'est infantile de déshabiller la Première dame de France. Mais qui n'a pas essayé de glisser un regard sous la jupe du professeur à chignon ? Qui ne l'a pas imaginée à quatre pattes ? Et, surtout, qui n'est pas infantile ? Pas les lecteurs de B.D., en tout cas. Mais, au moins, eux ne font pas semblant d'être sérieux.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75005 Paris. Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1980
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
 92200 Neuilly sur Seine.
 Tél. 747 11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



suite

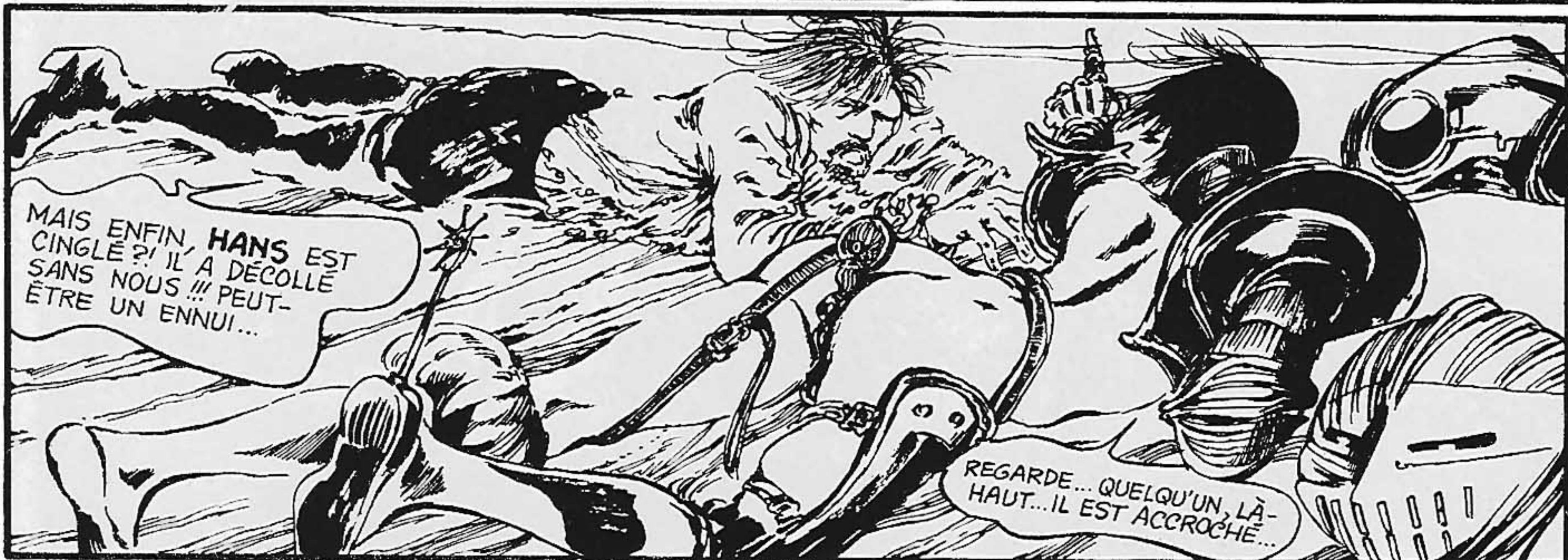
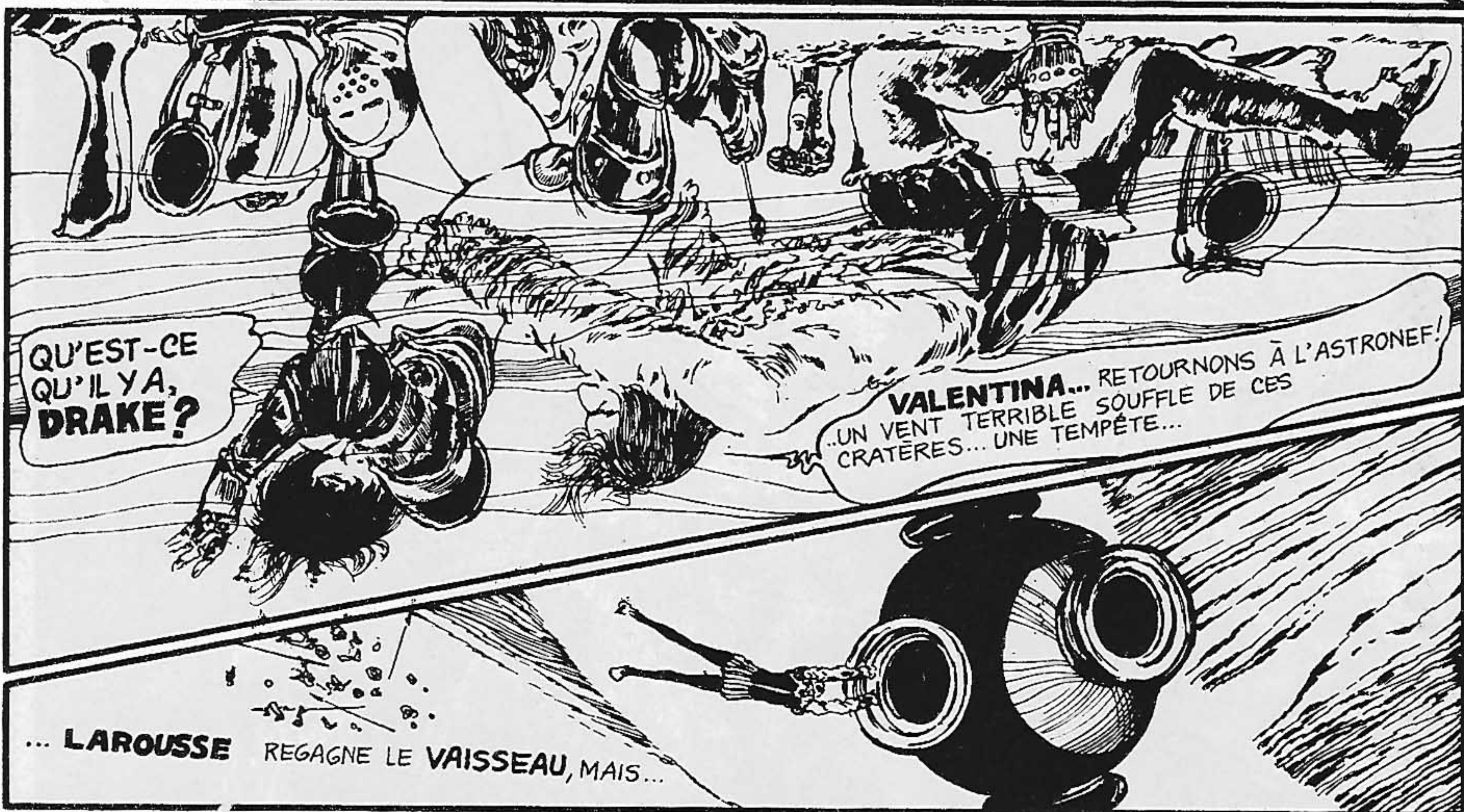
VALENTINA Pirate

Résumé. - Le curieux rêve du fils de Valentina, où elle chevauche Potemkine pour dé fendre Drake, Larousse, Armstrong, Hans et leur compagne des attaques de Nord Caroline et Sud Caroline, les « killers » venues de Jupiter pour contrôler cette étrange « planète creuse » de l'orbite du Centaure.

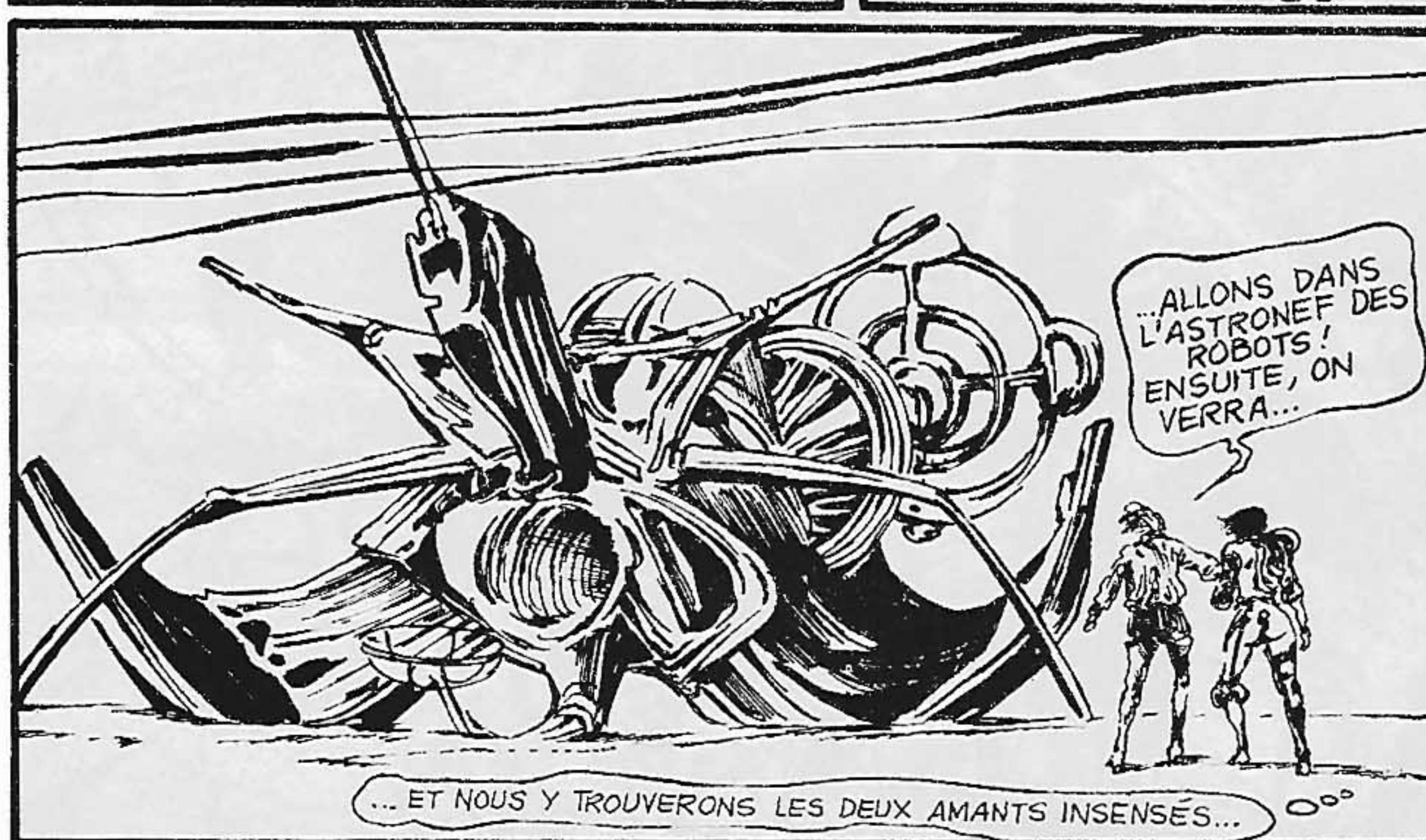
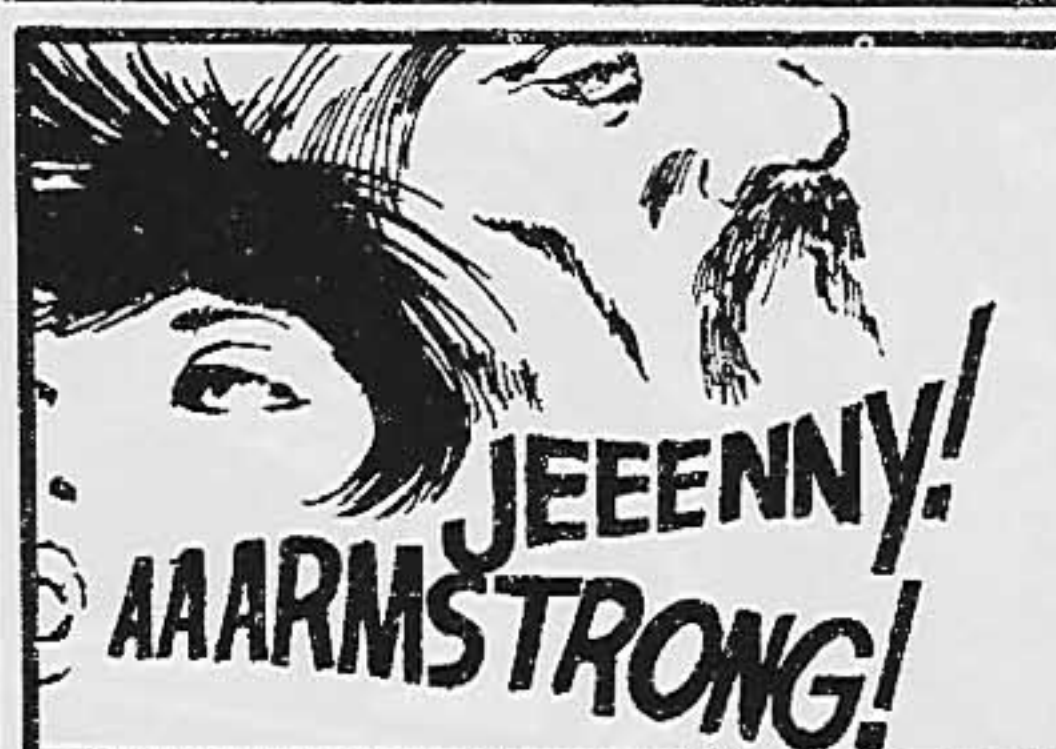


il chevauche
sur son destrier
qui n'a au monde son pareil,
qui avec tant de légèreté
semble tout près de s'envoler,
au point que dans le sable chaud
ne reste trace de ses sabots...

ORLANDO FUROSO
CANTO XV



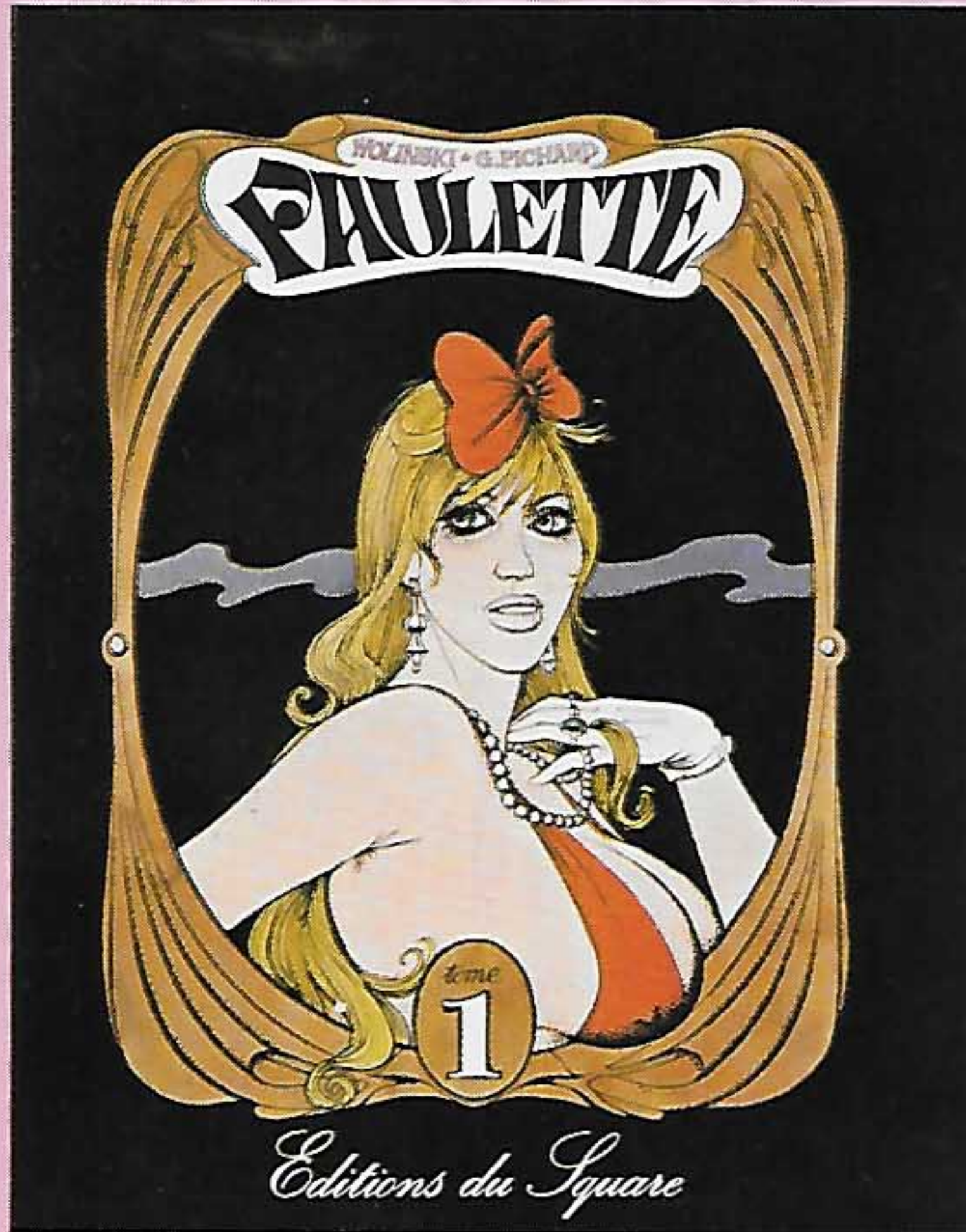






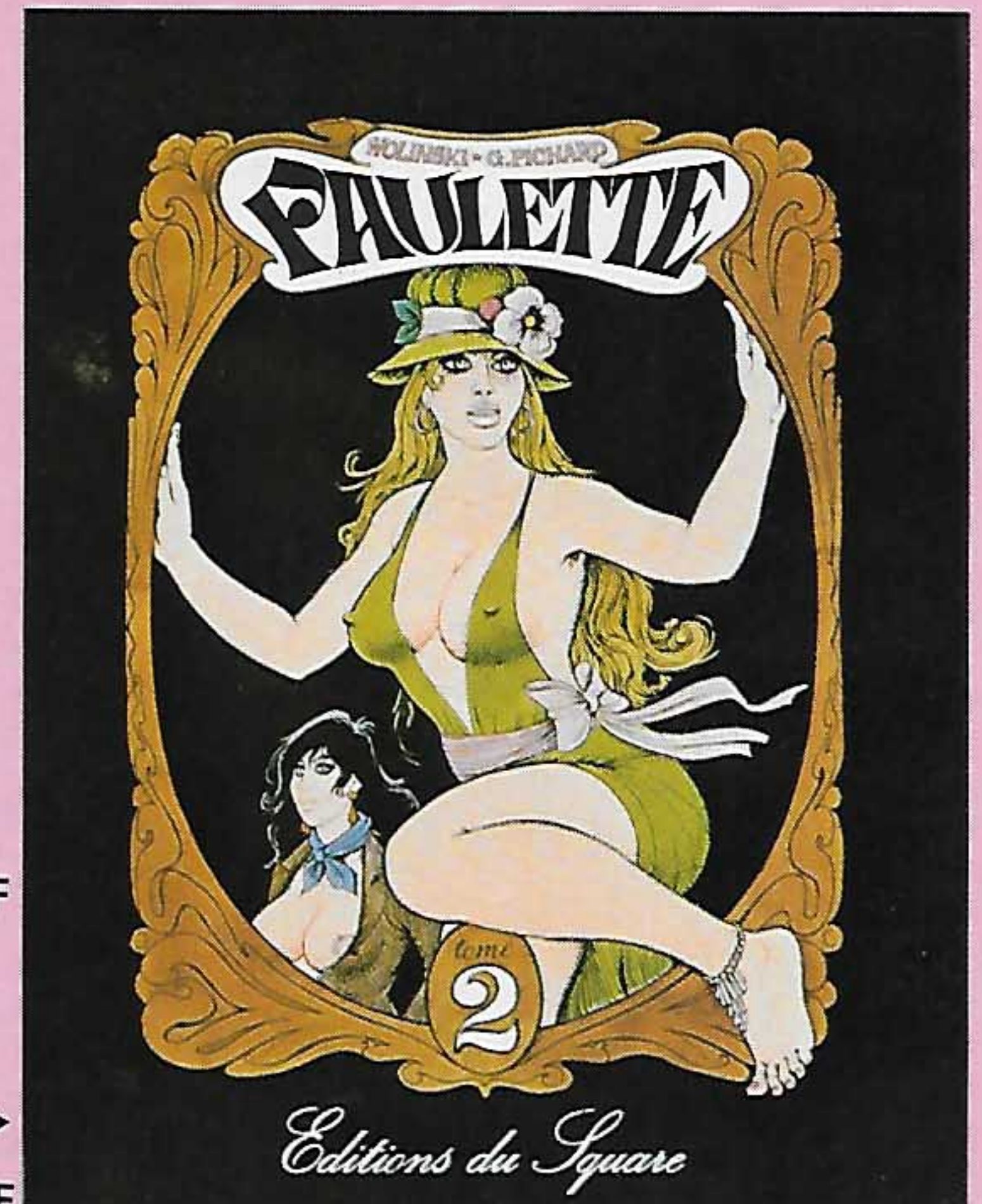
Les Editions du Square présentent les quatre premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité

Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelliculée.



◀ PICHARD ET
WOLINSKI
Paulette tome 1 - 95 F

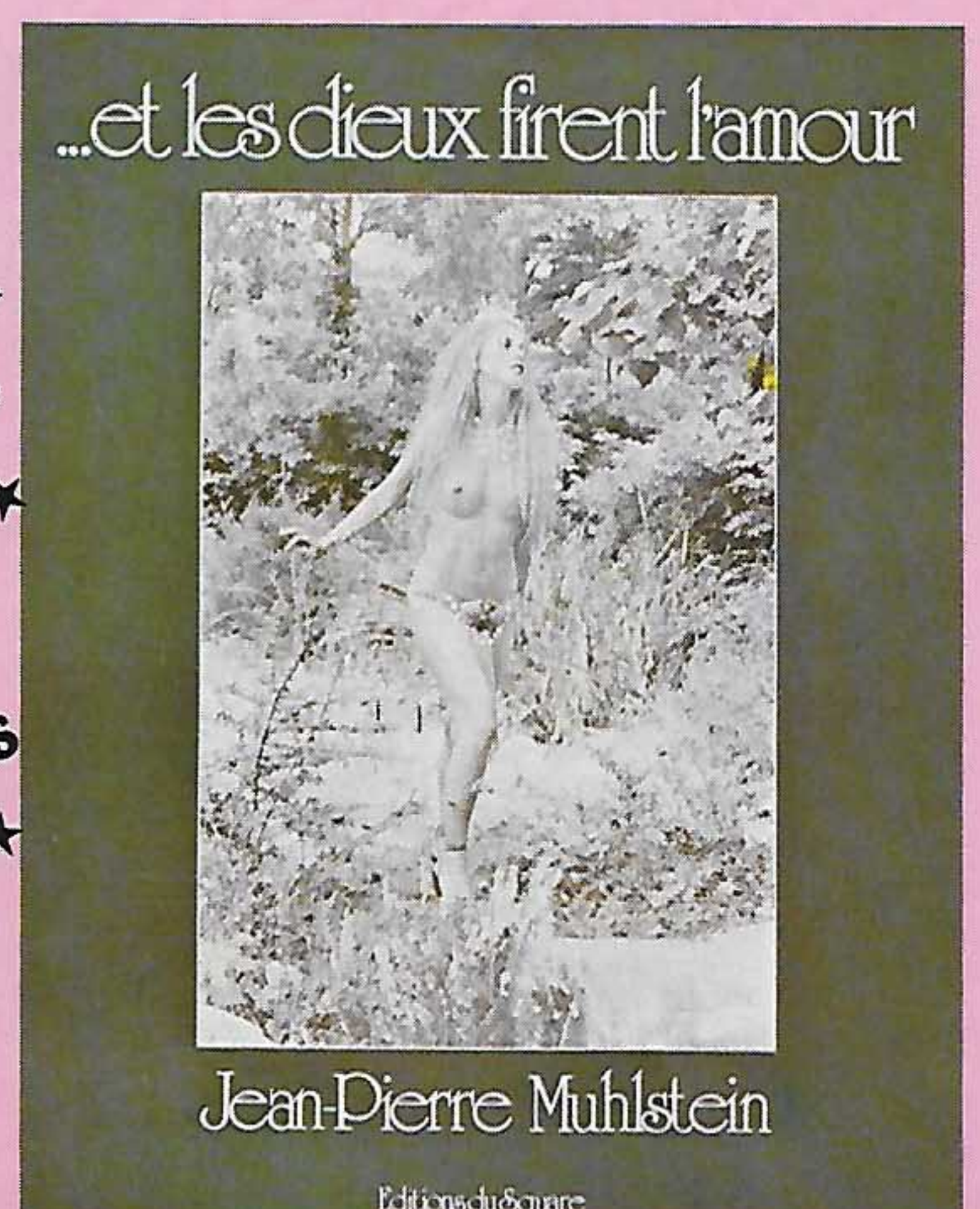
PICHARD ET
WOLINSKI ▶
Paulette tome 2 - 95 F



◀ CREPAX
Emmanuelle - 95 F

MUHLSTEIN ▶
Et les dieux
firent l'amour - 120 F

ATTENTION!
Offre spéciale audos



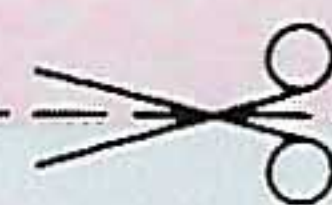
OFFRE SPECIALE



Pour l'achat groupé
de ces quatre premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

283 F

... au lieu de 405 F, soit une économie de 122 F
+ frais de port : 16,25 F



BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax + Et les dieux firent l'amour par Mühlstein, en édition de luxe, au prix spécial de 283 F (+ 16,25 F de port) les 4 volumes, ou chaque volume séparé au prix normal sans frais de port.

Nom Prénom

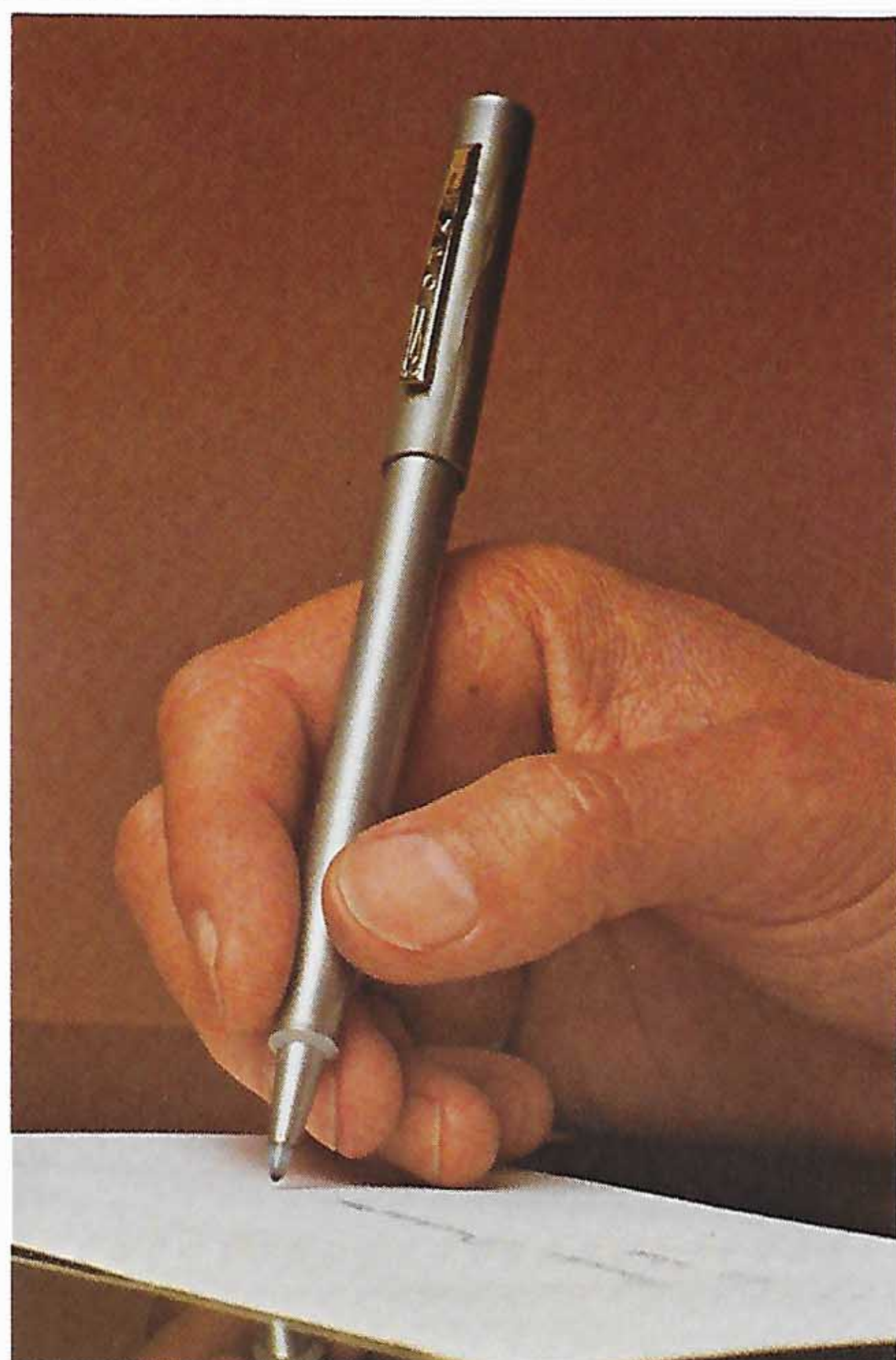
Adresse complète

Détail de la commande

Paiement joint par chèque bancaire. C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Editions du Square.

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation en plus des frais de port et d'emballage normaux. Votre commande vous parviendra par train/bateau.



Tempo!

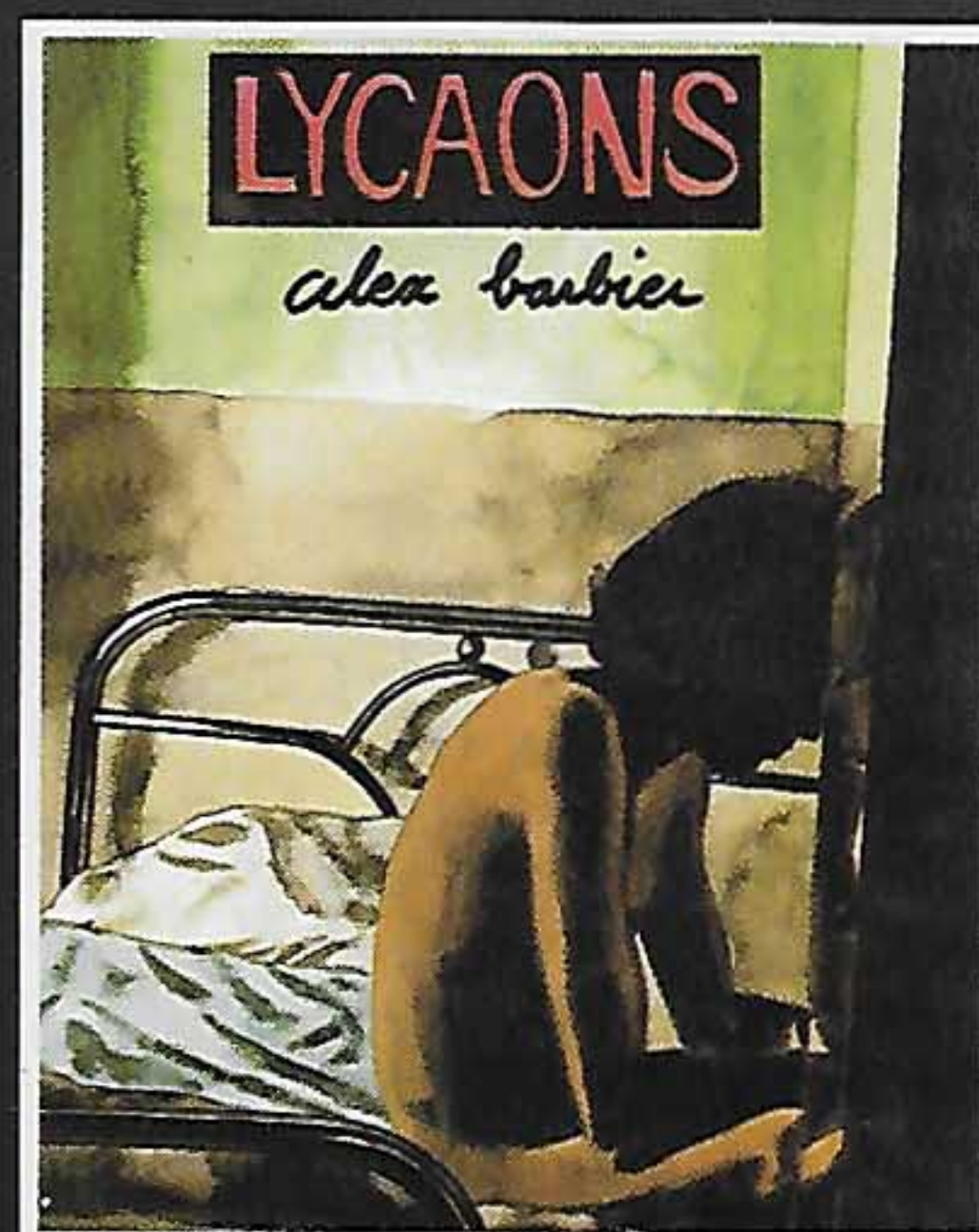
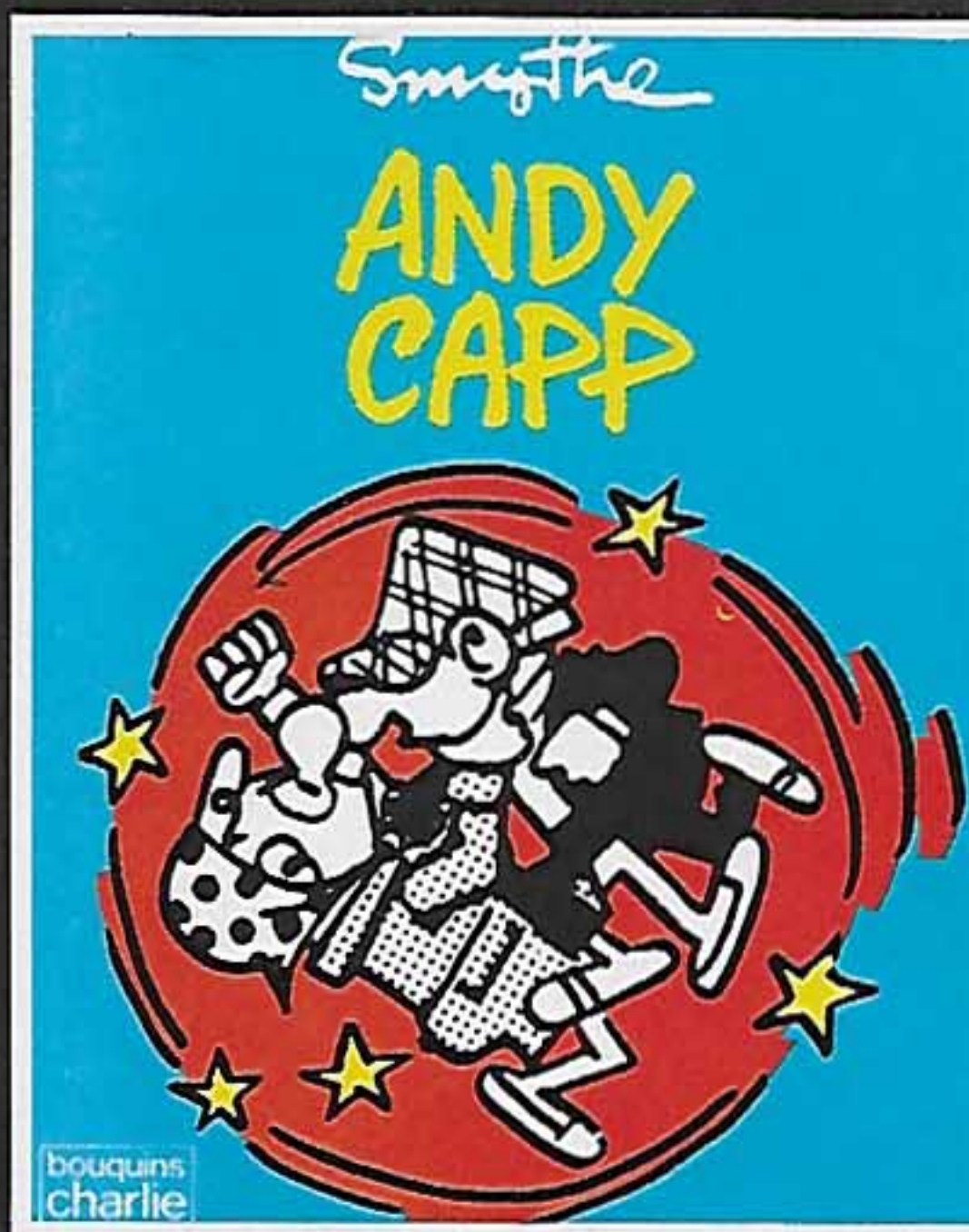
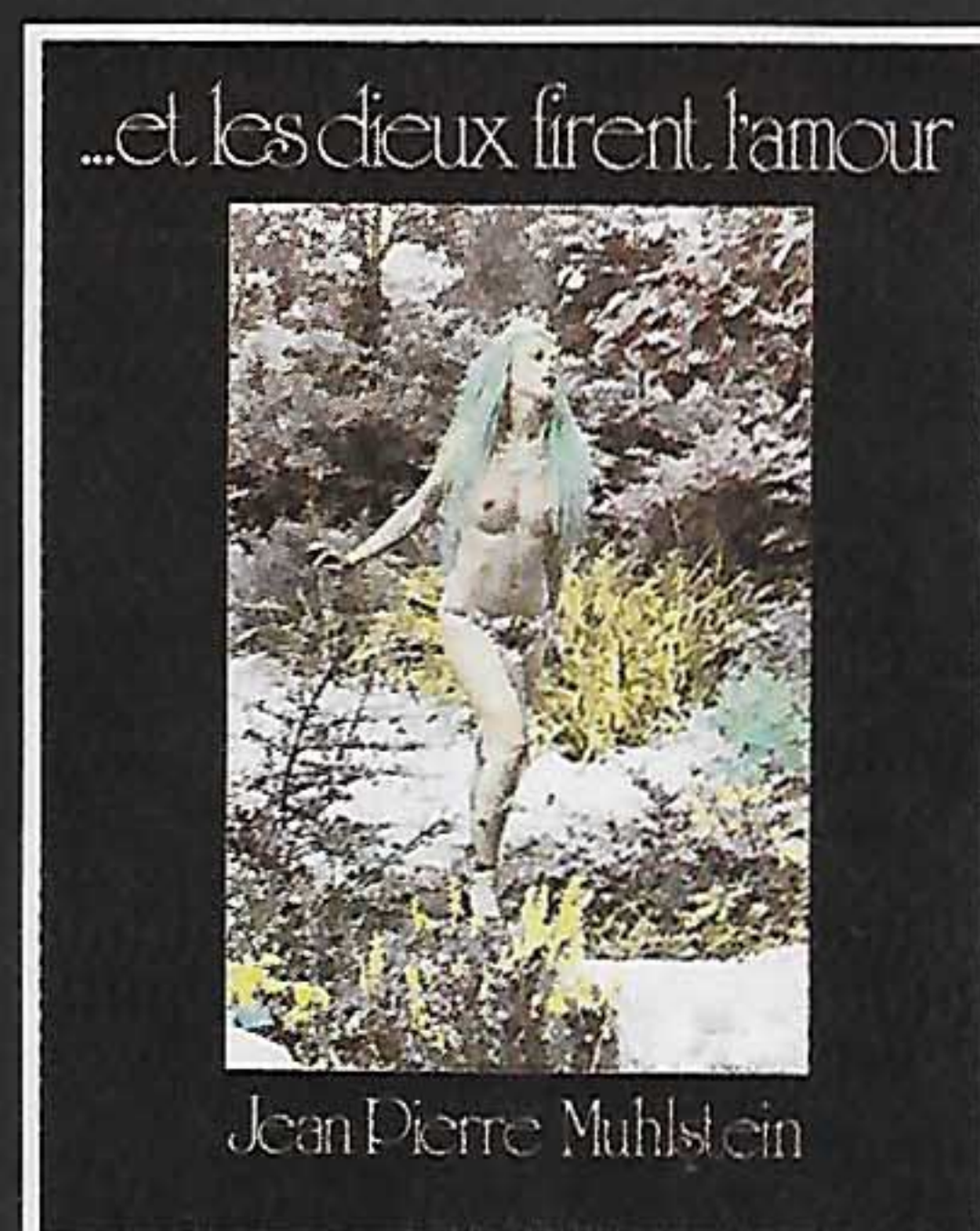
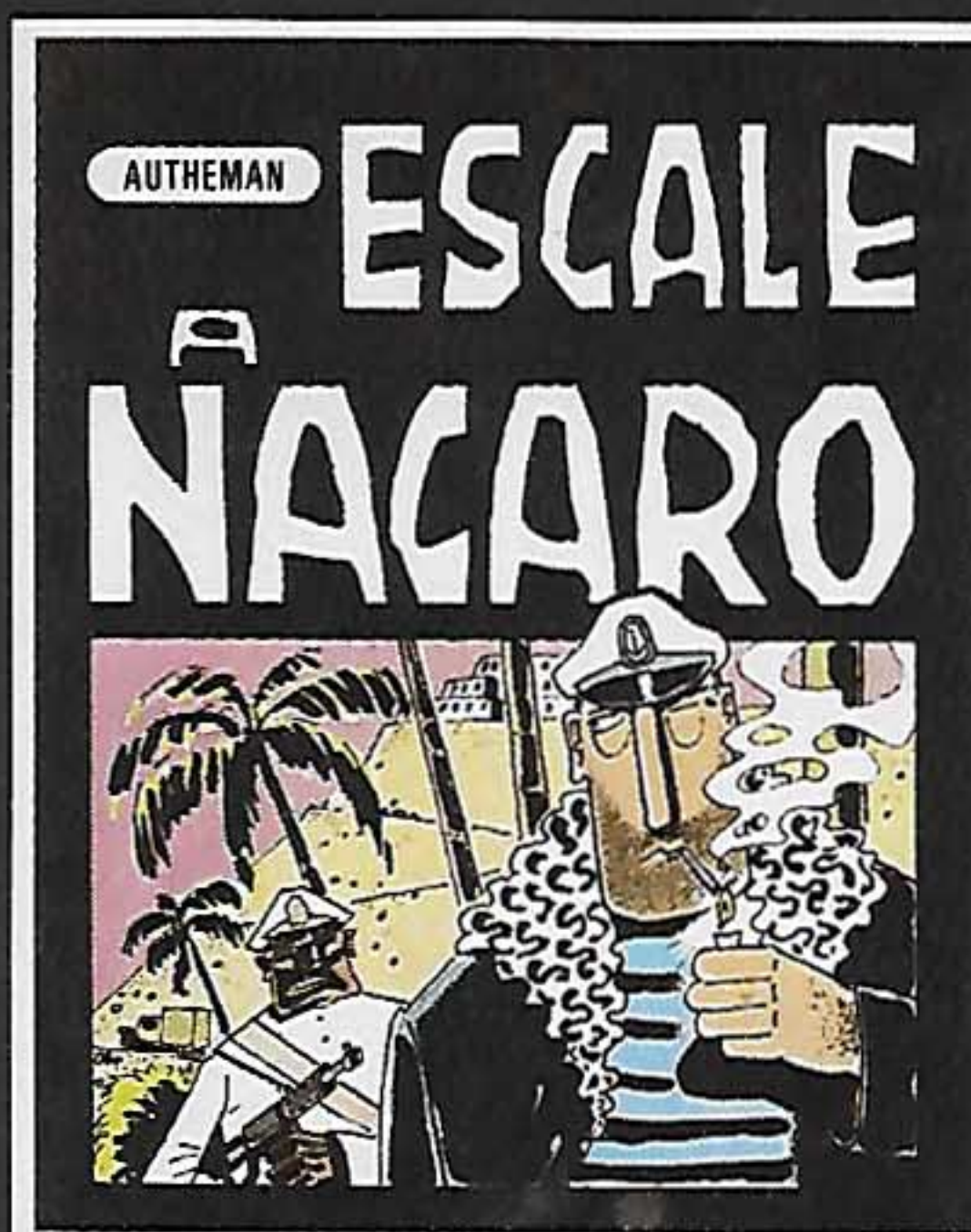
Pour écrire en souplesse et en douceur :
le *Feutrabil* de Tempo



Argenté, racé. Pointe bille métal ultra-dure. Son débit d'encre régulier assure une écriture fluide, souple et nette. Permet de faire des doubles. Ne sèche pas grâce à sa fermeture hermétique. S'accroche facilement avec son clip métallique. 4 couleurs.

derniers parus aux éditions du square

← n° spécial
charlie







ÉLOIGNE-TOI!
ÉLOIGNE-TOI!

GUIDO
CREAX



RESTE ALLONGÉE
... NE BOUGE PAS...
IL NE NOUS A
MÊME PAS VUS!

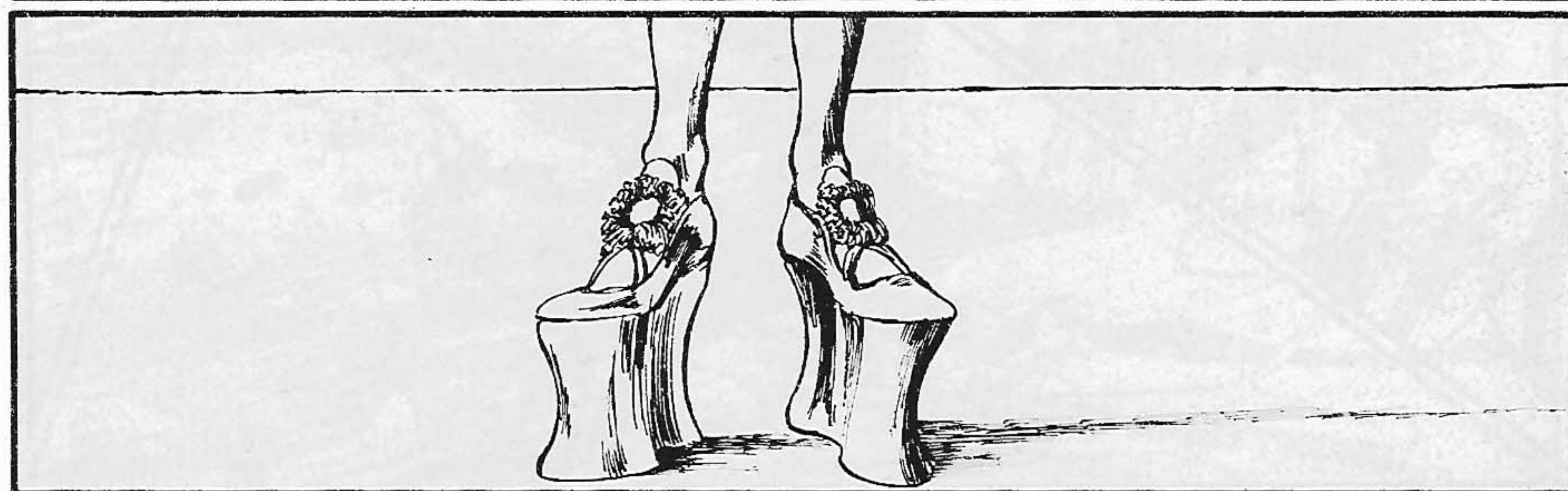
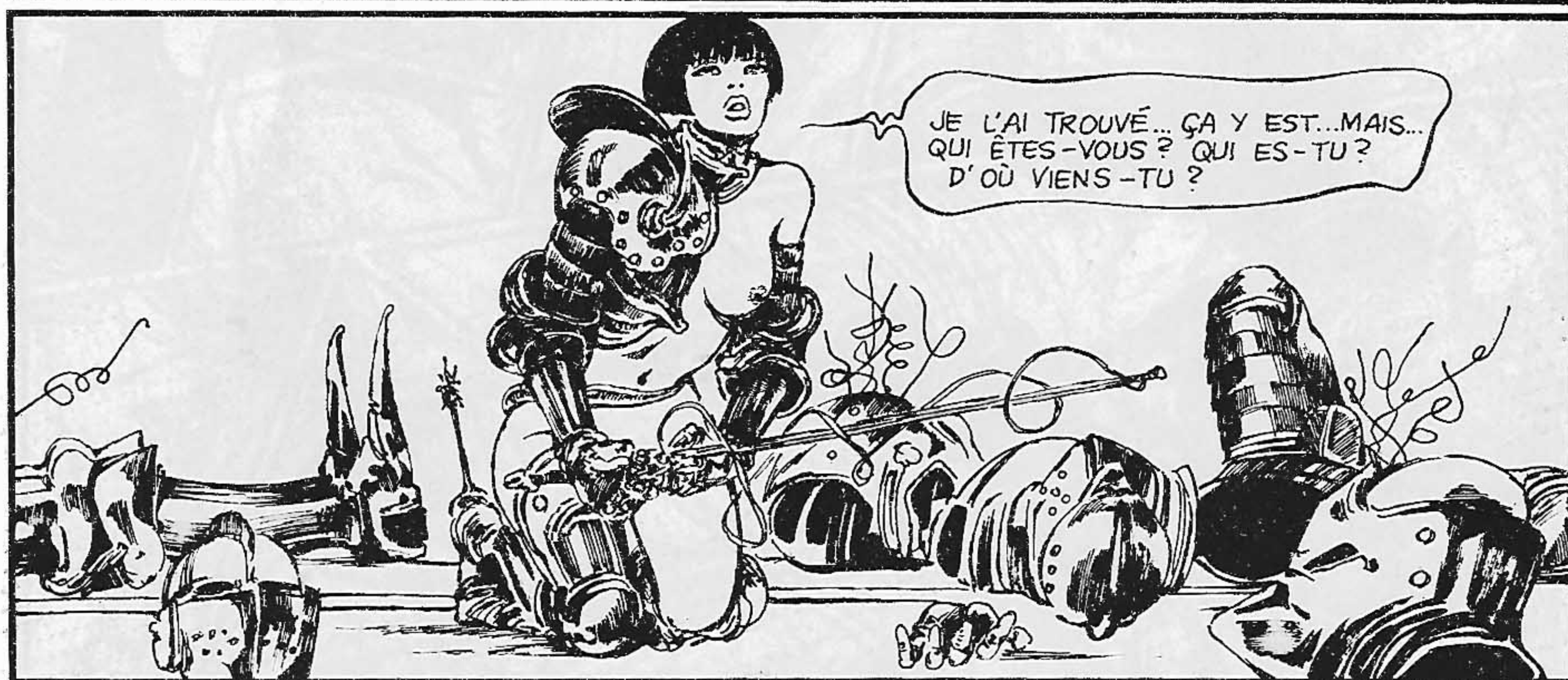
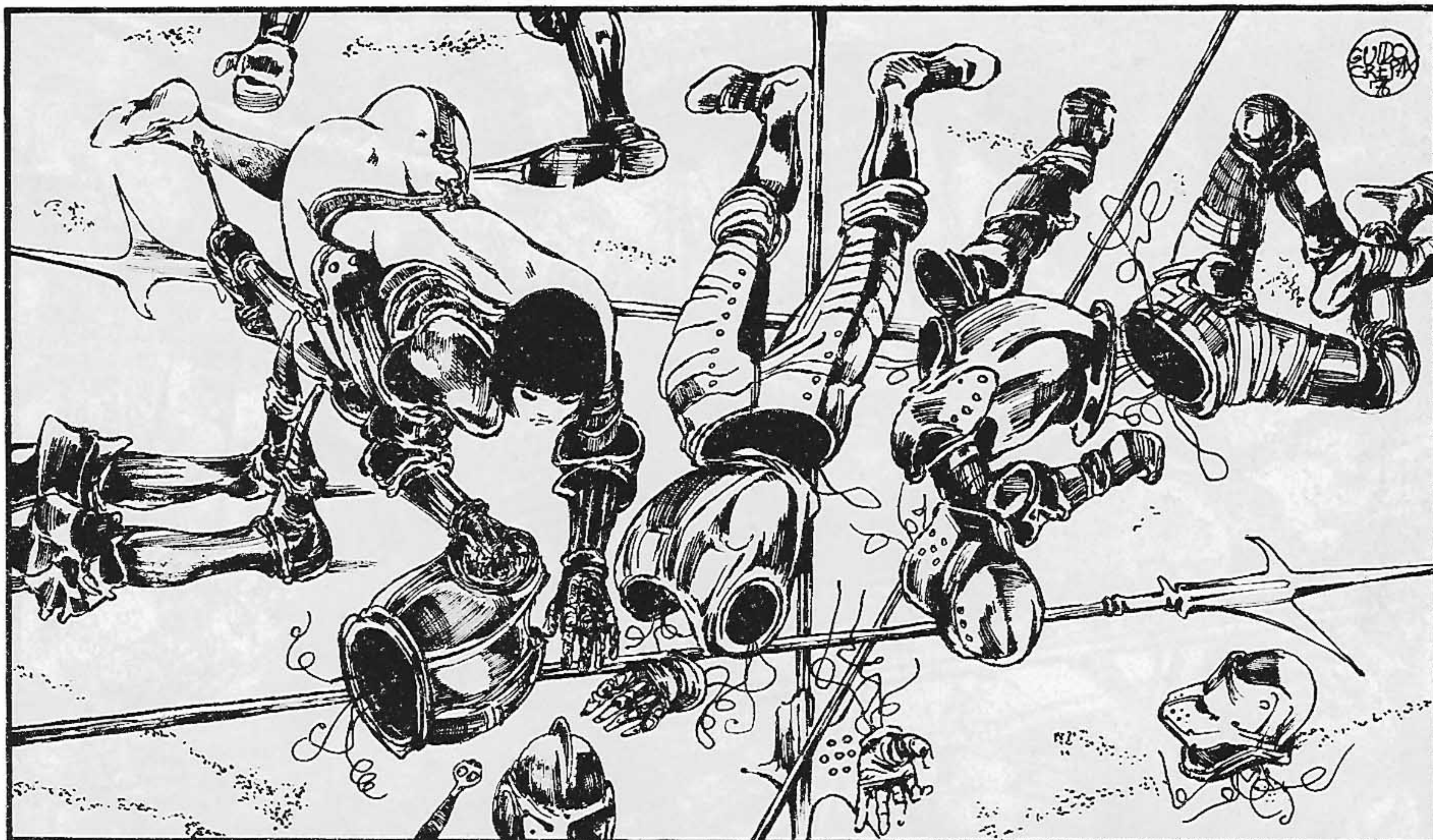


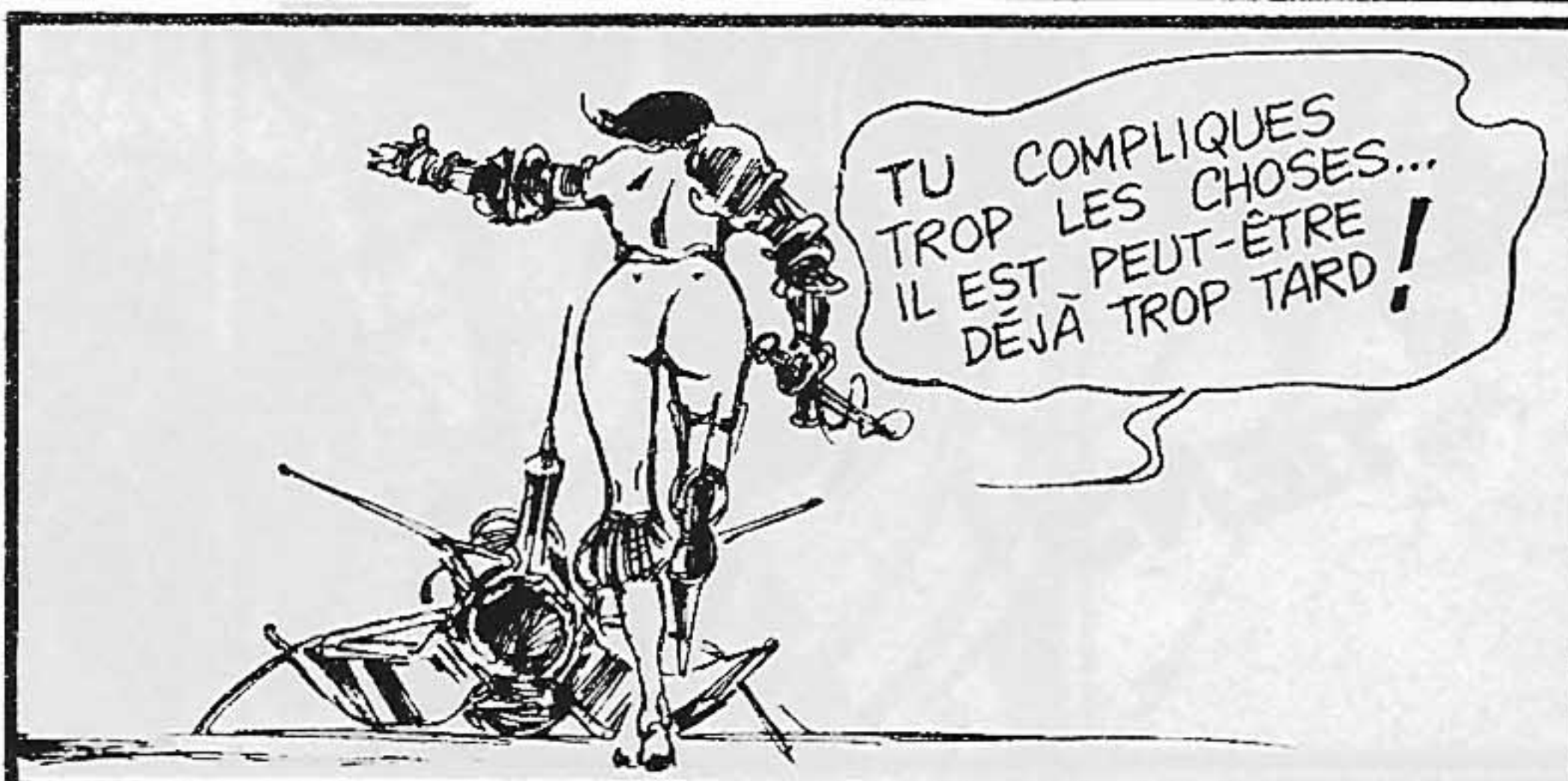
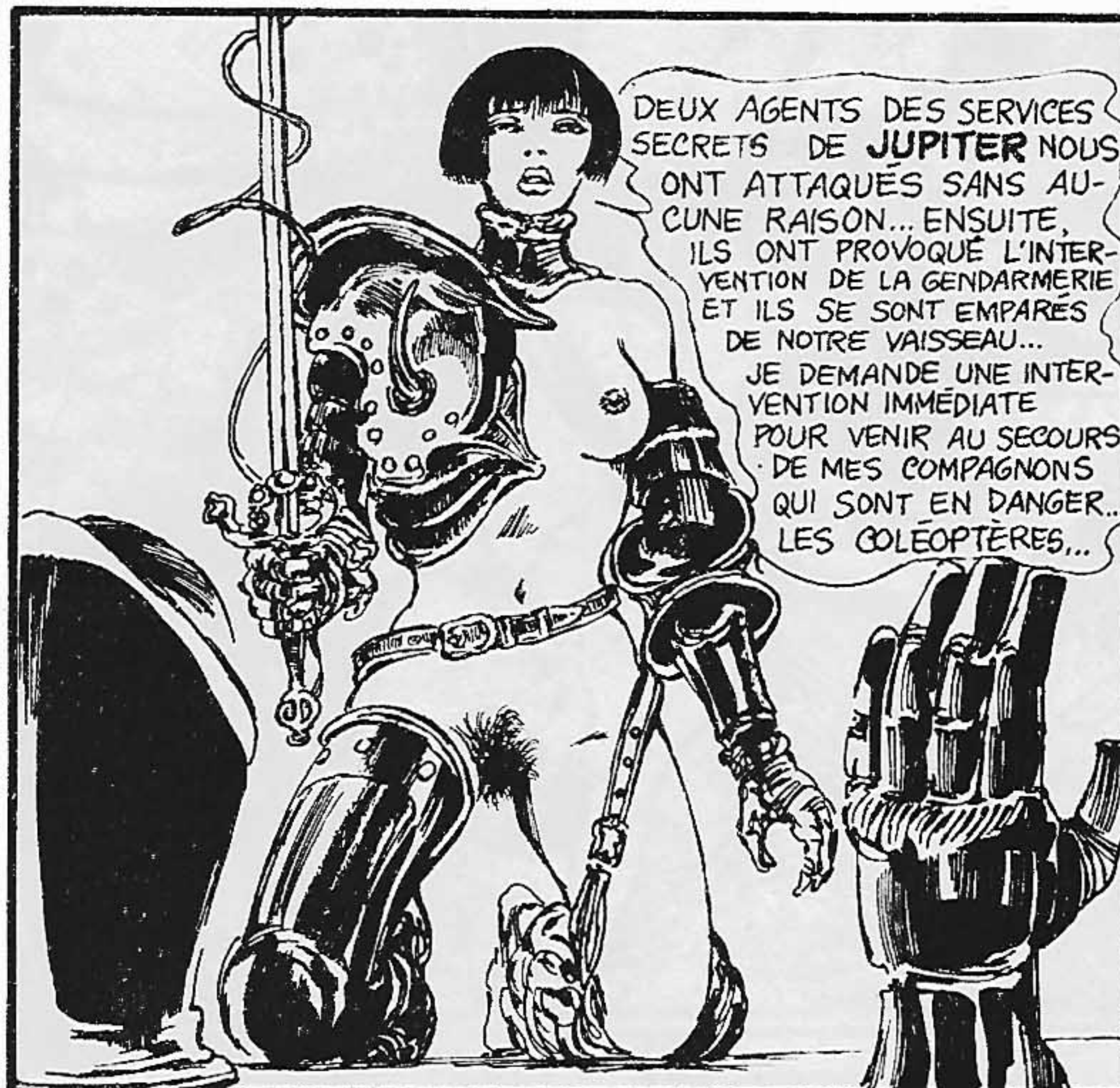
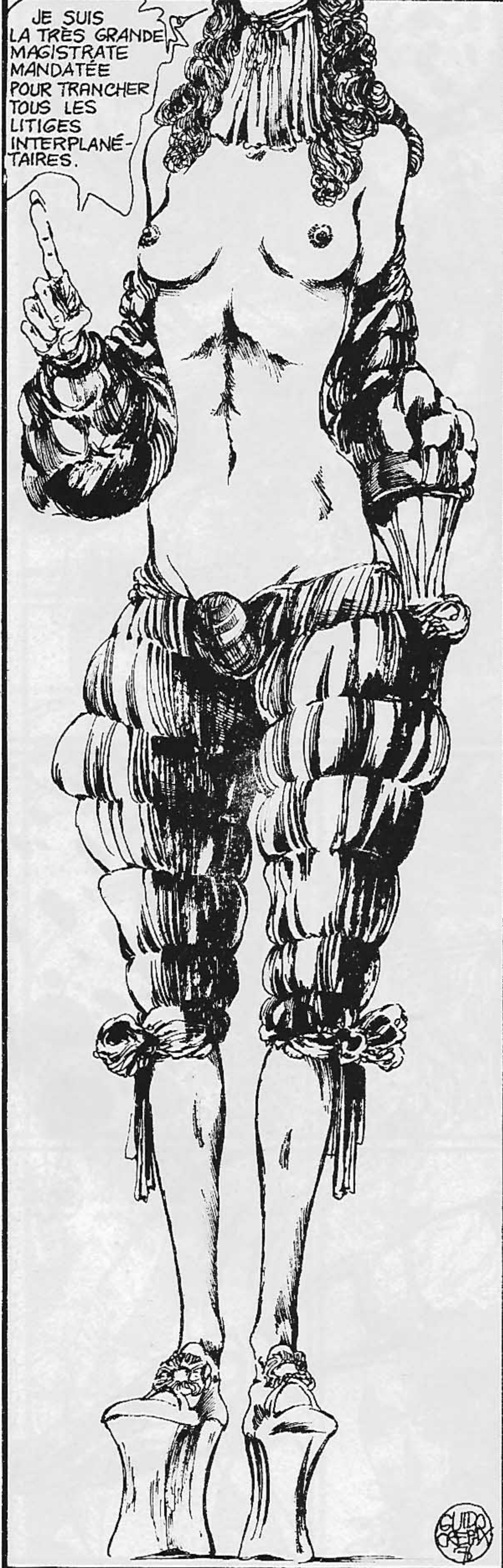
...HMMM... QUELLE DÉMANGEAISON...
ÇA GRATTE TERRIBLEMENT... IL N'Y A POUR-
TANT PAS DE MOUSTIQUES... C'EST À DEVENIR
FOU... À DEVENIR FOU...

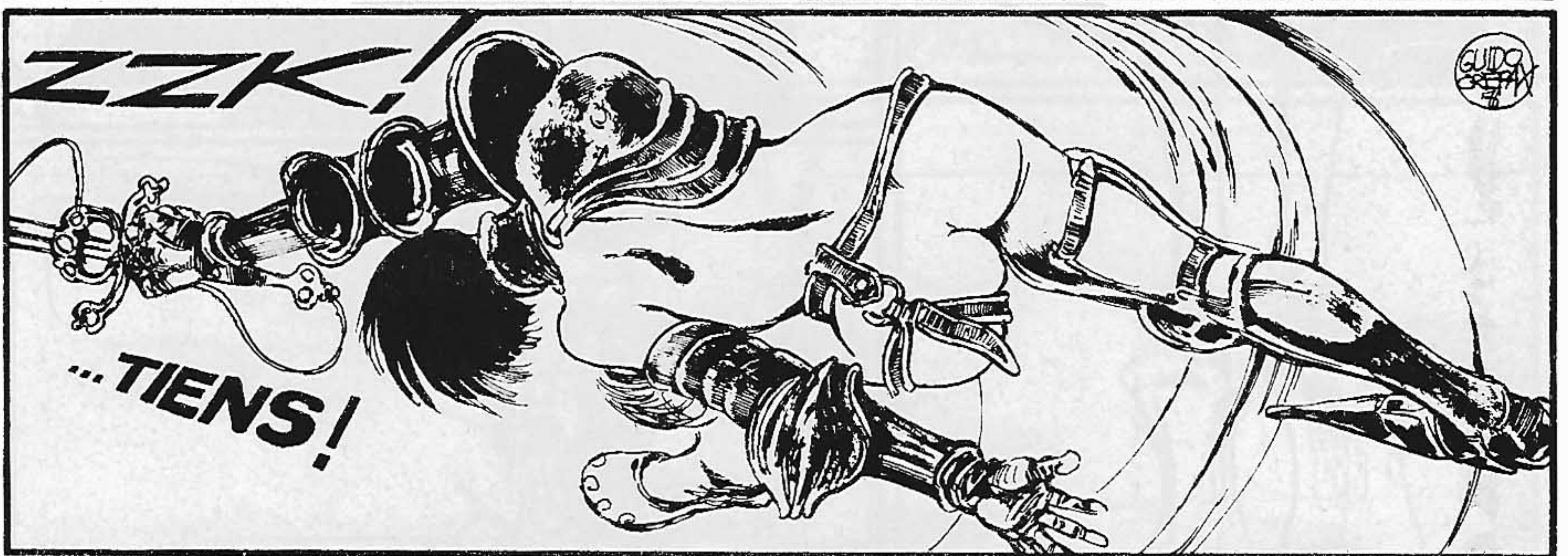
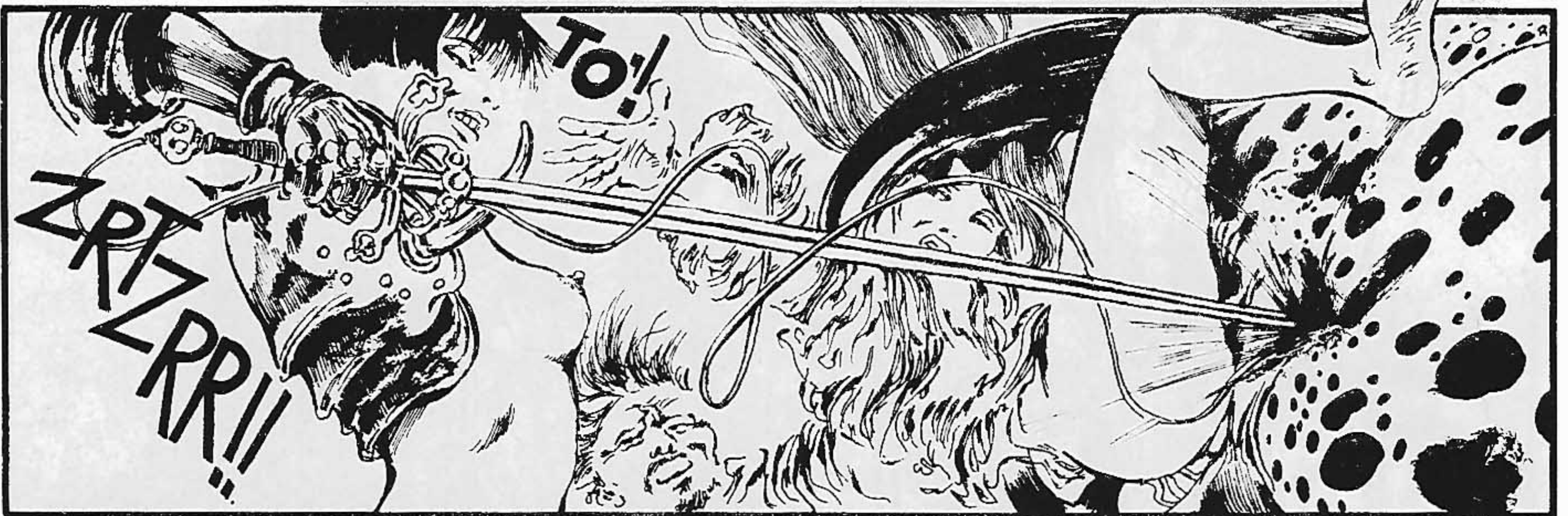
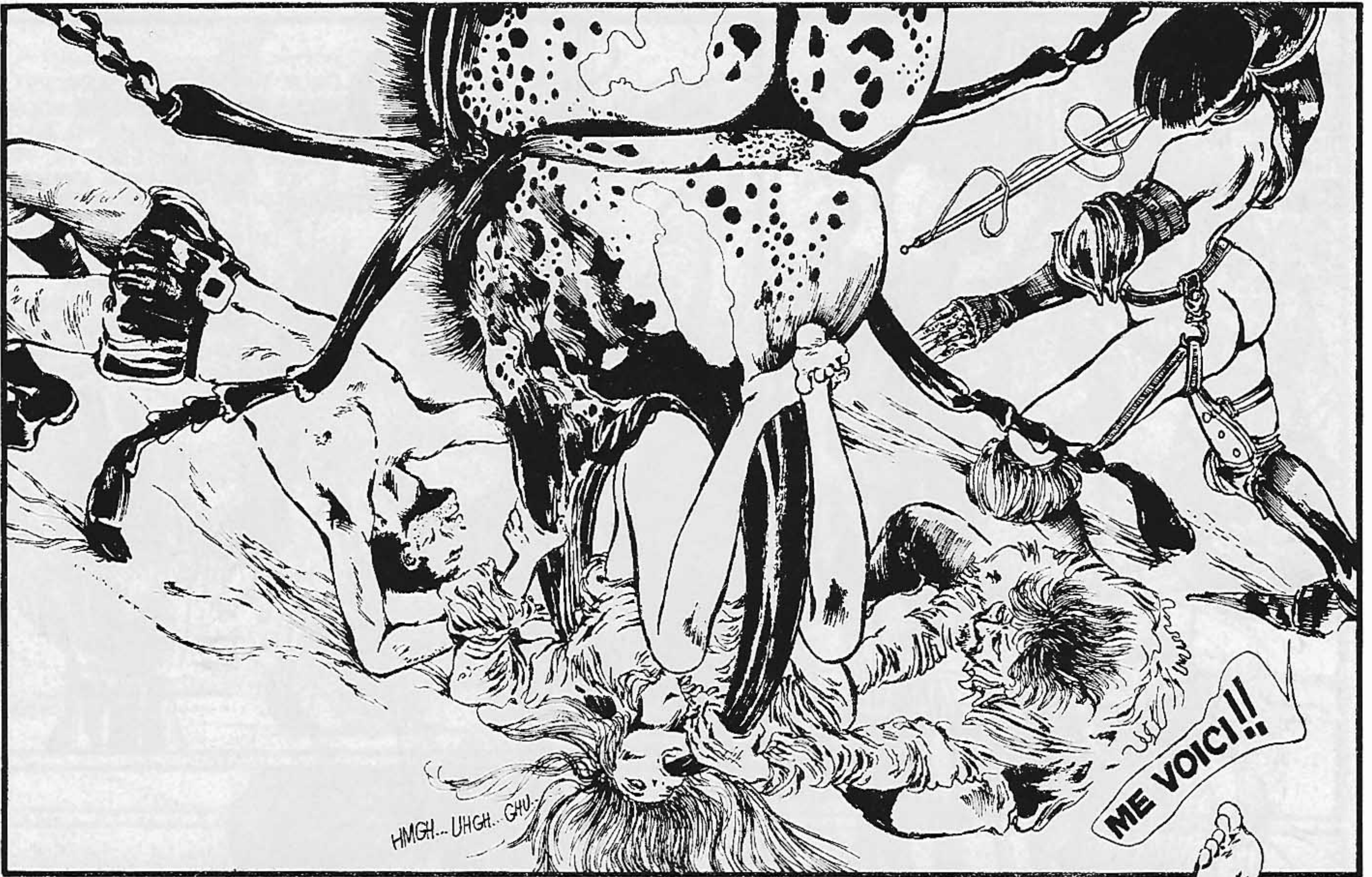
MAIS VOILÀ
JENNY!

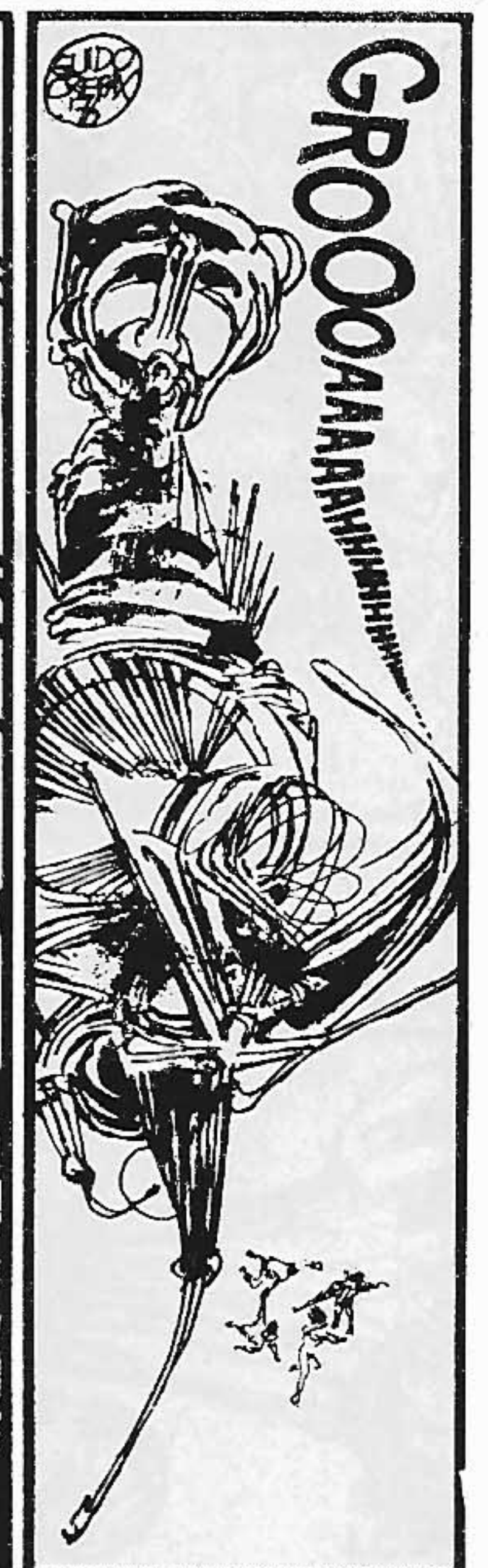
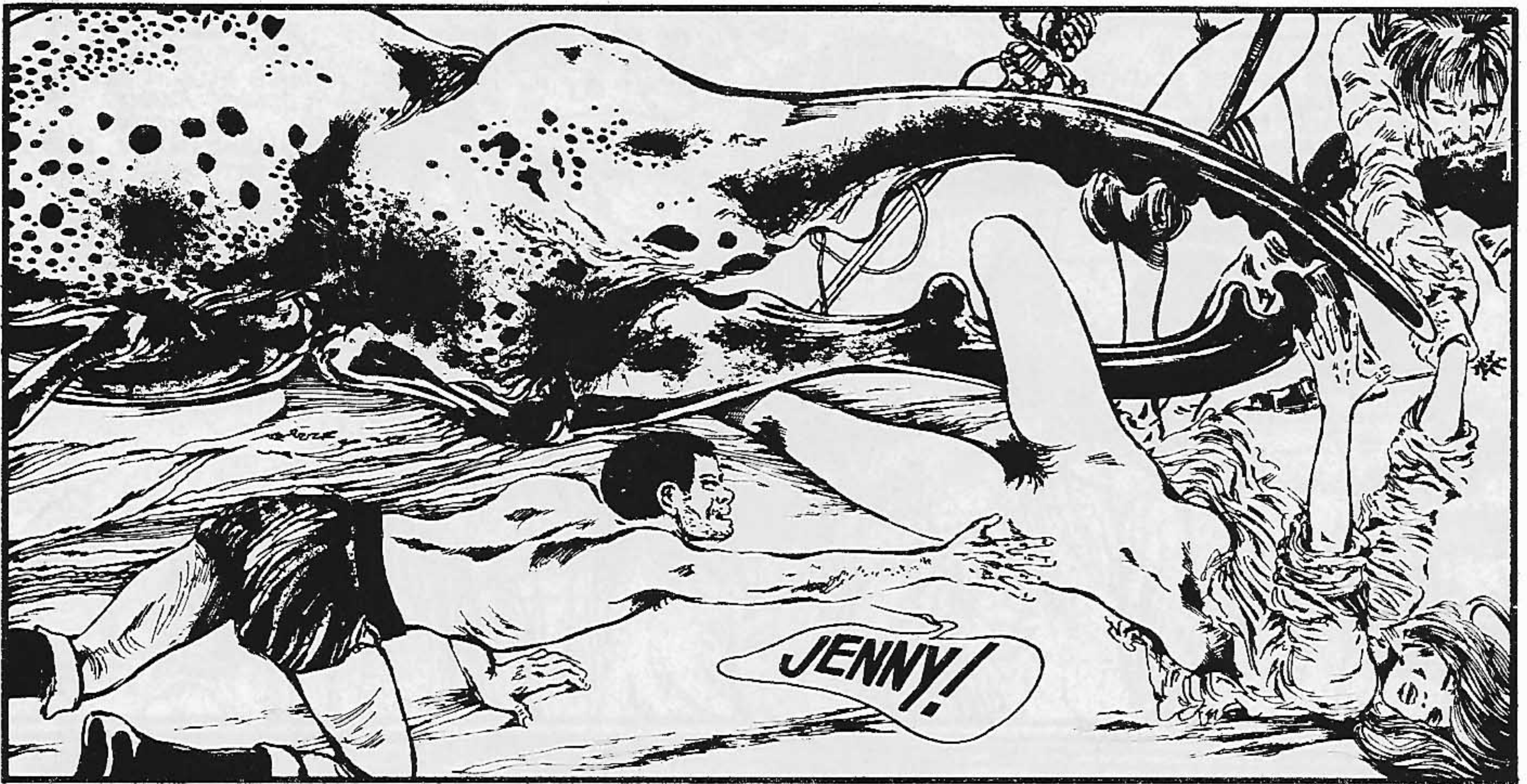
...ET ARMSTRONG!



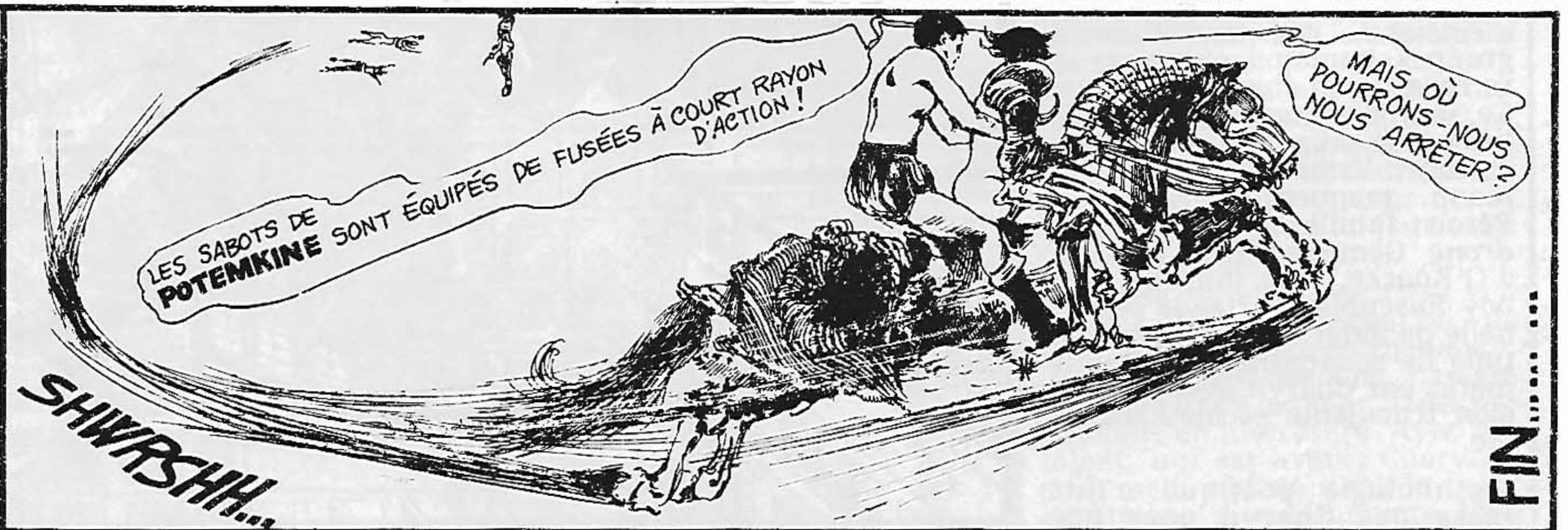












FIN.....

OLD, NEW, BORROWED, BLUE

Pour vous, Pâques approche ; mais ceci s'écrit début janvier, pour moi les années 70 viennent seulement de finir ; je vous souhaite une bonne décennie.

A leur début un peu, et surtout à leur fin, les années 70 ont vu un *boom* éditorial sur le polar, du moins en France. Il s'agit notamment d'un phénomène artificiel, comme sont les *booms* de maintenant, et surtout les *booms* culturels ; le nouveau polar après les nouveaux romantiques ou les nouveaux philosophes, ce sont des quinzaines commerciales plutôt que des *booms*, et la marchandise n'est pas toujours fraîche non plus.

L'évolution qu'il y a eu cependant, apercevons-la chez deux auteurs convenablement éloignés de l'agitation parisienne, mais que cette agitation a présentés comme deux nouveaux maîtres du genre, les Américains Jerome Charyn et Roger L. Simon.

De Charyn, auteur de plus de douze volumes, on peut lire en français *Marilyn la dingue*, *Zyeux-bleus*, *Kermesse à Manhattan* (Super noire n° 72, 77 et 81), et plus récemment *Le ver et le solitaire* (Balland). Ces quatre romans sont centrés sur le personnage d'Isaac Sidel, superflic new-yorkais, et son entourage, dans un décor de jungle urbaine et humaine où l'écrivain fait régner l'énormité « irréaliste ». Le Bronx ou Manhattan sont ici aussi démentiels que le Harlem de Himes, le Montparnasse de Miller ou l'Allemagne de Céline. Sur ce territoire parcouru de cataclysmes plus ou moins naturels (voyez le blizzard de *Marilyn*, ou bien, dans *Le ver*, cette notation : *Les environs de Crotona Park avaient l'air d'avoir été passés au napalm. Le Bronx comptait plus de pyromanes que d'épiciers*), une multitude de groupes humains s'attroupe ou se regarde en chiens de faïence. Ce sont des *clans*, des groupes liés par le sang autant que par la culture : Vraie famille des Guzmans, maquereaux venus du Pérou ; famille mafieuse du *padrone* Genussa ; flics irlandais d'O'Roarke, flics juifs de Cowboy Rosenblatt, brigade personnelle de Sidel ; homérique multitude de sous-groupes juifs énumérés par Charyn avec une passion truculente et méticuleuse ; etc.

L'ethnologie poétique n'intéresse pas Charyn pour elle-

même. Simplement cette profusion de clans entrecroisés est dans un équilibre éminemment instable. Le moindre trouble la met au bord du carnage universel, le moindre choc s'y répercute de telle façon que les isolés sont broyés. (Ce n'est pas un hasard si, dans *Marilyn*, le mouchard Wadsworth, qui se fait broyer de manière très concrète, est une créature radicalement coupée de tout groupe : nègre albinos, isolé absolu, Wadsworth est foutu d'avance.)

La tâche d'« Isaac le Pur » est bien le maintien de l'ordre : Elle consiste essentiellement à conserver le fragile équilibre de ce monde fou, à l'empêcher de basculer dans le chaos complet, vers quoi il tend à la moindre alerte. Dans *Marilyn* encore, il suffit que trois adolescents névrosés brutalisent quelques commerçants, et le monde d'Isaac manque exploser. Mais

d'autre part ce monde en équilibre instable est lourd, et tend aussi toujours à retrouver de lui-même son assiette (du même pas les personnages retrouvent leur destin). *Image* de notre monde (plutôt que *Weltanschauung*), donc ; monde qui va craquer, ne peut que craquer, et qui ne craque pas encore. Encore une minute, monsieur le bourreau – qui vous tenez déjà derrière la porte. Eh oui, certes.

Littérature juive, d'autre part. Les commentateurs disent plus volontiers « humour juif », comme si c'était la seule expression qu'on puisse encore utiliser après le massacre hitlérien ; mais si Charyn ne manque pas d'humour, il ne manque pas non plus de littérature ; littérature dirai-je donc. La solidarité juive, renforcée par des siècles d'ordure antisémite, est à la fois illustrée et mise à mal par Charyn. En même temps qu'elle im-

POLARS



prègne aussi bien sa vision des Irlandais ou des Italiens, elle se rit d'elle-même, l'auteur prenant un plaisir malin à détailler les cassures du milieu juif, par exemple l'altérité complète d'une famille de *Spagnuolos* et de la Jewish Defense League : *Le sionisme n'avait aucun sens pour la famille d'Esther. Israël était un endroit pour Allemands, Russes, Polonais, considérés comme des barbares par la plupart des Juifs hispano-portugais qui se rappelaient la bonté des Maures envers eux.* Et défilent aussi, bien sûr, le Talmud et Marx, Staline et Bobby Fisher, etc., sans compter les plats cuisinés. Mais le pittoresque n'est jamais là pour lui-même, toujours il est la forme des rapports humains.

A cause de l'image que Charyn a du monde qu'il décrit, l'intrigue est chez lui assez peu de choses. Plus exactement, elle est la profusion d'incidents qui naissent d'un trouble bénin, lorsque ce trouble perturbe une architecture humaine et sociale si complexe et si instable. Cercles concentriques. Répercussions dans les clans et les familles. Soucis et actes du souverain Isaac Sidel.

Rétablissement de l'ordre précaire. Les violences sont elliptiques ; les amateurs de sang, poursuites, braquages et pétarades seront déçus.

Polar quand même, Charyn ? La question n'est pas si oiseuse qu'il paraît. Il nous faut parler de style.

Celui de Charyn est d'un bout à l'autre en infraction aux règles du polar classique, du polar « objectif » et behavioriste. Marcel Duhamel, qui d'autre part découvrit Charyn et le fit paraître en France, aimait à dire que le polar idéal est comme un film noir qu'on examine à la table de montage et dont on décrit froidement chaque plan. Propos scandaleusement normatif et prescriptif ? Non point. Descriptif. Et rationnel. J'ai évoqué ici (*Charlie* d'octobre 1979) le style « objectif » extérieur, « behavioriste » du polar classique comme « expression d'une conscience échaudée qui craint désormais la ruse de la raison ». J'ai dit le lien que le polar classique entretient, y compris stylistiquement, avec son époque mauvaise, « ce moment où les intentions des hommes comp-

tent pour rien, où leurs actes seuls peuvent être décrits ».

Charyn au contraire, non seulement évoque sans cesse l'intériorité de ses personnages, mais attire sans cesse l'attention sur sa propre intériorité. L'une et l'autre, cependant, apparaissent en creux, elles sont évoquées plutôt que narrées, mais évoquées très vivement. A l'occasion, Charyn lance une manière de flash mental, écrivant d'un vieux joueur d'échecs : *La réflexion pouvait être sa perte, l'obliger à tourner en rond sur les carrés noirs et blancs d'un échiquier.* Le plus souvent, c'est un flot d'images excessives qui impose la vision de l'écrivain. Tel personnage, mangeant du fromage blanc, *remonta respirer à la surface.* La vie conjugale de tel autre s'est déroulée comme suit : *Sa femme l'avait regardé droit dans les yeux pendant onze ans avec indifférence, et puis s'était enfuie.* Surtout, Charyn fait se succéder de brefs énoncés dont le voisinage n'est pas immédiatement sensé, mais plutôt incongru. *Marilyn était une fille de Riverdale. Les tempêtes de neige pouvaient la rendre folle.* Le lecteur doit fabriquer très vite le sens du texte. L'amateur de polars est habitué à cet exercice ; mais il n'est pas habitué à ce que ce sens proclame sans arrêt sa propre subjectivité, qui est bien plutôt, dans le polar classique, la chose la mieux cachée. Charyn est terroriste : *Un stupide Cherokee du Maryland comme Newgate ne pouvait exister qu'en touchant la manche d'Isaac. Isaac lui apprenait à renifler. Il pouvait cacher des pièces à conviction dans votre chaussure, faire chanter votre sœur, obliger Coen à faire la cour à votre mère ou votre épouse, jusqu'au moment où vous n'aviez plus qu'à avouer votre culpabilité en pleurant. Tel était Isaac le Pur, qui ne gaspillait pas ses scrupules pour les arcans.* Terrorisme, cette succession d'énoncés à la fois forcés et insensés, et ce terrorisme est aussi bien le sujet : *Tel était Isaac le Pur.* Isaac Sidel est le souverain du monde, d'un monde menacé d'effondrement ; Charyn chante la terreur qui le maintient, autant qu'il joue avec l'idée de son explosion.

La chose, en effet, est assez fascinante. Mais l'utilisation de l'ineffable et du terrorisme stylistique, si elle est une manière nouvelle dans le polar, n'est pas nouvelle en littérature. Avec son talent, qui est avéré, Charyn a seulement réalisé dans le polar l'irruption d'une manière bien



connue, qui était traditionnellement étrangère au polar, cantonnée dans la littérature artistique. En France, un Vautrin, un Prudon, d'autres, effectuent la même opération moderniste. Pop-art. Quand le roman a terminé depuis longtemps sa propre histoire, quand le polar, sous-roman, finit la sienne, peut-être n'y a-t-il plus rien d'autre à faire, que ciseler ces arrièrevoussures.

De Roger L. Simon, très louangé aussi ces derniers temps, on connaît en français *Le grand soir* et *Le canard laqué*, tous deux aux éditions Alta. Simon est un chandlérien. Chacun sait que la première phrase du *Grand soir* démarque celle de *Sur un air de navaja*, et tandis que le titre original de *The big fix* pourrait être de Chandler, celui de *The Peking duck* rappelle un autre volatile, maltais et hammetien. L'écriture de Simon est classique, behavioriste, d'une transparence qui confine parfois à la platitude. C'est dans les contenus de ses romans que réside son modernisme. Son héros Moses Wine, détective privé de Los Angeles, a été étudiant au début des années soixante. Sans être un théoricien ni un militant très passionné, il a été mêlé aux manifestations politiques et « contre-culturelles » de la période. Il a fait partie du SDS, manifesté contre la guerre du Vietnam, goûté à l'acide, il fume du hasch. Par l'intermédiaire de sa tante Sonya Liberman, sexagénaire juive d'origine russe et vieille militante d'extrême-gauche, il est aussi en contact avec la tradition révolutionnaire plus ancienne. Quoique il se tienne à une certaine distance, mi-paresseuse, mi-ironique, du « gauchisme » (j'utilise ce mot dans son sens journalistique contemporain), le personnage est notamment déterminé par ses relations plus ou moins refroidies avec les militants du mouvement, lesquels sont eux-mêmes assez refroidis, déçus pour la plupart, reconvertis dans les professions intellectuelles, la politique « réaliste », ou autres commerces.

Dans *Le grand soir*, ses relations serviront Moses Wine dans sa recherche d'un ancien extrémiste dont quelques malfaisants manipulent le fantôme pour semer la pagaille dans une campagne électorale. Dans *Le canard laqué*, notre héros se joint à une brochette de gauchistes principalement mondains (une actrice, deux profs, un psychothérapeute, une politicienne, etc.) pour un voyage en Chine. En même temps que le docu-

mentaire touristique se change en enquête aventureuse à la suite d'un vol crapuleux (d'ailleurs manipulé), Wine, qui gardait un reste de ferveur romantique pour la Chine rouge, est contraint de déchanter quelque peu.

C'est bien la particularité politique des romans de Simon qui attire l'attention. Leurs intrigues en effet, si elles ne sont pas pires que d'autres, ne sont pas meilleures non plus, et celle du *Canard* est à la fois molle, embrouillée sans être complexe, et guère vraisemblable. Quant au style, outre qu'il est un peu banal, l'écrivain souffre d'une faiblesse fâcheuse : il semble à peu près incapable de mener correctement une scène de violence, et paraît d'ailleurs y répugner. Dans le *Canard*, une agression est ainsi narrée : *Je suivis une des allées comme si j'étais attiré par la musique, quand quelque chose surgit de l'obscurité et fonça vers moi. Je vis un poignard étinceler à la lueur de la lune, une lame fondre sur moi. A la dernière seconde je me jetai à terre et roulai vers les buissons. Je ressortis de l'autre côté du taillis, tremblant de tous mes membres. Je vis des gens non loin de là et me dirigeai rapidement vers eux.* Et voilà ! une des trois scènes d'« action » du livre est terminée. On admettra que c'est un peu décharné.

Et la particularité politique de Simon est un peu maigre aussi. Certes il y a un pittoresque de bon aloi dans la description d'une enquête en Chine, dans des dialogues où le Grand Timonier est cité abondamment ; et il y a une plaisante intrigue amoureuse, et la scène où, dans un compartiment de chemin de fer, le privé individualiste et sa guide maoïste finissent par s'entreindre, est à la fois émouvante et désopilante, et intelligente. De plus, la position de l'auteur, qui prend une certaine distance par rapport à son héros-narrateur, afin d'en conter la démythification relative, est inhabituelle dans une histoire de privé (et d'un flaubertisme, pour ainsi dire, qui nous enchante). Mais justement la démythification de Moses Wine et la démythification de la Chine populaire sont si mesurées qu'elles demeurent très conformistes. *Je fus plus choqué que les fois précédentes par la présence du portrait de Staline sur les murs à côté de ceux de Marx, Engels et Lénine*, écrit Simon. *Ces trois-là, quoi que l'on puisse penser du communisme, étaient au moins des idéalistes. Mais Staline n'était qu'un boucher, un répu-*

gnant personnage qui n'avait pas droit à la place d'honneur dans une salle où des gens civilisés buvaient du thé, grignotaient des cacahouètes et écoutaient le compte rendu des dernières fluctuations de la production. Cette histoire de bande des Quatre me gênait aussi. On ne pouvait tout de même pas les blâmer pour tous les maux d'une société composée de huit cent millions d'individus. Il était évident que toutes ces charges et contre-charges n'étaient qu'une mascarade cachant une lutte vicieuse pour le pouvoir en haut lieu, menée par des charognards en costume gris nettoyant les os de la carcasse de Mao.

En lisant ce passage, j'ai pensé d'abord que l'auteur voulait épingleur sournoisement le conformisme niais et l'incohérence de son héros. Rien n'y manque en effet : Wine oppose l'« idéaliste » Lénine au « boucher » Staline ; puis il met en question les responsabilités de la bande des Quatre, aussitôt après avoir oublié de s'interroger sur celles de Staline, aussitôt avant qu'il oublie celles de Mao, mais sans oublier de s'intéresser aux fluctuations de la production. A côté d'un tel con, même Jean Ellensstein aurait l'air fin. J'attendais donc que l'écrivain secoue les puces à son Bovary kid, mais rien n'est venu. Jusqu'à la fin du livre, Simon ni Wine n'iront plus loin dans leurs réflexions. Notre privé moderne rentrera de Chine un peu déçu d'avoir constaté qu'il y a là-bas, comme partout, du bon et du mauvais, et peut-être même des espèces de camps de rééducation (d'où l'on peut espérer sortir assez vite, toutefois). Maigre, oui, c'est maigre.

Mais la faveur dont jouit Roger Simon auprès des fans du néopolar vient précisément de cette insuffisance. L'actuel boom commercial et publicitaire sur le polar est notamment le fait d'un public et de critiques qui viennent du gauchisme soixante-huitard. On a fait le mouvement français, on a eu de grandes espérances, on a été déçu. On a pris la Chine pour un pays communiste, et puis on a déchanté comme Moses Wine, mais guère plus. On ne sait pas bien pourquoi tout s'effondre, et on ne sait pas bien non plus pourquoi tout ne s'effondre pas, et l'on trouve donc que le monde ressemble à du Charyn, surtout qu'on a du goût pour la littérature. Charyn et Simon sont bien de leur temps, mais aussi ils sont de leur espace seulement. Ces deux auteurs sont intéressants mais ils sont bornés.

Manchette

Camille
le Camé

LE CHARBON VA CON-
NAÎTRE UN NOUVEL ESSOR...

ENFIN ! ON VA POUVOIR REMETTRE
TOUS CES PETITS CONS DANS LES
MINES !



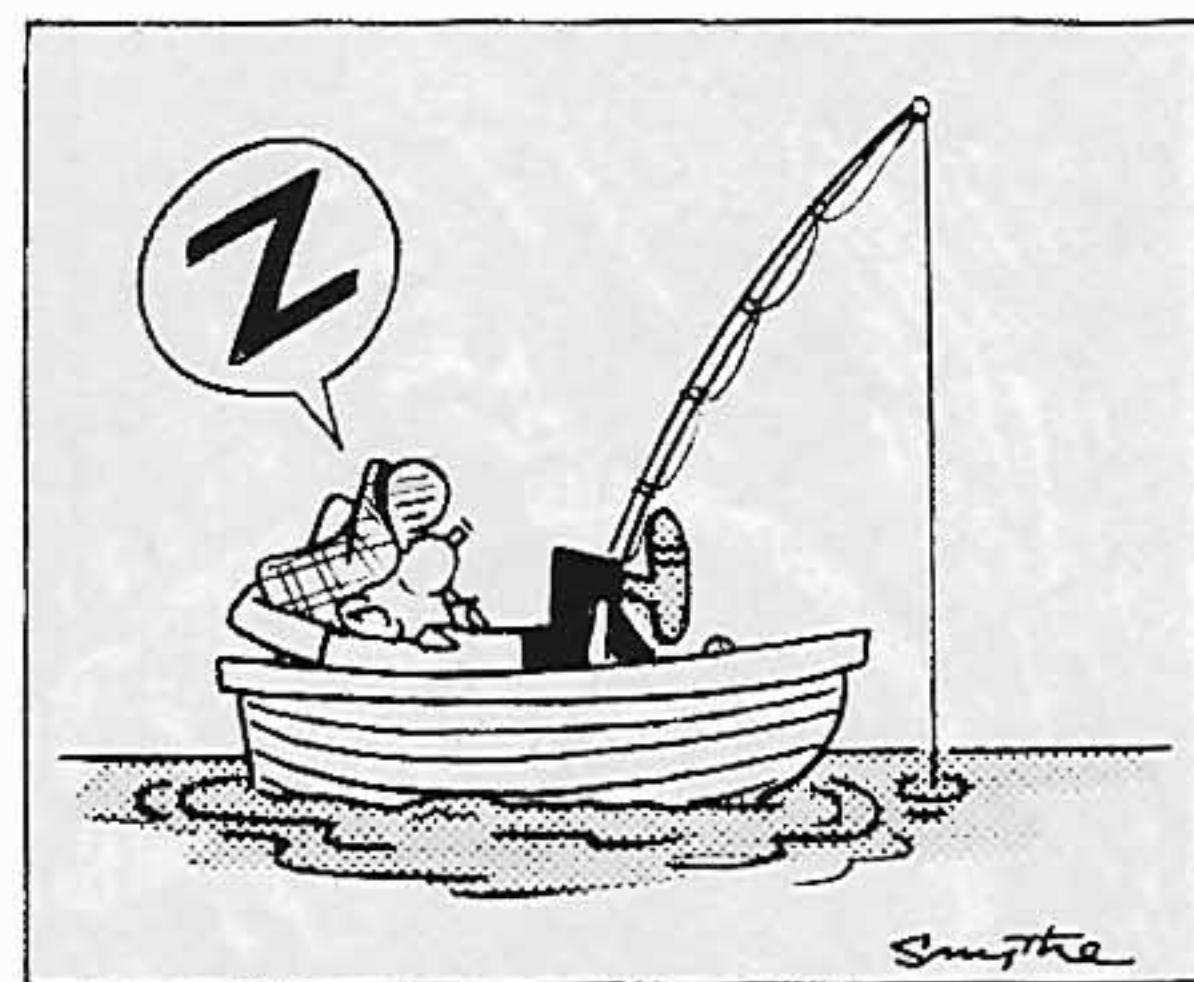
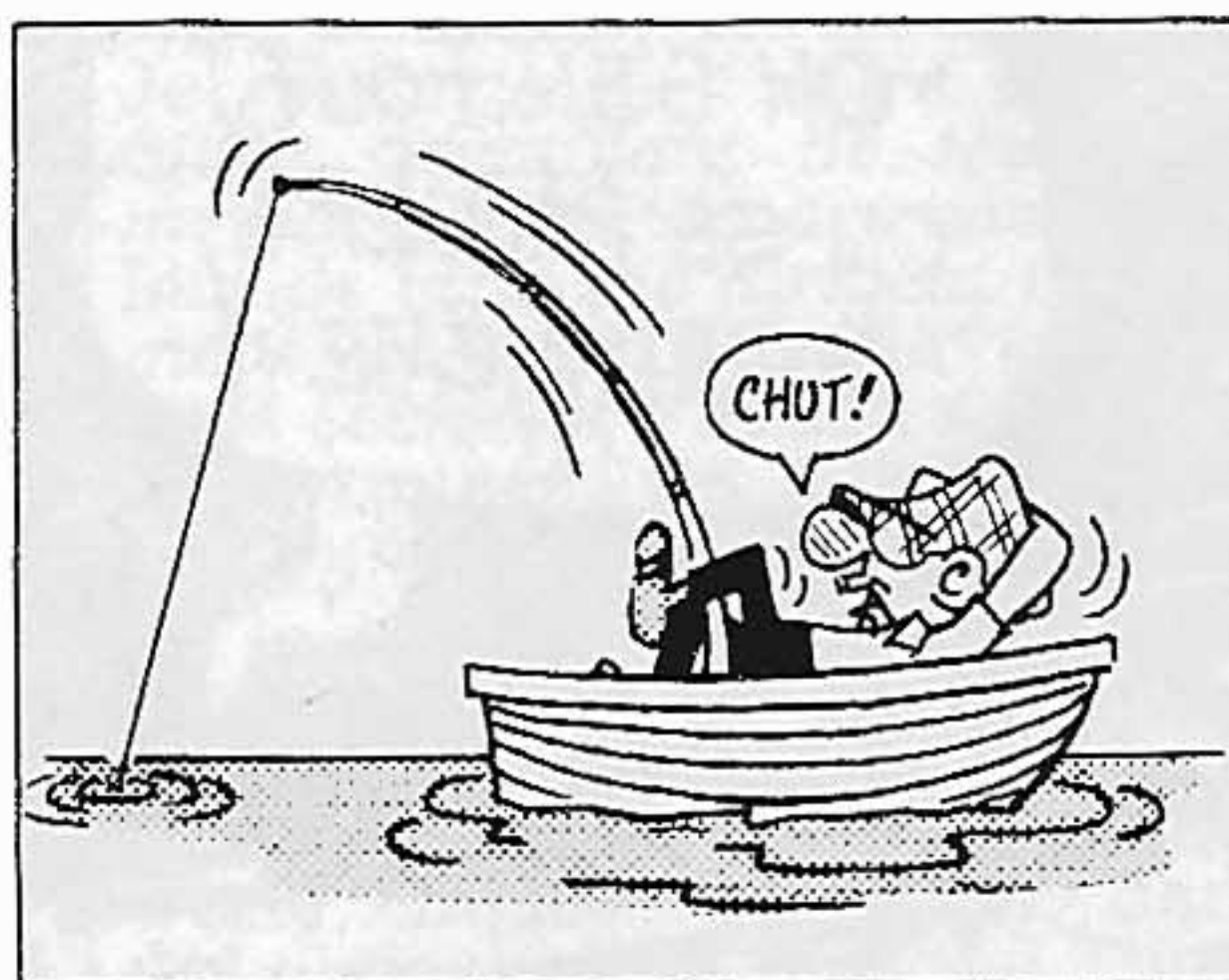
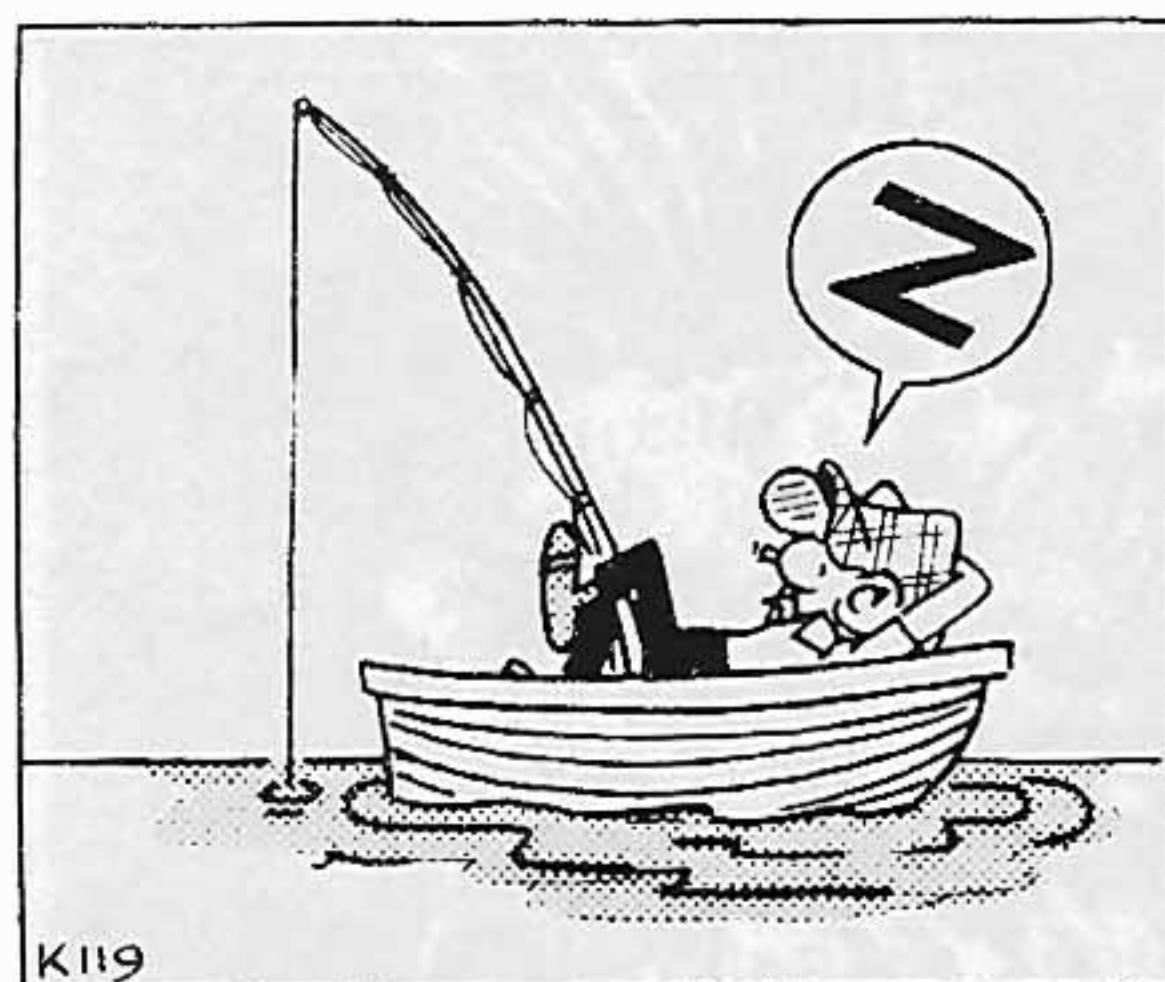
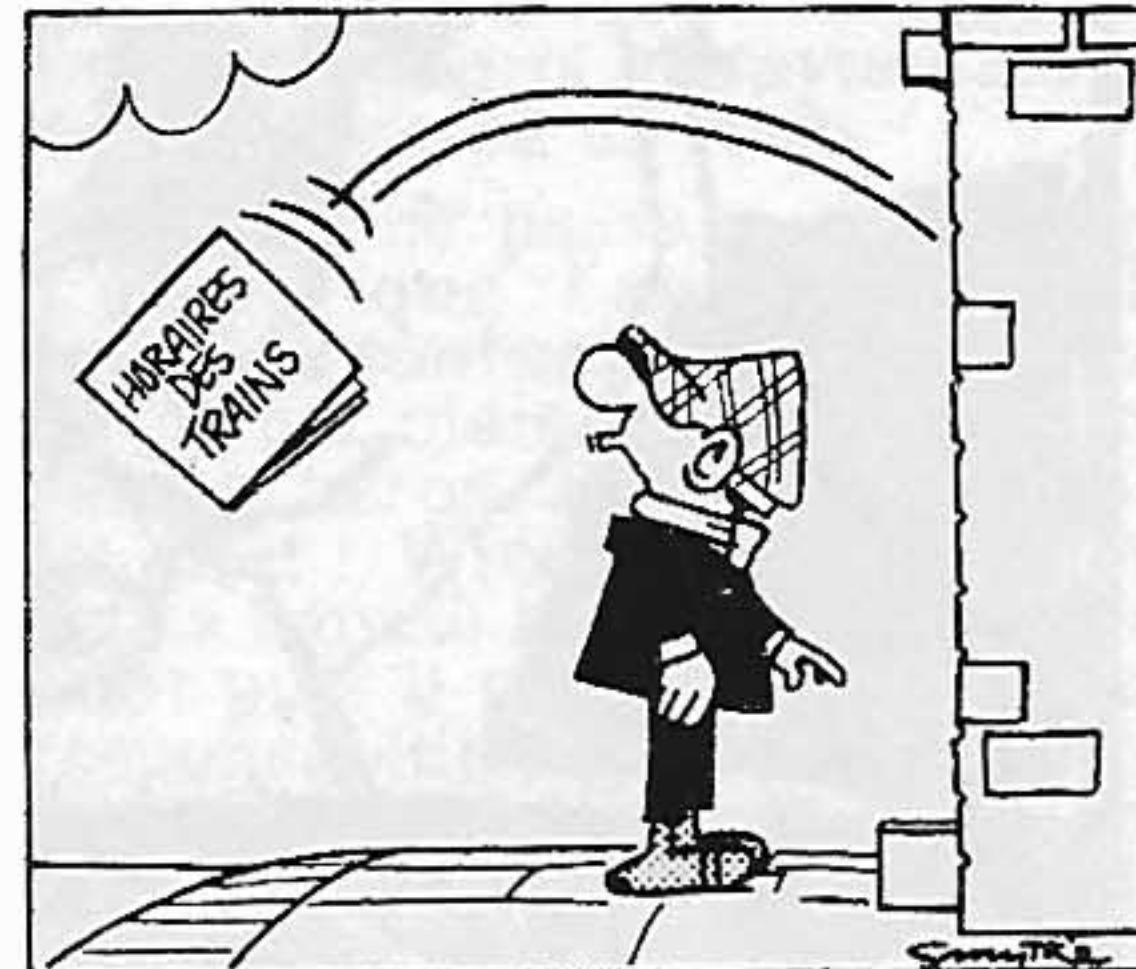
ON S'EN FOUT !
ON SE PIQUERA
QUAND MÊME !

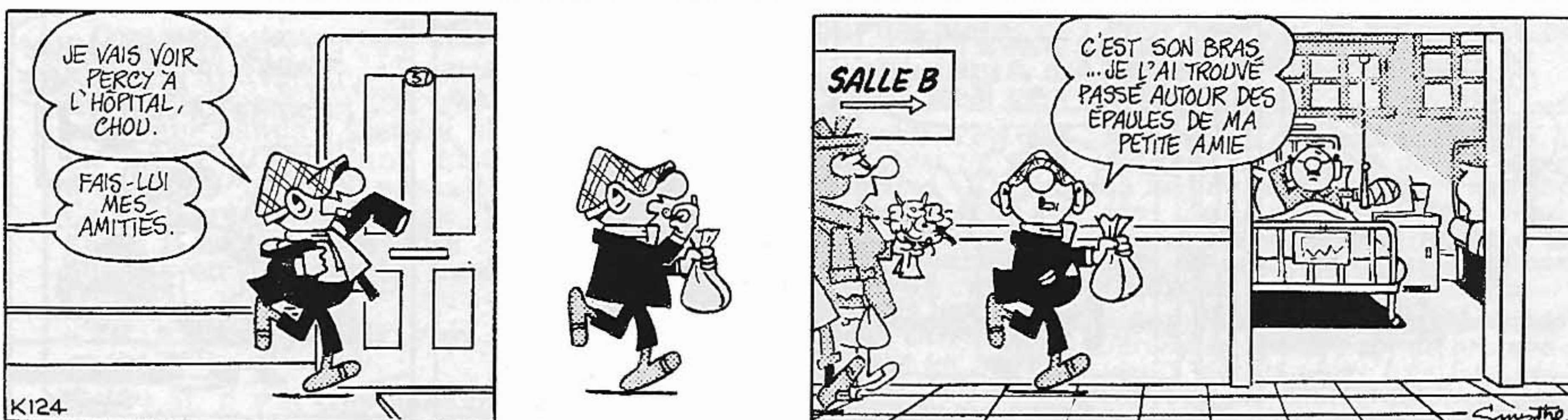
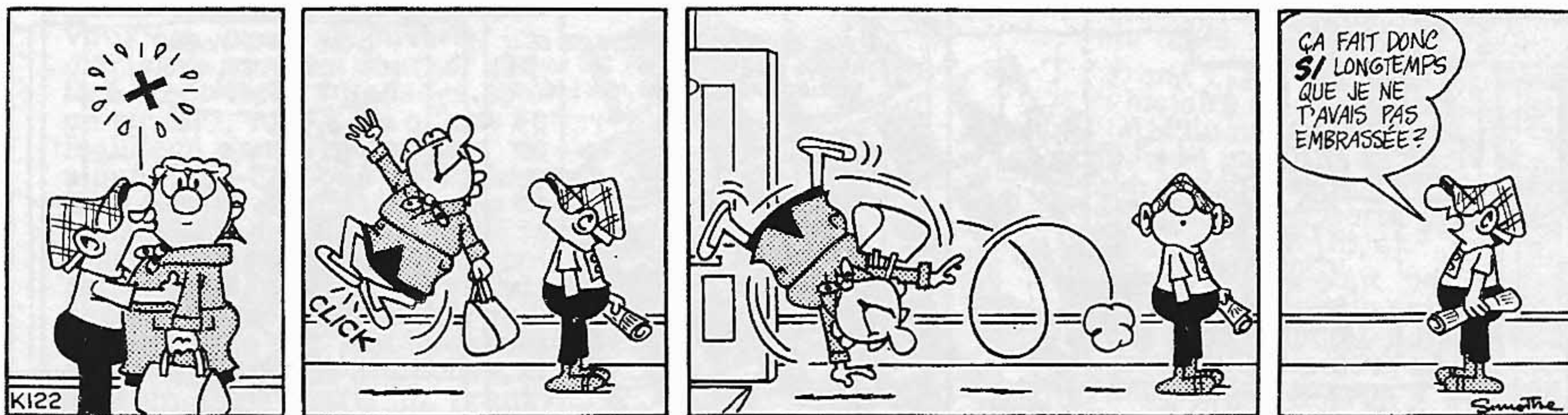


cabu

smythe

ANDY CAPP







GOLO ET FRANK

Vous les avez découverts ici-même, dans votre journal préféré. Leur série, « Ballades pour un voyou », vous a été offerte en feuilleton, puis récemment en album, aux Editions du Square. Golo dessine avec un mélange de maladresse de débutant (qui se sent dans les éléments qu'il connaît encore mal) et de grande habileté pour décrire ce qu'il connaît bien ; il sait regarder d'une façon tout à fait neuve, et sous un angle bien à lui. Frank, son scénariste, a le même œil. D'ailleurs leur histoire est un polar dans la belle tradition ; il sort droit de la nouvelle école du polar français, dont Manchette vous dit ce qu'il faut penser quand, comme moi, vous n'arriverez pas à suivre tout.

Golo et Frank travaillent sur la Butte, leur univers ressemble à ce qu'ils dessinent, les gueules des gens sont bien celles-là. Du coup, on se prend à dire que ces nouveaux dessineurs sont en train de faire une grande œuvre sociale. Écoutons-les.

— Comment vous vous êtes retrouvés au Square ?

Golo : La première fois que j'ai porté une bande à Charlie, elle a été prise. C'était une histoire d'autobus qui se passait au Caire. Après, avec Frank, lorsqu'on a eu l'idée de faire cette bande, on l'a portée aussi à Charlie.

— Tu n'avais jamais rien fait avant ?

Golo : Si, il y a très longtemps, en 73, une bande de quatre pages sur l'actualité musicale, tous les mois dans Best. Et j'ai fait une bande dans un journal égyptien.

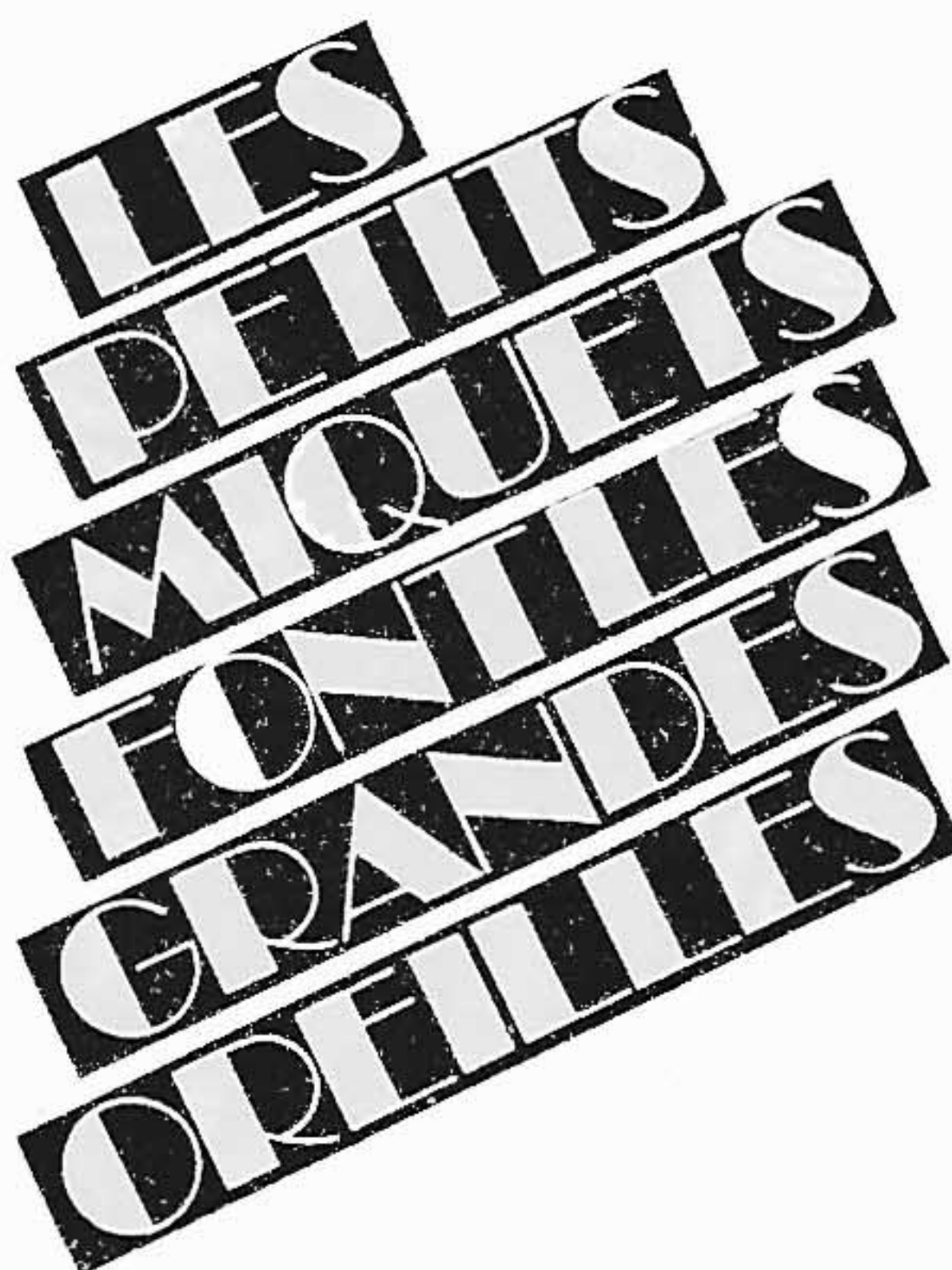
— Comment se fait-il que vous travailliez tous les deux ensemble ?

Frank : Moi, je n'avais rien à faire, j'étais chômeur. On avait envie de faire quelque chose ensemble. C'est Golo qui m'a poussé à faire cette histoire.

— Pourquoi une bande de cette durée directement, de la taille d'un album ?

Golo : Ça s'est fait au fur et à mesure...

Frank : On n'était même pas partis pour faire des épisodes, mais pour une histoire courte à partir d'une chanson qu'on aimait bien, qui raconte la carrière d'une pute ; elle part de la place du Tertre et ça se termine à la Nation, chaque place représentant un épisode de la vie de la fille ; de sa naissance à la place du Tertre, la façon dont



elle connaît l'amour, puis la dégradation, elle se fait pute pour gagner des sous, puis courtisane à la fin du siècle dernier avec un carrosse, elle finit par faire des strips place du Trône et termine dans les caniveaux place Maubert. Ça fait le tour des places de Paris.

— L'événement du mois n'est pas un album de B.D. C'est un livre d'images quand même. Il s'appelle Faits de Guerre. C'est un recueil de romans-photos. Des romans-photos parus dans Fluide Glacial. Conçus, écrits, mis en scène et souvent joués par Bruno Léandri, le meilleur chroniqueur qu'on puisse lire dans un journal de B.D. en ce moment, après moi-même bien sûr, et ex-aequo avec Berroyer, enfin ces petits cons qu'auront les prix Interallié dans vingt ans. Prenez tout de suite vingt ans d'avance sur ces jurés. Achetez ce livre, le premier livre de Léandri, une merveille. Le co-auteur du livre, c'est le photographe, qui a travaillé souvent dans des conditions pas possibles. Il s'appelle Jean-Claude Bécourt. Il s'appelait. Il est mort de son cancer la veille de la sortie du livre, son premier à lui aussi. Bécourt était gentil, efficace, talentueux, il connaissait son boulot, il ne perdait pas de temps. Un vrai plaisir de travailler avec lui. Encore un mort de l'année 79, mais qui a débordé sur 80. J'espère que c'est tout, qu'on va pouvoir respirer, maintenant. Dans l'album, vous verrez parmi les comédiens, outre la bande à Léandri, des tas de dessinateurs bien connus de vous. Sans compter votre serviteur, photogénique à souhait, ce qui est, après sa légendaire modestie, sa principale qualité. Et voyez la suite dans Fluide Glacial, en ce moment c'est pas triste.

— Barbe vient de sortir Sacré zoizeau et autres oiselles, recueil de ses fantasmes favoris. Barbe a

Golo : Ensuite s'est greffée dessus l'histoire de ce mec qui sort de taule.

Frank : On voulait reprendre l'histoire à l'envers et faire l'histoire du naufrage d'un mec dans Paris à partir de sa sortie de prison jusqu'à sa mort dans un caniveau. On a porté ça à Wolin qui l'a trouvé bien...

Frank : Il n'était pas enthousiaste, il trouvait ça bien mais pas professionnel, il hésitait à le prendre, mais pour ne pas nous décourager il nous a poussés à continuer un peu. Donc on a fait un second épisode, mais il ne se décidait toujours pas à le passer. Un jour il s'est décidé et on a continué notre histoire au fur et à mesure.

— Pourquoi toutes ces chansons dont des bouts sont chantés en arrière-plan de toutes les cases ?

Golo : On les aime beaucoup. Ça me plaisait bien d'introduire la musique, le son, dans une B.D. En gros, il y a un couplet de chanson par page. Quand le lecteur connaît les chansons, il peut avoir l'illusion de les entendre. Pour ceux qui ne les connaissent pas, je ne sais pas.

bien raison de passer ses nuits à dessiner les femmes de ses rêves au lieu de les passer dans leur lit, sans cela, nous, lecteurs, nous n'en profiterions pas. Barbe a le sens du sacrifice. C'est édité par Le Cygne.

— Aux Humanos, Champakou, de Jérónaton, encore un de ces nouveaux dessinateurs très forts découverts par Métal, une belle histoire comme vous les aimez. Chantal Montellier, elle, retourne à la S-F avec son Shelter, une superbe histoire de super-marché transformé en abri anti-nucléaire. J'ai adoré. Côté Margerin : Ricky Banlieue and Co, à lire et relire en attendant les années 90.

— Chez Glénat, Ramaïoli et Durand nous offrent La Terre de la bombe, en couleurs assez dégueulasses, anthropophage et dégoûtant, dur et violent au-delà de l'imaginable. On imagine bien le doux Ramaïoli et le gentil professeur Durand, sage père de famille, se défoulant en concevant cette horreur. Bien entendu, c'est une superbe histoire et un bel album pas cher.

— Chez le Triton, Bizarre sex, antho de Ferhid Bharucha sur les B.D. pornos de l'underground US. Y a du meilleur et du pire. Dans l'ensemble, c'est bon.

— Pour finir, les deux meilleurs calendriers 80 : celui des Humanos, et celui de Joan-Peire Rémy, édité par l'Estrassa, calendrier occitan très vie quotidienne. Vous pouvez aussi vous abonner à la revue, qui est belle ; adresse : CNEO, Cariera de la Libertat, 83 390 Cuers.



- A la limite, ça aurait été bien d'avoir l'audiovisuel avec, passer une cassette avec des diapos de la bande. Et qu'allez-vous faire maintenant ? Raconter encore les quartiers de Paris où vous avez joué étant mômes ?

Golo : Non, moi je suis arrivé à Paris à vingt ans.

Frank : On y a joué, mais pas mômes... J'aurais l'intention de faire un boulot qui dépasse actuellement nos moyens financiers, et aussi l'intérêt qu'on trouve à le faire. On ne peut pas mettre du pognon dans un voyage pour réaliser une histoire. En fait, on y pense entre nous, on a au moins cinq projets pour des villes d'Europe.

Golo : En journalisme, on peut t'envoyer en reportage, mais pas en B.D., c'est très dommage. Ce serait bien de découvrir une ville, les gens, d'en faire une his-

toire. Mais ça demande argent et énergie. Les journaux de B.D. n'ont pas beaucoup de fric...

- Vous faites partie de ces nouveaux dessineurs qui recommencent à faire des scénarii linéaires, avec une narration claire. Vous l'avez fait délibérément, ou c'est juste l'histoire qui a commandé ? A la limite, on pourrait transformer ça en polar facilement.

Frank : On l'a fait exprès...

Golo : Le polar, ça nous touche beaucoup...

Frank : Le nouveau polar, moi j'ai tout lu (rires). Je ne vois pas comment envisager une histoire comme ça d'une autre façon... Ce type de narration, c'est ce que je préfère maintenant. Y a un début, une fin, et entre les deux il se passe quelque chose...

- Ce qui implique au niveau dessin une mise en page sage,

proche de la B.D. des années 50, où on imposait vingt dessins par page au dessinateur...

Frank : Un truc me gêne vachement : les pages éclatées, les cases triangulaires ou enjolivées, ou pas de cases du tout. C'est un peu esthétisant, c'est illisible. Il y a un effet, mais dedans y a rien du tout ; je n'aime pas Druillet, par exemple ; il a commencé à sophistiquer son dessin et il n'y avait plus rien d'intéressant. Impossible à lire. Ensuite il est revenu un peu en arrière.

Golo : Des gens comme Munoz et Sampayo, on ne peut pas en attendre autre chose que des histoires linéaires ; leurs derniers trucs, dans B.D. Hebdo ou A Suivre, c'est beaucoup plus fantasmagorique, c'est moins bien. Quand il y en avait dans les histoires d'Alack Sinner, ça renforçait vachement, mais ne faire que ça, c'est pas intéressant.

- Un temps, ils ont fait des histoires italiennes, maintenant ils ont voulu repartir sur des sujets latino-américains, plus fantastiques, oniriques...

Golo : Ça se sent dans le dessin, qui est devenu plus dur. Avant, le mélange de dessin réaliste avec des caricatures complètement folles qui exprimaient quelque chose impossible à dire autrement, c'était formidable, les personnages avec des têtes d'animaux...

- Dans la lignée de Grosz. Willem fait ça aussi parfois. En même temps, c'est difficile d'aller plus loin dans cette direction. Comment vous percevez les autres dessinateurs de votre genre, Ceppi, Berroyer-Gibrat, Hubert-Imbar, etc. ?

Golo : On aime bien. Mais aussi Hugo Pratt, sa façon de raconter des histoires, Munoz et Sampayo...

Frank : La B.D. qu'on voudrait faire maintenant, ça part de la dernière femme-pharaon de l'Egypte ancienne jusqu'à l'Europe du Moyen Age. L'Italie médiévale et l'Europe de maintenant à travers cinq ou six villes, un boulot incroyable.

- C'est important que Libération ou le Matin se soient mis à publier de la B.D. tous les jours ?

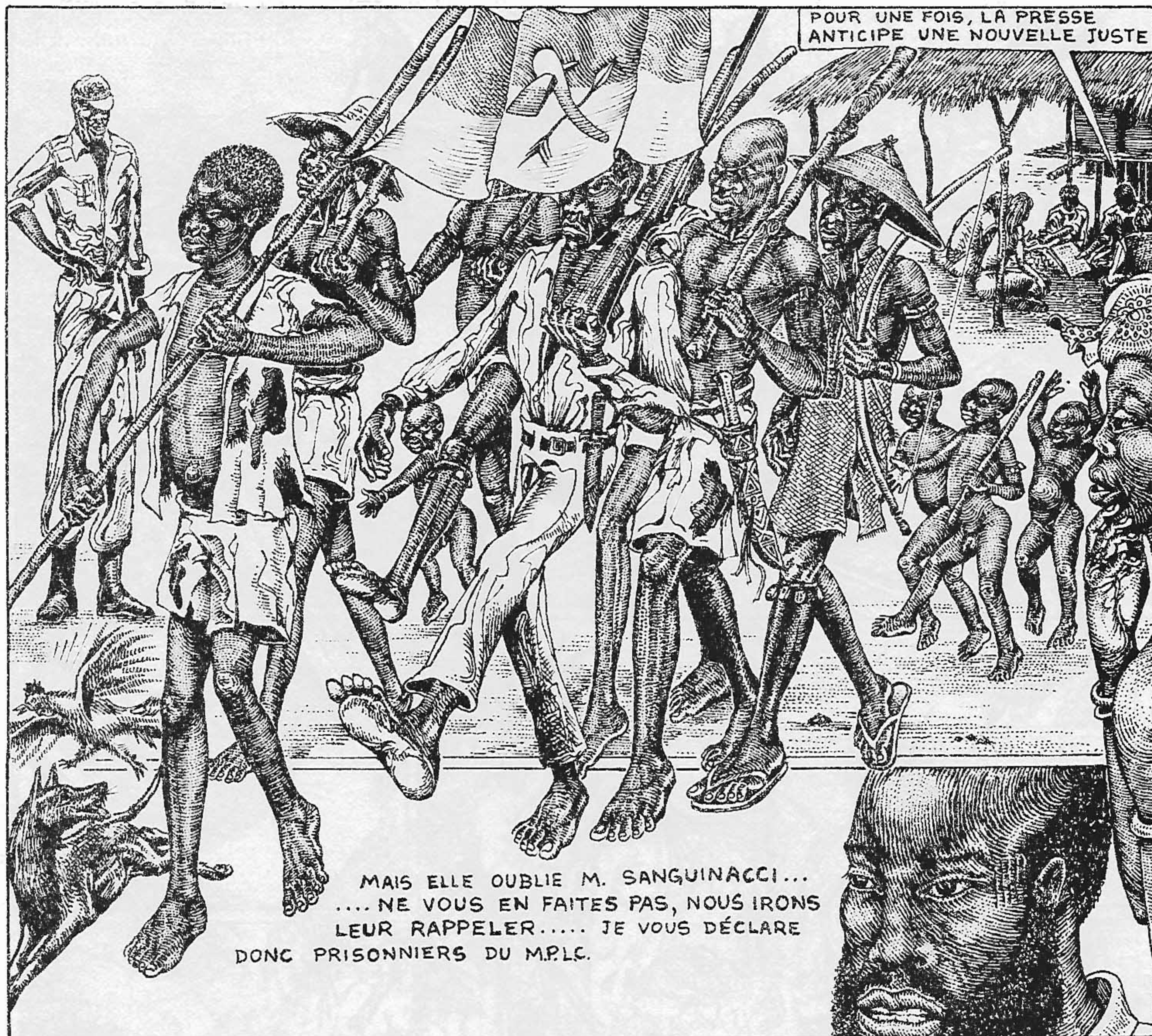
Frank : On est allé les voir, et ils nous ont refusé tous les deux.

Golo : Tu as vu, dans Hara-Kiri, notre histoire avec les deux mecs, Théo Ricin, ça s'appelle. On leur a montré ça. Au Matin, à Libé, à Charlie, personne n'en veut. Sauf Gébé, qui en a passé une.

Propos recueillis par Théophraste Epistolier

FARCE EN AFRIQUE

Résumé. — Après une nuit cauchemardesque passée dans le village africain, les chasseurs reprennent péniblement le chemin de la « civilisation ». Soudain, des coups de feu. Un ordre bref. Les voilà prisonniers du M.P.L.C.

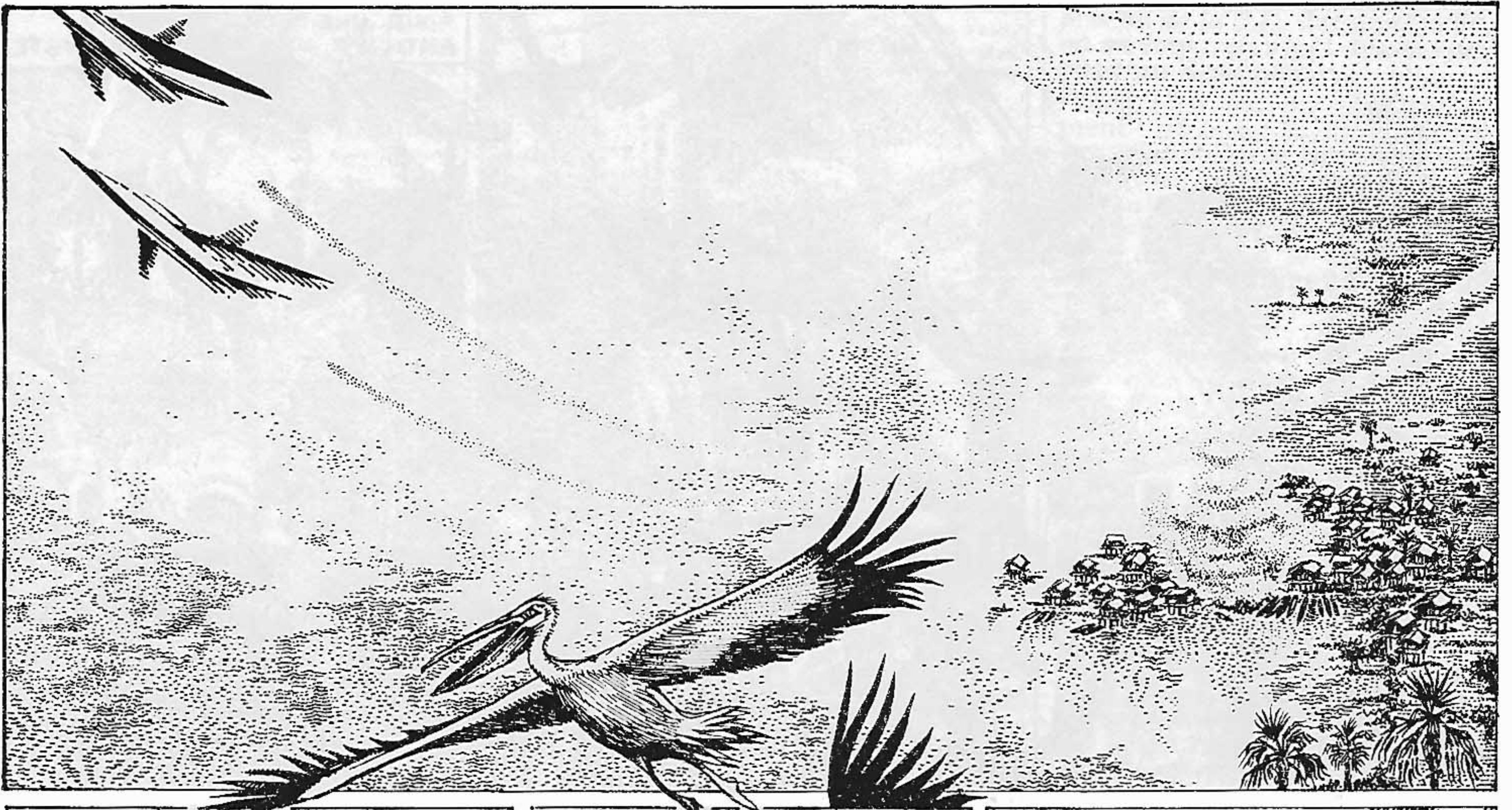


MAIS ELLE OUBLIE M. SANGUINACCI...
.... NE VOUS EN FAITES PAS, NOUS IRONS
LEUR RAPPELER..... JE VOUS DÉCLARE
DONC PRISONNIERS DU M.P.L.C.



IL FAUDRA VOUS HABITUER À UNE VIE NOMADE.....
ET POUR QU'ELLE NE DEVIENNE PAS MONOTONE,
ON ESSAYERA DE RÉGLER VOTRE CAS LE PLUS
TÔT POSSIBLE



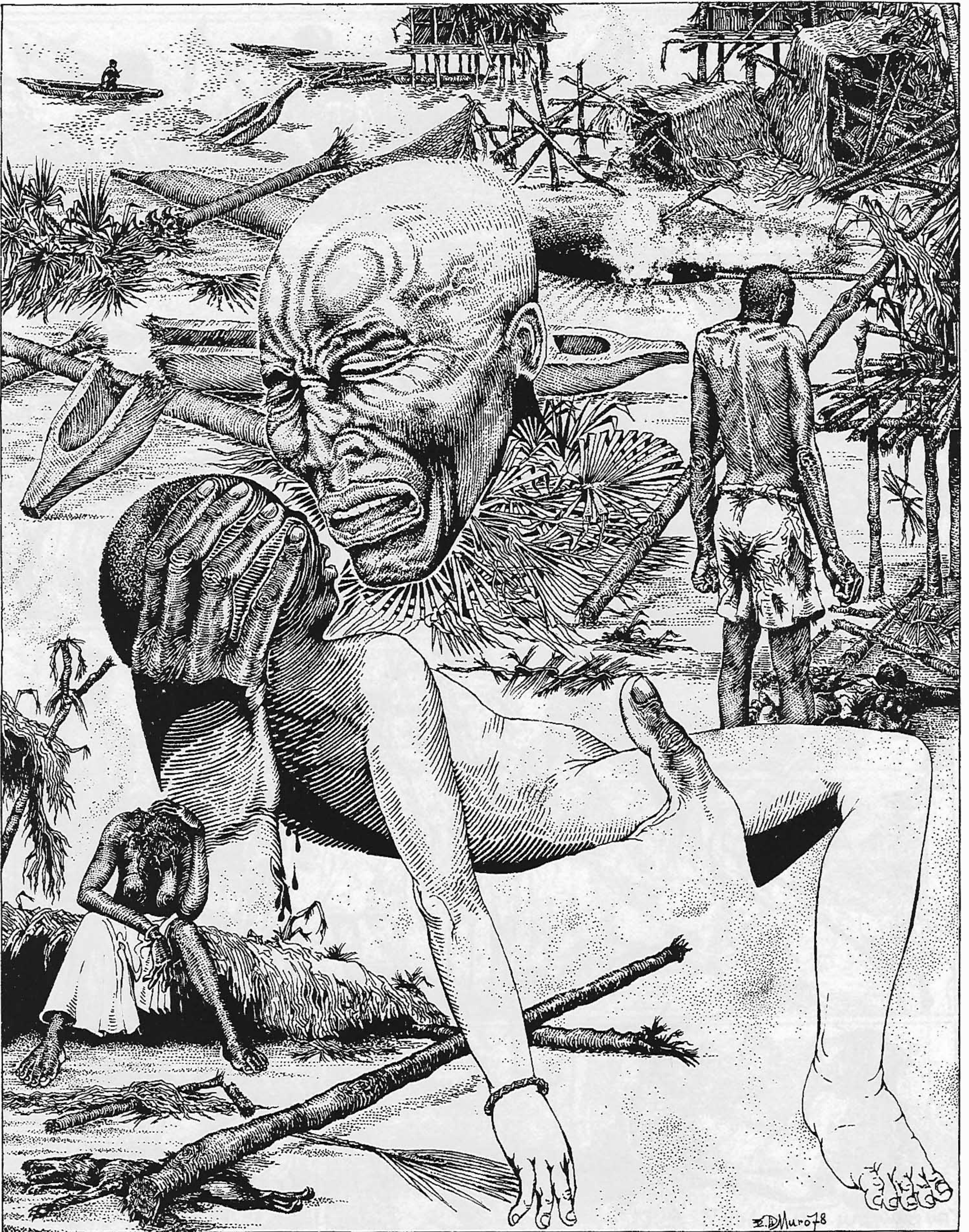




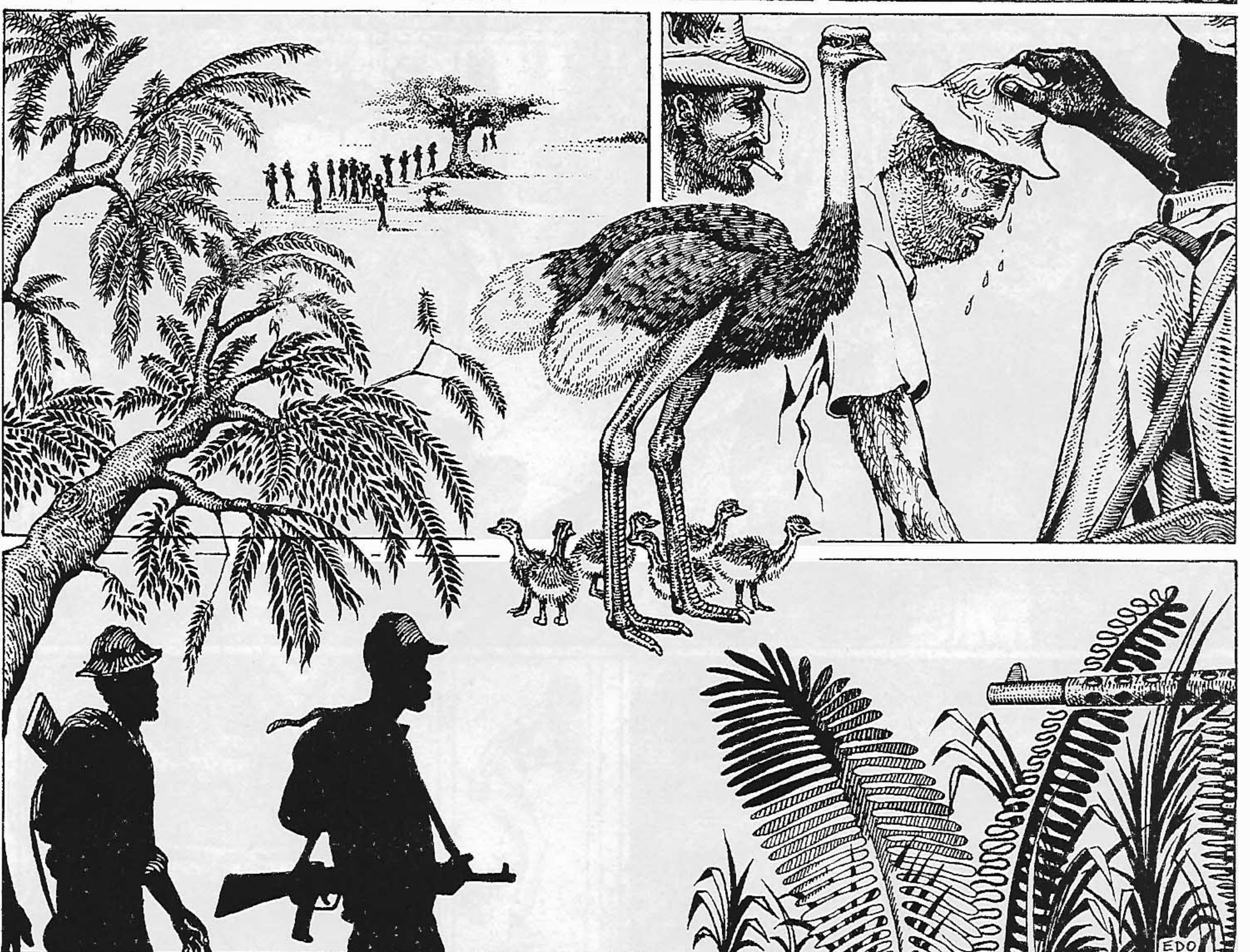
QU'EST-CE QUI SE PASSE ?

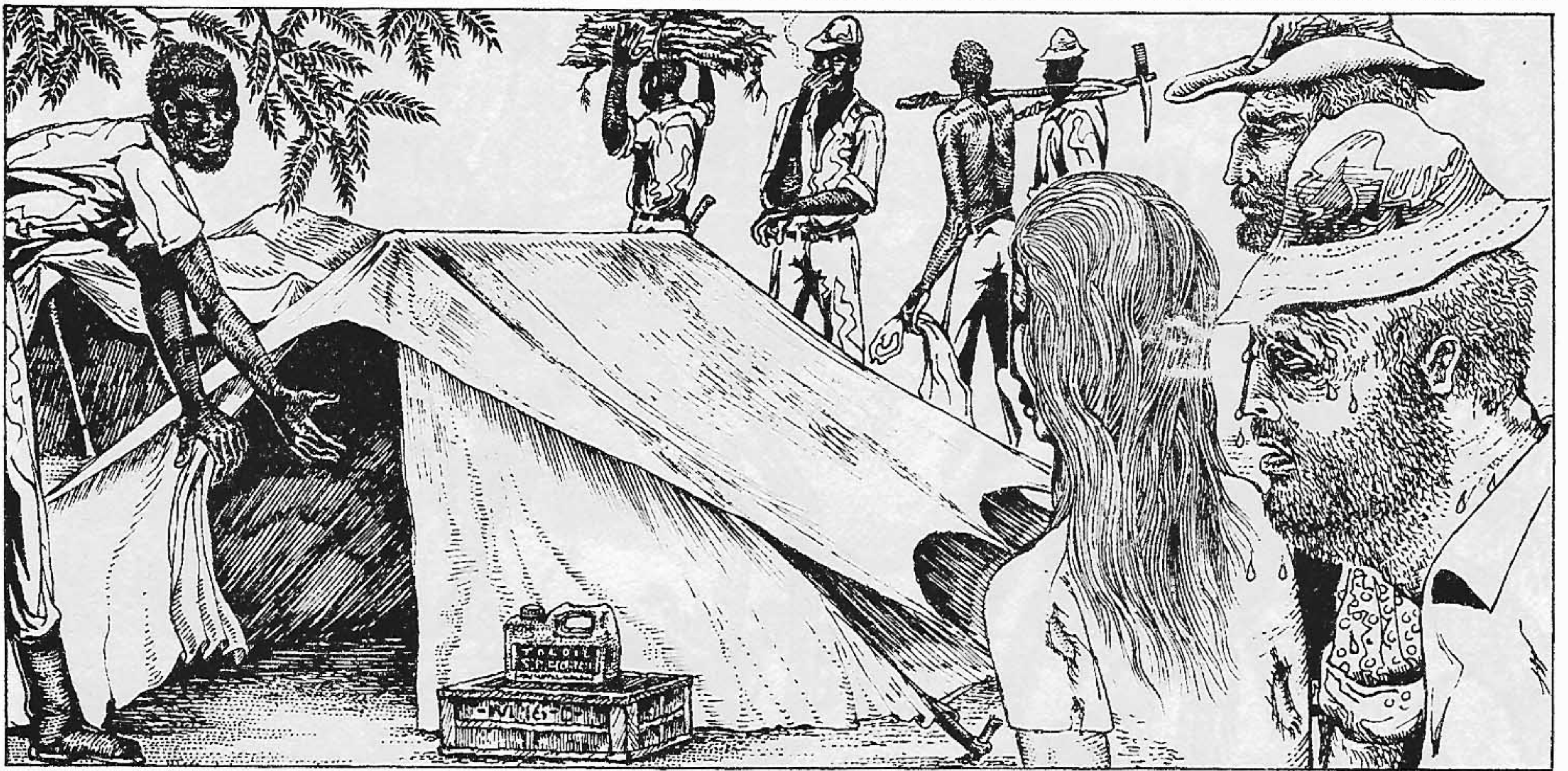
VENEZ VOIR,
MADAME



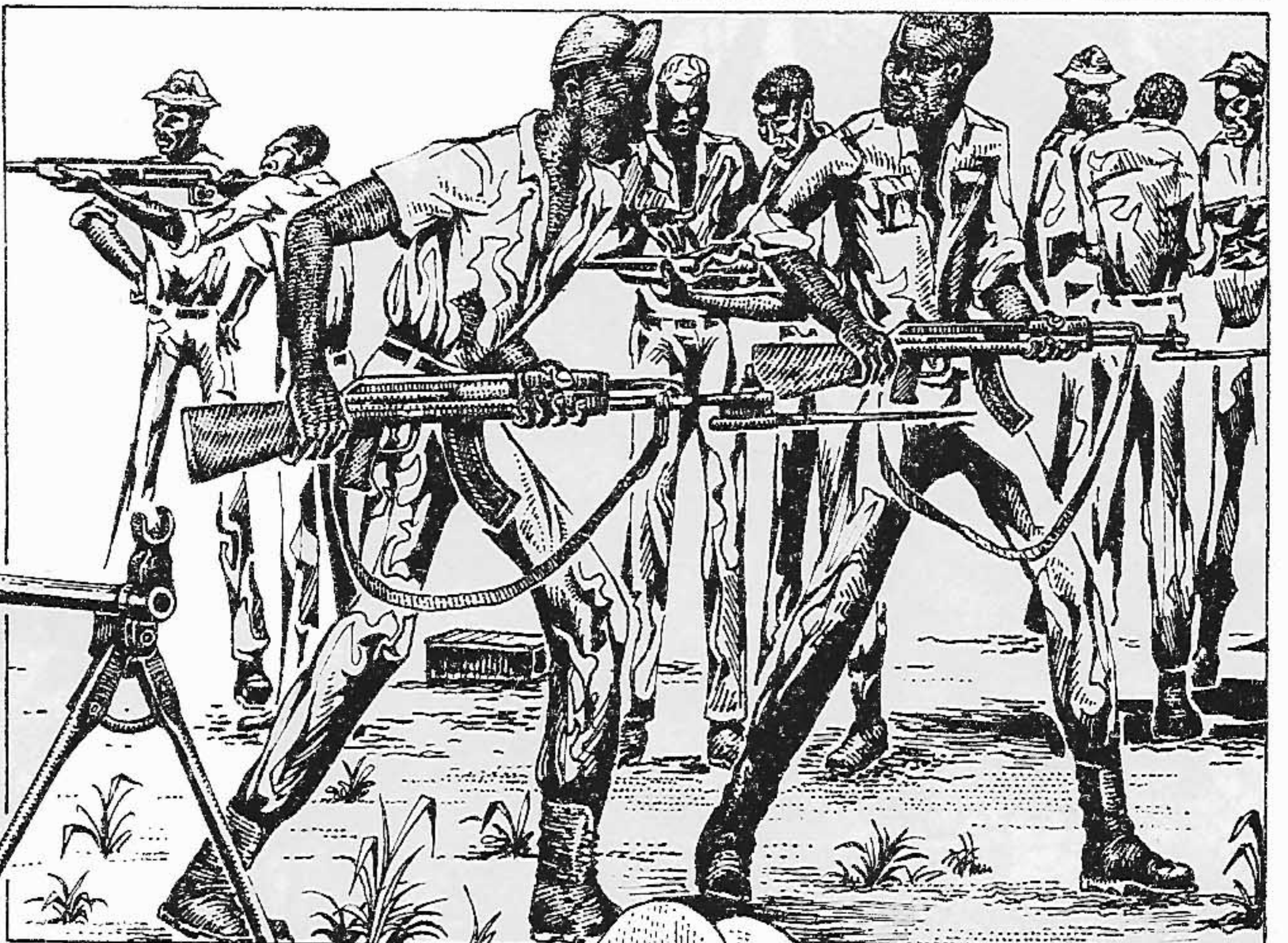
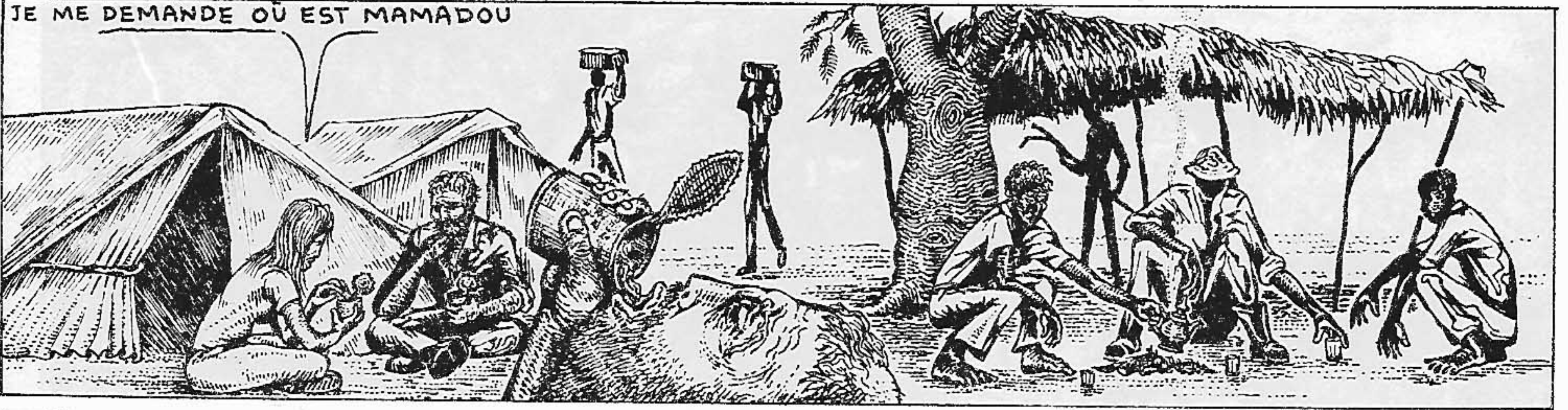


E. D. Muro 78





JE ME DEMANDE OÙ EST MAMADOU



LE VOILA, FINALEMENT...
MAMADOU!
VIENS ICI !

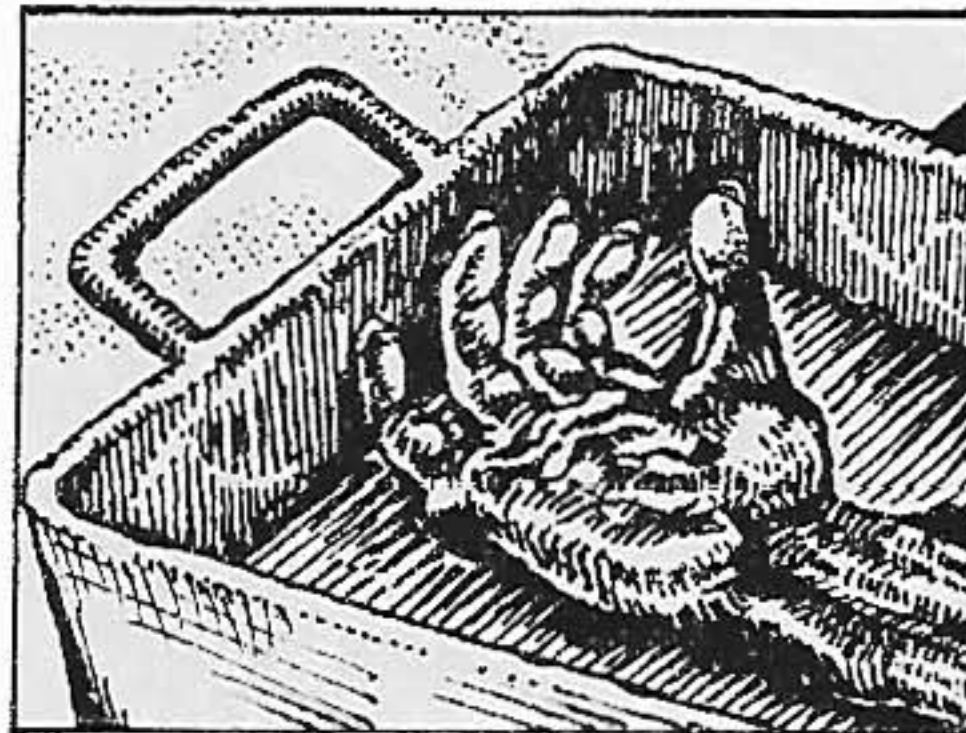
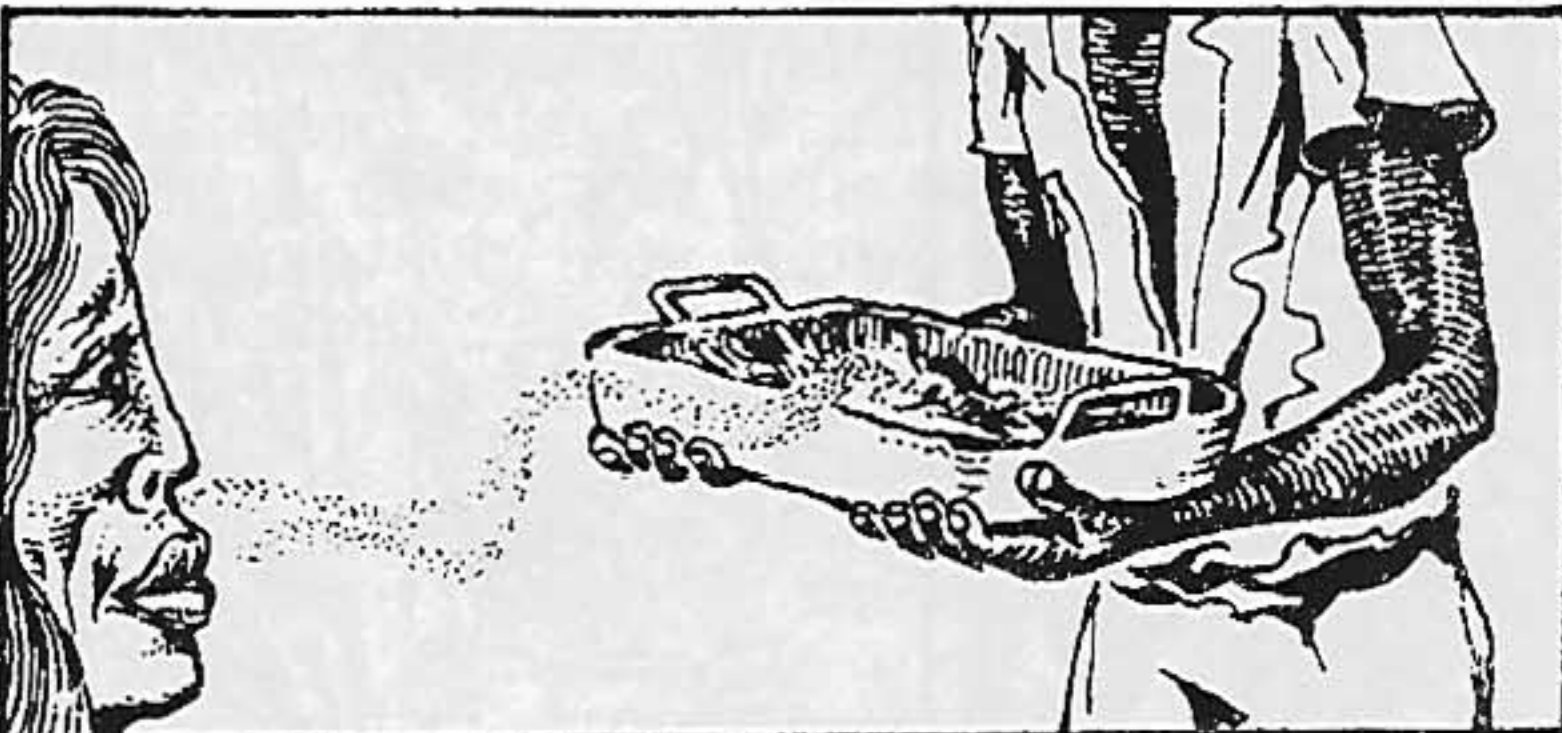
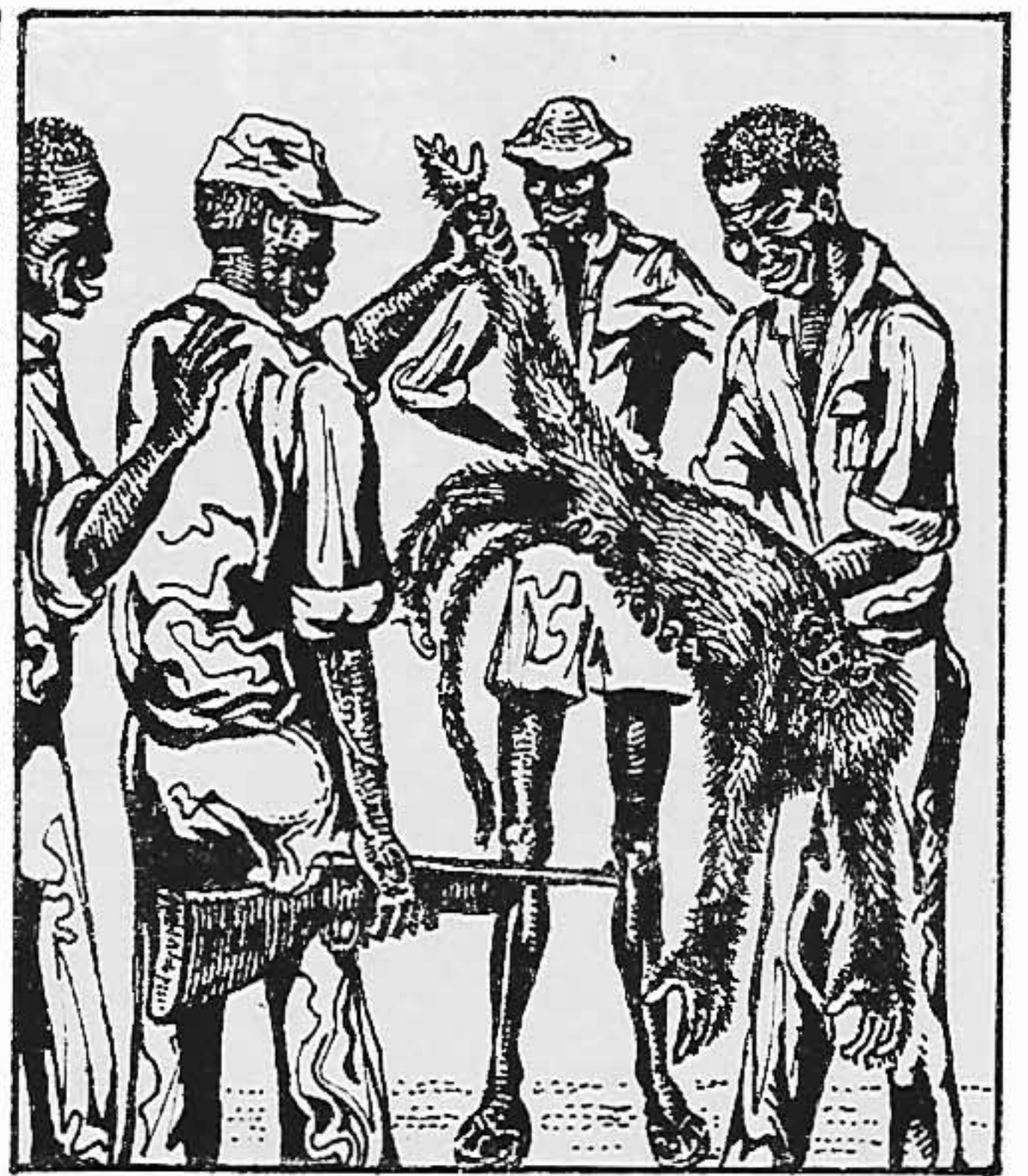
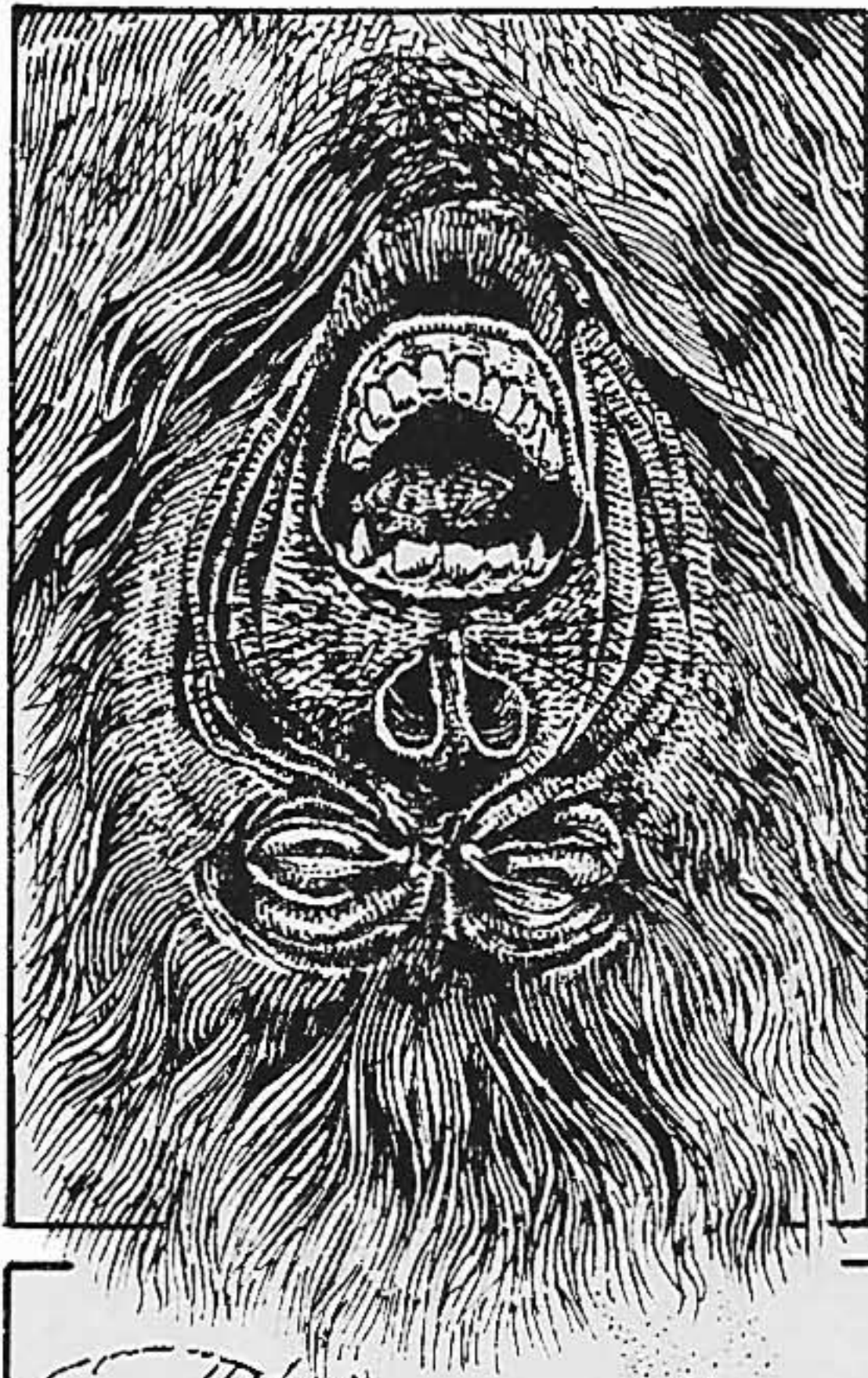


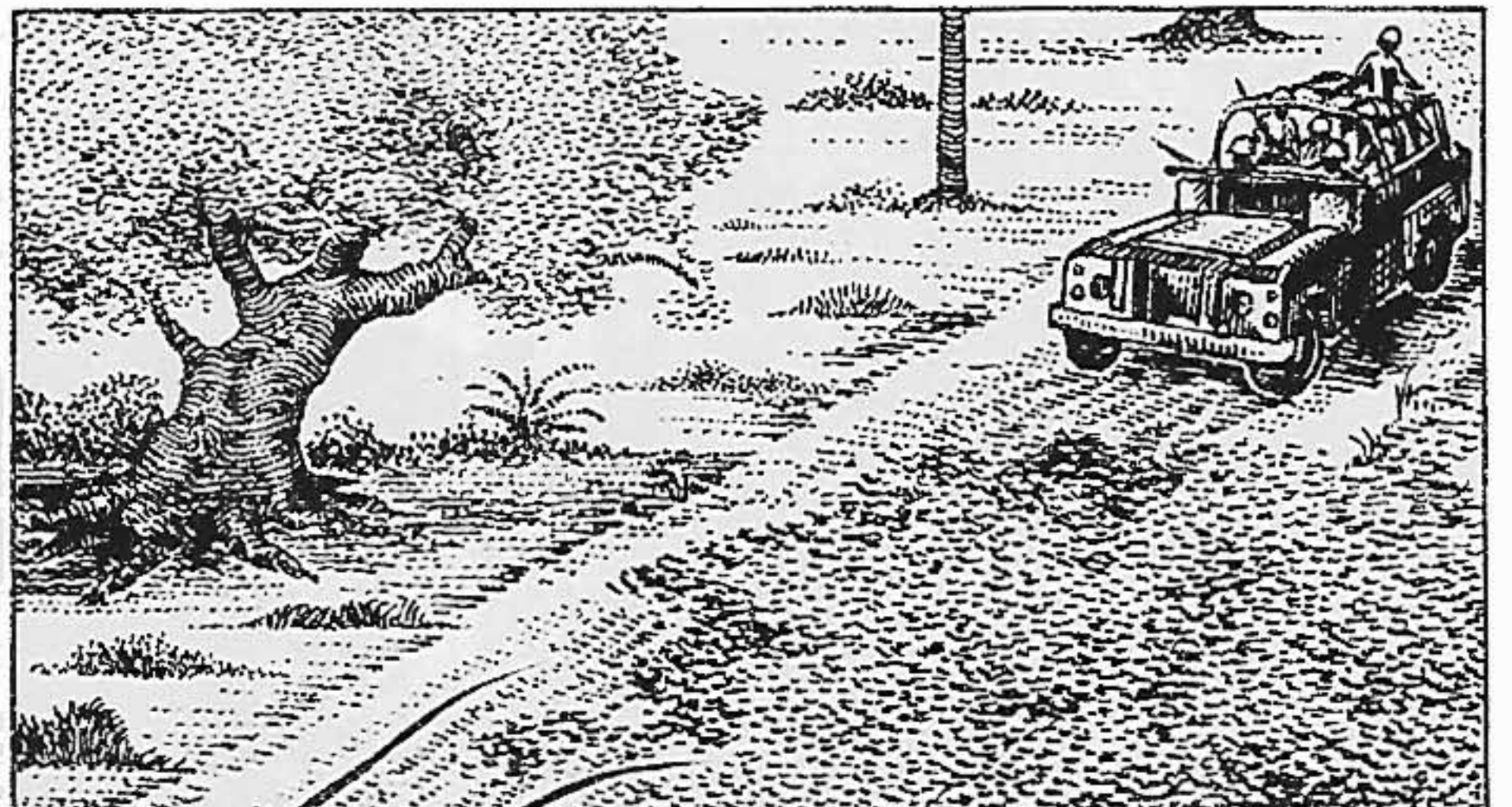
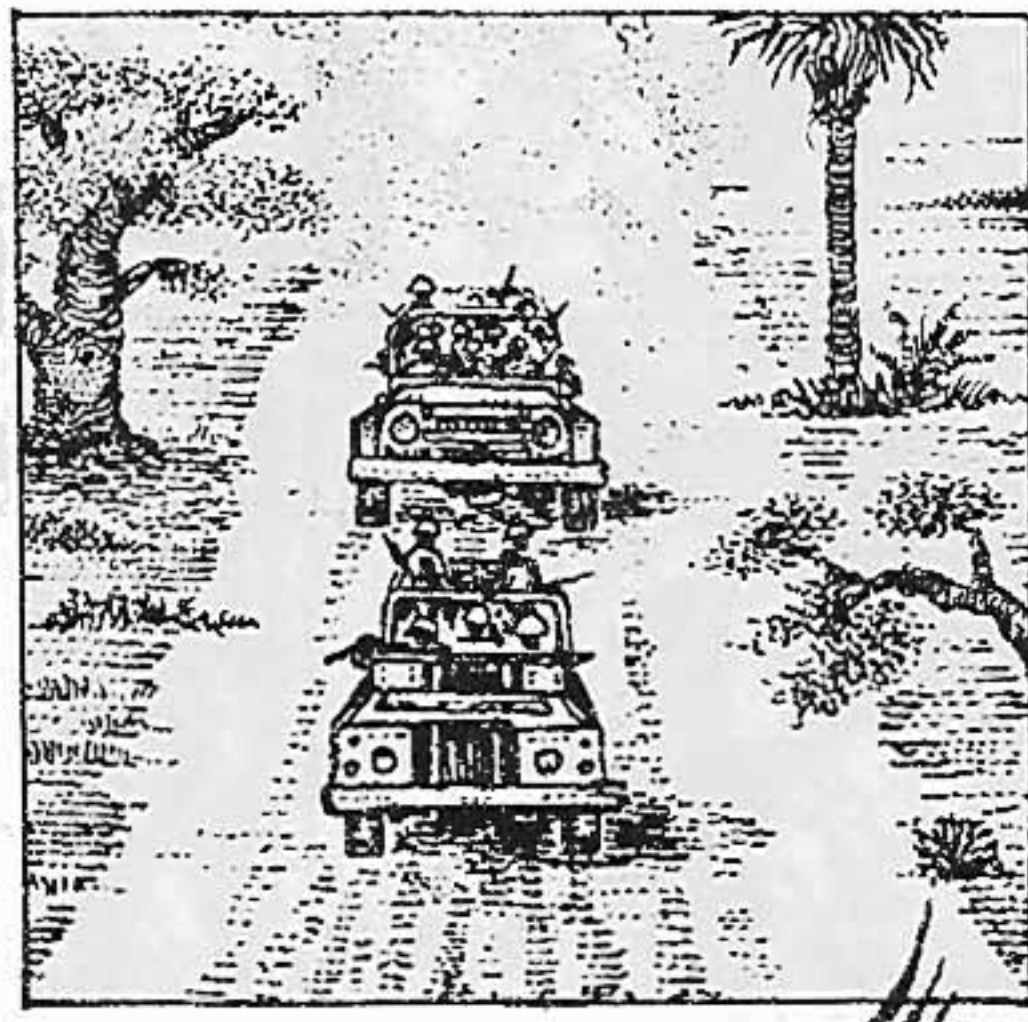
TSSST !



DEUX
COMPRIMÉS
CHACUN...







Et... si l'on parlait un peu de vous...

Un lecteur, coopérant en Mauritanie, résilie son abonnement à « Charlie ». Certes, les orientations générales de la revue, plus ou moins, correspondent encore à ses goûts, mais une chronique, tout particulièrement, l'exaspère. Une chronique d'architecture fasciste ! De ses légitimes inquiétudes - Ciel ! Un chroniqueur néo nazi à « Charlie »... - il s'ouvre au rédacteur en chef de la revue, tout en lui signifiant (à regret) son irrévocable décision...

Combien de fois faudra-t-il répéter que, spécifiquement, il n'y a pas d'architecture fasciste ! Qu'elles soient stalinienne, nazie, républicaine, mussolinienne, anglo-saxo-démocratiques ou libéralo monarchiques, les architectures officielles des années trente cèdent, dans un irréfragable amalgame, au prurit délectable du néo-classicisme (1). Le « kolossalisme » speero-hitlérien ne trouve pas son inspiration, sinon ses pulsions, dans le caractère mégalomane du caporal-architecte autrichien (2), mais dans certains projets d'Etienne L. Boullée célébrant les triomphes de la « Raison » chère à la Révolution bourgeoise et française (3). Tout comme en France, l'éclectisme historicisant et passéiste de l'architecture semi-officielle des Dommages de Guerre ne trouve pas ses raisons dans la volonté rétrograde d'anciens combattants vaguement ligueurs ou maurassiens, mais dans celle de tout un peuple soucieux, après les destructions, de renouer avec un passé où, blessée, gît son âme (4). Ah ah aaah, mes contemporains ! Espérez-vous vraiment me voir réciter le mélancolique vers d'Amiel : *Tu n'as qu'un moyen d'avoir raison : sois mort...*

Ce bref et paranoïde accès de fièvre passé, jetons, chers lecteurs, nos jeunes forces dans la fascinante poursuite de nos chères études... Le monument que ce mois-ci je vous propose, la tour Florentine de la gare de Lille-la-Délivrance, mérite en effet plus que votre simple attention ! Nul n'ignore plus l'influence constructive qu'eut Richard Wagner sur l'œuvre architecturale de Louis II de Bavière, ce prince romantique si sévère aux abandons des femmes (5). Etaient-ce les mésaventures de son grand-père, obligé d'abdiquer pour être devenu le jouet trop facile de la fascinante Lola Montès, qui avaient inspiré au jeune monarque cette si

DOMMAGES DE GUERRE



Neuschwanstein, un des châteaux de Louis II de Bavière.

grande défiance pour le sexe dit faible ? Ou, à l'instar de son génial protégé, pensait-il que les amitiés masculines réservent moins de tourments (6) ?

Quoique la brûlante tendresse que relève la correspondance de Wagner et Louis II puisse rappeler le ton délirant des billets de Michel-Ange à Tommaso dei Cavalieri, le propos de cette chronique ne saurait s'abandonner aux questions de savoir si oui ou non le Maître fut un adepte du Corydonisme (7) mais bien de dégager, pour mieux la déterminer, la part du « divin et sublime ami » dans la longue théorie de châteaux d'inspiration fantastique que mit en œuvre le Wittelsbach rêveur mais bâtisseur. S'il paraît peu douteux que les légendes allemandes reprises par Wagner aient commandé l'édification de certains d'entre eux, on considère généralement moins l'empire du chant wagnérien sur leurs élévations. Ce pouvoir merveilleux qui, tel que le décrit Darwin, *excite les émotions les plus terribles et les sentiments les plus tendres...* Ca-

pable de faire descendre le ciel sur la terre. Le ciel sur la terre... Hé oui ! C'est bien de cela qu'il s'agit lorsque l'on contemple les châteaux de Louis II de Bavière. Et c'est aussi bien de cela qu'il s'agit, quand bien même Louis semblerait vouloir entretenir une certaine confusion lorsqu'il écrit à Wagner : *Vous et Dieu !* (Ndlr : correct !) *Jusqu'à la mort, jusqu'au-delà,* (Ndlr : parfait !) *jusque dans l'empire des mondes de la nuit* (Ndlr : c'est bien évidemment ici que ça cloche), *je reste votre fidèle Louis.*

Faut-il s'embarrasser et, dès lors, s'arrêter à cette dyslexie métaphysique (8) de l'argonaute de la *Blauen Grotte* pour nier la théâtralité lyrique d'une architectonique châtelaine ? Je ne le crois pas !... Il est des questions qu'il vaut mieux ne pas se poser. En revanche, et pour en revenir à nos chers moutons, la question que je me pose est la suivante : monsieur Umbdenstock, l'architecte de la tour Florentine, a-t-il trouvé à la S.N.C.F. quelque flamand Wagner du rail inspirant son chef-d'œuvre ?...

Gageons, chers lecteurs, qu'il nous faille répondre par l'affirmative, car il y a du Neuschwanstein dans cette tour de contrôle-là (9).

Jean-Marie de Busscher

(1) Dans son livre *The Architecture of America*, John Burchard, doyen de l'Institut de Technologie du Massachusetts, constate qu'il y avait peu de différence entre le goût fasciste, le goût communiste et le goût démocratique, tout au moins dans leur expression officielle. Et de poursuivre en affirmant : Le style du bâtiment du département de la guerre, qui devait servir plus tard de département d'Etat s'apparente à ce néo-classicisme allemand tant aimé de Hitler. La Russie communiste, l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et la démocratie Américaine restèrent les zélés du classicisme... Plus près de nous, le Mémorial américain de Château Thierry justifie aussi cette remarque.

(2) Ses goûts profonds l'auraient plutôt porté vers une architecture rustico domestique à la Tessenov s'inscrivant dans l'urbanisme bucolique de bourgs moyens, sinon humains.

(3) K. Lankheit, dans son livre *Der Tempel der Vernunft* « Le Temple de la Raison », Bâle 1968, fait remarquer que la coupole d'un monument de Boullée conçu vers 1793 à la gloire de la « Raison » n'avait pas moins de 260 mètres de diamètre... Alors que celle du Grand Dôme (A. Speer, architecte) n'excédait pas 250 mètres. L'amusant fut que ni l'une ni l'autre ne furent construites. Et ceci

bien qu'aucune considération technique n'entrât en ligne de compte.

(4) On enregistre le même phénomène dans la Pologne communiste... Après la Seconde Guerre mondiale, en sa partie ancienne, Varsovie anéantie fut reconstruite (et jusqu'aux enseignes se balançant au vent) telle qu'on pouvait la voir avant la Seconde Guerre mondiale. Confronté, de nos jours, à une autre guerre qui pour être moins spectaculaire parce que plus insidieuse n'en reste pas moins dévastatrice - je veux parler de celle que les promoteurs livrent depuis deux décennies à la ville - Maurice Culot et son mouvement sont vraisemblablement animés par un même réflexe, quoique celui-ci soit partagé par des préoccupations tout à la fois sociales et économiques. Leur combat, tout entier lisible dans leurs contre-projets, leurs inventaires, leurs études, éditions et publications, et jusqu'à la misérable « affaire » de la Cambre, est là pour nous le prouver. Tous jours dans le même ordre d'idées, je vous signale qu'en octobre 1980 aura lieu à Beaubourg une grande exposition (intitulée « 1939 ») concernant la peinture, la sculpture et les architectures parallèles à une modernité dont un certain intellectualisme avait assuré et le succès et la publicité ! L'architecture de Dommages de Guerre ne manquera pas, parmi d'autres, d'y avoir une place prépondérante... Hé, hé, hé !

(5) Les femmes que le Roi Vierge, esthète mais distant, admettait auprès de lui devaient se tenir à leur place : le moindre semblant de familiarité leur valait une disgrâce immédiate. Une actrice splendide vint, un temps, lui faire la lecture ; il se couchait et elle s'asseyait auprès de son lit. Un soir, lisant une tragédie, elle se leva pour mieux dire une scène, et vint se rasseoir sur le bord

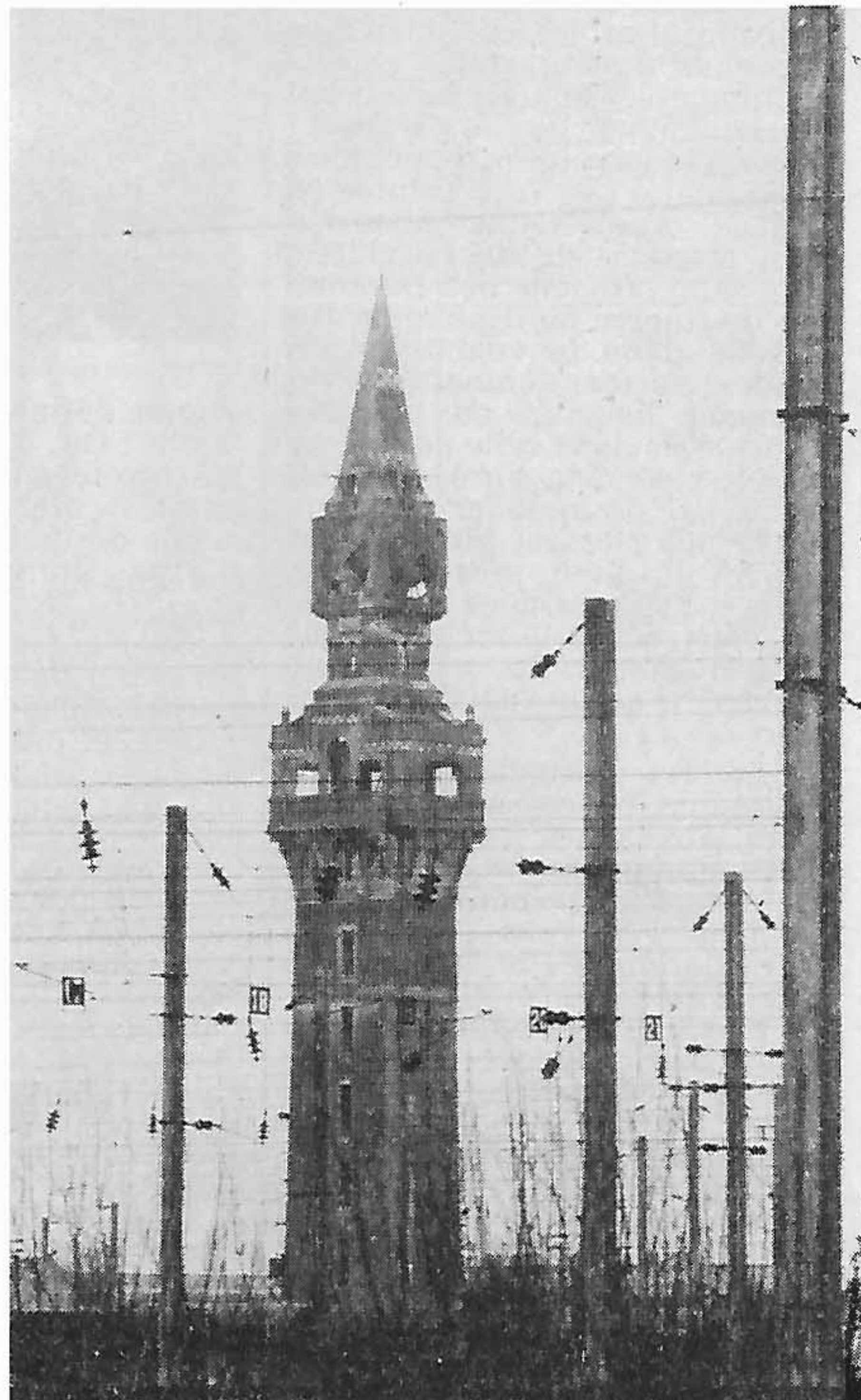
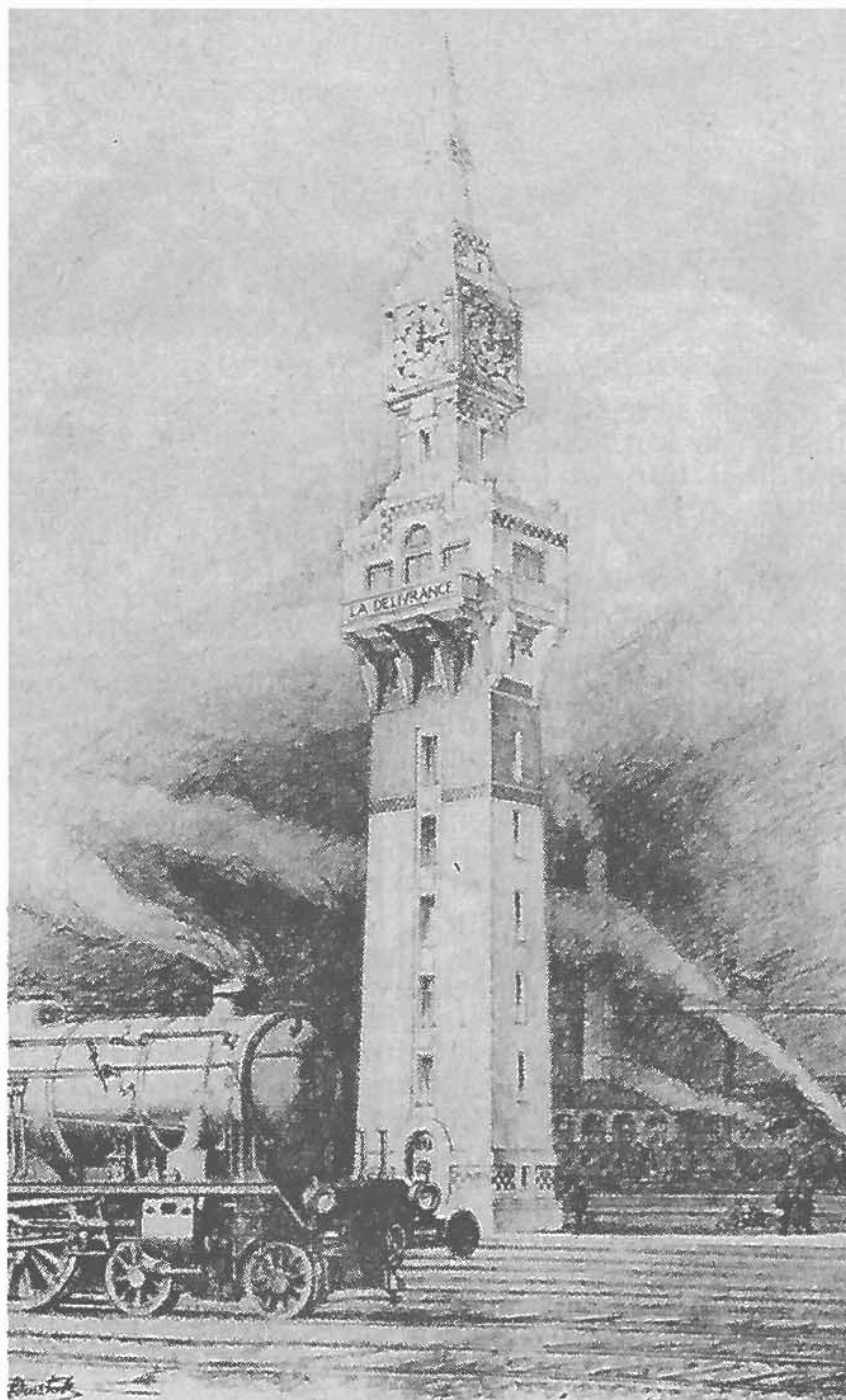
du lit... Sans désespérer, la trop sincère comédienne dut quitter la Bavière, le souverain ayant estimé que de son corps elle avait souillé la couche royale !

(6) J'ai enfin trouvé une liaison d'amour qui ne connaît ni douleur, ni tourment, écrit Wagner à Elisa Wille, sa confidente, en parlant de Louis II. Et le Maître d'enchaîner avec feu : Si vous saviez ce que j'éprouve quand ce beau jeune homme est devant moi !... Je vole à lui comme à une maîtresse... Ces étreintes, ces frémissements, ces ardeurs (Dieses Erfassen, dieses Erbeben und Erglühn) ne m'ont jamais paru si beaux. Et puis ces soins si charmants pour moi, cette délicate pudeur du cœur, chacun de ses gestes lorsqu'il me parle du bonheur qu'il éprouve de me posséder ! Nous passons souvent des heures à nous contempler, les yeux de l'un perdus dans les yeux de l'autre... Surtout, n'oubliez rien ! Voltaire n'écrivait-il pas à Frédéric II, au temps de son intimité avec ce prince : Je rêve à vous comme on rêve à une maîtresse...

(7) Créée et entretenue par les non-conformistes de l'amour, certaines habitudes de Wagner contribuèrent à fortifier la légende, et notamment son goût pour les déguisements, les vêtements bizarres et luxueux dont il aimait s'affubler. Goût qu'il confessait, d'ailleurs, à Praeger : By nature I am luxurious, prodigal and extravagant, much more than Sardanapalus and all the old Emperors put together.

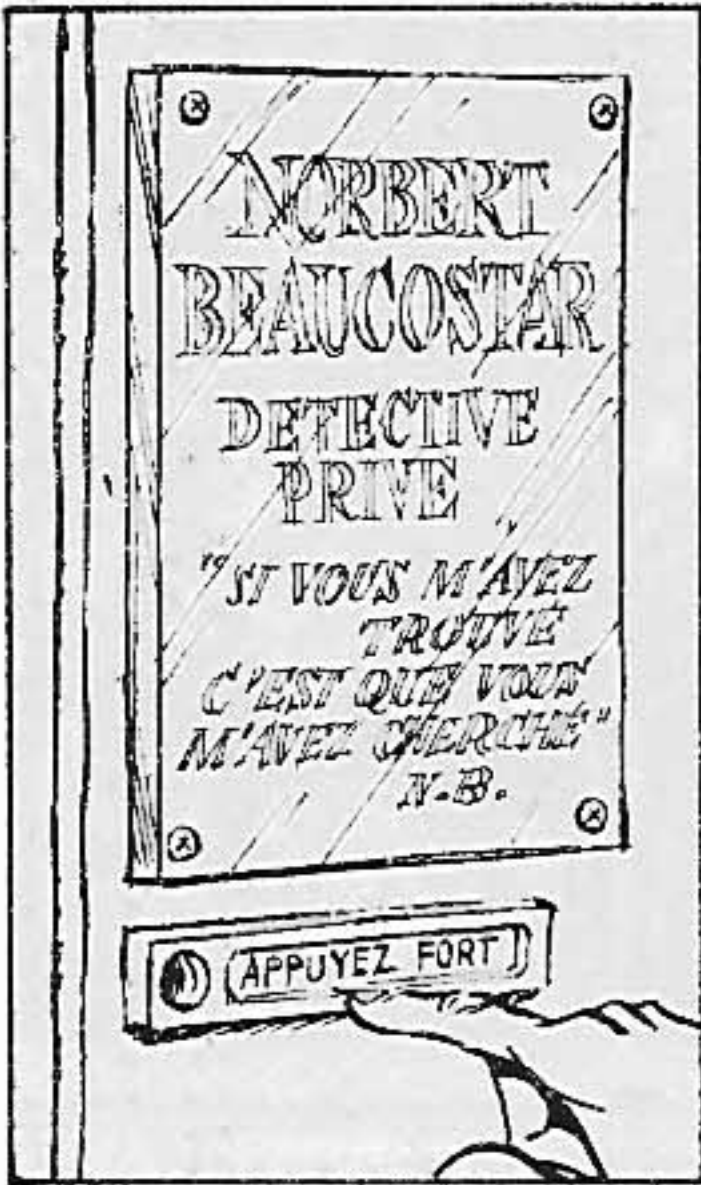
(8) Que dénote sa regrettable inversion : Ciel éblouissant, Empire des mondes de la nuit. Enfer.

(9) Ma seconde question, que je pose cette fois aux responsables S.N.C.F., est : « A quand la restauration ? »



NORBERT
BEAUCOSTAR
(TOUT SEUL)
CONTRE

GROS NICHONS



EUH...CONFIDENCE POUR
CONFIDENCE, J'AI MOI-MÊME
UNE GROSSEUR QUI NE
M'APPARTIENT PAS ET QUE
J'AIMERAIS BIEN VOUS
OFFRIR



LE BAR DES AMIS DE LA POLICE

GNAH-HA-HA-HA-HA!
GNE-HE-HE-HE-HE-HE
PAF-HIAF-HIAF-HIAF!!!



ET QU'EST-CE QU'ELLE A
RÉPONDU?

FÂCHÉE. TRÈS
FÂCHÉE. J'ÉTAIS VRAI-
MENT UN MAL EMBOU-
CHÉ, ELLE S'ADRESSERAIT
AILLEURS. VOUS VOYEZ LE
GENRE DE CONNASSE.



J'AI COMPRIS QU'ELLE NE
PLAISANTAIT PAS, SON HISTOIRE
ÉTAIT SÉRIEUSE. J'AI RÉUSSI
À LA CALMER

UNE GROSSEUR
QUI NE M'APPARTIENT PAS!
C'EST VRAIMENT LA MEIL-
LEURE DE L'ANNÉE

IL FAUT
AVOUEZ QUE...



MON MARI A FAILLI MOUR-
RIR ÉTOUFFÉ ENTRE LES
SEINS DE SA NOURRICE, AUSSI
ABHORRE-T-IL LES GROSSES
POITRINES, SI VOUS NE DÉCOU-
VREZ PAS LA CAUSE DE MA
SUBITE POUSSÉE DE SEINS,
MON MÉNAGE EST FICHLI.



AINSI,
COMME ÇA,
DU JOUR AU
LENDEMAIN...
MAIS
POURQUOI NE
CONSULTEZ-
VOUS PAS
UN
SPÉCIALISTE
?



ILS TROUVENT ÇA
NORMAL, ILS DISENT
QUE C'EST L'AN-
GOISSE DANS LA-
QUELLE JE VIS DE-
PUIS DE ANNÉES
DE VOIR MES SEINS
POUSSER QUI EST
LA CAUSE DU PHÉ-
NOMÈNE. MAIS JE
NE LES CROIS PAS.

POURQUOI?

JE SENS UNE MACHI-
NATION DESTINÉE À
DÉMORALISER MON MARI
POUR LE POUSSER AU
SUICIDE



FIGUREZ-VOUS QUE SON
MARI, DIRECTEUR D'UNE GRAN-
DE SURFACE, A MIS AU POINT
UNE MÉTHODE DE VENTE SI
EFFICACE QU'ELLE A FAIT DES
JALOUX, ET DES DANGEREUX.



RESTE À TROUVER QUEL
JALOUX EST PASSÉ AUX
ACTES

COMMENT VAS-
TU PROCÉDER,
MA GROSSEUR?

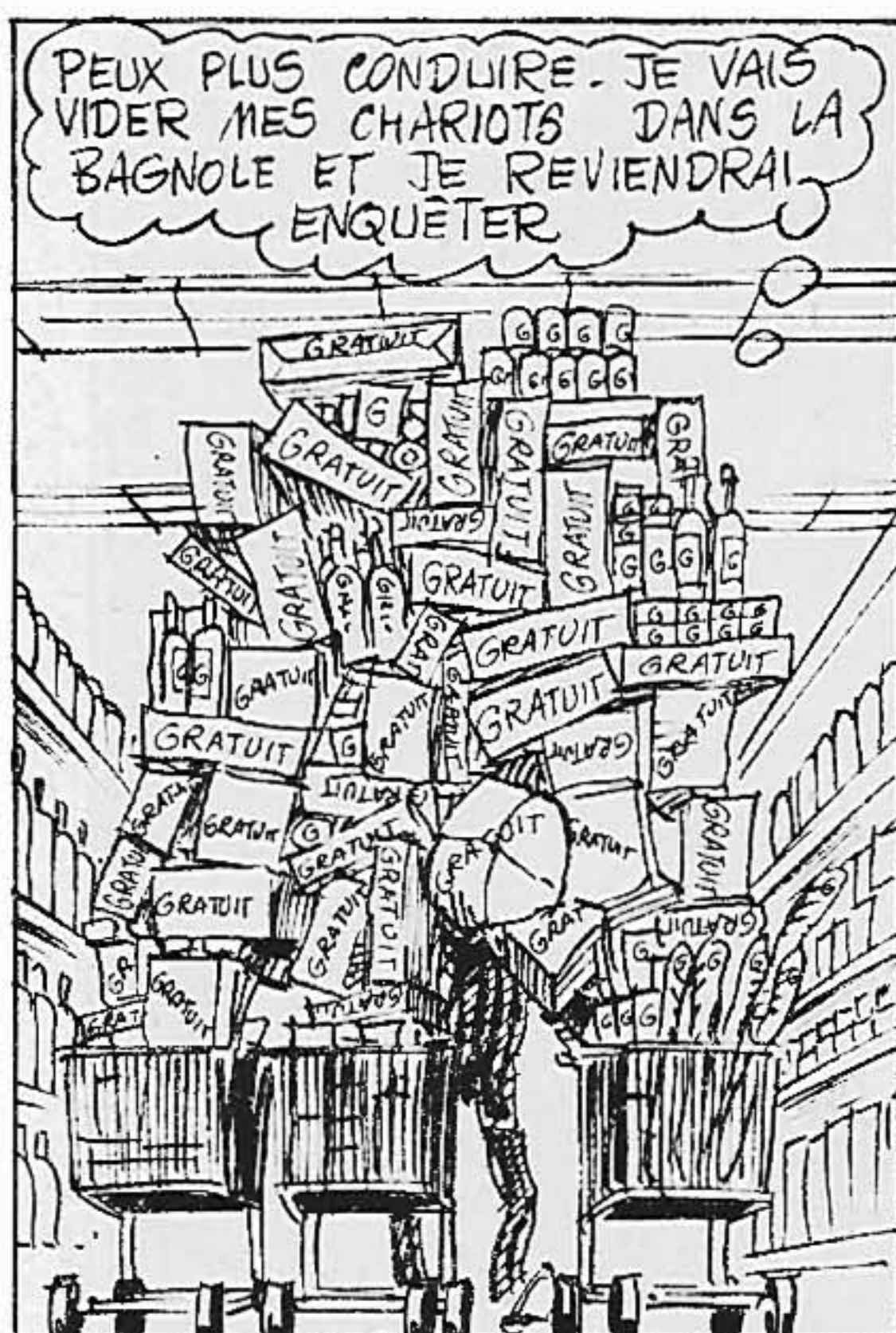


JE VAIS
ENQUÊTER
AU SUPER-
MARCHÉ
DU MARI!



J'AI BIEN FAIT DE VENIR
ENQUÊTER AUJOURD'HUI,
C'EST PLEIN DE PROMOTIONS





**FIN DE L'ÉPISODE
RIGOLO** Hugot

Cyrano de Bergerac (Savinién) : Bien que le Petit dico ne se veuille pas un vaste cimetière, on ne peut ignorer, pour clore dignement cette lettre C qui dure depuis plus de deux ans (assez ! rideau !), cet auteur du XVII^e siècle (1619-1655) qui, avant d'être campé par Edmond Rostand dans sa pièce célèbre, fut l'un des tout premiers inventeurs de l'anticipation scientifique...

Ses deux récits : *Histoire comique, par monsieur de Cyrano Bergerac. Contenant les Etats et Empires de la Lune*, pour le premier, et... *Contenant les Etats et Empires du Soleil*, pour le second, font partie de ces classiques dont on parle beaucoup sans les avoir jamais lus. Mais c'est déjà bien de savoir qu'ils existent. Le premier, le plus intéressant, ne fut publié qu'à titre posthume. On y trouve toutes les inventions merveilleuses dont Cyrano use pour tenter de s'élever jusqu'à la Lune, les sphères emplies de rosée qui devaient permettre à l'aéronaute d'être aspiré par la chaleur du soleil levant, une fusée faite de feux d'artifice, un enduit à la « moelle de bœuf ».

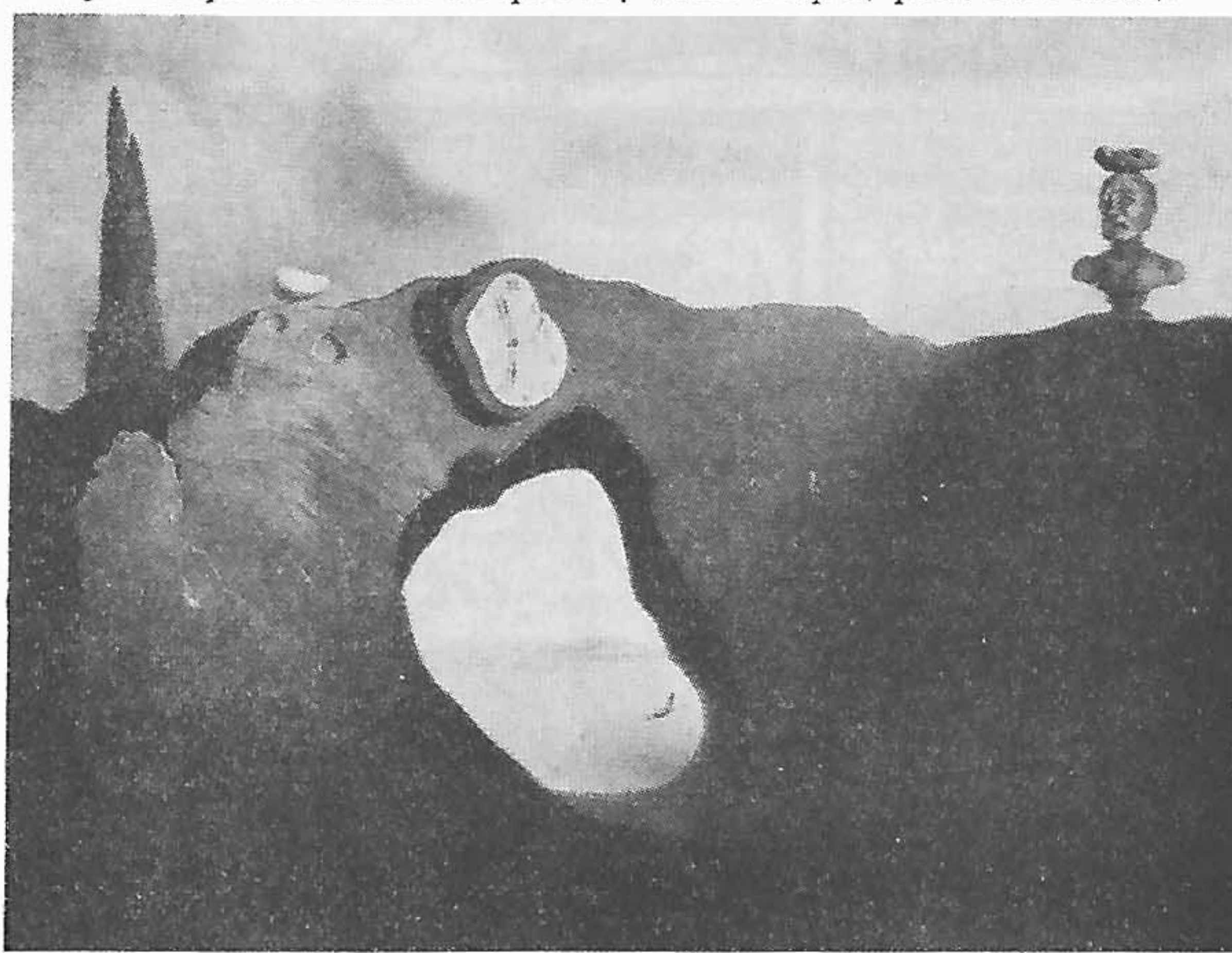
Les deux récits de Cyrano s'apparentent bien sûr à l'utopie, et font usage de la satire : sur la Lune, ce sont par exemple les jeunes qui commandent aux vieux ; mais ils contiennent aussi d'innombrables inventions pittoresques, comme des villes mobiles à voile et un véritable phonographe. Sur le Soleil, où se



PETIT DICO DE LA S.F.

trouve curieusement de la neige, existe un gouvernement des oiseaux, où les puissants sont les timides moineaux, qui détestent les hommes... Voilà en gros ce qu'il faut savoir de l'œuvre de Cyrano pour ne pas paraître idiot dans les salons.

Dali (Salvador) : Ben oui ; qui pourrait mieux ouvrir la lettre D du Petit dico que le plus grrrrrrrrrrrrrand peintre vivant ? On n'a rien de particulier ici à dire sur Dali, ce qui est une grande sagesse et nous permettra de laisser clichés et banalités au vestiaire. Dali est en dehors de toute analyse, tout enfermement, que ce soit du domaine esthétique ou idéologique, que ce soit parce qu'on l'adore ou qu'on



le déteste. Il faut se contenter de l'écouter : Bits ! Bits ! Bits ! Bits ! Bits ! Bits ! Bits... d'informations. J'ai toujours eu envie de broyer un hologramme dans un moulin à café et d'en avaler la poudre afin que dans mon corps le plus profond, chacune des cellules qui le composent soit imprégnée de l'information. Dans l'échange le plus insignifiant d'acides désoxyribonucléaires, il y a plus d'informations que dans tout l'imaginaire. La science-fiction ressemble à un singe poilu, né à la cour d'Espagne, et qui, dans le Grand Siècle, aurait voulu peindre comme Vélasquez. Même si ce singe fou a existé, personne n'en entend plus parler aujourd'hui alors que tout le monde connaît Vélasquez. Et si j'adore les singes qui ont le cul lisse et nu, je déteste ceux qui essaient de peindre, car c'est toujours une catastrophe. J'aime la science parce qu'elle nous parle des particules charmées. La science-fiction, elle, est une purge infecte, une huile de ricin mélangée à un dégoûtant jus d'orange et de pruneau que l'on aurait renversé sur une nappe très blanche, juste avant le dîner. Et tout le monde vomit parce que personne ne peut supporter l'immonde couleur verdâtre qui envahit lentement les fourchettes en vermeil et les grands verres de cristal.

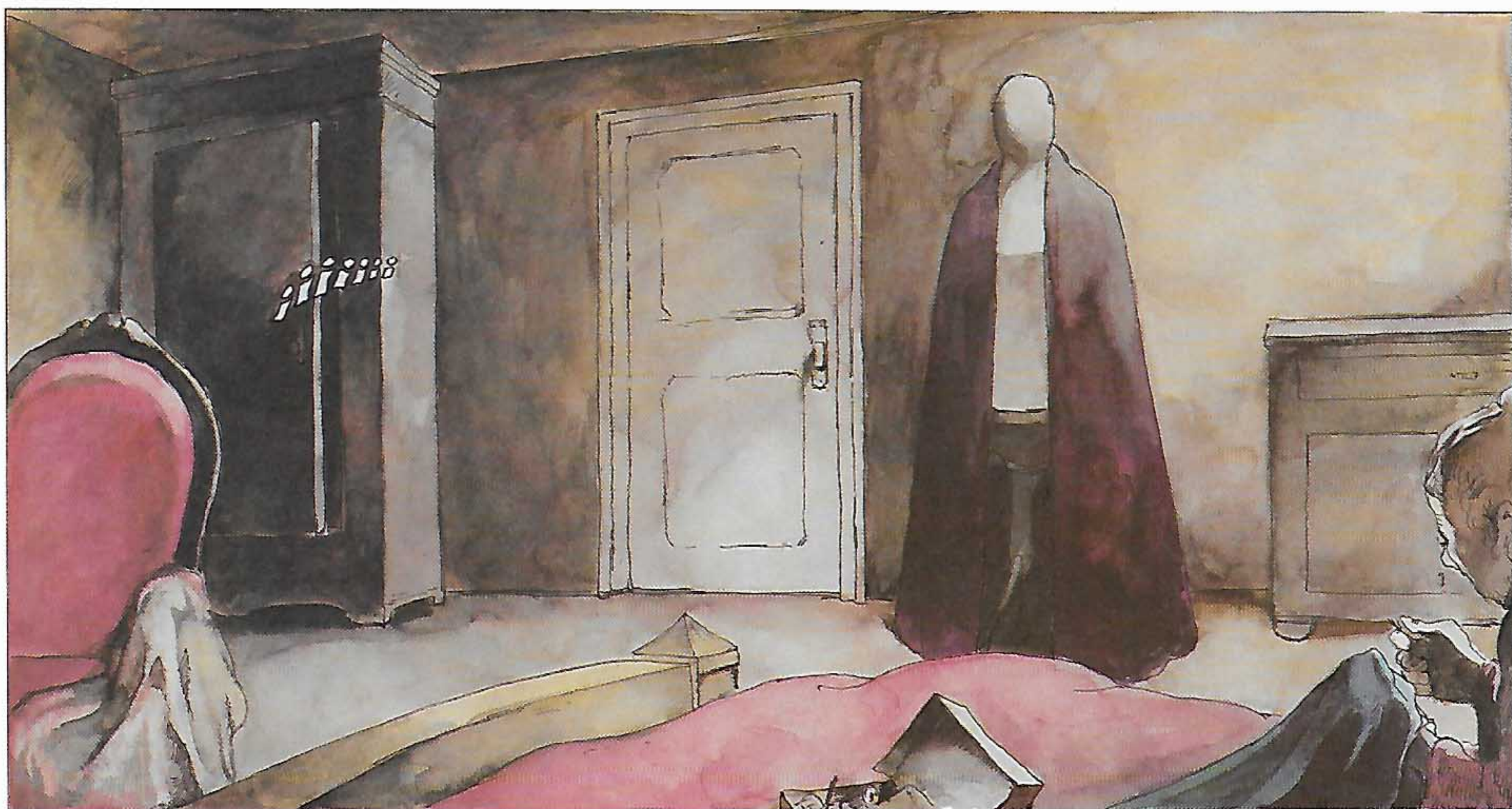
Voilà, avec l'accent s'il vous plaît, la réponse à leur enquête sur la S.F. qu'ont obtenue Igor et Grichka Bogdanoff (in *L'effet science-fiction*, Robert Laffont). Pour le reste, vaste, on peut se reporter au *Dali de Draeger*, maintenant disponible en Poche (chez Payot, peut-être bien).



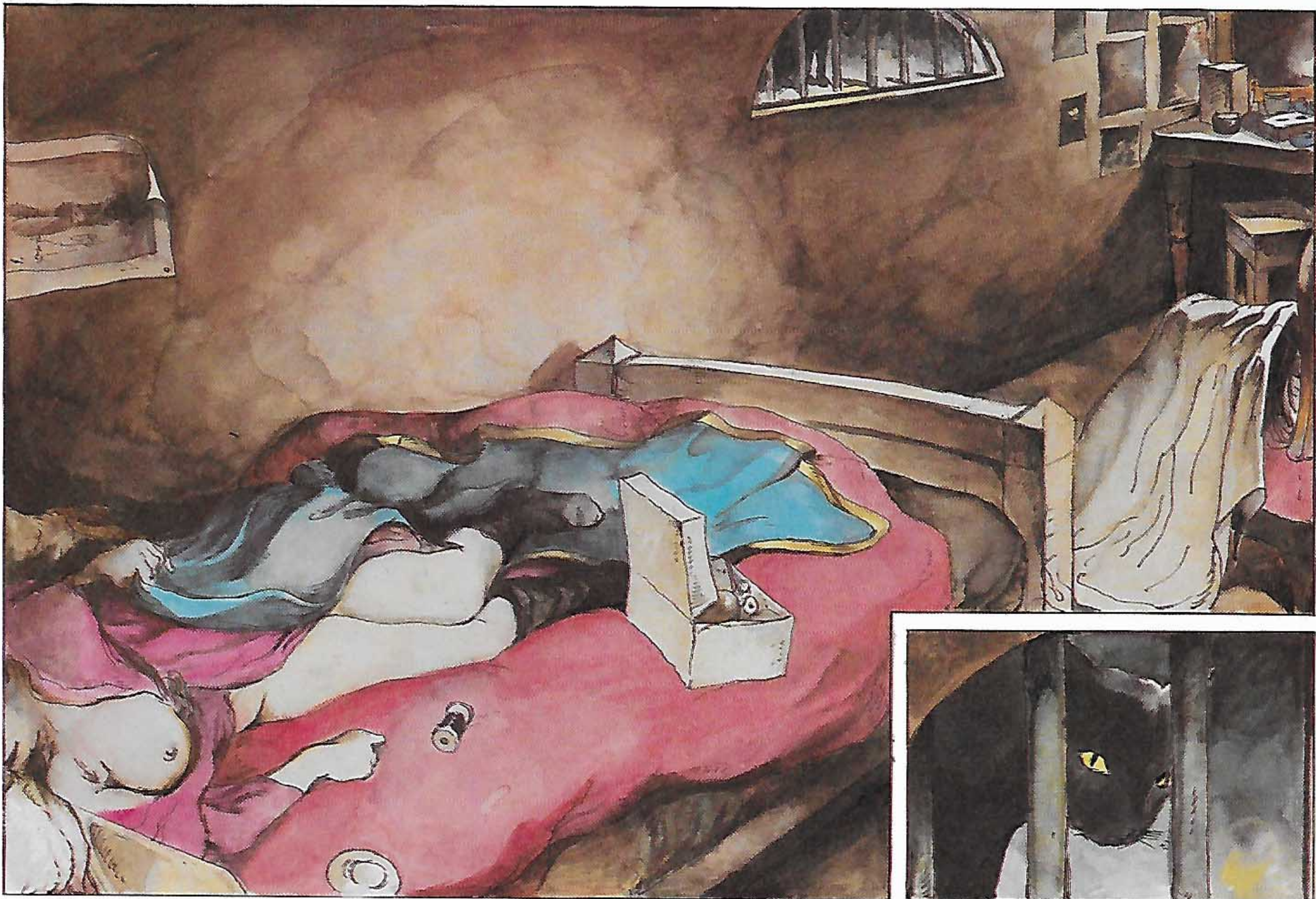
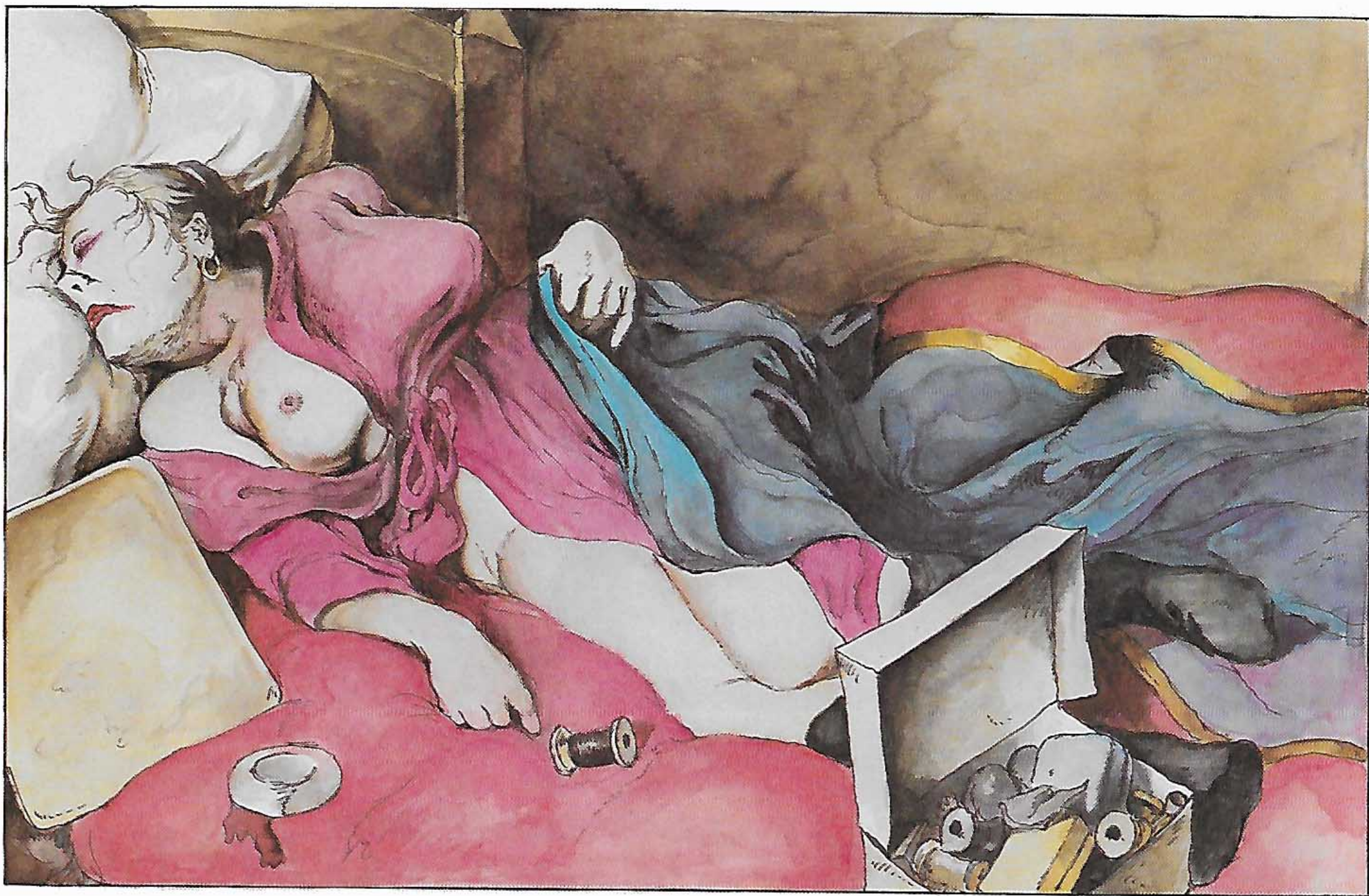


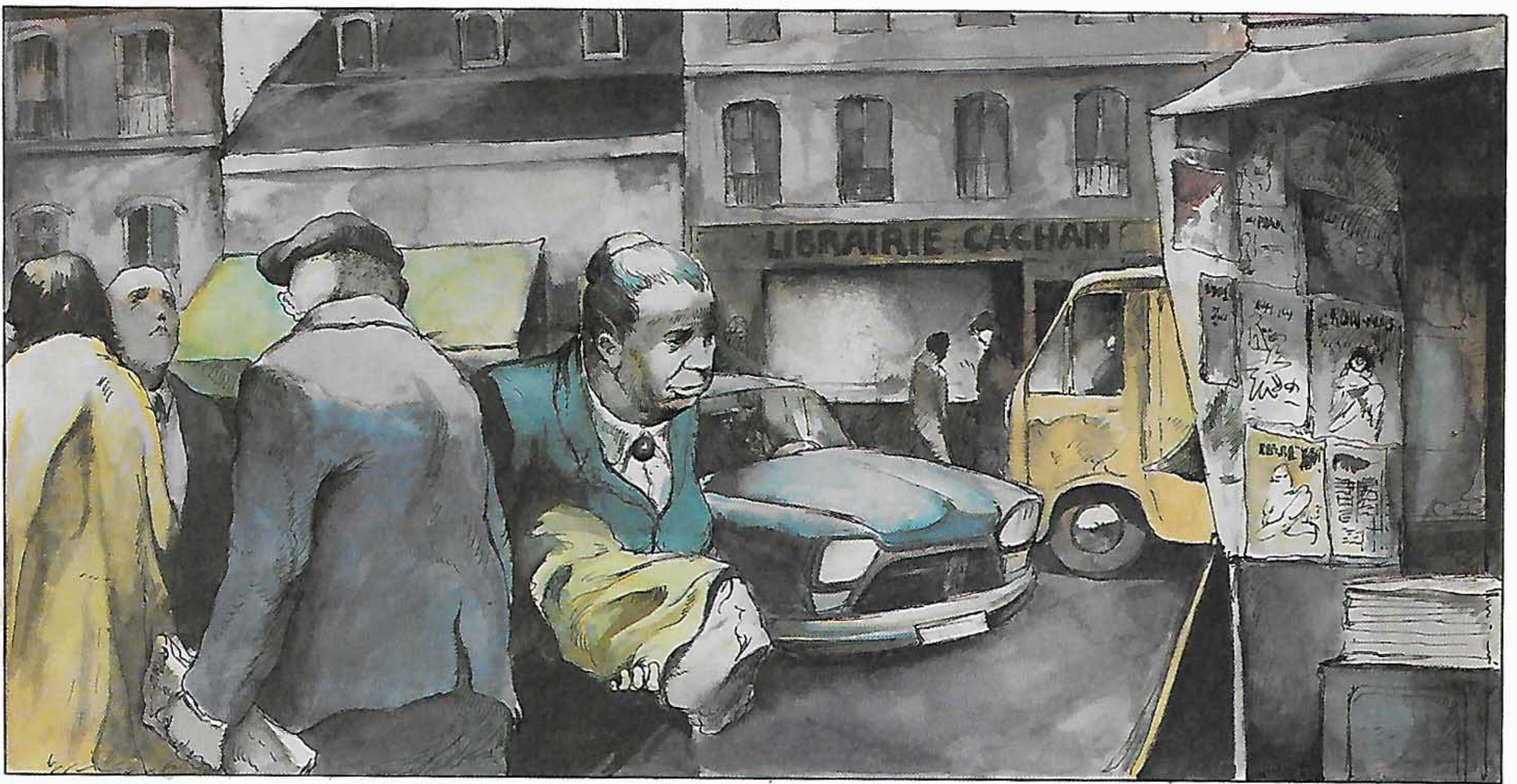








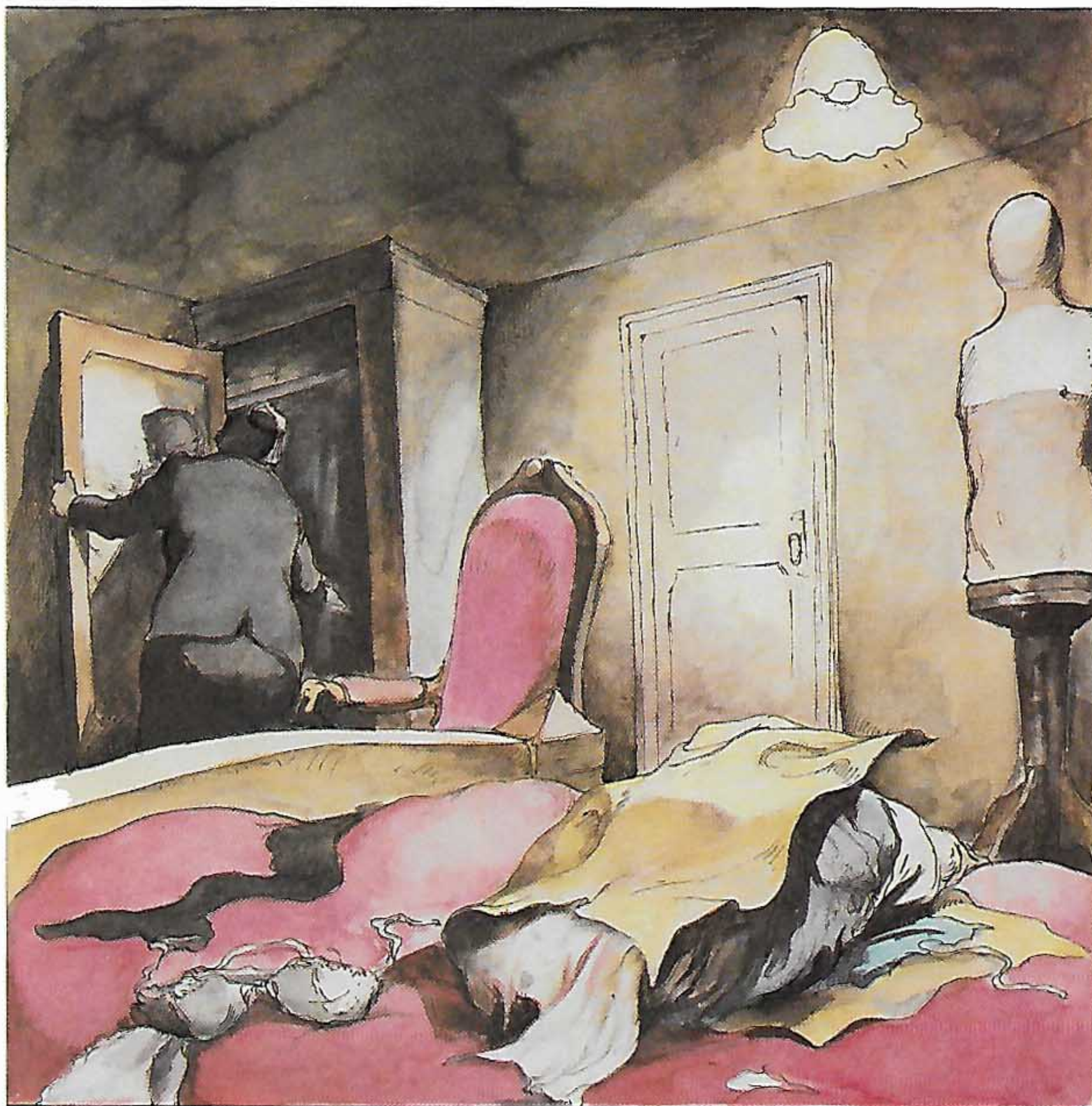


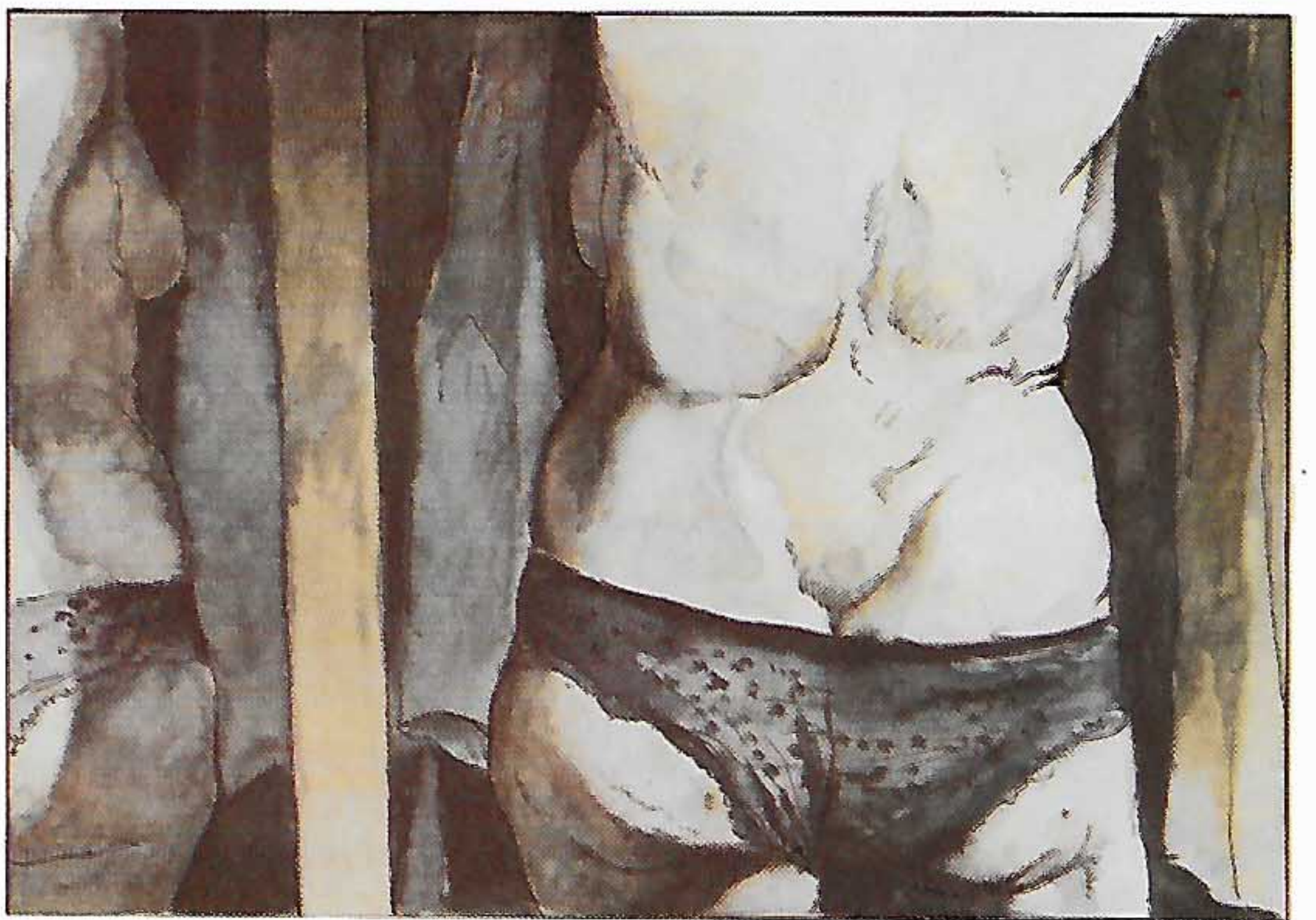


SOIR HEBDO
 MERCREDI 10 AVRIL
JEAN BOLIN - LINE LENS
TRÈS GRAVEMENT BLESSÉS
LEUR VOITURE EST TOMBÉE DANS LA SEINE
 ...TOUTES CIN / CHEMIN CREUX BIEN QUE LES AUTORITÉS AN

AN BOLIN -
RÈS GRAVEMENT
LEUR VOITURE EST TO
A SEINE









(à suivre)

...IL Y AVAIT DEUX HOMMES, UN TRÈS MINCE ET UN TRÈS GRAND ET GROS. LE GROS ME FRAPPE, JE TOMBE, IL ME RELEVÉ, ME FRAPPE...IL M'A ATTRAPÉ AU COU, COGNÉ CONTRE LE SOL, LE MUR, LE PLUS PETIT ME DONNE UNE GIFLE, IL SE MET À QUATRE PATTES DERRIÈRE MOI. JE NE L'AVAIS PAS VU. LE GROS M'A POUSSÉ, JE SUIS ENCORE TOMBÉ. LE GROS EST MONTÉ SUR MON DOS IL SAUTAIT... LE GROS M'A ATTRAPÉ ET ACCROCHÉ AU PORTE-MANTEAU POUR ME COGNER DES DEUX MAINS ...LE GROS A MIS DE L'EAU DANS LA GAMELLE D'UN CHIEN ET L'A POSÉE PAR TERRE. IL M'A MIS À QUATRE PATTES, A FAIT VENIR UN CHIEN. IL M'A OBLIGÉ À BOIRE EN MÊME TEMPS QUE LE CHIEN...



contrechamp.

question de dignité



... ILS M'ONT INCULPÉ, MOI ET MON COLLÈGUE, POUR AVOIR CORRIGÉ CE TYPE, LE GHANÉEN... J'AI POURTANT TOUJOURS ÉTÉ UN BON POLICIER... SI ON S'EST ÉNERVÉ CONTRE CE TYPE, C'EST QU'IL CRÂNAIT... IL AVAIT BESOIN D'UNE LEÇON, C'EST SÛR!... ON L'A FAIT BOIRE À QUATRE PATTES DANS LA GAMELLE D'UN CHIEN!... OUI... C'EST VRAI... MAIS BON, MOI, PAR EXEMPLE, J'AI UN CHIEN!... EH BIEN JE PEUX VOUS DIRE QUE JE N'HÉSITE PAS À PARTAGER CE QUE J'AI DANS MON ASSIETTE AVEC LUI... IL S'APPELLE NAPOLEON, IL EST COMME UN FILS POUR MOI...

...NON, VRAIMENT JE VOUS LE RÉPÈTE... CE TYPE AVAIT BESOIN D'UNE BONNE LEÇON... IL NOUS NARGUAIT... IL FALLAIT QU'ON RÉAGISSE, C'EST HUMAIN... C'EST UNE QUESTION DE DIGNITÉ... D'HONNEUR DE LA POLICE!... DE LA POLICE FRANÇAISE!

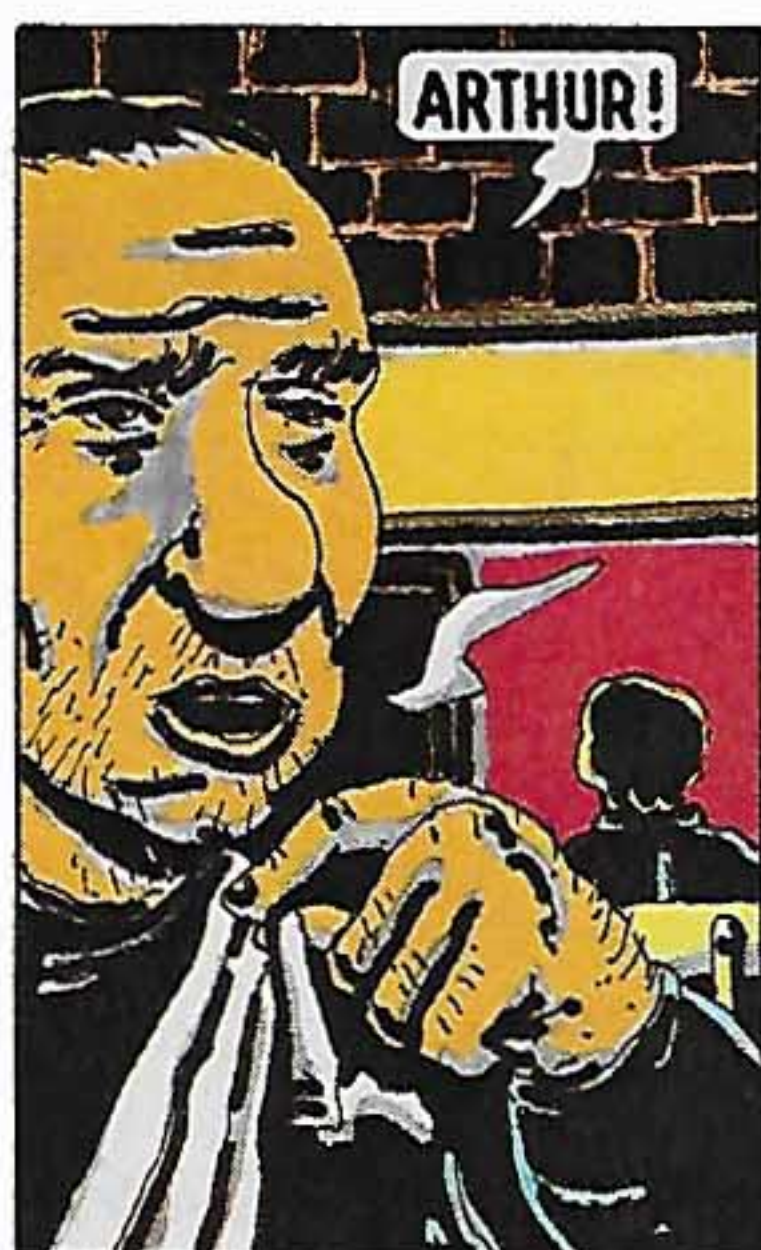
C. MONTELLER



ARTHUR.



RÉCITE - NOUS UN POÈME !



ARTHUR !



MERDE !



UN QUI PARLE D'ESPOIR !...
TU VEUX ?... HEIN, DIS !

D'ESPOIR.... OUI.



POUR L'ABEILLE EN ESSAIM AU BRUISSEMENT D'ESCLAVE
QUI BOUGE DANS L'AZUR SANS CONNAÎTRE LES NUÉS
QUI DESSINE DES BALS AUX DANSES BIENVENUES
ET QUI MEURT À DESSEIN LES DEUX PIEDS DANS LA LAVE



POUR CE CHEVAL-ENFANT COMME L'ENFANT GISANT
DANS LA FLAQUE DE SANG QUI REMONTE L'HISTOIRE
POUR CE FLEUVE JETÉ À LA FACE DES ANS
CE GESTE GRAND DE RIRE EN D'ÉNORMES BATTOIRS



POUR L'ÂME DÉARMÉE DEVANT L'ARMÉE QUI MARCHE
ET LA CHAROGNE INFÂME À LA GRIMACE-THÉ
POUR L'ÉMOI MIS EN CROIX L'HUMBLE SUR QUI L'ON CRACHE
POUR CET ANGE GRIME POUR SA MÉCHANCÉTÉ



POUR L'ÂCRE ODEUR DES COURS REMPLIES DE DÉCHIRURES
DE COUCHES RÉPANDUES DE CREVASSES BÉANTES
POUR LA MAISON-MIROIR À LA PAUVRE CARRURE
QUE L'ON REGARDE BOIRE AUX SOURCES DE SES FENTES



POUR L'HOMME SANGLOTANT LA FEMME ENSEMENCÉE
PAR LE CANON HAINEUX QUAND SE LÈVE LA HOULE
POUR CETTE TRISTE MER TOUJOURS RECOMMENCÉE
POUR LE TYRAN VERSE QUI TRAVERSE LA FOULE



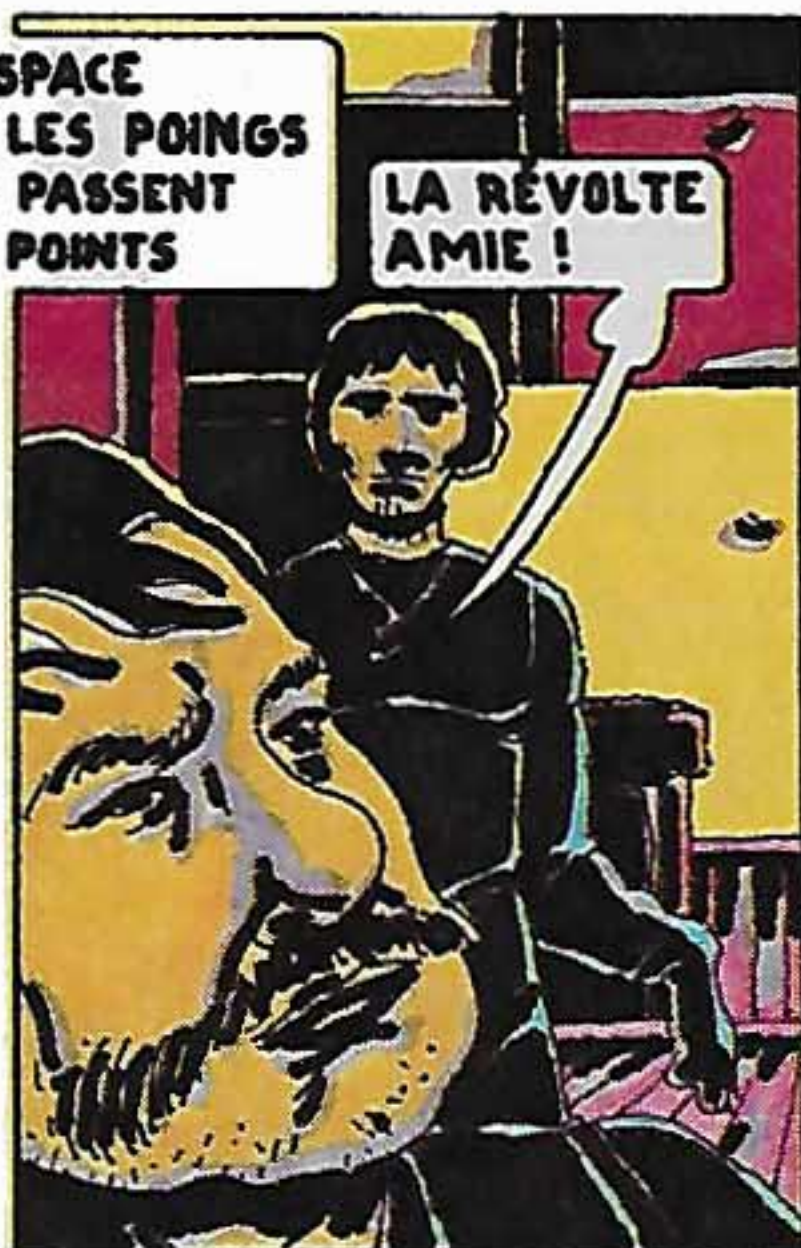
POUR LE RESPECT, PAREIL À CE GALET POLI
POUR LA DURETÉ D'ÊTRE AUX GOUFFRES PLEIN DE RAGE
POUR L'ANIMAL AVOIR AU NOMBRE DES FOLIES
QUAND TON CHIFFRE S'INSURGE EN FASTUEUX OUTRAGES



POUR LA FLÛTE ENCHANTÉE OÙ CHAVIRE L'ESPACE
POUR CES PAVÉS LUISANTS QUE POUSSÈRENT LES POINGS
POUR L'AVENIR AVEUGLE OÙ DES PRUNELLES PASSENT
POUR LA RÉVOLTE AMIE ET QUI COMPTE LES POINTS



LA RÉVOLTE
AMIE !



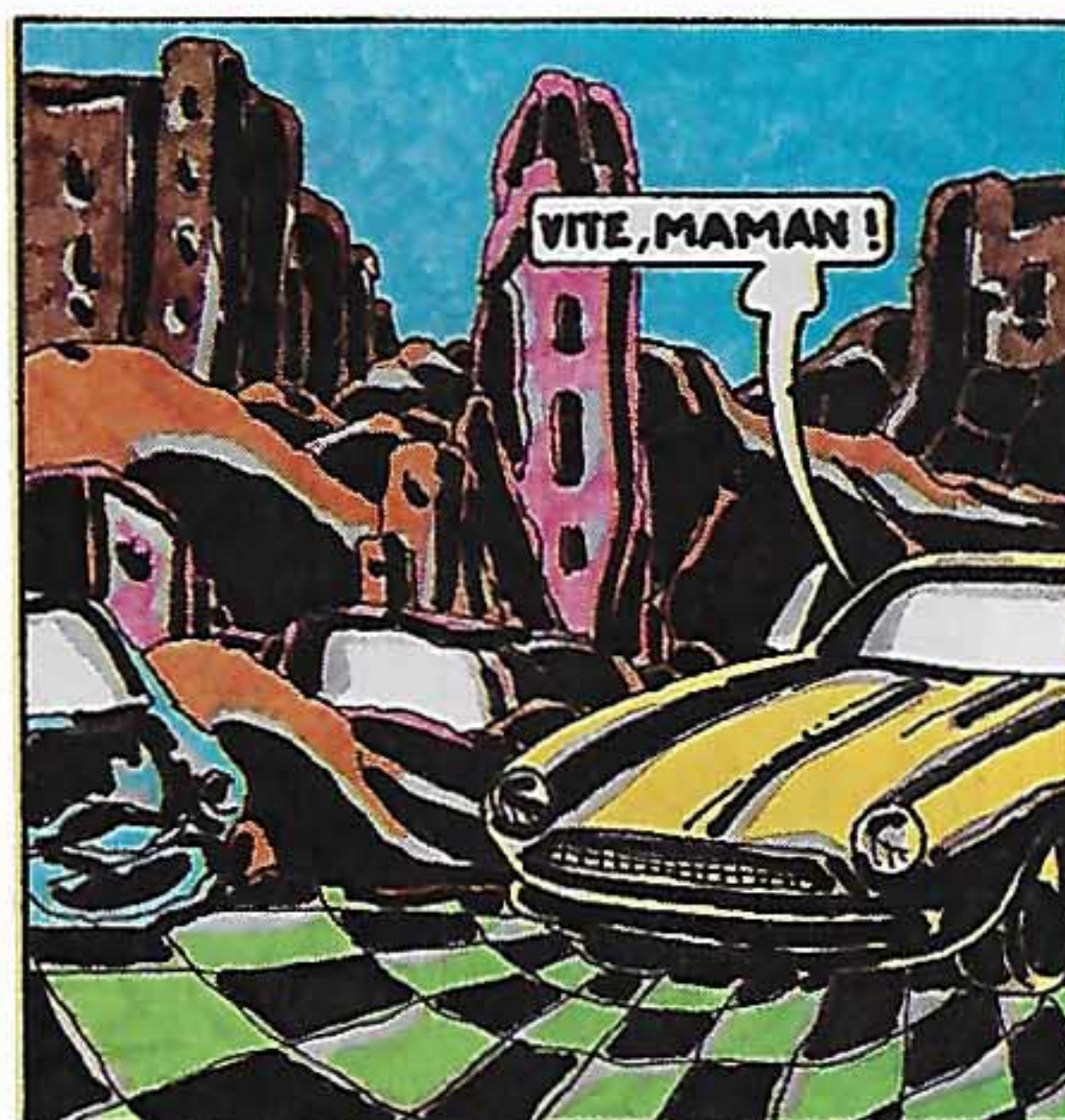
TOI ET TON
FOLKLORE
ANARCHISTE !



BAH !



VITE, MAMAN !



VIEUX CON !

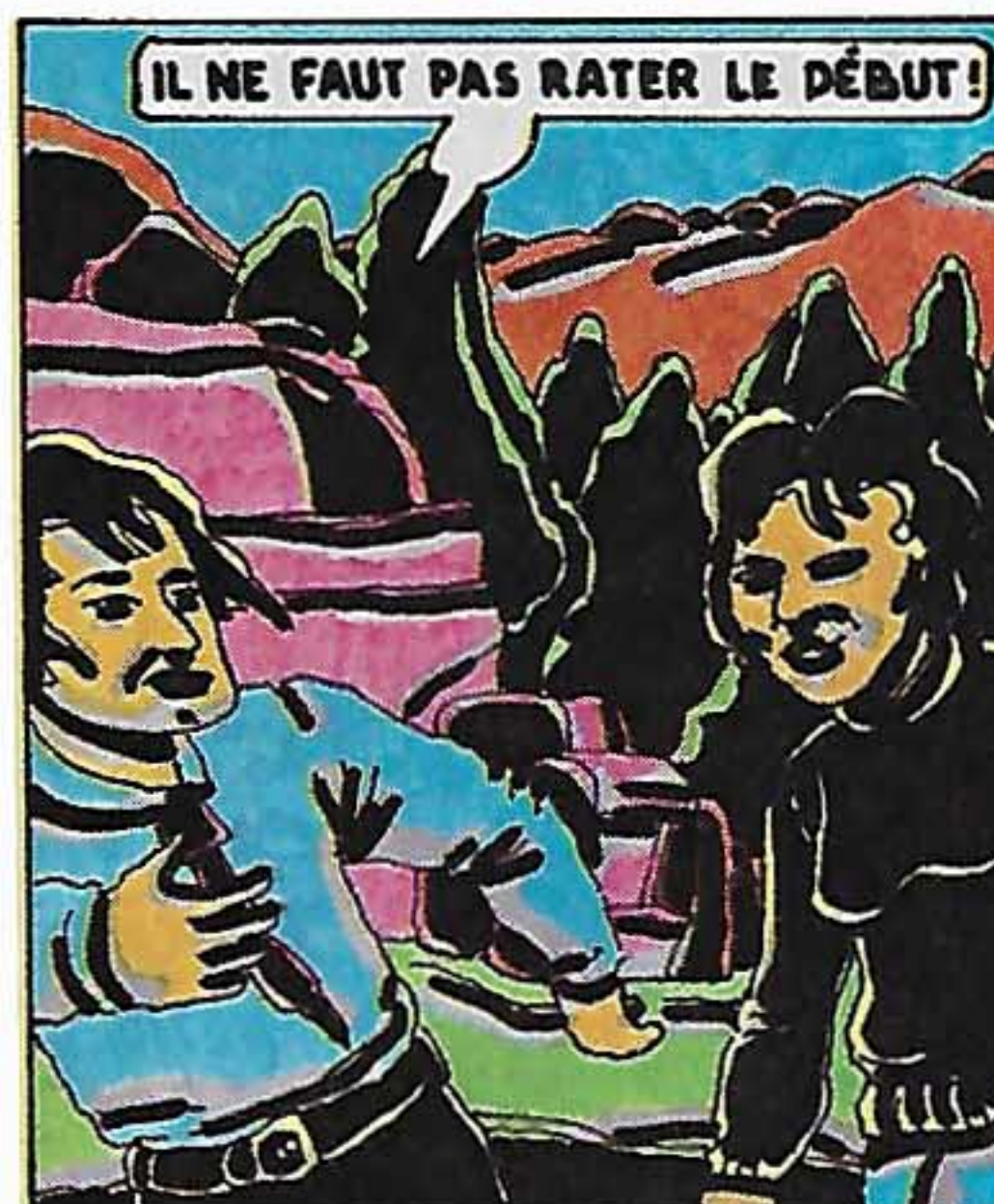
NE L'ÉCOUTE PAS,
ARTHUR !... ALLEZ,
CONTINUE !



POUR TES YEUX DE LANGUEUR OÙ SOMMEILLENТ LES FÉES
POUR MA MIE BLANCHE ET BRUNE ET QUI BELLEMENT SONGE
POUR TON FRONT S'ABATTANT PARMИ LES DRAPS DÉFAITS
OÙ L'EFFROYABLE PLAIE PORTE LE NON-MENSONGE



IL NE FAUT PAS RATER LE DÉBUT !



POUR TA LÈVRE VIBRANTE À MA LÈVRE VENUE
POUR TON SEIN QUI SE DRESSE ET PALPITE FRAGILE
POUR L'ARABESQUE ENVIE DE TON CORPS TENDRE ET NU
ET TES CHEVEUX ÉTRANGES AUX MOUVEMENTS D'ARGILE



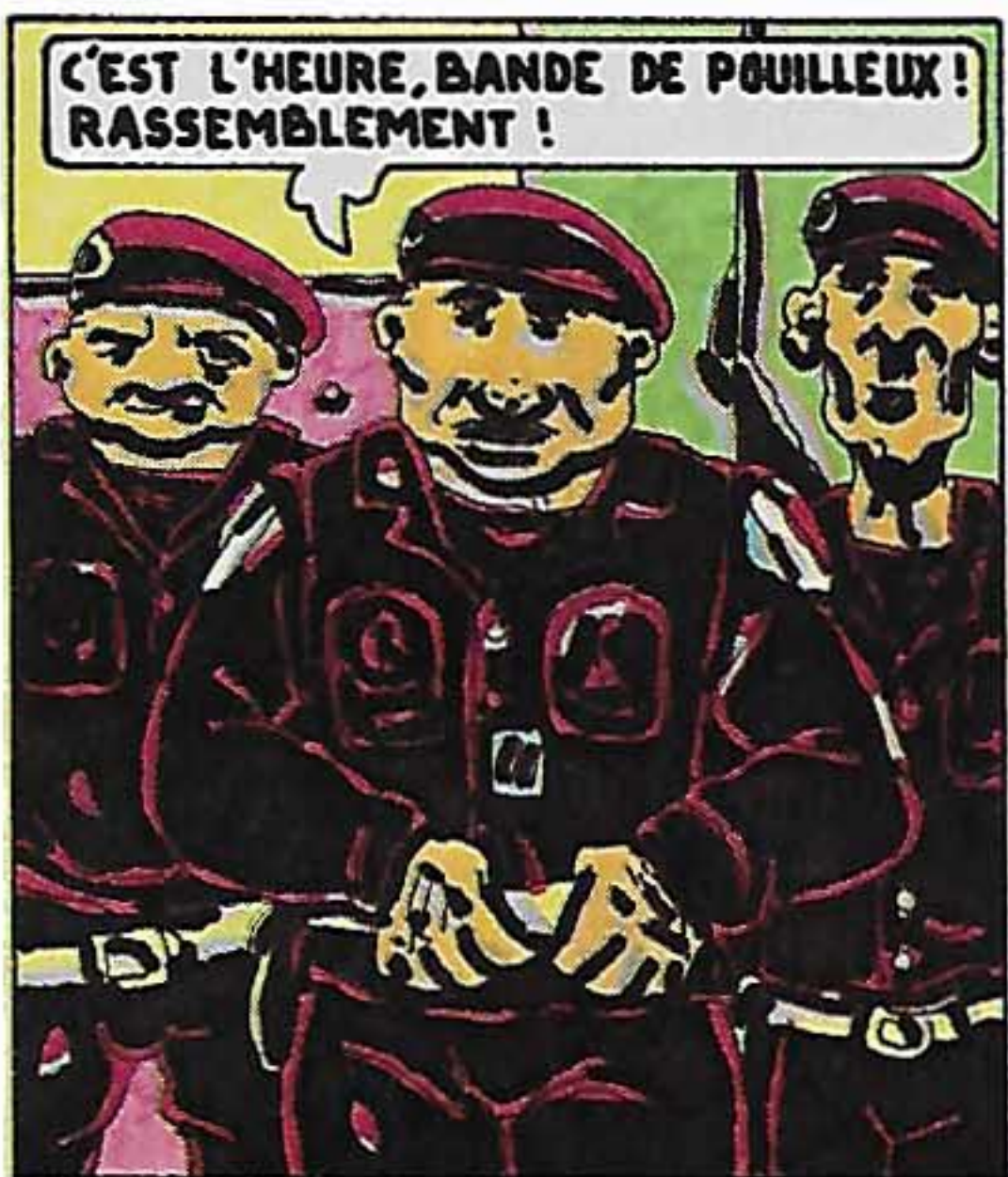
POUR TON VISAGE AU VENT QUAND JE HISSE MES VOILES
TON ÎLE SOLITAIRE AUX SOLIDES RAMEURS
POUR L'EAU DE TON HALEINE AU VENTRE DES ÉTOILES
POUR TON SENTIMENT NÉ DE L'AMANTE RUMEUR



POUR TON PRINTEMPS TRAQUÉ QUI MATRAQUE MES VEILLES
TON ÉTÉ DANS MA VEINE AUX TENDRESSES TENDUES
TON AUTOMNE VÊTU D'UN VESTON DE VERMEIL
POUR TON HIVER SEMBLABLE AU SOUFFLE DÉFENDU

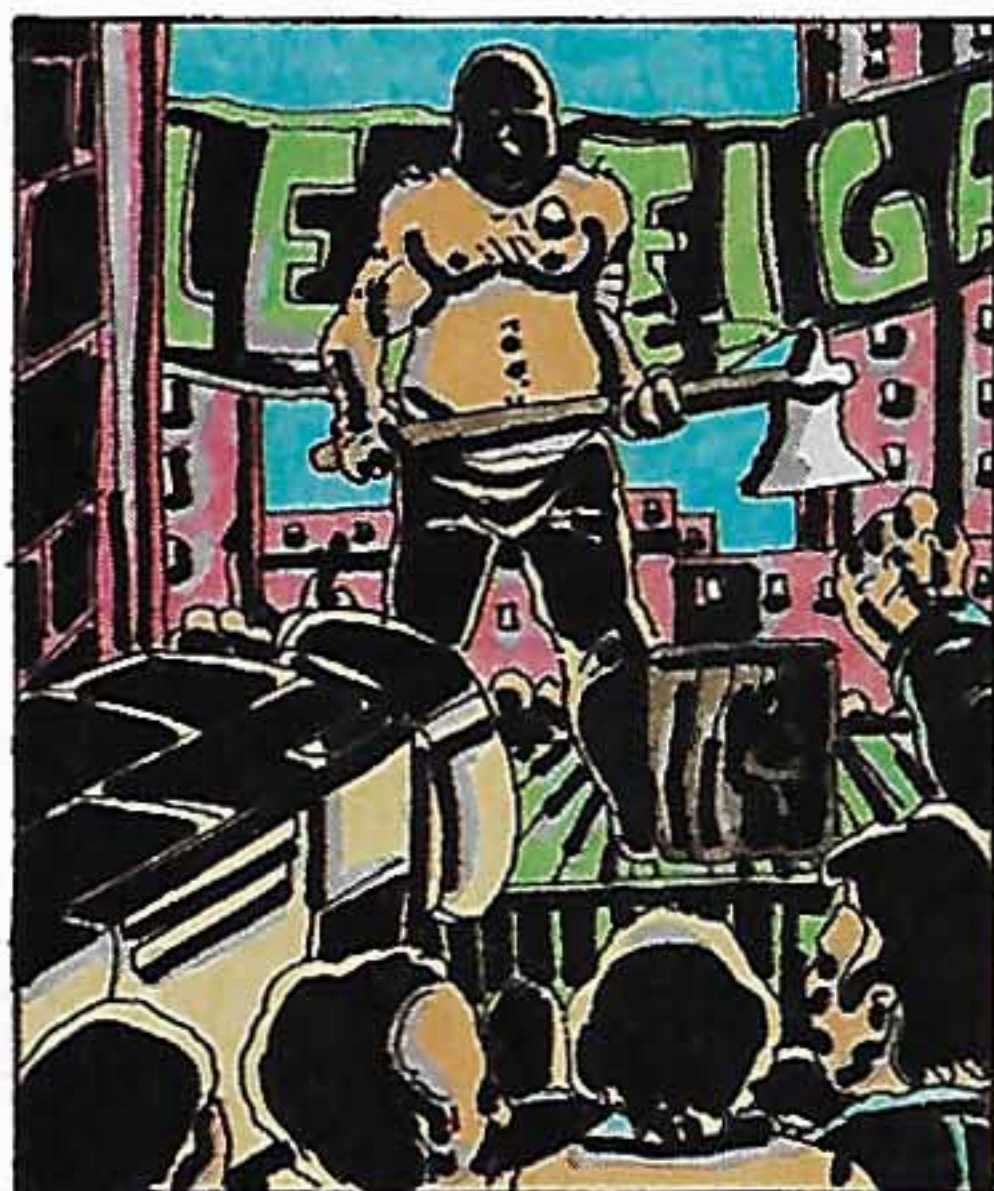
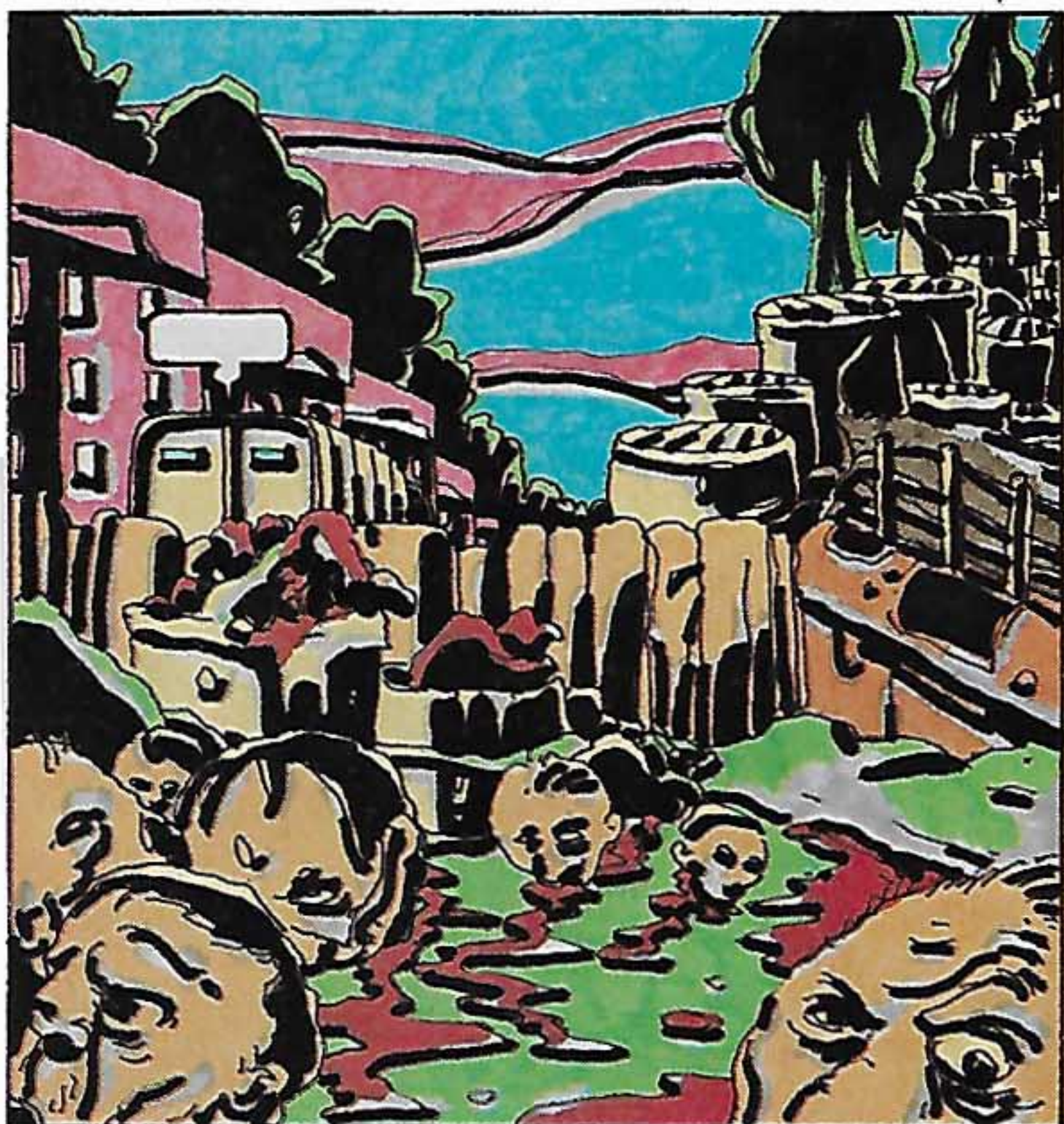
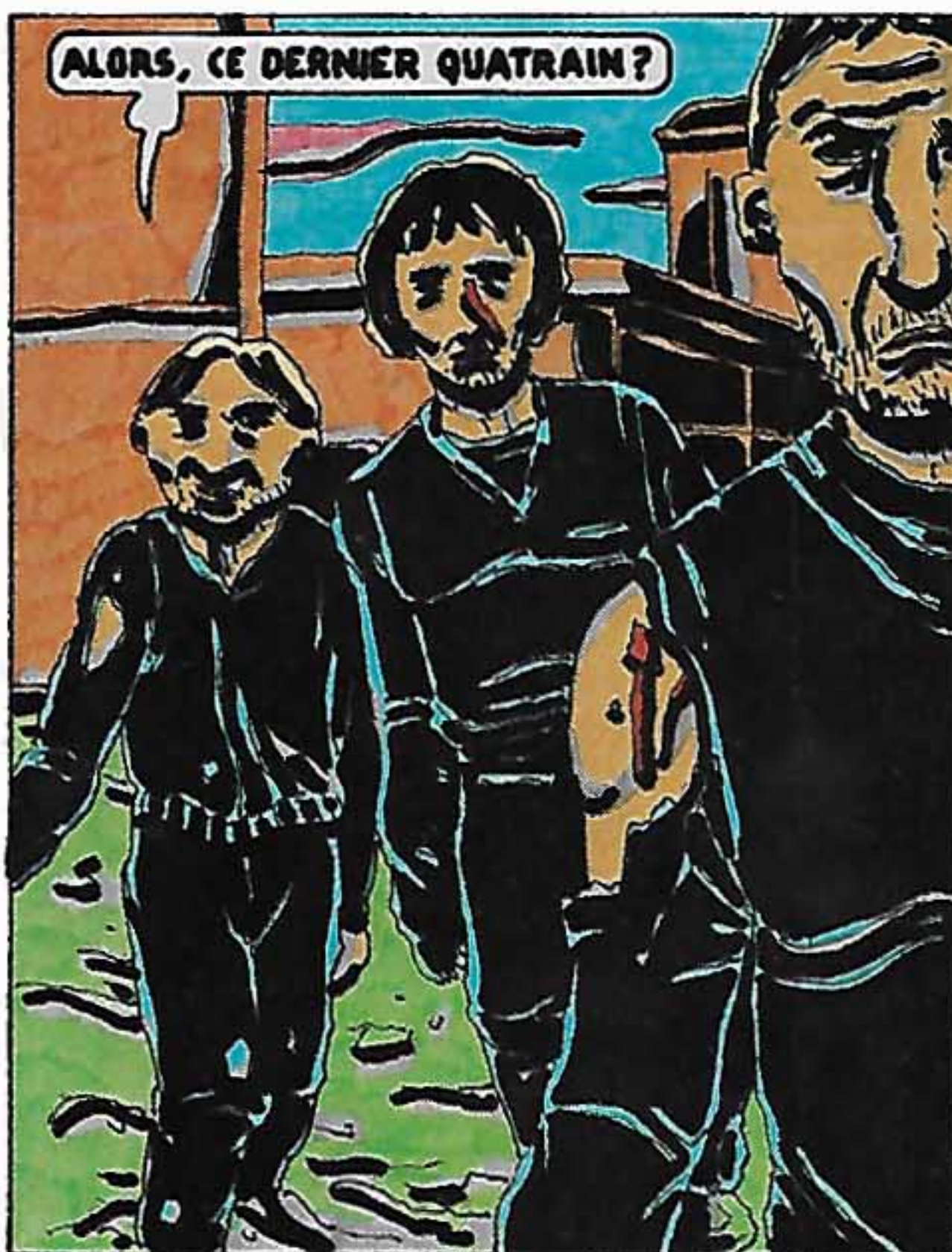
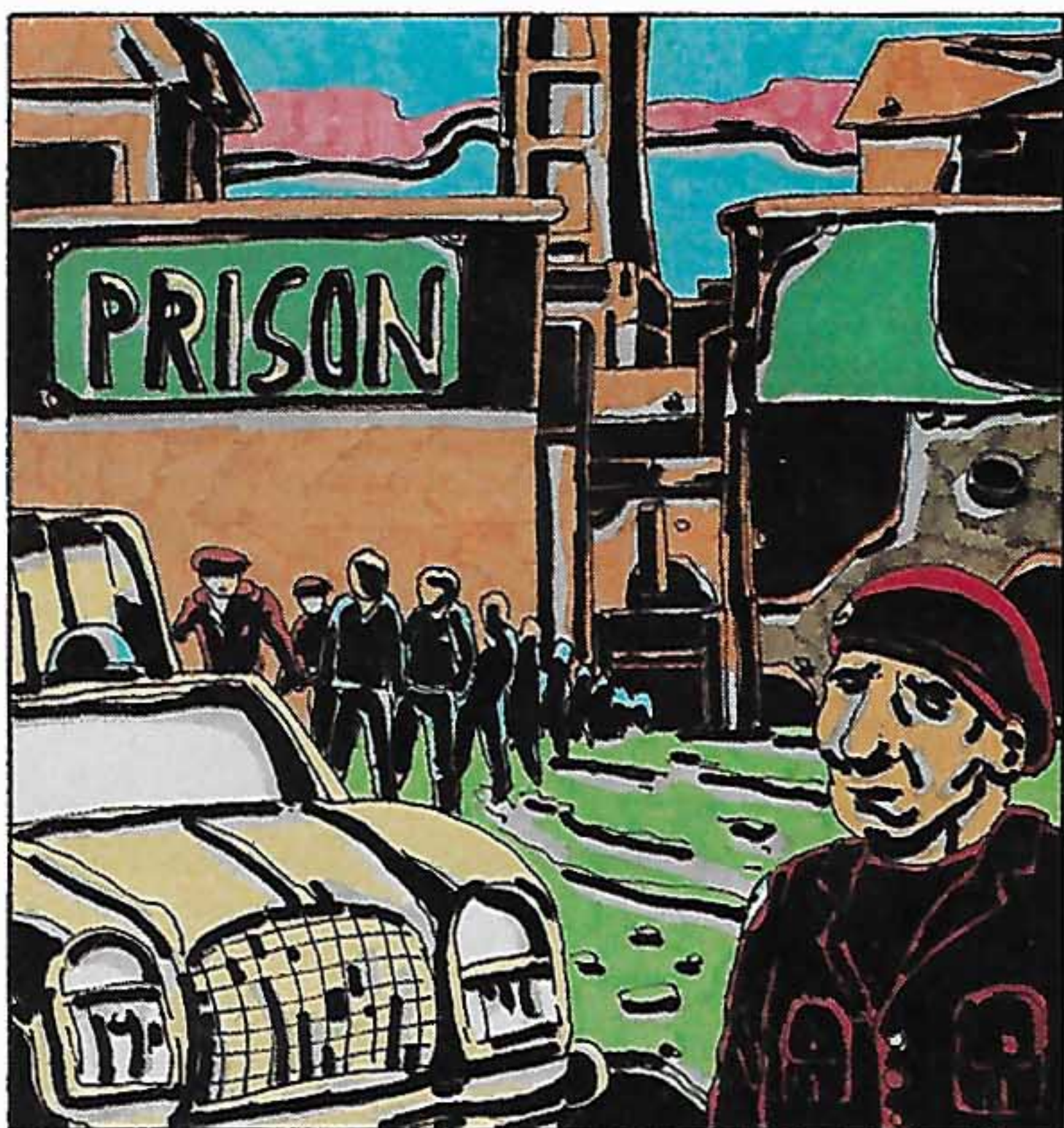


C'EST L'HEURE, BANDE DE POUILLEUX !
RASSEMBLEMENT !

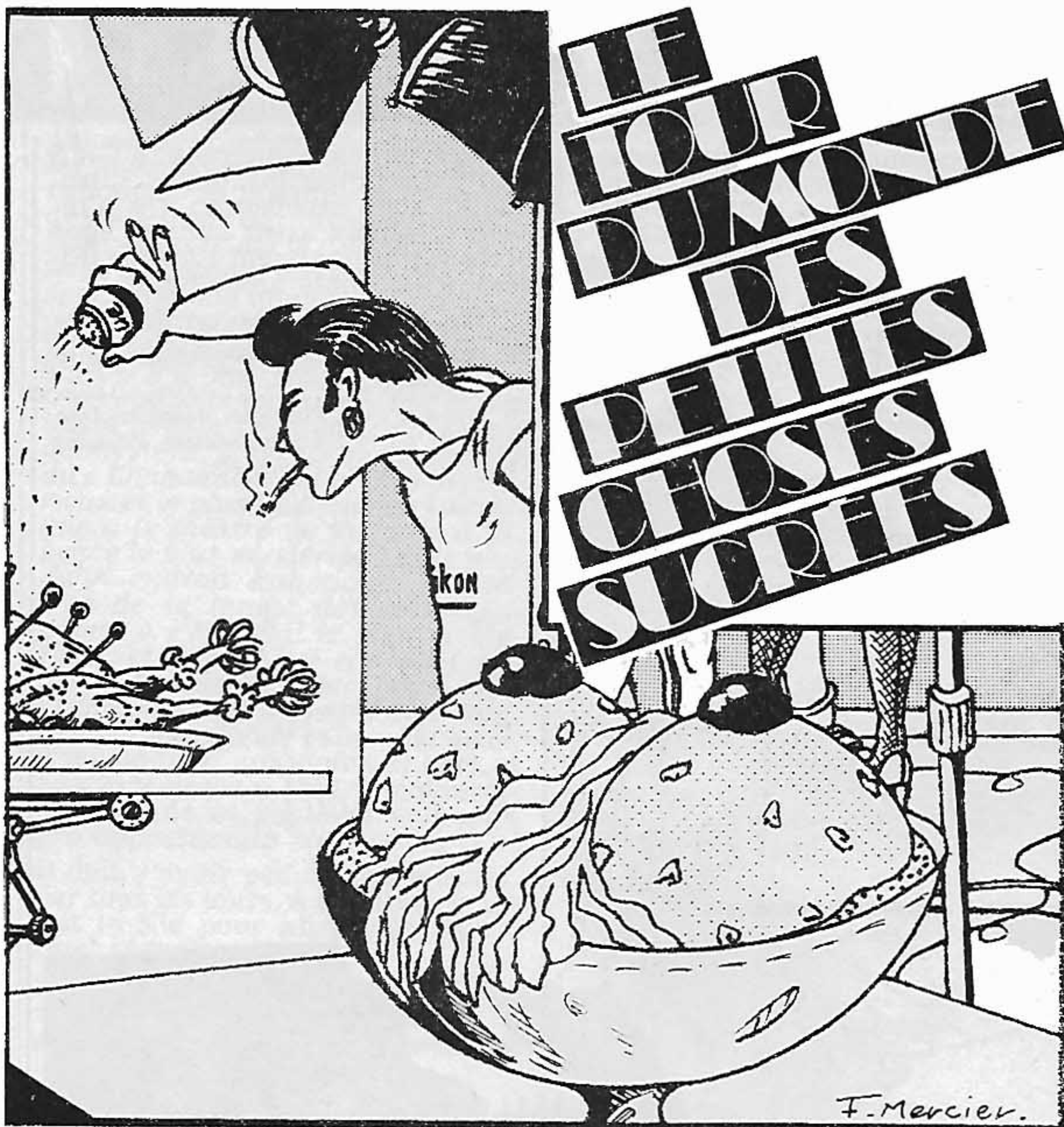


TU AS ENTENDU CE QUE LE CAPORAL
A DIT, POÈTE DE MON CUL !





L'EXEMPLARITÉ DE LA PEINE DE MORT N'ÉTANT PLUS À DÉMONTRER, IL CONVIENT NÉANMOINS DE LUI DONNER UN MAXIMUM D'EFFICACITÉ DISSUASIVE. À CE TITRE, L'EXÉCUTION CAPITALE SE DÉROULERA LE PREMIER DIMANCHE DE CHAQUE MOIS SOUS L'ARC DE TRIOMPHE. LA RETRANSMISSION DE CET ÉVÉNEMENT EN INCOMBERA À L'ENSEMBLE DES RADIOS ET TÉLÉVISIONS NATIONALES. LES CITOYENS RESPONSABLES POURRONT ÉGALEMENT VENIR Y ASSISTER SUR PLACE. L'ENTRÉE EN SERA PAYANTE ET SUIVRA LA PROGRESSION DU SMIG
LOI PEYREFITTE DU PREMIER AVRIL MILLE NEUF CENT QUATRE VINGT UN.



NEW YORK INTERVIEW DE SUKY CANNON

« Je suis une « food stylist », une styliste gastronomique. Mes clients sont les magazines, la télé et la pub. Mon travail consiste à rendre un mets tellement appétissant que les lecteurs ou les spectateurs salivent à la simple vue de l'image. Il faut qu'ils aient envie de manger la page. Pour la photo, on a des équipes de deux à sept personnes ; il y a le photographe, son assistant, un décorateur, quelqu'un pour les accessoires, etc. Moi, je fais les recherches préalables pour savoir quelle recette sera la plus intéressante d'un point de vue visuel. C'est surtout l'aspect du plat qui compte, pas tellement le goût, malheureusement. Ensuite je fais les courses et je prépare le plat. Pour photographier une tarte aux pommes, il faut en faire au moins vingt avant. La magie de la cuisine disparaît un peu après la troisième ou la quatrième, évidemment.

Les photos de glaces sont les plus difficiles à faire. Pendant longtemps j'avais peur et je détestais ça. Maintenant, je me

suis familiarisée avec la matière et je sais comment une glace va réagir sous les éclairages. Pour photographier une seule coupe, il faut parfois une demi-journée. Le photographe ne peut faire que quelques clichés avant que la glace ne commence à fondre. Souvent je fais la glace moi-même. Pour illustrer un article sur les sorbets, par exemple, j'en ai fait de toutes sortes – même à la carotte. Je l'ai présenté sur des tranches de carottes crues, avec des lamelles de poivron et un peu d'aneth. A la fin d'un repas, c'est très agréable au palais.

Les gens ne savent pas très bien ce qu'ils veulent auparavant. Ils attendent que je leur dise ce qu'il est possible de faire ; je les dirige un peu. En fait, ils ne se rendent pas compte que les aliments sont vivants et que la nourriture change constamment d'aspect. Ce n'est pas du tout comme si on photographiait un sac à main. On n'est jamais sûr de ce qu'on obtiendra. Il y a d'autres problèmes aussi, comme le grand angle, qui déforme considérablement les aliments. Si on le sait, on peut en tenir compte. Pendant quatre ans j'ai travaillé avec un photographe, alors je suis consciente

des meilleurs angles et du meilleur éclairage pour chaque plat. Quand on fait un soufflé chez soi, on le sort du four et on le mange. Le photographe, lui, voudrait que le soufflé reste intact pendant sa séance de pose. Bien sûr, ce n'est jamais possible.

Mon ambition, c'était de devenir chef pour pouvoir mener une vie tranquille aux Caraïbes. Là-bas, on ne peut travailler que dans l'hôtellerie ou dans la restauration. J'ai été apprentie dans un petit restaurant français à Connecticut, puis je suis venue à New York. Hélas, à l'époque, pour une femme – à moins d'ouvrir son propre restaurant – c'était impossible de travailler ici. Je suis partie à Toronto, où j'ai travaillé avec un merveilleux chef suédois. Arrivée enfin à St-Thomas, aux Caraïbes, j'ai découvert que je ne voulais pas y vivre. Pour moi, à vingt-deux ans, c'était une morgue ; je me suis tirée au bout de six semaines.

De retour à New York, je ne voulais plus travailler avec les restaurants alors j'ai commencé à travailler avec un des plus grands photographes gastronomiques. Maintenant, je me consacre aussi à un livre de cuisine pour ceux qui veulent des desserts sans sucre. J'utilise des sucres naturels, comme par exemple le miel et le sucre de dattes.

C'est quand même les photos de desserts qui me branchent le plus. *(Elle me passe une couverture de magazine. C'est un gros plan de mûres à la crème dans une coupe en cristal contre un fond de ciel bleu. Très cosmique.)* Le problème, là, c'était la saison. Le numéro du mois d'août est préparé en juin, quand il n'y pas de mûres. J'ai des fournisseurs dans le monde entier, mais les mûres sont très fragiles et je les voulais intactes. J'en ai cherché partout, et alors que j'étais prête à abandonner, j'en ai trouvé dans mon propre congélateur, avec des fraises et des framboises que j'avais surgelées l'été précédent. Elles étaient impeccables.

Depuis dix ans la photo a beaucoup changé. Avant, un gâteau devait être parfait et plus vrai que nature, sans une miette à côté. Maintenant, on essaie de montrer une réalité plus tangible et surtout comestible.

Mon rêve secret ? Trouver quelqu'un qui fasse la cuisine pour moi.

Interview de
Vivian Ostrovsky

GRAND ART

Une plainte continue monte des ergastules : Béeé... Béeé... Béeé...

(1). Sont-ce d'affligés ovidés ? Non ! Ce sont des aliénés de la BD qui, certes, réclament de la Bande Dessinée, mais avec une impérative exigence que souligne l'exsangue onomatopée : ils veulent, ils exigent des créateurs dont le patronyme commence par la lettre B. « B », la lettre désormais fameuse, puisqu'aussi bien elle est l'initiale des Barbier (Alex), Bertrand (Philippe) et... Barbe.

Il m'est difficile de ne pas être dithyrambique à propos de Barbe. Littéralement, je me jette sur ses séries évolutives et éruciformes. Seins lourds (2), tailles ultra-fines



et hanches généreuses, ses créatures sont de superbes plantes dont l'indécence ne le cède qu'à celle du talent de leur insolent Pygmalion. Si j'ajoute que Barbe traite l'avion et son marin porteur mieux que ne l'eut fait le défunt

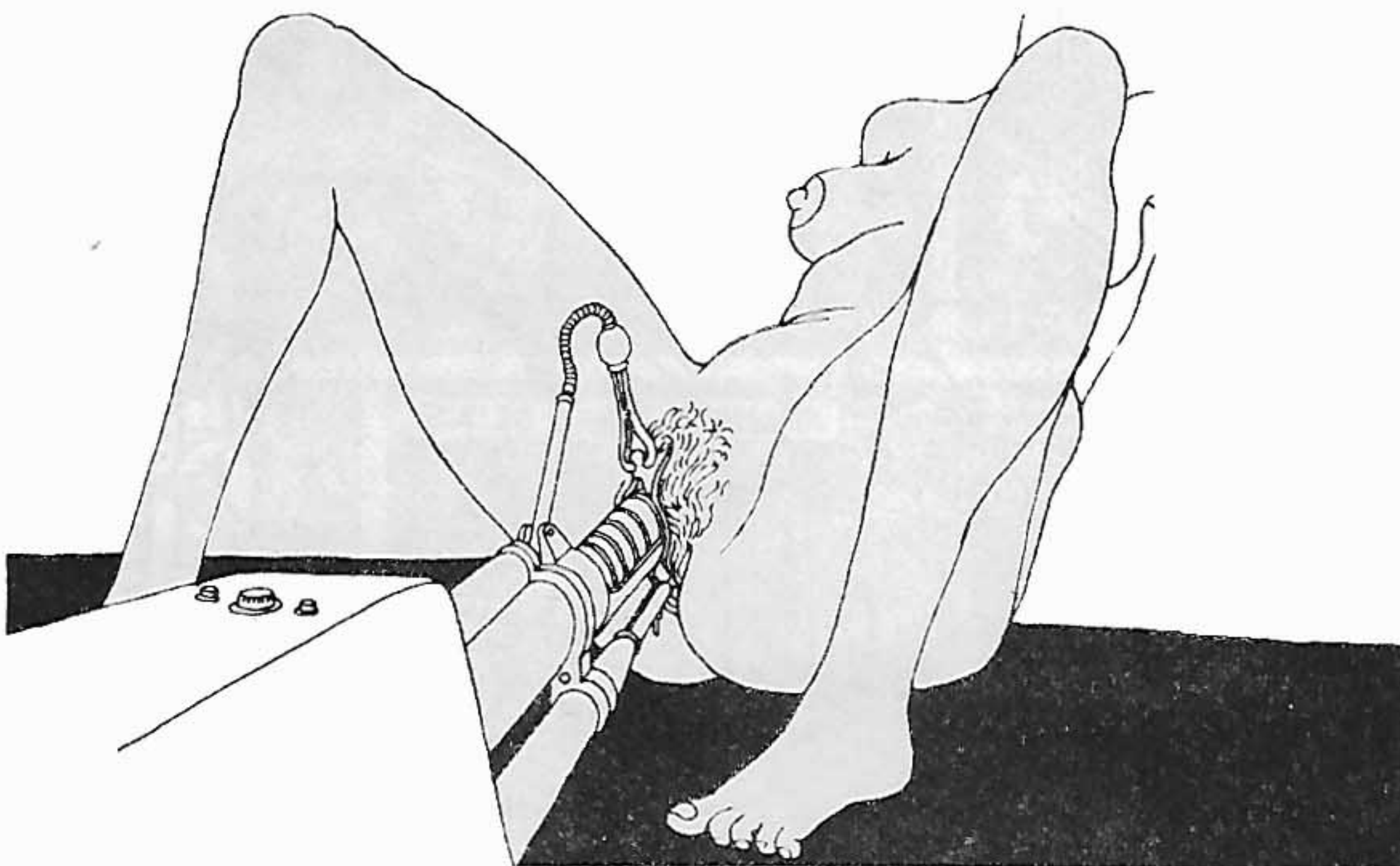
père du colonel Buck Danny, peut-être comprendrez-vous pourquoi son dernier album (tout d'eudémonisme) ne laisse de m'enchanter (3)...

(1) Gustave Flaubert, « Salammbô ».

(2) Qu'Andrevon me pardonne...

(3) « Sacré zoiseau & autres oiselles », Editions du Cygne

TOMI UNGERER



Tomi Ungerer est, et depuis longtemps, le dessinateur que sans doute je préfère - enfin, juste après Wolinski (1) - ... Le musée des Arts décoratifs devait organiser une importante exposition de ses œuvres dans le courant du mois de mars. Je dis « devait », parce qu'elle n'aura pas lieu, faute de crédits. Bien qu'elle n'ait pas été suivie de réalisation, la prévision de cette exposition n'aura pas été totalement négative. En effet, et (j'imagine), en



corrélation avec elle, les éditions Diogenes (2) de Zurich viennent de sortir plusieurs albums, recueils grand format, livres et livres pour enfants qui constituent une manière d'anthologie Ungerer (3). Outre la qualité (mise en page, pa-

piers, typo, etc.) inhérente à l'édition helvétique, les textes introductifs sont excellents... On n'insistera jamais assez sur les liens profonds qui unissent l'Alsace (Elsass) à la Suisse alémanique !

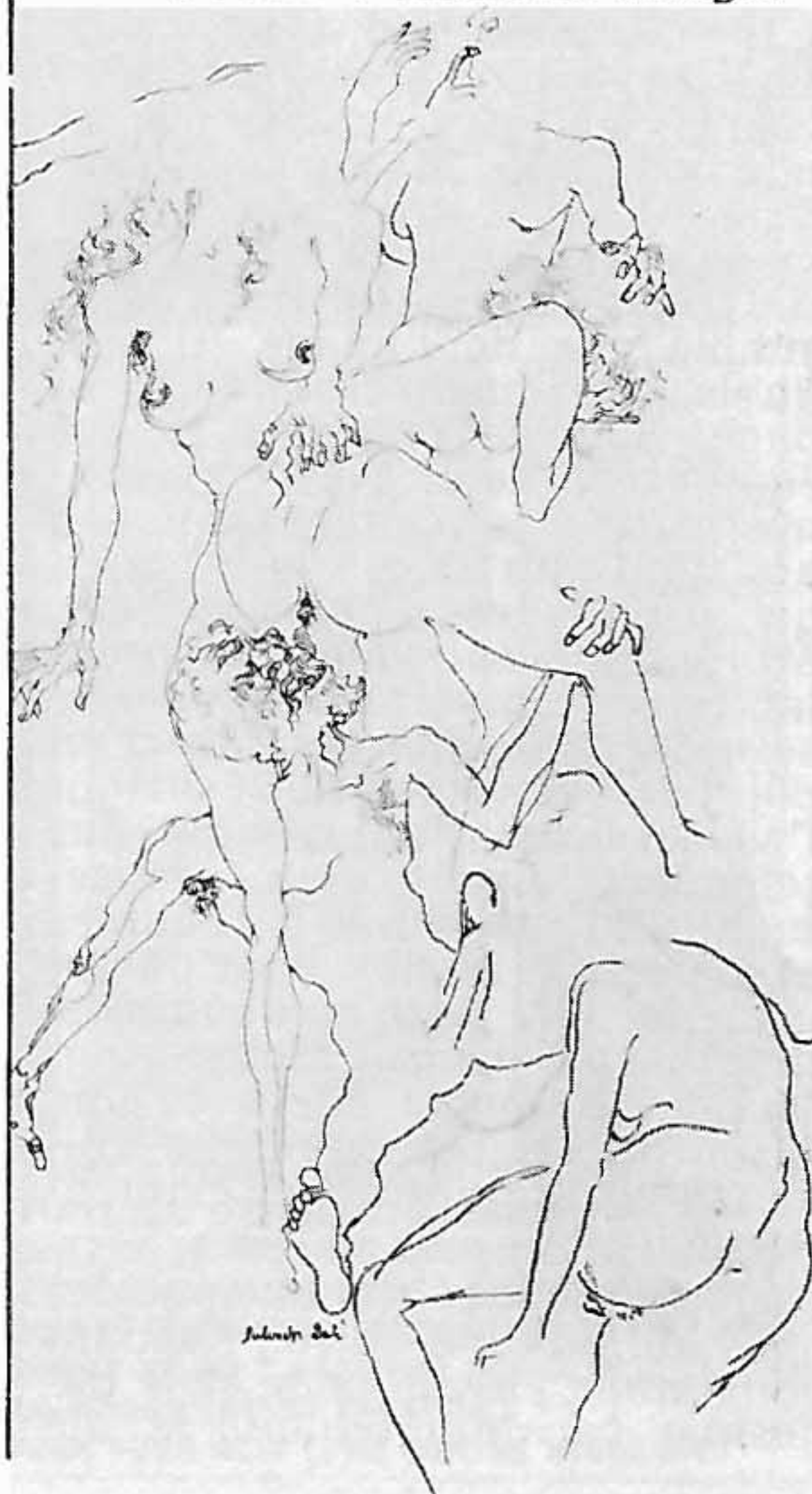
(1) Non, je ne fais pas du « carriérisme »...

(2) Diogenes Verlag, Sprecherstrasse 8, 8032 Zurich.

(3) Entre autres : Fornicon, Babylon, America, The party (extraordinaire), Politrics, Freut, Euch des Lebens, etc.

DALIRAMA

La méthode paranoïaque-critique et l'incident de Bonwit et Teller ; la molécule d'émulsion hologra-



phique et la critique paroxystique du mysticisme dalinien, les déclarations et les manifestes multiples désintégrés ou corpusculaires, Dali, enfin ! Gala et Cadaqués donnent au badaud des cimaises de la saga dalienne une sorte de tournis peuplé d'ombres ricanantes. Toutefois, d'un homme qui a dit et écrit : *S'il me fallait choisir les trois endroits au monde qui m'ont laissé la plus profonde impression de mystère, je dirais que l'escalier du « Chabanais » est le plus mystérieux et le plus laid endroit « érotique », le théâtre de Palladio à Vicence le plus mystérieux et le plus divin endroit esthétique, et l'entrée de la tombe des rois d'Espagne à l'Escorial le plus mystérieux et le plus bel endroit funéraire du monde. Car pour moi, l'érotisme doit toujours être laid, l'esthétique divine et la mort belle, d'un homme aux goûts si sûrs et aux jugements si vifs, il me paraîtrait sot de ne pas aller voir *allegro appassionato* les œuvres (1).*

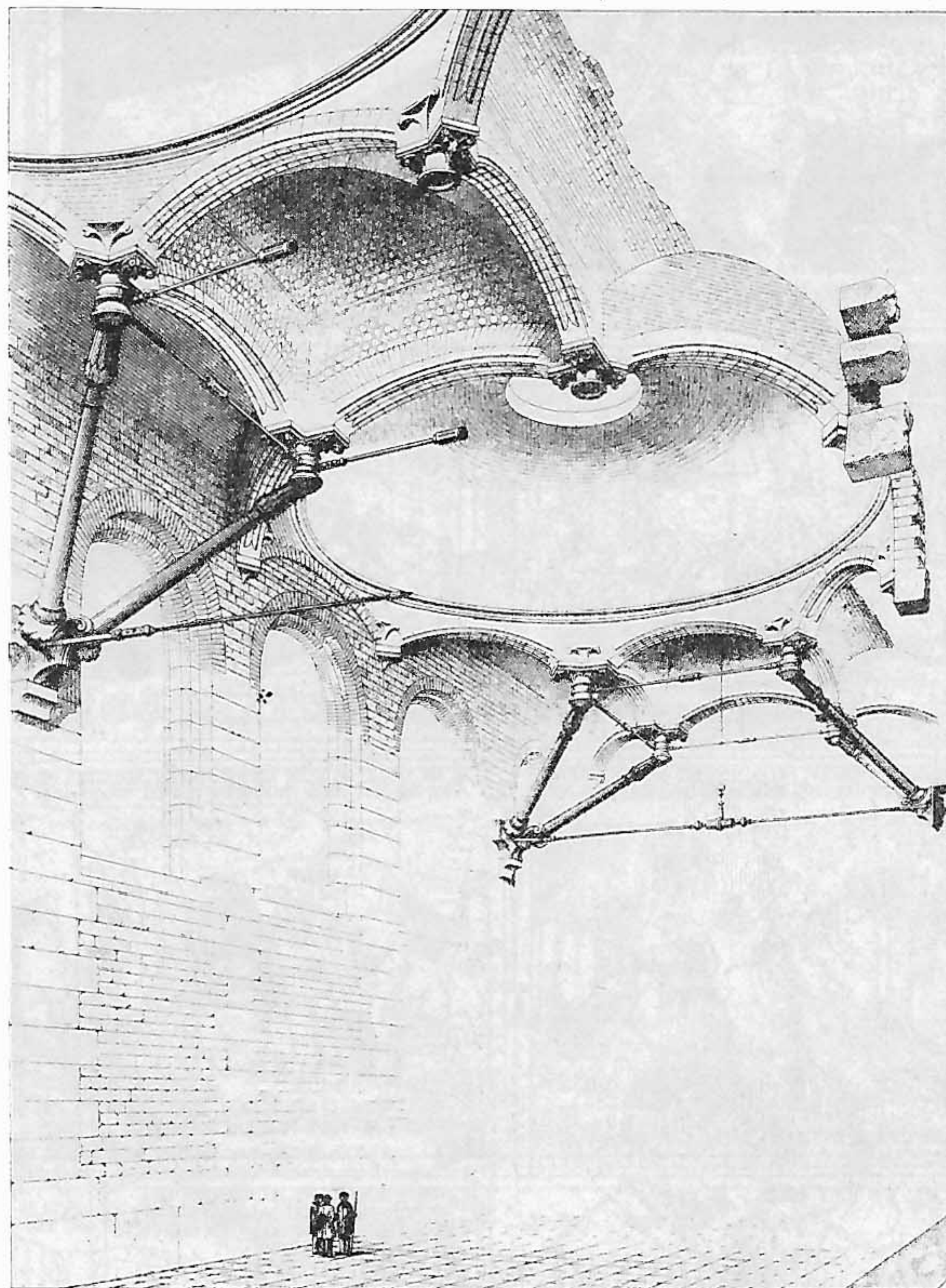
Il doit y avoir peu de sots à Paris, car tous les jours, à Beaubourg, on fait la file pour aller voir Dali... Quel réconfort !

(1) *Totale rétrospective (1920 - 1980), jusqu'en avril.*

VIOLLET-LE-DUC AU GRAND PALAIS

D'un architecte vouloir faire une exposition est toujours difficile. Vouloir faire une exposition d'un architecte qui fut surtout un théoricien l'est encore davantage. Or, c'est le cas du magistral architecte de Pierrefonds. Pierrefonds dont l'opinion n'a voulu retenir que l'aspect scénographique et le côté « Disneyland » (1) pour jeter aux oubliettes (ce qui, je vous l'accorde, à Pierrefonds s'imposait...) son extraordinaire richesse spatiale, la dynamisation de ses masses travaillées dans l'épaisseur et le surprenant télescopage de ses échelles ! On comprendra, dès lors, que cette exposition au Grand Palais était une gageure... Mieux, dès l'instant où l'on considérerait comme essentiel d'offrir au grand public une autre image que celle qui est généralement perçue, voire de proposer une autre lecture que celles qui généralement ont été faites, elle était un pari !

Ce pari, les organisateurs, au premier rang desquels vient Bruno Foucart, semblent l'avoir tenu. L'abatteur des cloisons de l'histoire et de l'histoire de l'art (2) apparaît ici dans tout l'éclectisme, rationalo non-conformiste de sa pensée et de son talent. Tout, plans et élévations, perspectives et maquettes (3), meubles, décorations murales, orfèvrerie religieuse (4), vitraux, trains, et jus qu'aux aimables dessins ou croquis alpestres, sont là, léthoriques, pour nous en persuader... Sinon nous convaincre. En tout cas



(5), à ne pas manquer.

P.S. 1 : N'oubliez pas Diane Arbus. Ses photos sont encore à Beaubourg jusqu'au 17 mars.
P.S. 2 : Dans la chapelle restaurée des Augustins (école des Beaux-arts, rue Bonaparte), intéressante exposition sur le voyage en Italie

de Viollet-le-Duc (depuis le 24 janvier).

(1) Alors que ce n'était qu'une concession.

(2) Certes, il n'était ni le seul, ni le premier à prôner ce décloisonnement où, et à des titres divers, pourraient aussi figurer Montesquieu, Condillac, Hume, Diderot, Winckelmann, Mme de Staël ou Quatre-mère de Quincy. Mais sommes-nous jamais les seuls... ?

(3) Ces maquettes ont été spécialement exécutées pour l'exposition et sont au nombre de deux : « la Salle métallique » et « la Maison idéale », remarquables.

(4) Quoique cet adepte de Gobineau, qui

recommande la lecture de l'« Essai sur l'inégalité des races humaines » (entretiens I) et qui, dès lors, se range parmi les partisans de la notion typiquement romantique de « génie des peuples » (Herder, Hegel et Schnaase), ait été parfaitement agnostique.

(5) Depuis le 19 février 1980.

Jean-Marie de Busscher

FOSDYKE

SAGA

bill

tidy



BONSOIR. ICI ERICH VON KNOCKAUS, COMMENTATEUR SPORTIF DU REICH, QUI VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE À BERLIN POUR CETTE GRANDE RENCONTRE ENTRE...



...BERT RUMBOLD, LE CÉLÈBRE BOXEUR BRITANNIQUE CONNU POUR SA TREMBLOTTE, ET NOTRE GLORIEUX...

CHAMPION, NOTRE SUPERMAN ARVEN REMARQUABLEMENT DISCIPLINÉ : MAX RIEKING. AH !



...UN PROJECTEUR TRANSPERCE LES TÉNÉBRES... IL ILLUMINE L'ENTRÉE...VOUS NOUS AVEZ REJOINTS AU BON MOMENT...

... AUTREMENT, VOUS AURIEZ ÉTÉ SÉVÈREMENT PUNIS !



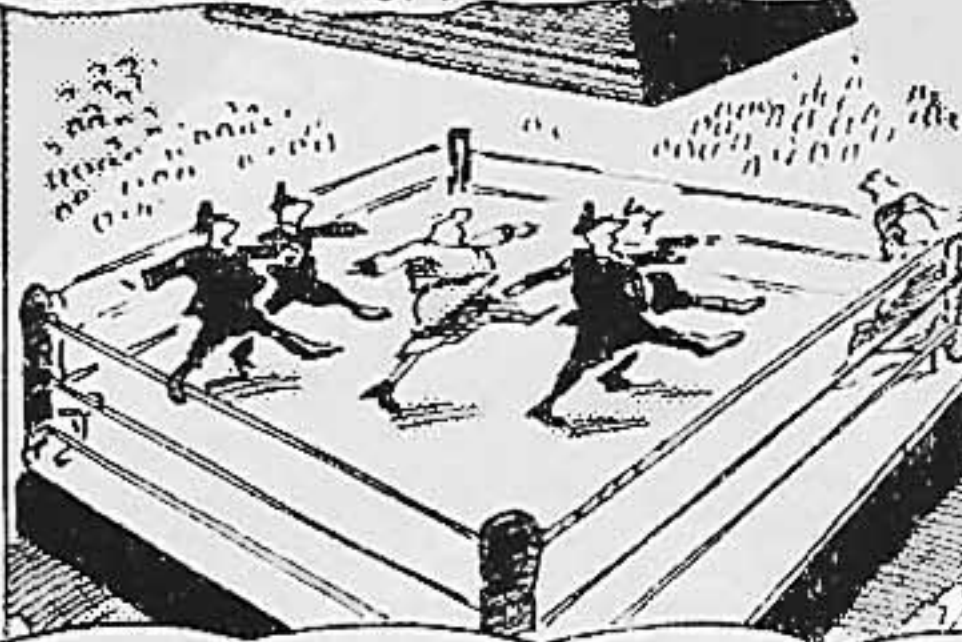
J275

RUMBOLD VIENT D'ÊTRE CONDUIT SUR LE RING PAR LES WALKYRIES ET TREMBLE, ASSIS SUR SON TABOURET...



... OUI... ET VOICI MAINTENANT NOTRE CHAMPION... MAX RIEKING.

... DÉFILANT, PLEIN DE CONFIANCE, AU PAS DE L'OIE, TOUT AUTOUR DU RING. À PRÉSENT, LES BOXEURS N'ONT PLUS QU'À ENFILER LEURS GANTS... WAS IST ?



... FOSDYKE N'EST PAS CONTENT DE NOS GANTS DE BOXE ALLEMANDS, IL SE PLAINT AUPRÈS DE L'ARBITRE

NE VOUS FAITES PAS DE SOUCI. LE FAIT QU'IL AIT DEUX GANTS GAUCHES NE ME DÉRANGE PAS DU TOUT.



J276

AVANCEZ, O'RIELLY, NOUS N'AVONS PAS FINI D'ENTENDRE PARLER DES MEMBRES DU SYNDICAT DES PORTEURS !



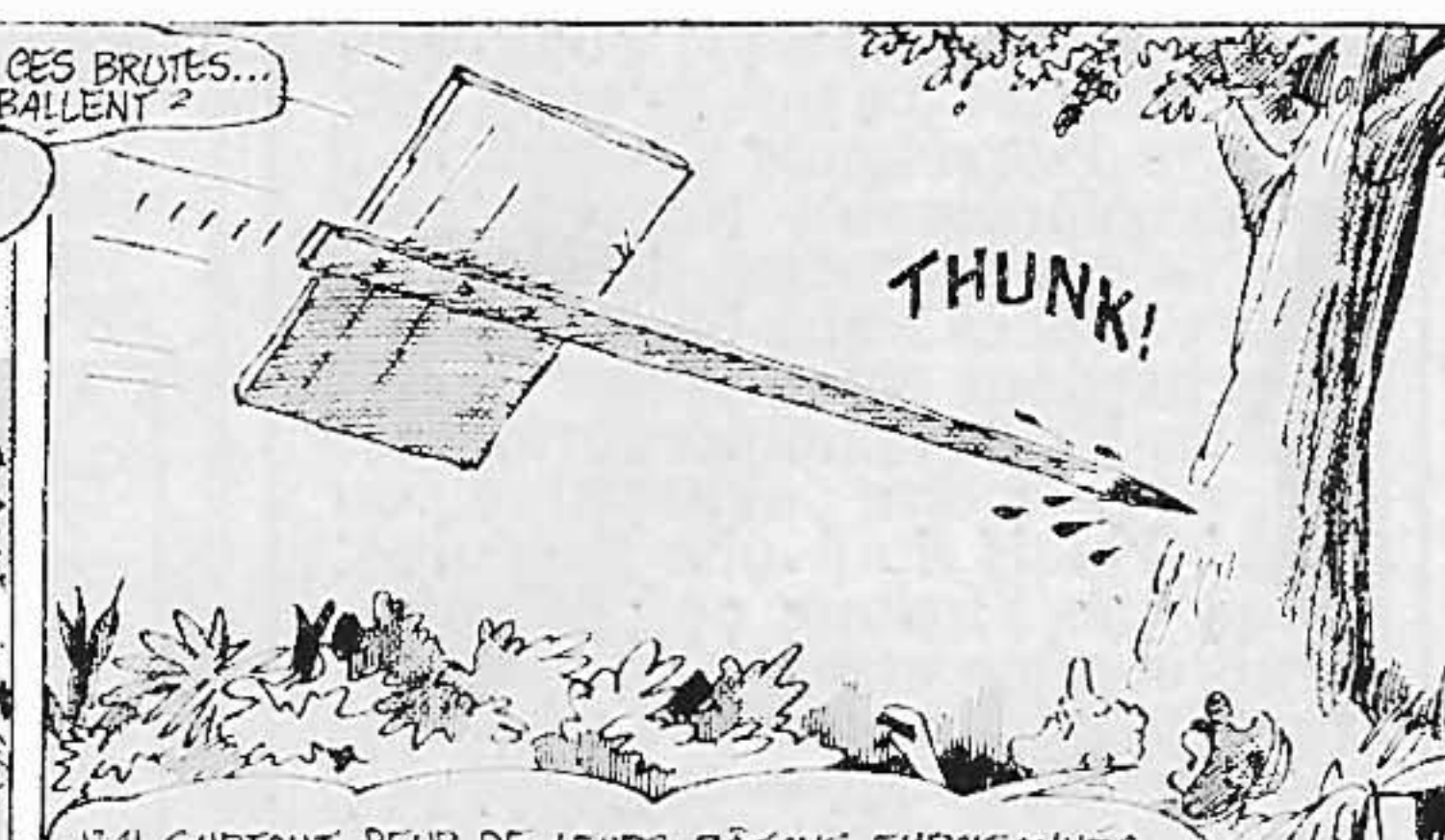
ILS N'AIMENT PAS QU'ON PORTE LEUR PROPRE CHARGEMENT.

JE NE PARLE DE LEUR MANIFESTATION, MAIS CES BRUTES... AVEZ-VOUS VU LES PANCARTES QU'ILS TRIMBAIENT ?



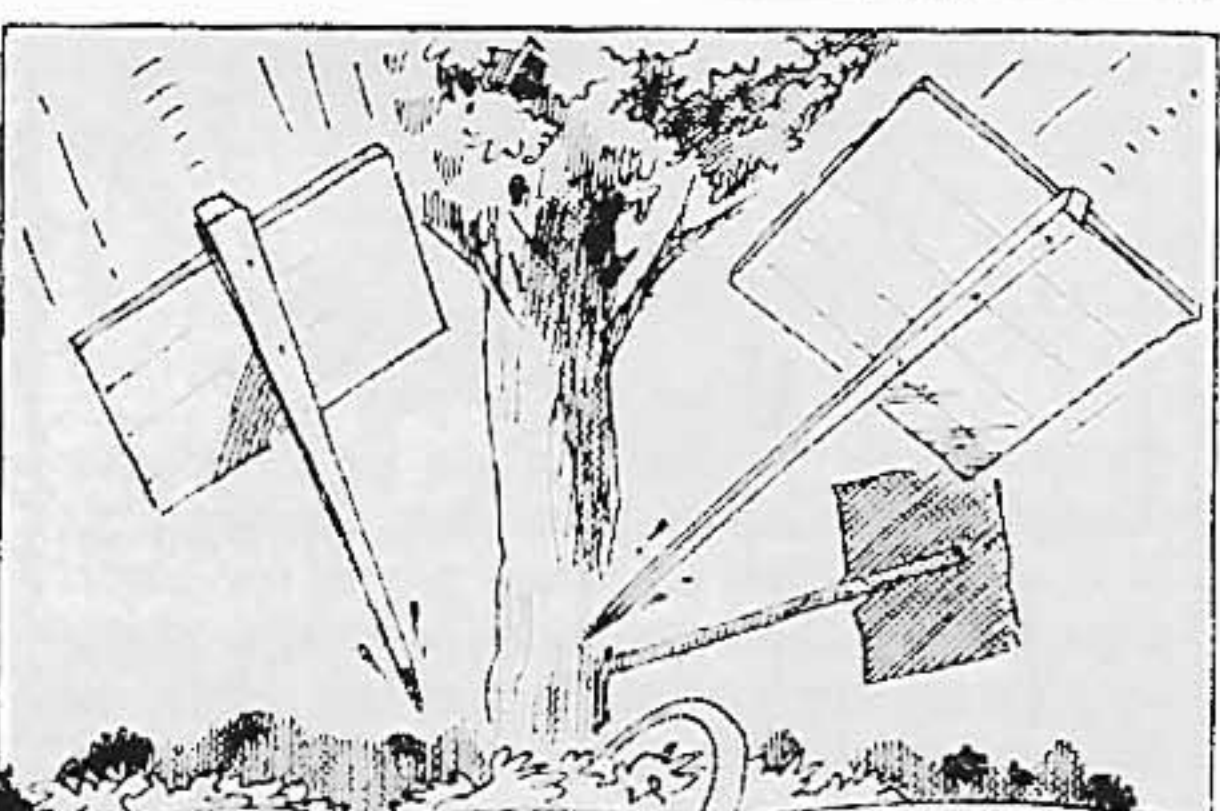
QUOI ? RIEN D'INQUIÉTANT, CES ESPÈCES DE FOUS FURIEUX SUREXCITÉS !

ÇA N'A RIEN D'INQUIÉTANT, MR. FOSDYKE.



J'AI SURTOUT PEUR DE LEURS BÂTONS EMPOISONNÉS... ÇA, OUI !

J277



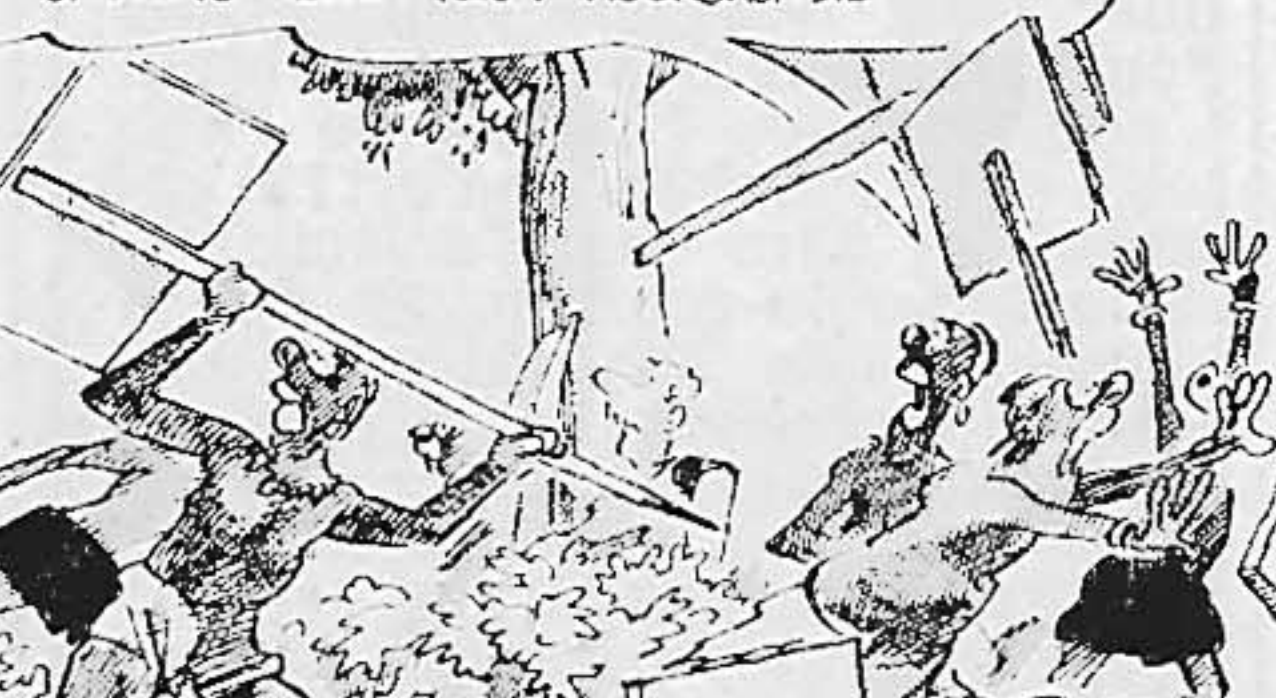
UNE SIMPLE ÉGRATIGNURE D'UNE DES PANCARTES DES MANIFESTANTS SIGNIFIE LA MORT IMMÉDIATE... ET ILY EN A ENCORE DES DOUZAINES ET DES DOUZAINES...

ON N'AURAIT PAS DÙ ENERVER LE... REPRESENTANT DU SYNDICAT. ON POURRAIT PEUT-ÊTRE RENÉGOCIER LES TARIFS DES PORTEURS ?

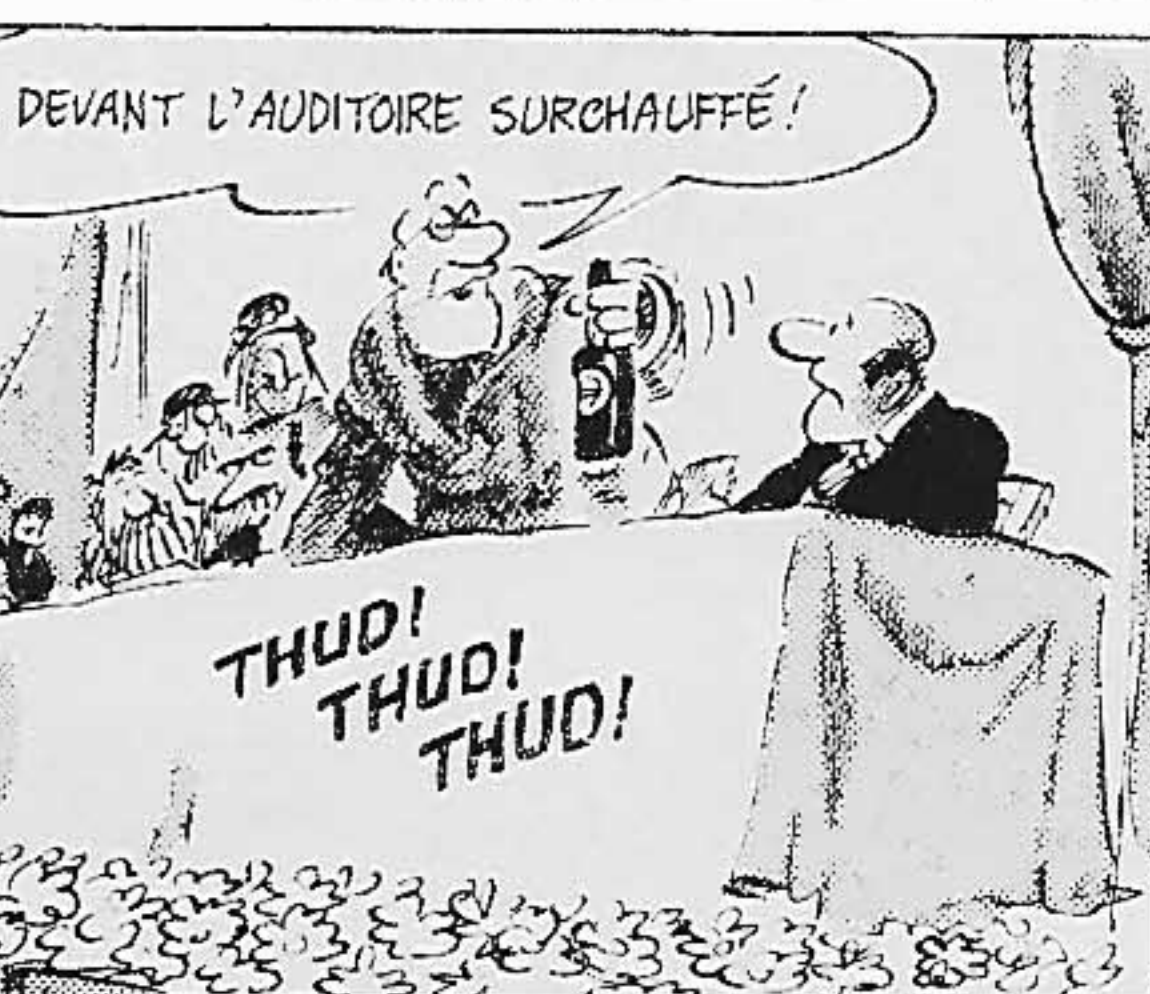
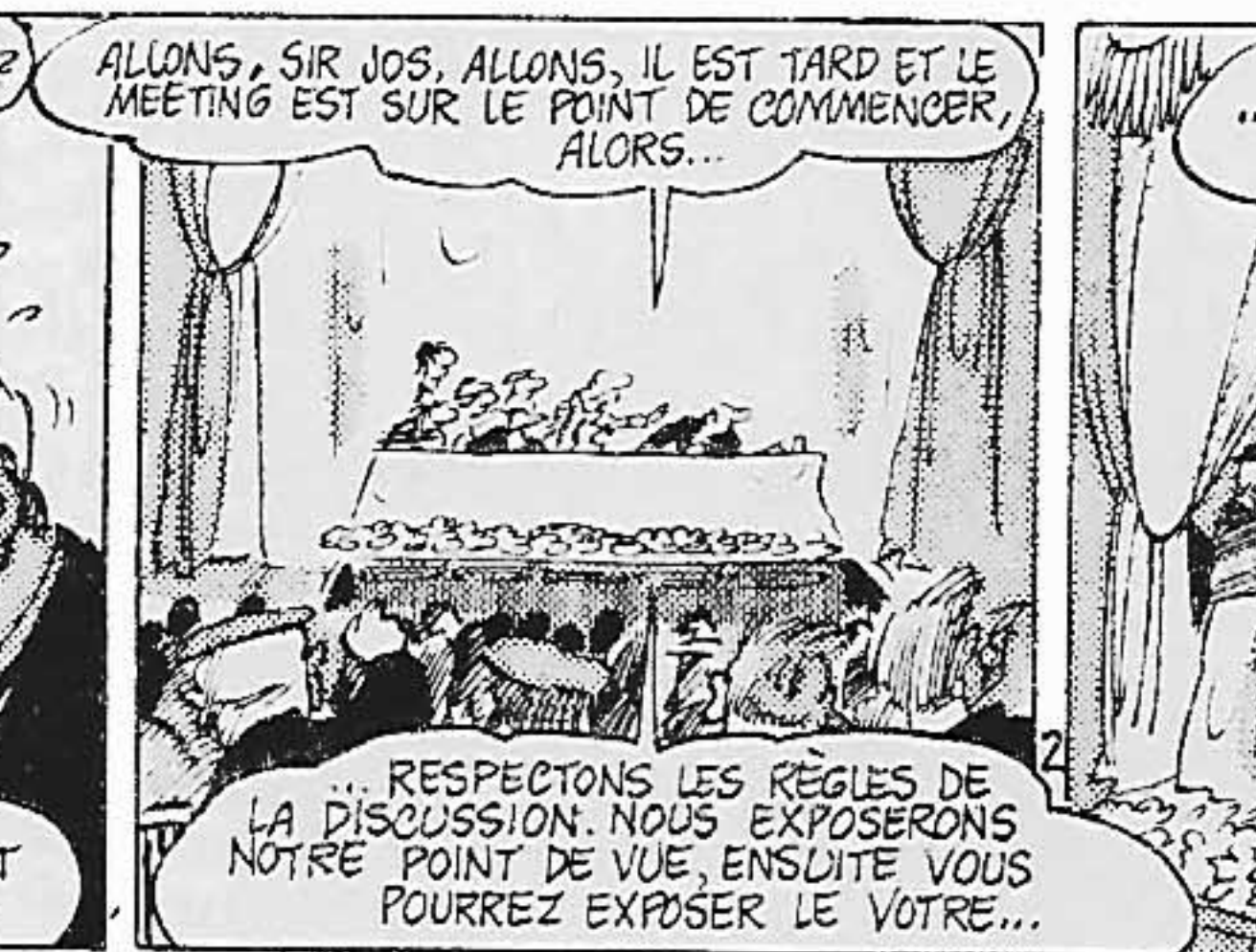
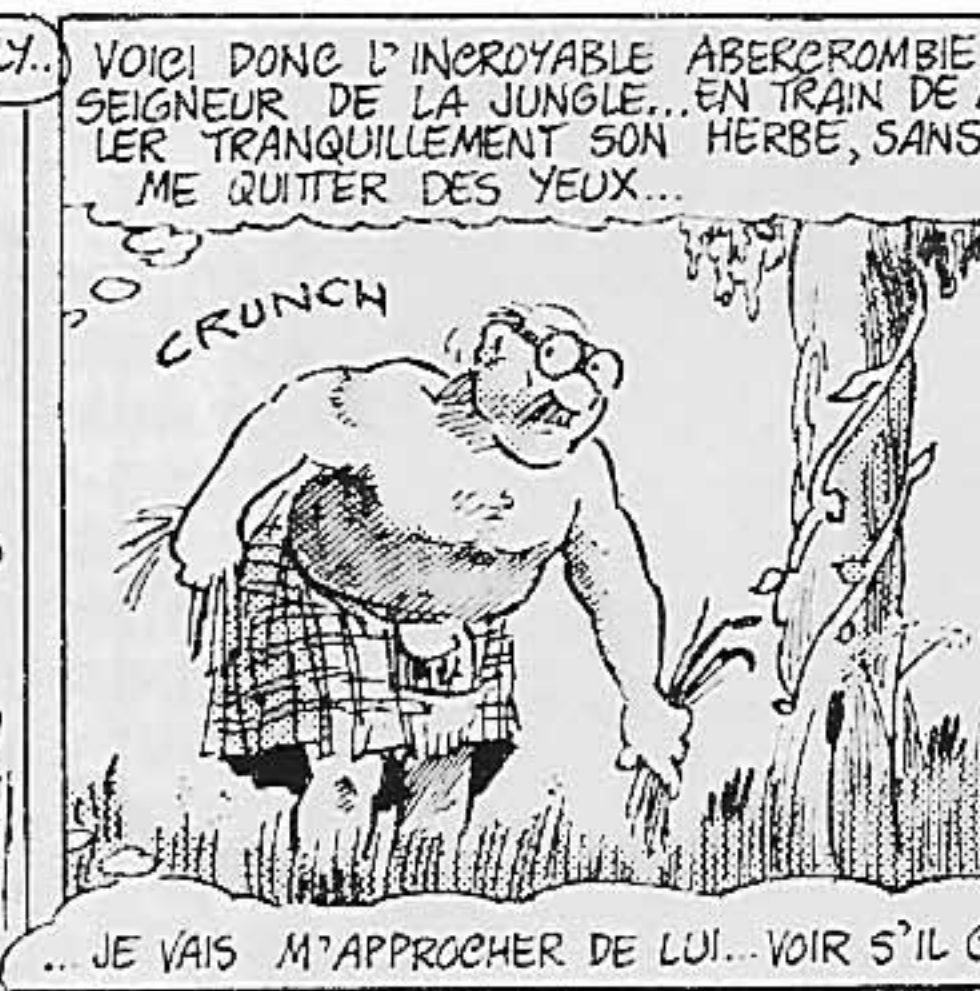
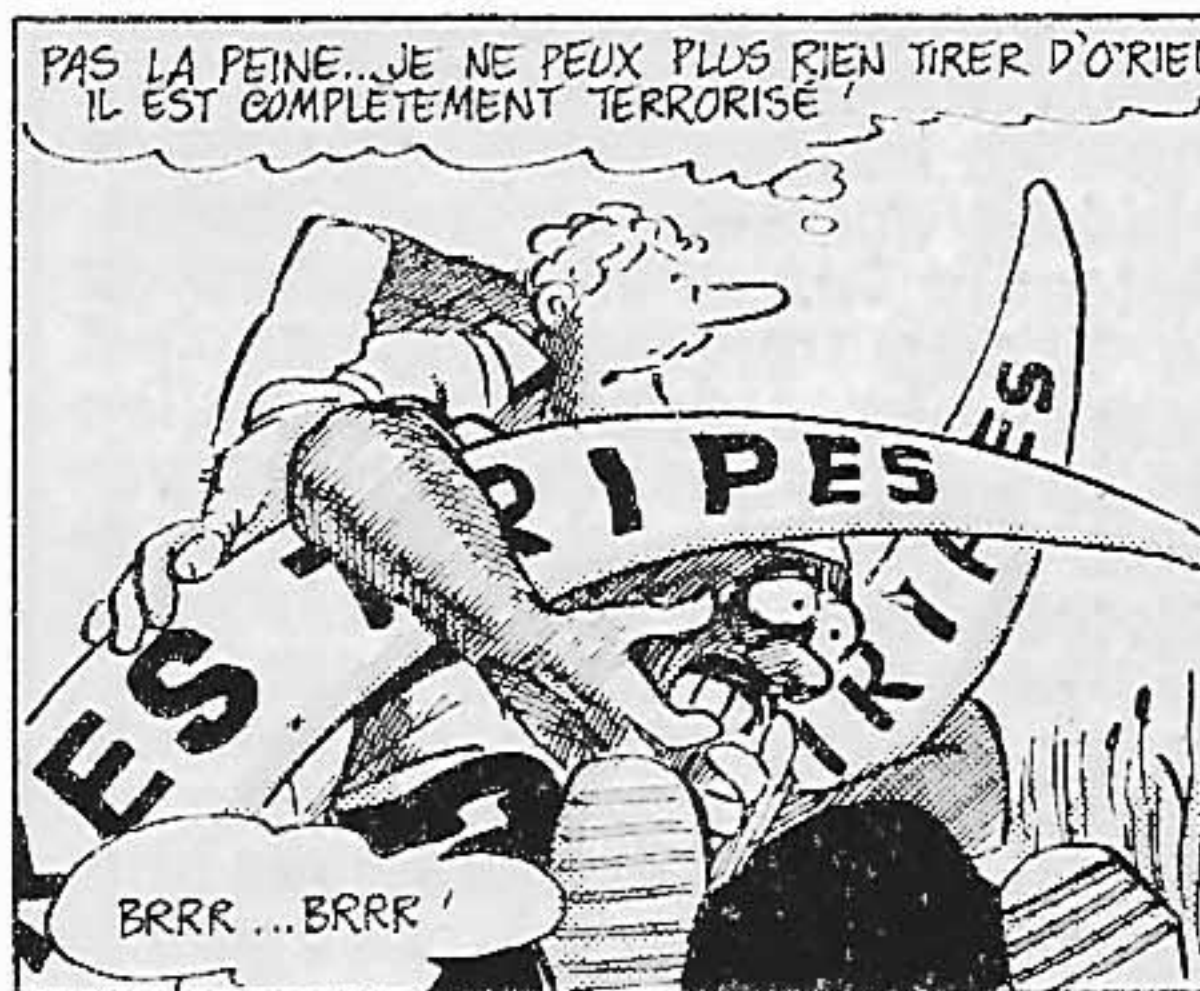


JAMAIS ! PRENEZ UNE DE CES DÉFENSES, O'RIELLY, NOUS ALLONS DESCENDRE NOUS BATTRE RIEN NE PEUT NOUS SAUVER, À PRÉSENT, MAIS ENFIN...

SAUVONS-NOUS ! VOILÀ ABERCROMBIE !



J278



(à suivre)

MADIE FEE DU LOGIS

LA MAIN AU PANIER

Où l'on verra que dans ce temps-là le pouvoir des femmes se trouvait dans leur lit, et l'usage qu'elles en firent.

Où l'on verra comment la philosophie se mêla de la mode et des indiennes.

Pendant deux siècles, les rois de France prirent la mauvaise habitude de mourir en laissant un héritier dans les langes et le pays entre les mains de sa nourrice. La prospérité et la gloire n'aiment guère ces périodes intermédiaires pendant lesquelles la cupidité et la malveillance rôdent autour des caisses de l'Etat. Louis XIV était encore trop jeune pour proclamer que l'Etat, justement, c'était lui, quand les juges et les nobles décidèrent de mettre un peu de désordre dans le pouvoir en inventant la Fronde. Cela donna quelques morceaux de bravoure autour de la Grande Mademoiselle tirant le canon sur les armées du roi en compagnie de ses copines de chambrée, et cela se termina quand même par une sérieuse reprise en main du pouvoir par la monarchie. Le jeune roi, aidé de Mazarin et de sa mère, réussit à mater sa turbulente noblesse en la parquant dans la splendeur de Versailles, où elle ne s'occupa plus que de parures et de libertinage. Le roi montrait l'exemple et bâtifolait volontiers dans les buissons de son parc avec de ravissantes jeunes personnes, un peu engoncées dans leurs corps à baleines mais dont les cuisses alertes ne s'embarassaient plus de caleçons. La cour chassait et se promenait souvent à cheval, et les dames montaient en amazone des montures parfois capricieuses. Il s'ensuivait de savoureuses chutes qui alimentaient les conversations et parfois la verve des poètes : un mémorialiste rapporte que la chasse finie, le roi descendit de cheval et prit place auprès de Mademoiselle de Fontanges et la conduisit à ses appartements. Elle était pour lors dans l'humeur la plus gaie du monde et elle dit mille plaisanteries à son amant sur le divertissement qu'une dame avait donné en tombant de son cheval. Le roi riait de tout son cœur...

Scarron rima parfois sur ce thème :

*Et mon cœur autrefois superbe
Humble se rendit à l'amour*

*Quand il vit votre cul sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour...*

L'imagination des couturières n'avait d'égale que celle des amateurs de calembours qui baptisaient leurs créations. On eut ainsi l'« innocente », la « culbute », les « guêpes », le « boute-en-train », le « tâtez-y », les « engageantes », l'« effrontée », la « criarde » (1).

Madame de Montespan, entre deux messes noires, lançait des modes et recueillait les fruits des aphrodisiaques dont elle abreuvait le roi. Pour camoufler ses nombreuses grossesses, elle remplaça le corps à baleines par un corset plus léger, la « gourgandine », qui permettait de porter des robes plus larges et plus souples. Délivrées de leurs carcans, les petites dames de Ver-



sailles eurent à peine le temps de souffler que Madame de Maintenon remettait bon ordre à ce relâchement, imposait à la cour une morale et un aspect austères qui faisaient écrire à La Bruyère : *Le courtisan autrefois avait des cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons et était libertin. Cela ne sied plus. Il porte perruque, l'habit serré, le bas uni et il est dévôt.*

Cela a tout de même duré plus de vingt ans, et le soupir de soulagement qui salua la fin de Louis XIV semble presque légitime tant l'ennui était pesant à la cour. Soupir qui se transforma rapidement en râle amoureux grâce aux bons soins de Philippe d'Orléans, alias le Ré-

gent. Le dévergondage le plus outré devint le plus sûr moyen pour les demoiselles bien nées – et les autres – d'arriver dans la vie. Elles se livraient donc une concurrence sauvage dans la parure et le costume, et s'empressaient de les quitter au moindre signe. De les quitter ou de les trousseur. C'était alors la mode furieuse des paniers (2). On s'en moquait, mais toutes les classes sociales en raffolaient. Arlequin, dans « les Paniers de la Vieille Précieuse », en est marchand et fait l'article : *J'en ai de solides qui peuvent se lever pour les prudes, de pliants pour les galantes, et des mixtes pour les personnes du Tiers-Etat.* Il fallut tout de même en créer de spéciaux pour passer dans les portes étroites, et des sièges plus larges, les marquises. Cet accessoire malcommode se plaçait sous plusieurs épaisseurs de jupons et de jupes, mais les cuisses et les ventres restaient nus sous la chemise. On admire, avec Casanova, que le vêtement féminin soit ainsi conçu qu'une seconde suffise pour le déranger, une seconde pour le rajuster. On ne compte plus les exemples de couples surpris derrière des rideaux, dans l'encoignure d'une porte ou sous le couvert de buissons. Les gravures galantes montrent complaisamment des dames dévêtues auprès de leurs amants qui restent, eux, dignement culottés. A peine une chemise dont le jabot révèle un désordre léger. Les chairs masculines inspireraient-elles moins d'émois que les ravissantes fesses roses et nacrées peintes par Boucher ? Le vice italien avait pourtant nombre d'adeptes à la cour ! Curieux amants ou drôles de maris, mais ils étaient, les malheureux, empaquetés dans des culottes de satin ajustées (soit boutonnées sur le côté, soit à pont « à la bavaroise ») et des caleçons de toile coupés sur le même modèle. Si la bergère se troussait facilement, le berger devait tâtonner plus longtemps dans ses multiples boutons et risquait de la laisser se refroidir l'abricot dans les courants d'air !

Pendant que le Régent organisait sa vie autour de petits soupers très spéciaux, la France perdait son rôle prééminent au profit de l'Angleterre, et les philosophes tenaient le haut du pavé. L'anglophilie et la philosophie, se tenant par la main, me-

nèrent les femmes vers la simplicité, la souplesse, le retour à la nature, sans oublier le bon sauvage. Les choses les plus sérieuses se transformèrent en modes et en colifichets inédits. Les Anglaises affichaient du goût pour l'exercice physique et affectionnaient les robes en indienne blanche. Les robes-chemises ou à la créole furent adoptées par les élégantes, qui jetèrent aux orties leurs corsets et leurs paniers et raccourcirent leurs jupes. Ces robes légères s'enfilaient par la tête, comme la robe-fourreau, copiée sur celles que les petites filles portaient depuis quelque temps. Par-dessus, elles enfilaient une veste courte joliment nommée « pet en l'air », et dessous une chemise qui perd ses manches et garde un volant de dentelle à l'encolure. Les actives Anglaises portaient volontiers des pantalons sous leurs jupes plates, et pas seulement pour faire du sport. Mais leur exemple ne fut pas suivi sur le continent (sauf en Hollande, peut-être). Un règlement obligeait pourtant les danseuses et les comédiennes à porter des caleçons *pour ménager la santé des souffleurs*, mais comme les ordonnances somptuaires il resta lettre morte. Ces demoiselles continuèrent à jouer les héroïnes classiques en chapeau à plumes et robes à paniers, et les fesses à l'air.

Pendant ce temps, les jeunes amies de Marie-Antoinette gardaient leurs moutons enrubannés et goûtaient aux joies des culbutes dans l'herbe de Trianon. Quelques années plus tard, et dans un tout autre monde, elles partaient en charrette vers l'échafaud dans leurs robes simples et dans les courants d'air, nues sous leurs chemises et leurs fichus de linon blanc.

(1) Les couturières avaient enfin obtenu, en 1667, la reconnaissance de leur corporation, et détenaient le monopole de la confection des dessous pour femmes, vêtement de fillettes et de garçons jusqu'à huit ans.

(2) D'abord réservé à des femmes riches, il se répand vers 1730 dans toutes les classes de la société lorsqu'une couturière d'Amboise trouve le moyen de le fabriquer à bon marché. De cage tronconique faite de cerceaux repliés par des tiges verticales ou des rubans, il passe, vers 1725, à l'état de jupon de toile gommée armé de cinq à huit cercles de jonc, d'acier natté ou de baleines, qui lui donnent la forme d'un vaste dôme. Légèrement aplati devant, à partir de 1730, par des liens latéraux, il devient elliptique vers 1750 et se dédouble en deux sacs baleinés qui, remontant très haut sur les hanches, lui valent le nom de « paniers à coudes ». Le « panier à guéridon » est moins ovale. Les « considérations » sont les petits paniers du matin, et les « paniers jansénistes » sont ceux de modestes dimensions que portent les femmes austères.

derniers parus aux éditions du square

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR
OELENSHLÄGER

LE DOCTEUR EST MALPOLI



Editions du Square

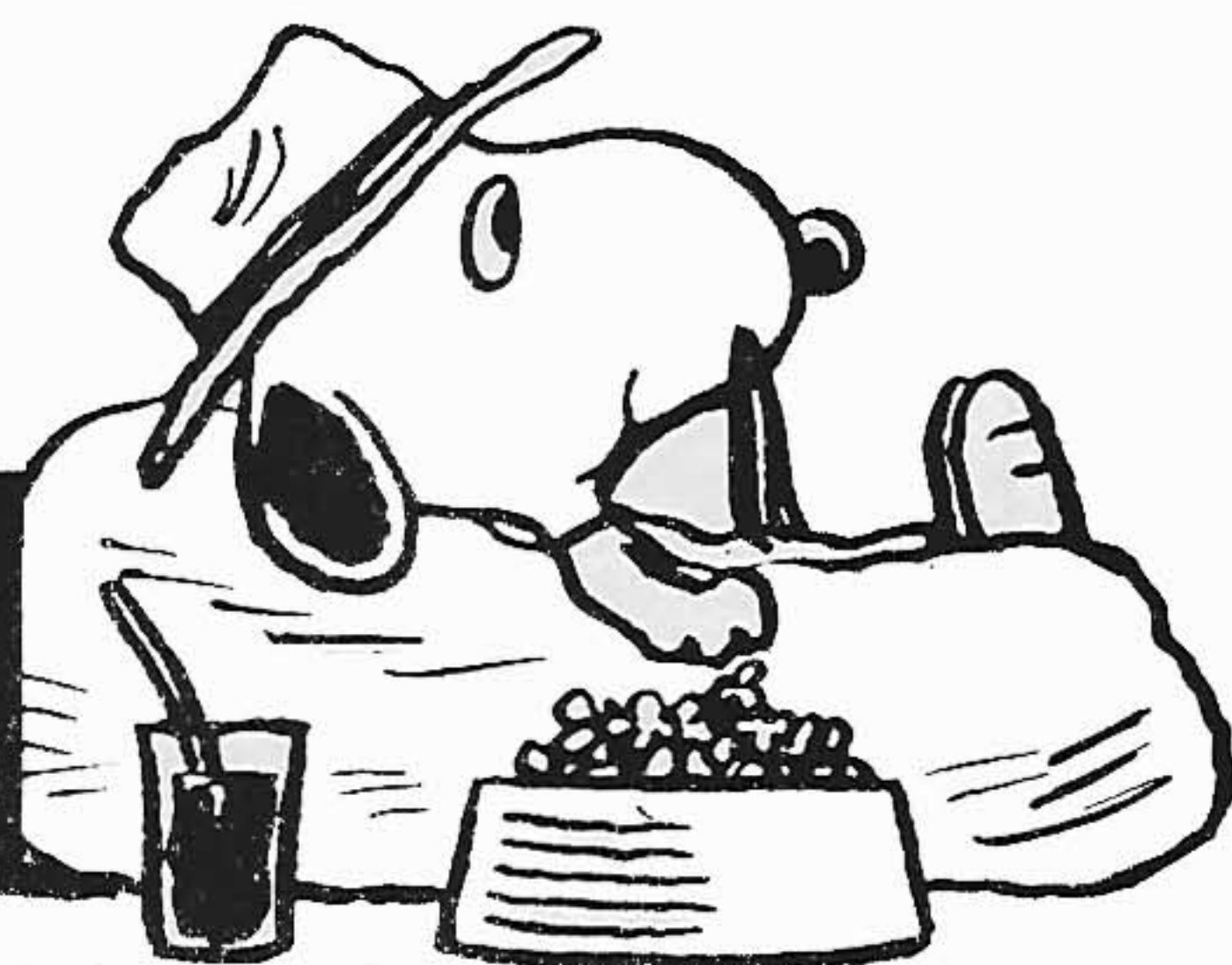
DOSSIER GOUDARD

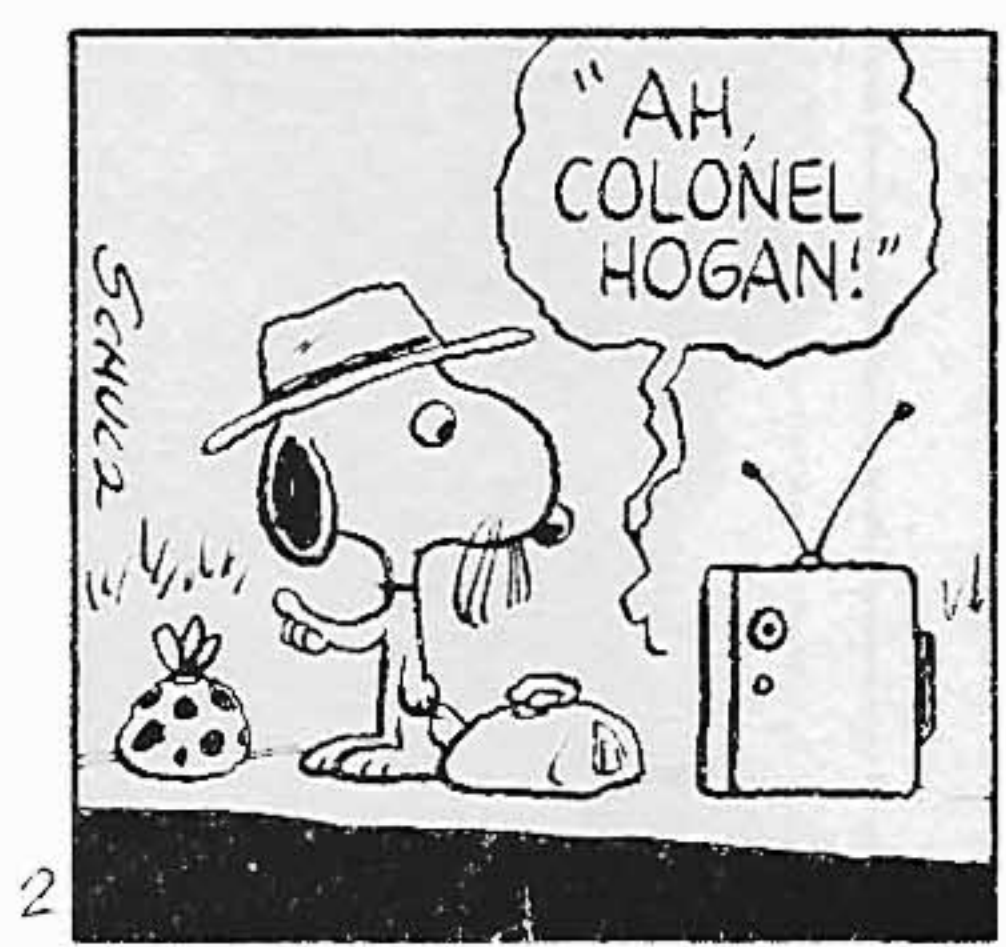
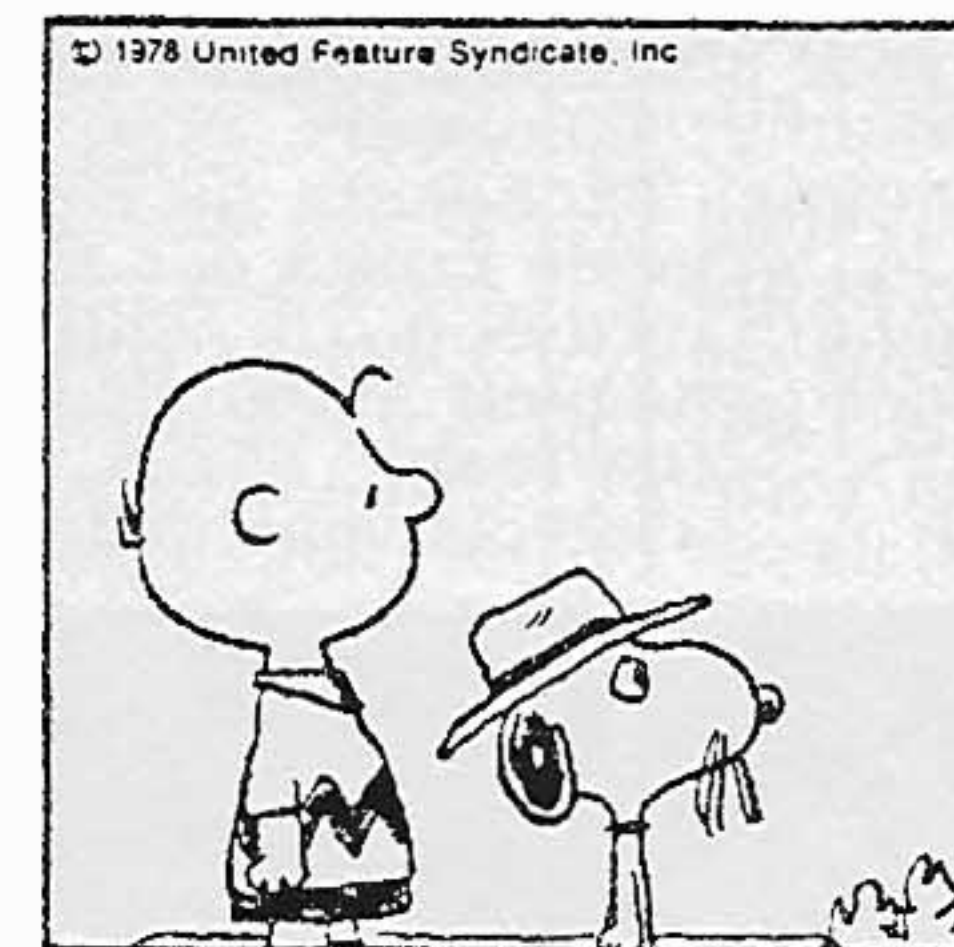
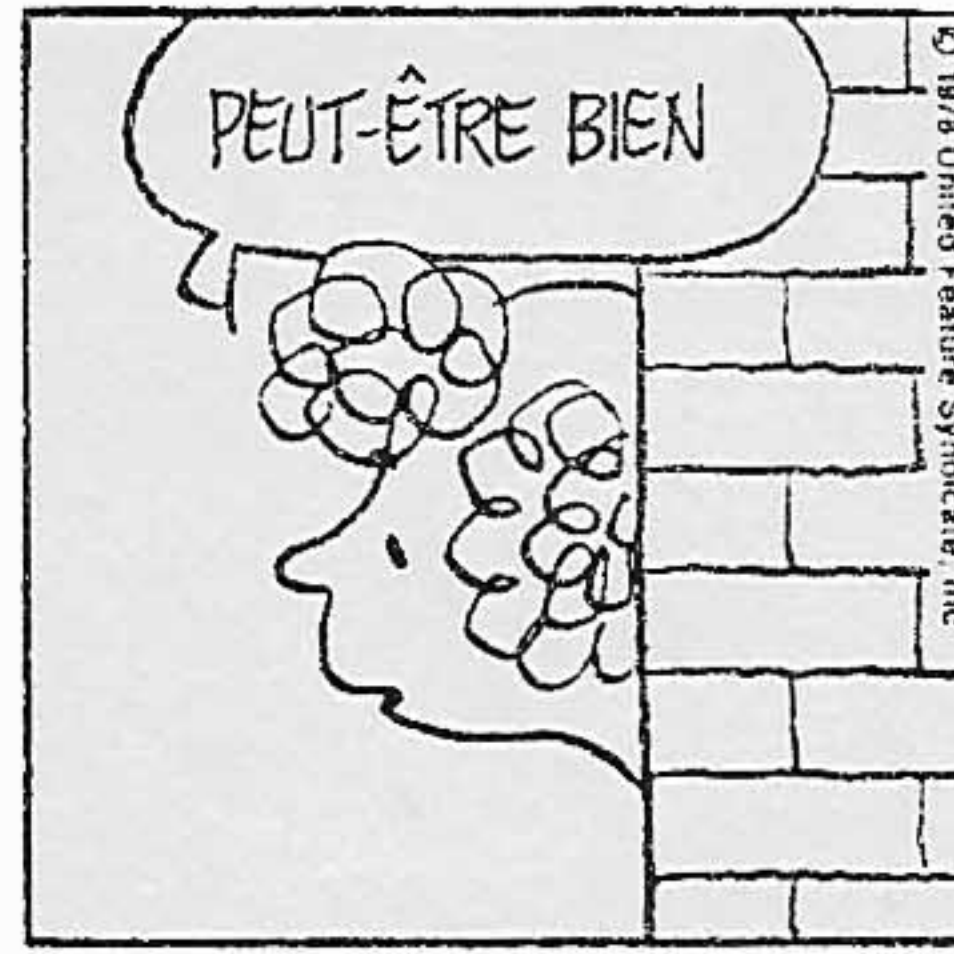


Editions du Square

Schulz

PEANUTS





L'espace sentimental des marchands de fouets

Les frères Seeberger étaient trois. L'aîné, Jules, est né à Vienne, Isère, comme son nom ne l'indique pas. Les deux autres à Lyon, mais leur père était Bavarois de naissance. Entre 1895 et 1915, ils ont photographié tout ce qui pouvait produire des images commercialisables dans la France entière, sauf l'Alsace-Lorraine. En un mot, ils travaillaient pour les éditeurs de cartes postales, parcourant le pays à la recherche des paysages d'élection du tourisme naissant, des lieux de villégiature et des monuments historiques. Premiers photographes de mode en extérieurs (ils inaugurent les portraits d'élégantes pris sur les champs de course), ils se font aussi reporters lorsque survient un événement spectaculaire (par exemple, les inondations de 1910). Bref, ce qu'on connaît de leurs œuvres (environ 3 000 plaques au gélatino-bromure d'argent, constituant un fonds entré aux Archives photographiques voici quatre ans) ne devrait logiquement présenter qu'un intérêt documentaire restreint et ne pas manquer de souffrir d'un certain académisme. Or, il n'en est rien. Parce que les frères Seeberger, en se plantant devant leurs monuments et leurs sites pittoresques, ne pouvaient pas s'empêcher de regarder les gens, d'être sensibles à la lumière du lieu, à la légèreté ou à la gravité des choses, à la qualité de l'air.

C'étaient des poètes qui savaient saisir la grâce de l'instant et qui étaient doués, par-dessus le marché, d'un joli sens de l'humour. Comme le disait la comtesse Mathieu de Noailles, ils sa-

vaient se mouvoir à l'intérieur d'un « espace sentimental » et en restituer la nature. Les 340 photos sépia (que c'est beau, le sépia, tout devrait avoir cet apaisant bronzage dans la vie réelle), réunies par Michel Cabaud et Guy Feinstein pour l'album des éditions Belfond qui fait pendant au *Livre de Paris 1900* (publié, si je ne m'abuse, il y a deux ans), nous offrent un panorama de la France de la « belle époque » qui va du Midi au Nord et des couches sociales oisives aux couches sociales laborieuses en passant par La Turbie telle qu'elle était avant qu'on rende sa ruine romaine présentable, le second casino de Nice, celui sur pilotis dont les vieilles cartes postales ne nous montrent généralement que l'extérieur et dont on voit ici les salons fort orientalisants, les dames du Paillon au temps où on pouvait y laver son linge, le pont de la Concorde avant son élargissement, le débarcadère de Saint-Cloud, la grand-place de Tourcoing, la place Courbet à Abbeville, la côte normande comme l'a vue le jeune Proust, la grande roue à côté de la tour Eiffel, les batailles de fleurs de la promenade des Anglais, les tramways à traction hippomobile et les autobus à impériale où les femmes n'avaient pas le droit de monter, un abonnement gratuit à qui nous dira pourquoi.

Petits métiers charmants (rem-pailleurs, marchands de fouets, tondeurs de chiens, marchands de crotte des mêmes quadrupèdes à 75 centimes le décalitre pour assouplir les peaux de chevreau), beaux militaires, bourgeois ventripotents au hammam

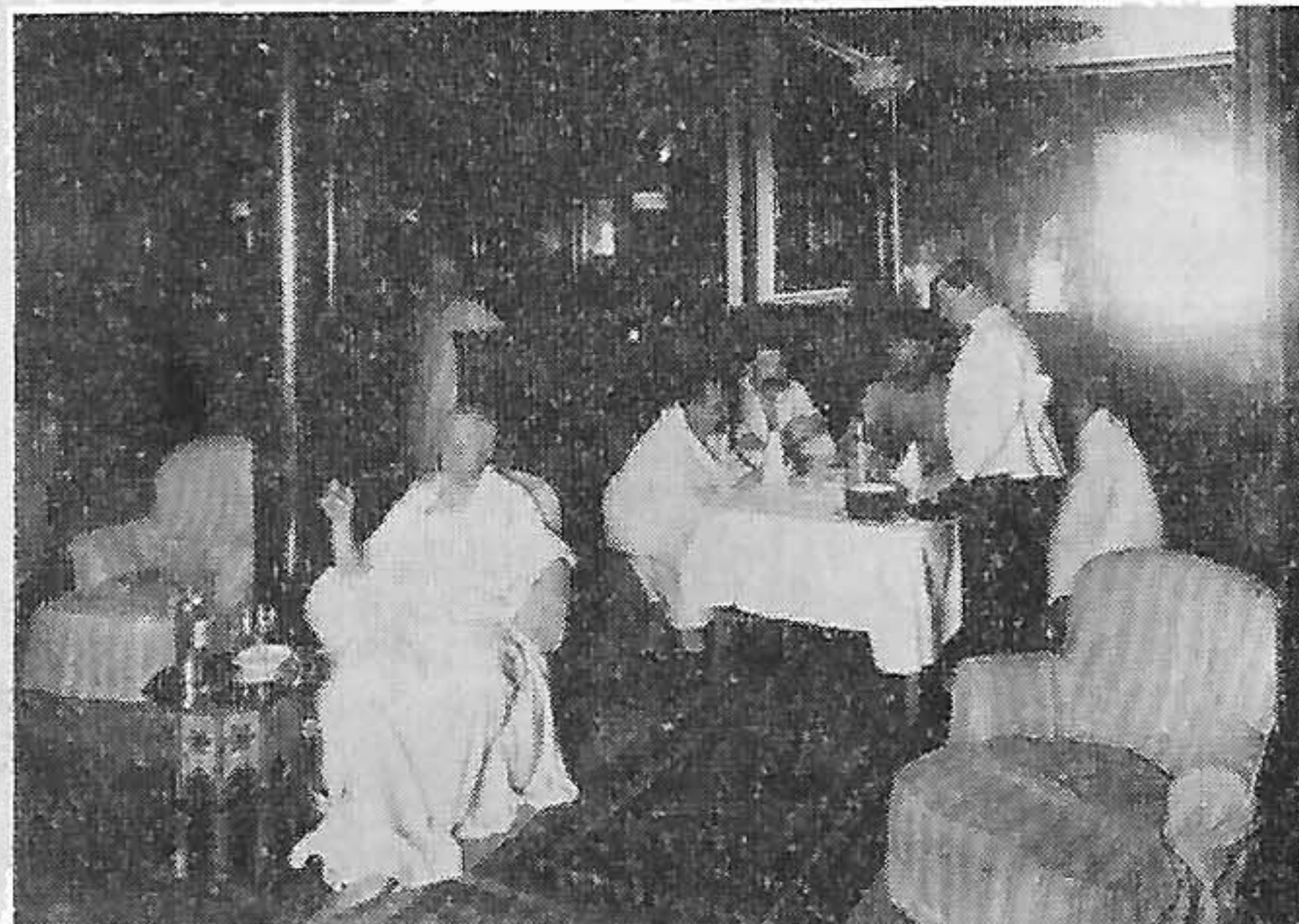
(peut-être celui que fréquentait le baron de Charlus, sait-on jamais), ouvrières corvéables à merci (comme les dames employées à la confection des décors de l'Opéra, Zola et son *Assommoir*, à côté, c'est idyllique), tout ça fait preuve d'un sens aigu de la pose et de la mise en carte (postale). Dame, à l'époque, il n'était guère question de saisir sur le vif le geste auguste du semeur ou du marchand de crotte, tout le monde était pénétré du caractère quasi sacré de la prise de vue photographique, on ne pouvait pas continuer d'être soi-même face à l'appareil, il fallait être mieux que soi, hors de soi. Les frères Seeberger ne photographiaient que des stars ou des gens qui avaient bien du mal à cacher la trouille qu'ils avaient que la machine à portraiturer ne leur saute à la figure. Partant, il y a toujours une merveilleuse « mise en scène » dans leurs photos, même dans celles qui veulent être les plus documentaires. (*La France 1900 vue par les frères Seeberger*, préface d'Hubert Juin, éditions Belfond ; 320 pages, 340 photos, reliure pleine toile de luxe, sous Jaquette pelliculée).

L'HOMME ARMÉ

La mise en scène fièrement revendiquée, consciente et tout, vous la trouvez évidemment à son plus haut niveau chez Jean-Eugène Atget. Ce chasseur d'intemporel poursuivait, l'arme photographiante à la main, les coins de Paris qui n'étaient déjà plus du Paris de son temps, les décors fantômes d'un passé romantique, les pierres que nous

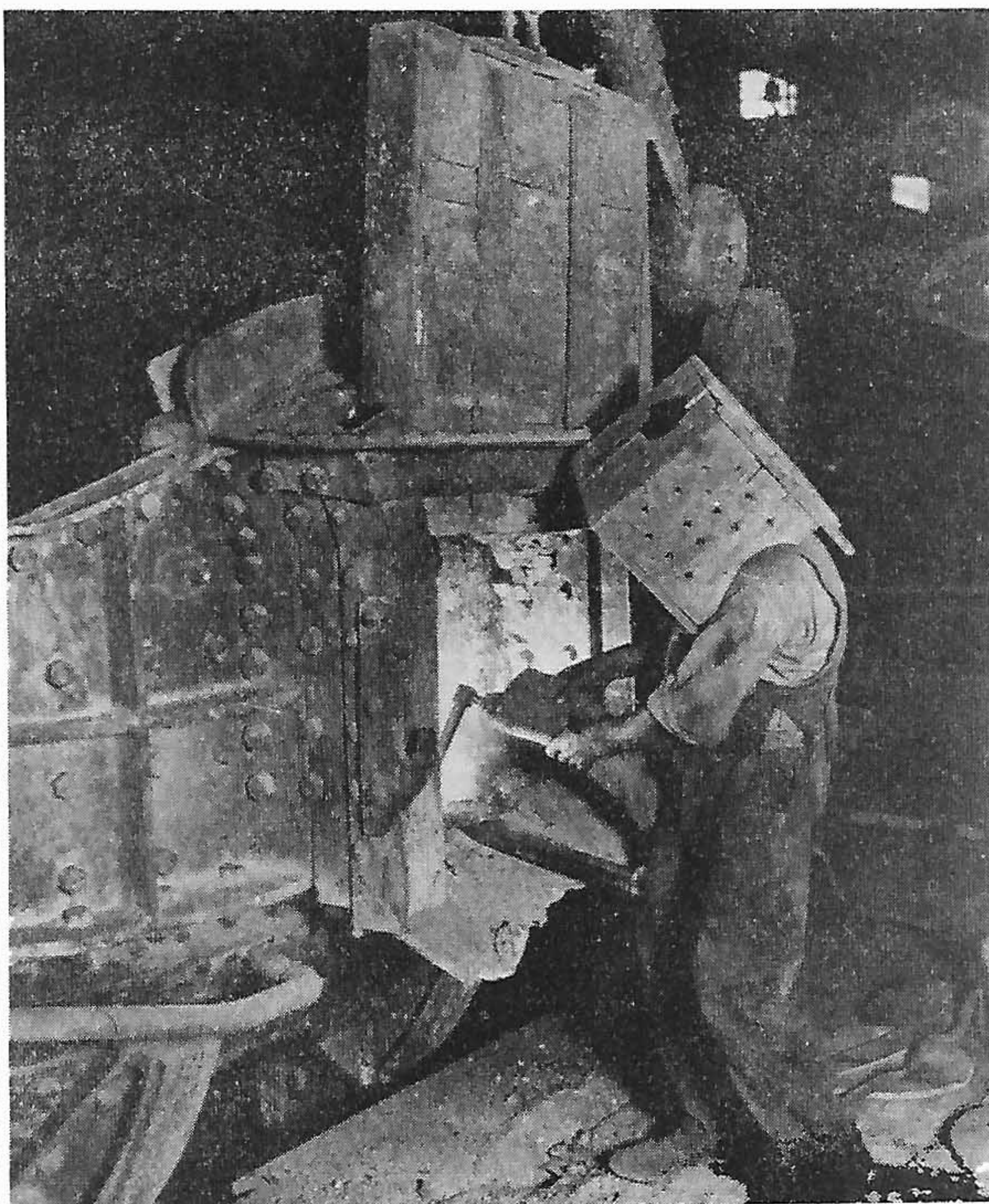


Bains turcs romains



avons l'illusion de croire éternelles. Peu ou pas d'anecdotes chez lui, pas de comédie aux cent actes divers, mais des façades, des ruelles vides de personnages, à l'exception de quelques figures souvent lointaines qui sont comme des gardiennes de lieux interdits ou comme les usagers d'objets hors d'usage. Le garçon de café présent dans ce qui est sans doute la plus célèbre de ses photographies, celle de la façade du cabaret « A l'homme armé » de la rue des Blancs-Manteaux, numéro 25 (allez voir ce qu'il y a là aujourd'hui, il ne peut pas ne pas y avoir quelque chose à voir), cette figure à moustache et à nœud papillon qui a l'air de vous avertir, avec un voile de tristesse dans le regard, que vous êtes sur le point d'outrepasser vos droits, de transgresser, de vouloir en savoir plus que vous ne devez et que ça peut vous coûter cher, c'est Atget à son sommet, Atget qui nous confie toute sa mélancolie nervalienne, son sens du ténébreux, du veuf et de l'inconsolé. C'est superbe, mais vous le savez déjà. (*Atget, Voyages en ville*, Chêne-Hachette, 172 pages, 170 photos environ).

Puisque nous sommes en pleine poésie, restons-y donc. Avec Lewis Carroll. Tout le mystère des très jeunes filles, et particulièrement de celles qui n'ont pas encore atteint leur dixième année. Il n'y a pas plus de trente ans qu'on a découvert que l'auteur d'*Alice au pays des merveilles* était un passionné de photographies et de petites filles et que ces deux passions se conjugaient harmonieusement pour lui donner des plaisirs sans doute divins. A regarder longuement pour enfin comprendre à quel point les perversions peuvent être jolies. (*Lewis Carroll, photographie victorien*, Chêne-F.M. Ricci, 94 pages, environ 40 pho-



Ouverture d'un creuset

tos de petites filles innocentes ou prétendues telles posant comme des comédiennes consommées). Voilà pour ce mois-ci. Je vous signale qu'on parlera encore ici de photographies d'un autre âge la prochaine fois, et puisque vous êtes impatients je vous annonce tout de suite la couleur afin que vous vous précipitiez chez votre libraire sans attendre que je

vous prenne par la main pour y faire l'acquisition du très intéressant *Zola photographe* paru chez Denoël, du *Second Empire* paru dans la collection « Trésors de la photographie » chez André Barret, et surtout du capital *Nadar* (un volume de photos, un volume consacré aux dessins et aux écrits) chez Arthur Hubschmid. A plus tard. Pérez



Hôtel Lamignon



Dortoir d'une garderie de bébés

Hugot

LES ÉCRITS À LA MAIN
DE LA MER MORTÉ PRÉSENTENT:

LE PARTOUZZAR

IL FUT UN JOUR UNE FOIS OÙ PÉPIN-LE-BREF, QUE LES RÉFLEXIONS SUR SA PETITE TAILLE AGACAIENT, DÉCIDA DE PROUVER À TOUT LE MONDE QU'IL ÉTAIT FORT ET COURAGEUX QUAND MÊME.

IL PRIT UN TAUREAU ET UN LION QUI NE S'AIMAIENT PAS ET LES FIT SE BATTRE CHEZ LES GENS QUI DISAIENT QU'IL ÉTAIT TOUT PETIT HI-HI-HI! PUIS IL PRIT UNE HACHE ET TRANCHA LA TÊTE DES DEUX ANIMAUX.

LES GENS ADMIRENT QUE PÉPIN-LE-BREF ÉTAIT VRAIMENT LE PLUS FORT ET LE PLUS COURAGEUX D'ENTRE EUX.

« SURTOUT POUR UN PETIT » DIT L'UN, JUSTE AU MOMENT OÙ PÉPIN QUITTAIT LES LIEUX, SATISFAIT.

PÉPIN REVINT SUR SES PAS ET DEMANDA À L'IMPUDENT DE SE DÉSIGNER EN LEVANT LA MAIN.

TOUTE L'ASSISTANCE LEVA LA MAIN DANS UN ÉLAN DE SOLIDARITÉ. PÉPIN TRANCHA TOUTES LES MAINS.

LES VICTIMES DE LA DURE ET VIRILE SANCTION PÉPINE ÉTAIENT TOUS DES CHEFS DE GUERRE OU DES CHOSÉS DE CE GENRE, C'EST-À-DIRE QU'ILS AVAIENT DE L'ARGENT.

AVEC CET ARGENT, ILS CONSTRUISIRENT UNE FUSÉE POUR LEUR PERMETTRE DE QUITTER CE ROYAUME DE MERDE OÙ ON COUPAIT LA MAIN DES COMIQUES.

UNE FOIS LA CONSTRUCTION DE LA FUSÉE ACHÉVÉE, ILS SE RÉUNIRENT POUR CHOISIR L'ENDROIT DU CIEL OÙ ILS IRAIENT S'INSTALLER.

LA LUNE, COMME ENDROIT LE PLUS PROCHE, FUT TOUT DE SUITE PROPOSÉE ET TOUT DE SUITE REJETÉE COMME ENDROIT TROP HUMIDE.

IL FAUT RAPPELER QU'À L'ÉPOQUE, LA LUNE ÉTAIT ENTIÈREMENT RECOUVERTE D'EAU ET QUE C'EST SEULEMENT L'ÉVAPORATION COMPLÈTE DE CELLE-CI QUI LUI A DONNÉ L'ASPECT DE SÈCHERESSE QU'ELLE PRÉSENTE AUJOURD'HUI.

VÉNUS FUT ENSUITE ENVISAGÉE.

MAIS LES CHEFS DE GUERRE SE RAPPELÈRENT QU'ILS RISQUAIENT D'Y RETROUVER

UNE TRIBU DE SAXONS QUI AVAIT QUITTÉ LA TERRE QUELQUES DÉCENNIES AUPARAVANT À LA SUITE DE VEXATIONS INTOLÉRABLES. LA FUSÉE QU'ILS AVAIENT CONSTRUITE N'AVAIT PAS DÙ POUVOIR LES EMmener BIEN LOIN EN RAISON DE L'ÉTAT DES CONNAISSANCES TECHNIQUES D'ALORS ET DE LA FATIGUE QU'IMPOSE À DES UNITAMBISTES DE FRAÎCHE DATE UN LONG VOYAGE À BORD D'UNE FUSÉE À PÉDALES.

POUR LES MÊMES RAISONS DE PROXIMITÉ TROP IMMÉDIA-

TOUT, COURANTS D'AIR SOURNOIS, CIEL NUAGEUX, PRÉVISIONS POUR LA PÊCHE ET LA NAVIGATION CÔTIÈRE : 50 MILLIBARS, ROTATION CONTRARIÉE PAR UN CENTRE DE GRAVITÉ VARIABLE, TROUS NOIRS PRESQUE BLANCS (COULEURS DE LA PEAU DE JUPITER) DONC TRÈS DANGEREUX, SURFACE COUVERTE PAR ENDRÔITS DE PUSTULES GONFLANTES CREVANT À TOUT INSTANT, D'URTICAIRE PAR AUTRES ENDRÔITS À LA BASE DU DÉSAJAXE DU CENTRE DE GRAVITÉ - JUPITER, POUR POUVOIR SE GRATTER, A

JUPITER, DONT LES BRUITS DE FONCTIONNEMENT SONT DÉJÀ QUASIMENT INSOUTENABLES POUR UN CHRÉTIEN NORMAL, COMME DÉJÀ VAGUEMENT ÉVOQUÉ PLUS HAUT, LES VOIT MULTIPLIÉS PAR L'ÉCHO DÉMENTIEL DE LA BÊTE SANS NOM(*) ET ENRICHIS DES SONS QUE SON OREILLE DIABOLIQUE VA RECUEILLIR DANS LES COINS LES PLUS CRASSEUX DE L'UNIVERS.

ET IL Y EN A PLUS QU'ON NE LE CROIT.

EN ME RELISANT, JE VOIS QUE JE ME SUIS LAISSÉ EMPORTER PAR LA FORCE DE PERSUASION DU PRÉSENT, CE QUI POURRAIT LAISSER CROIRE QUE LE PARTOUZZAR EXISTE ENCORE. ET LES SCIENTIFIQUES DE SE GAUSSER.

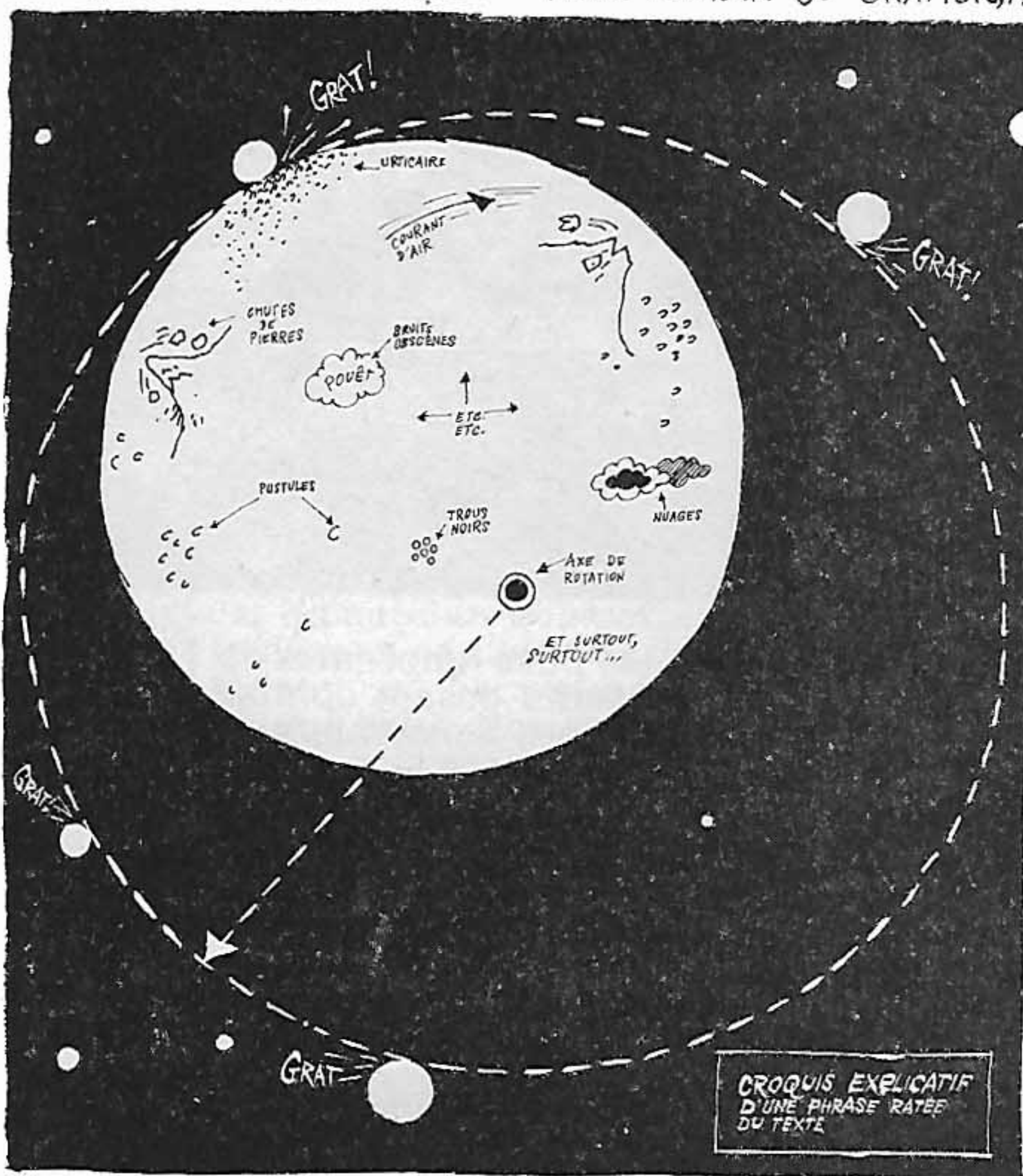
NON, MESSIEURS, LE PARTOUZZAR N'EXISTE PLUS. MAIS À QUI LA FAUTE ? QUI L'A TUÉ ? SÛREMENT PAS LES MOIGNONS QUI, APRÈS RÉFLEXION, PENSERAIENT QU'IL NE FAISAIT PAS BON VIVRE SUR JUPITER. LE PARTOUZZAR EST MORT DE VIEILLESSE EN 1212, EN IMITANT LE CRI DE L'ÂME BIEN LUBRIFIÉE QUI QUITTE BRUSQUEMENT SON REFUGE DORÉNAVANT ENCOMBRANT, CE SLURPGL SI CARACTÉRISTIQUE.

DERNIER PIED DE NEZ À LA MORALE DIVINE OU RAUQUEMENT TARDIF ET SUSPECT À LA FOI CHRÉTIENNE ? TENTEZ DE RÉPONDRE À CES QUESTIONS, MESSIEURS LES SAVANTS GAUSSEURS, PUISQUE VOUS ÊTES SI MALINS.

LES PROGRÈS DE LA SCIENCE DEPUIS L'ÉPOQUE HÉROÏQUE DES FUSÉES À PÉDALES ÉTAIENT ALLÉS DANS UN SENS MALHEUREUSEMENT GÉNANT POUR WINBRORD ET SES SUJETS.

PRIVÉS D'UNE MAIN, LES MOIGNONS RAMÈRENT AVEC D'INFINIES DIFFICULTÉS.

ILS ARRIVÈRENT SUR SATURNE HORS D'ÉTAT DE SE DÉFENDRE. LORSQUE LE SA LAUPARDAS DE SATURNE IMITA LE BRUIT DE LA HACHE QUI COUPE UNE MAIN, ILS NE PURENT SE BOUCHER QU'UNE OREILLE À LA FOIS ET PÉRIRENT DANS D'ATROCES SOUFFRANCES.



TE, MERCURE ET MARS FURENT ÉCARTÉES.

WINBRORD QUI, EN TANT QU'AUTEUR DE LA RÉPLIQUE QUI AVAIT CÔTÉ À TOUT LA BLATION D'UNE PARTIE DU BRAS S'ÉTAIT DÉCLARÉ CHEF DE L'EXPÉDITION ET ROI DES MOIGNONS, SUGGÉRA JUPITER.

JUPITER SE TROUVAIT AU HUITIÈME SIÈCLE À PEU PRÈS DANS LE MÊME ÉTAT QUE DE NOS JOURS: GUÈRE RELUISANT.

LUMIÈRE FAIBLARDE, ROCHERS QUI DÉGRINGOLENT DE PAR-

DÉPLACÉ SON AXE DE ROTATION DE MANIÈRE À CE QUE LA PERTURBATION ENGENDRÉE SUR SA TRAJECTOIRE DE REVOLUTION L'AMÈNE À SE FROTTER QUOTIDIENNEMENT CONTRE SES SATELLITES - GAZ EN SCIURE DE BOIS QUI ÉTOUFFENT, BRUITS OBSCÈNES, MAIS SURTOUT, PRINCIPALE DIFFICULTÉ NATURELLE DE LA PLANÈTE, VÉRITABLE HONTE DE JUPITER: LE PARTOUZZAR, ENORME MONSTRE VULGAIRE, DOTÉ D'UNE OREILLE INOUVÉE ET D'UN FORMIDABLE POUVOIR D'IMITATION.

* LE NOM DE PARTOUZZAR NE LUI A ÉTÉ DONNÉ QUE TOUT RÉCEMMENT.

La TV, quand elle veut, elle peut ! La preuve, la période des fêtes 78/79. Un long métrage fort estimable des Fleischer, « Gulliver Travels », « Les Shadoks », deux programmes de Tex Avery en janvier, et un « Tour du monde en dessin animé », présenté par Pierre Tchernia. Si ça pouvait durer comme ça toute l'année ! Enfin, le D.A., c'est bien connu, c'est pour les gosses, et c'est bien à sa place à Noël.

Un autre tour du monde du dessin animé à ne pas manquer va sortir, celui-ci en salle de cinéma. Tout d'abord à Paris, dans trois salles d'exclusivité, puis en tournée en province dans un circuit de 70 salles. Ce programme de dix courts métrages en provenance de neuf pays a pour nom « Mondocartoon ». C'est Pink Splash, c'est-à-dire Paul Dopff et Gabriel Cotto, qui en sont les instigateurs. C'est déjà à eux que l'on devait « Le nouveau cartoon à Hollywood » (voir « Charlie » n° 115), composé de films d'animation américains dont le génial documentaire *Animation pie*, de Robert Bloomberg, qui devrait figurer au programme de toutes les écoles du monde entier... Tout comme pour ce programme, Dopff et Cotto ne se contentent pas de balancer sur l'écran une suite de D.A. les uns derrière les autres mais réalisent des spots de présentation pour chacun des films, montrant en une suite de photos les auteurs au travail, le contexte dans lequel ils vivent (rien à voir, en effet, entre la Bulgarie et les U.S.A.) et leurs précédents films. Chaque intermède dure 45 secondes. On ne saurait trop féliciter les concepteurs du programme de cette initiative, excellente pour démystifier le D.A., ce cinéma à la technique mystérieuse, et familiariser le public avec ses auteurs.

WHAT'S UP DOC?

Pour les gens qui font la queue sous la pluie en attendant la projection (on fait toujours la queue sous la pluie...) a été prévu un tract présentant le spectacle avec, au dos, un petit flip-book à découper et monter soi-même... Chouchouté, le spectateur !!!

UN ARBRE MUSICAL ET L'HOMME LE PLUS PETIT DU MONDE

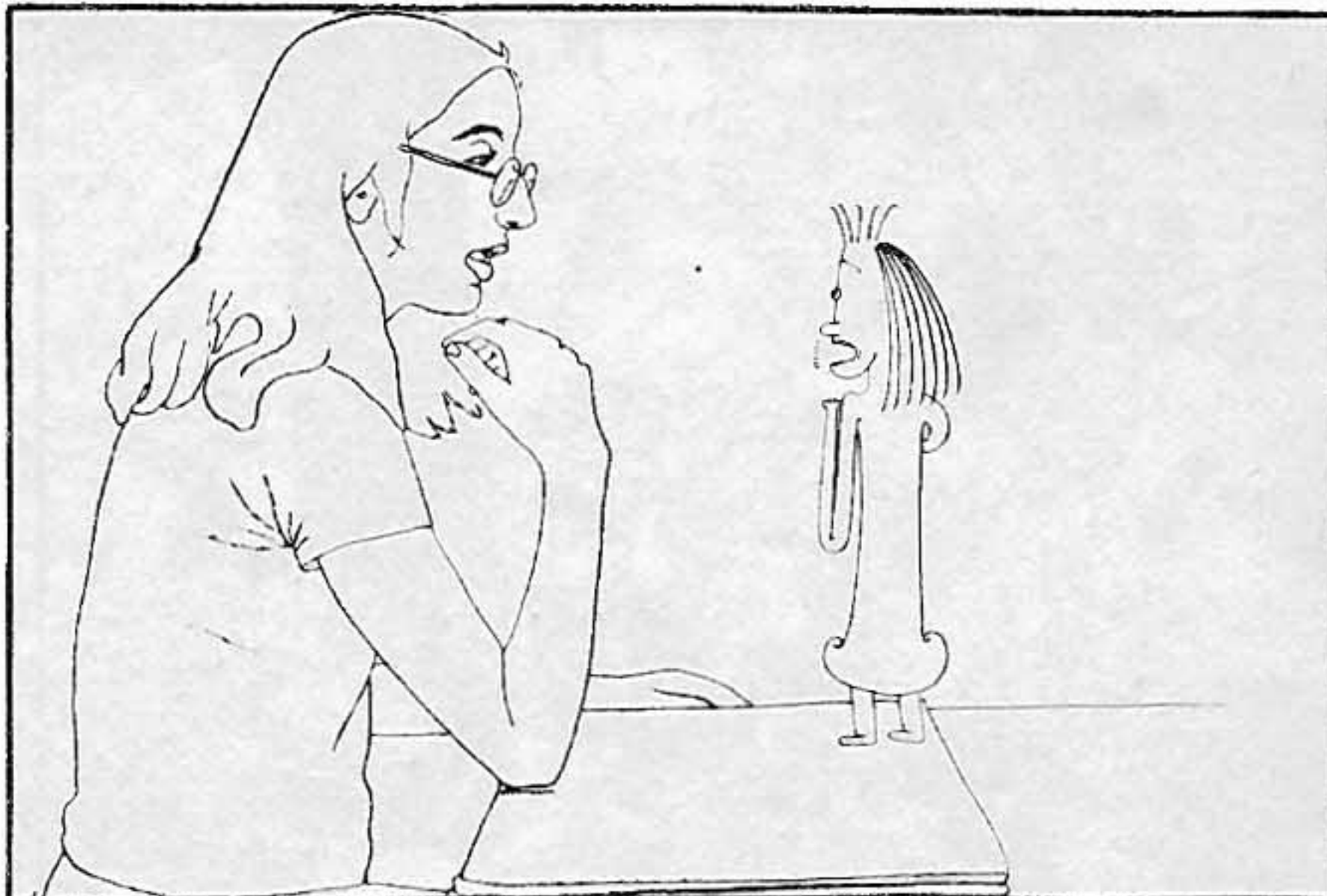
Il faut dire que les films de ce petit tour du monde sont particulièrement choisis. Ils ont tous décroché leur timbale dans un quelconque festival, et sont déjà des classiques.

Du côté de l'Europe de l'Est, on a échappé au pire : pas de films soviétiques... Mais deux films bulgares, *Hypothèse* de Anri Koulev et *L'Arbre musical* de Donny Donev. Tous les films de ce monsieur se ressemblent et sont extrêmement savoureux et jubilatoires. L'écran fourmille de petits personnages qui s'agitent dans tous les coins pour pas grand-chose, brassent de l'air et s'entrecroisent avec des gestes inefficaces au possible : il faut dire qu'ils représentent toujours les autorités administratives et bureaucratiques du pays. Le tout sur une musique guillerette, petite flûte bulgare aigrelette qui accompagne merveilleusement les entrechats des gugusses rondouillards.

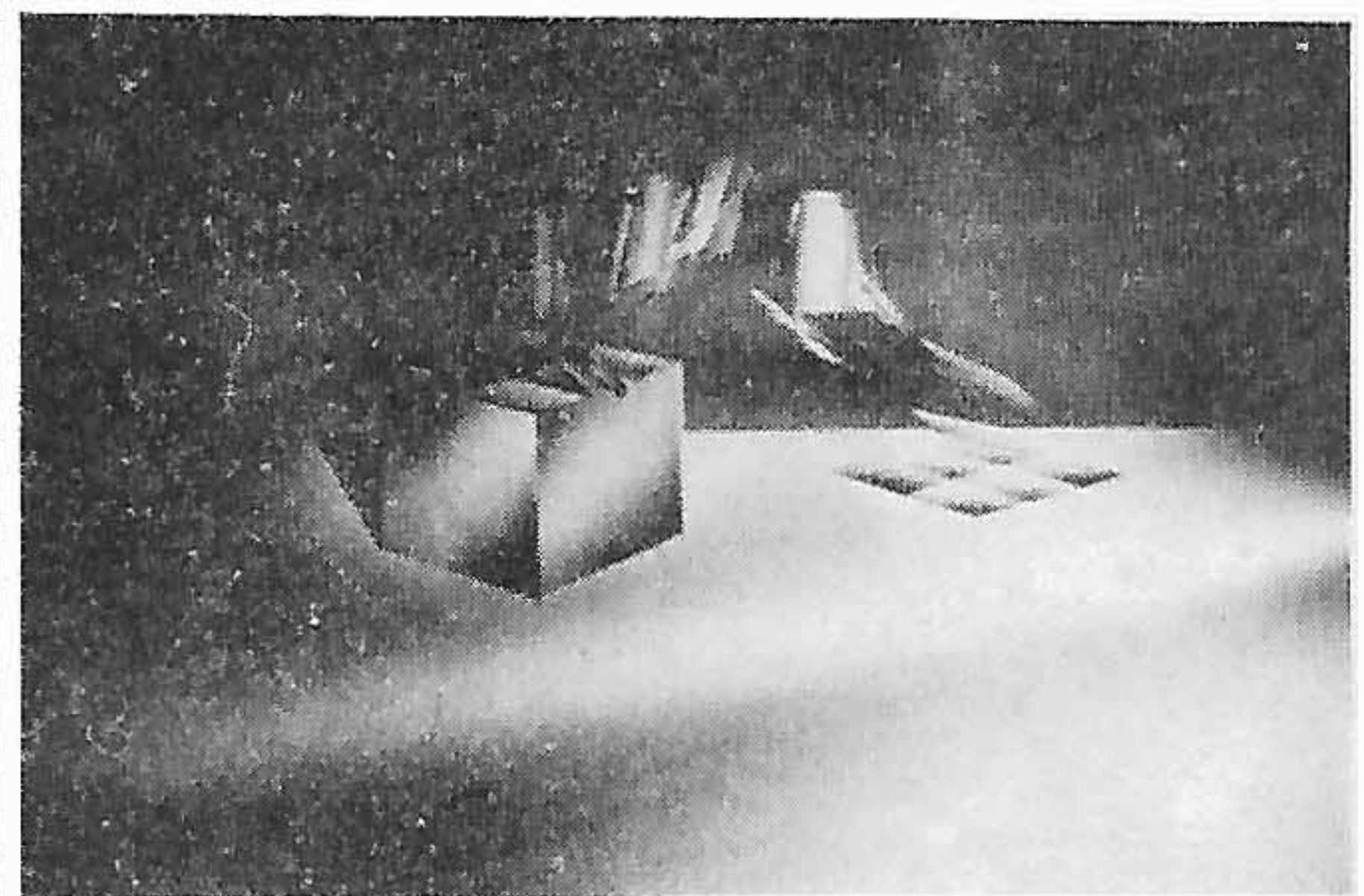
Plus près de nous, le Hollandais Paul Driessen est présent avec son génial *David*. Chef-d'œuvre de culot. Pendant la moitié du film, on ne voit que l'écran blanc tant le personnage est petit. Seule sa voix nous parvient, en anglais, avec un accent inénarrable. Quatre petits traits minables s'agitent en bas de l'écran quand David daigne enlever son chapeau pour nous montrer la longueur de ses cheveux flottant au vent, une tache rouge et ronde grossit, commentée par un irrésistible : « It's a balloon ! » ! L'émission de Pierre Tchernia comptait déjà un dessin animé de Paul Driessen, réalisé à l'Office national du film du Canada : *Une vieille boîte*.

LE DIABOLIQUE KURI ET LE FASCINANT KAMLER

Yoji Kuri, on vous en a déjà parlé (« Charlie » n° 116). Ses films sont une suite de gags, précédés d'un carton-titre. Presque du dessin d'humour, avec un minimum d'animation et un maximum d'efficacité. Question humour noir, imbattable. Chaque sketch se termine par la mort d'un homme, brûlé, noyé, électrocuté, dévoré, écrabouillé. Un vrai festival de l'horreur à lui tout seul. Un des rares cartoonists contemporains à déchaîner l'hilarité dans les salles. Son film



Pencil Booklin



Le pas

présenté dans « Mondocartoon », c'est *Manga*, ce qui signifie « dessin animé » en japonais...

Harpya, du Belge Raoul Servais, c'est un peu aussi de l'humour noir, mais beaucoup plus inquiétant et plus sophistiqué. Face à la simplicité de la mise en scène de Yoji Kuri, Raoul Servais compose et fige des images truquées, avec des photos de vrai comédien dans des décors dessinés aux couleurs dégradées.

Un autre esthète, c'est le Français Piotr Kamler (Polonais d'origine) qui nous peint et anime à l'aérographe un ballet aérien de feuilles métalliques sur une musique électro-acoustique de Bernard Parmegiani (« Le pas »), jusqu'au moment où deux de ces feuilles quittent le troupeau pour aller se frotter et s'entrelacer dans les séquences les plus sensuelles de l'histoire de l'animation !!!

UN CRAYON AUX JOUES ROSES ET LES CREATURES DE KATHY

Côté anglo-saxon, un film anglais, *Café bar*, de Alison de Vere, au scénario boule de neige (bien meilleur que son *Mr. Pascal*, présenté dans l'émission de Tchernia lui aussi...); un D.A. canadien *Why me ?* de Derek Lamb et Janet Perleman, l'histoire d'un homme qui apprend qu'il n'a plus que cinq minutes à vivre, et enfin le merveilleux *Pencil booklin* de l'Américaine Kathy Rose. Kathy Rose, dans un premier temps, s'est filmée et enregistrée en prise de vue réelle à sa table à dessin, jouant avec d'imaginaires personnages. Elle s'est ensuite redessinée en décalquant les images réelles (procédé du rotoscope), et a rajouté ses créatures fantaisistes évoluant et conversant autour d'elle. Comme très souvent chez les réalisatrices américaines

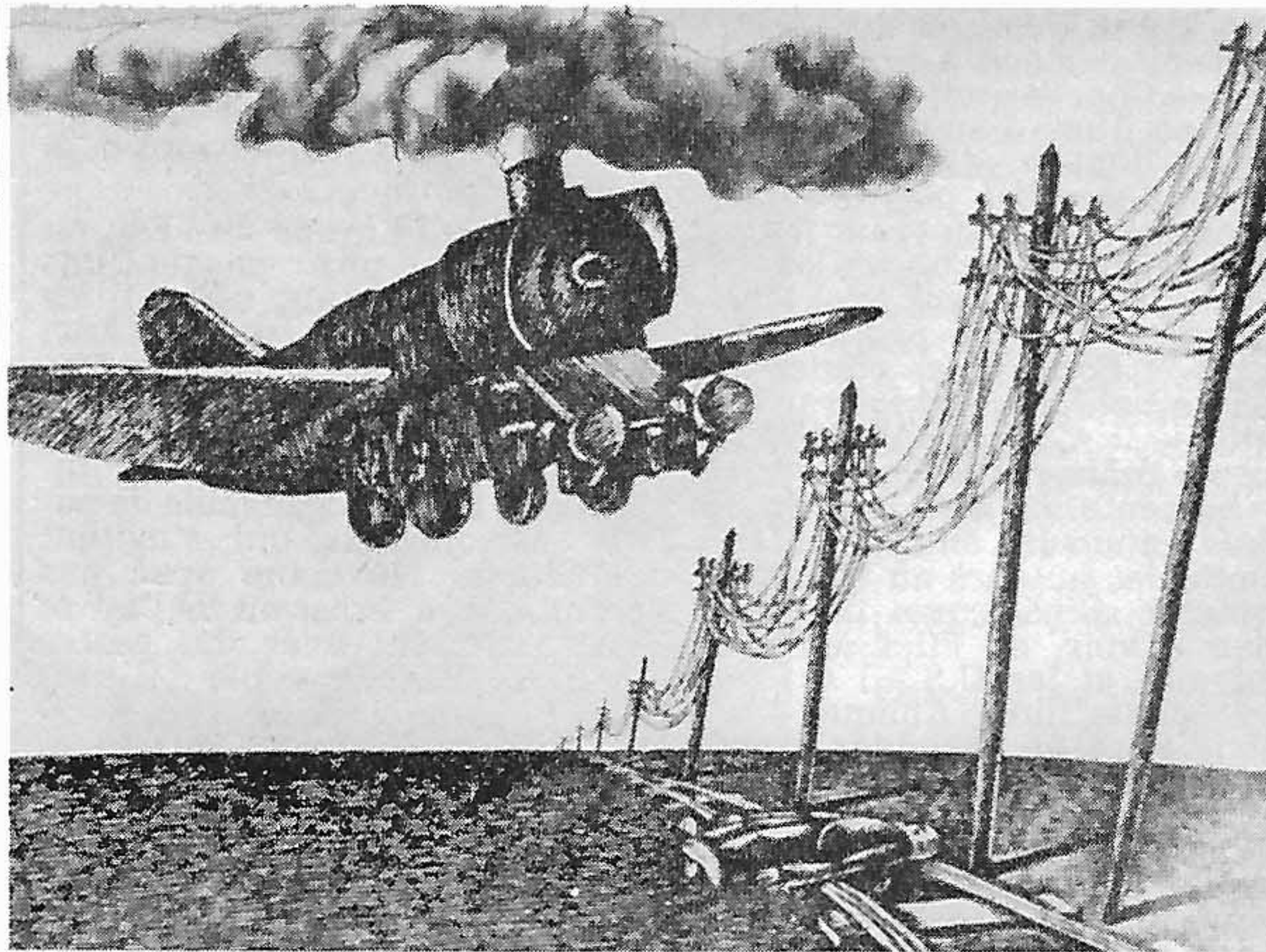
(c'est le cas notamment de Susan Pitt), Kathy Rose nous découvre tout un univers unique, qui lui est propre, irréférentiable, où chaque petit personnage, chaque intonation de voix (qu'elle fait toutes elle-même), chaque bruitage d'une stupéfiante précision, chaque fourmillement de trait, chaque métamorphose fait partie intégrante d'elle-même et ne saurait avoir été imaginé par quelqu'un d'autre, chose rare et précieuse dans le cinéma ! Quand Kathy Rose, à son tour, se transforme en personnage de dessin animé et rejoint ainsi ses créatures, le film franchit le mur et devient purement magique. Le jeu entre la créatrice et ses créatures est une des plus belles réflexions sur le cinéma d'animation qui puisse se voir. De tous les films de « Mondocartoon », *Pencil booklin* est le plus subtil, fragile, volatil. On a l'impression que la moindre imperfection de projection, rayure de copie ou craque-

ment dans la bande-son, viendrait briser le charme. C'est aussi le film le plus accompli et le plus sincère, car ne reposant pas sur une idée ou un procédé mais étant en lui-même l'image du créateur et de son œuvre.

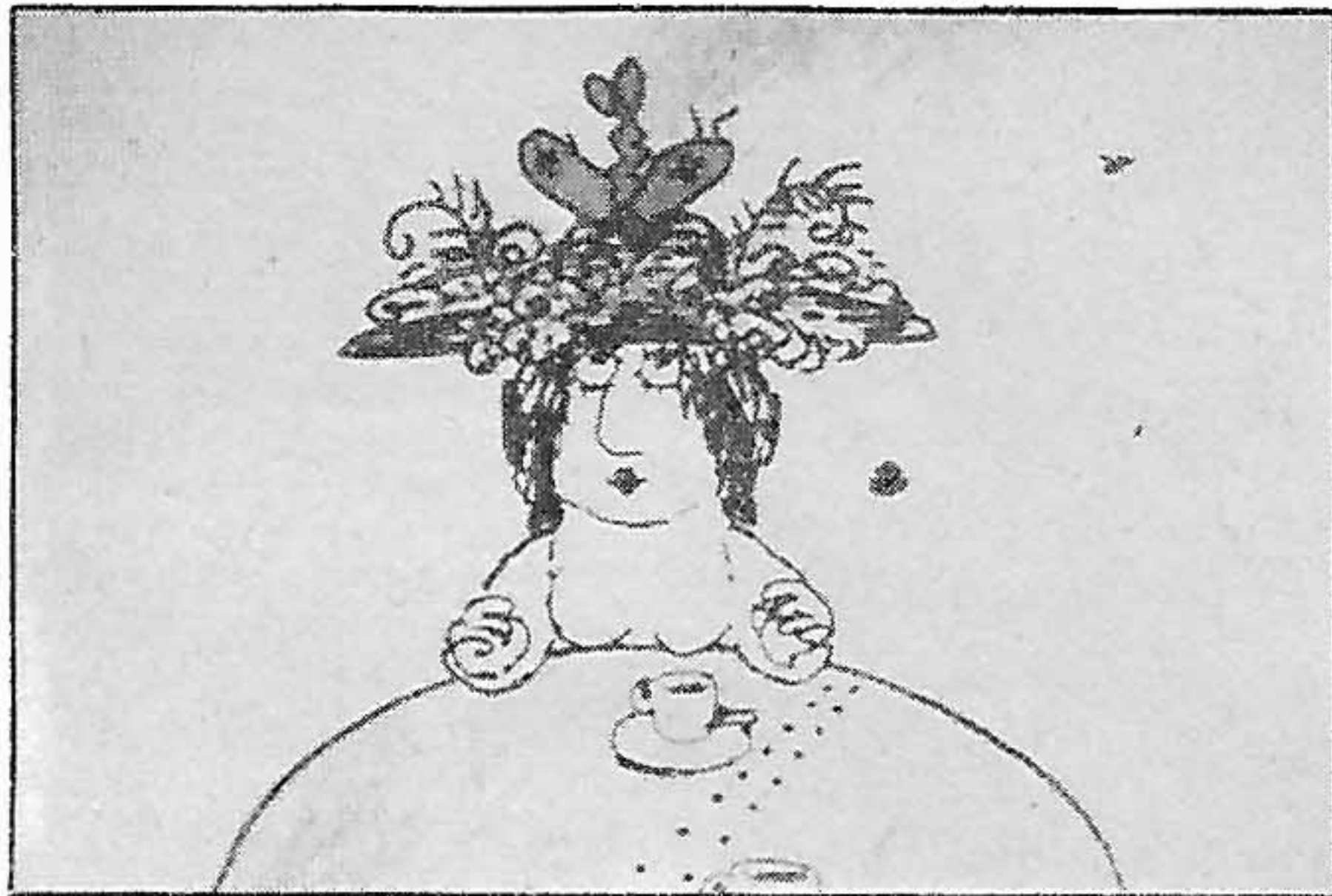
Rivoire et Carret

Mondocartoon est composé de :

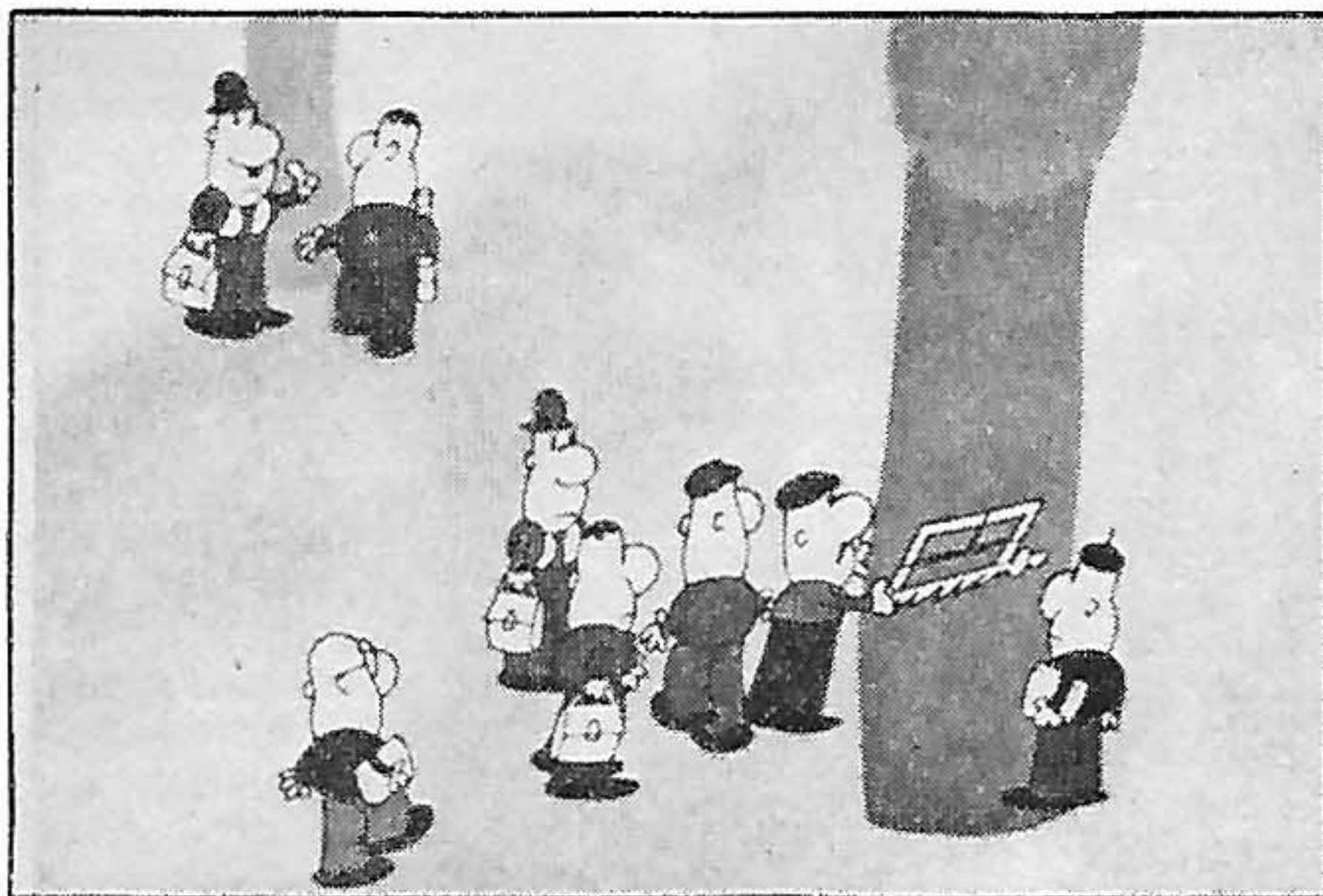
- *Pencil booklin* (Kathy Rose), U.S.A. ;
- *L'arbre musical* (Donyo Donev), Bulgarie ;
- *Café bar* (Alison de Vere), Grande-Bretagne ;
- *Le pas* (Piotr Kamler), France ;
- *Why me ?* (Derek Lamb et Janet Perleman), Canada ;
- *David* (Paul Driessen), Hollande ;
- *Harpya* (Raoul Servais), Belgique ;
- *Mangua* (Yoji Kuri), Japon ;
- *Hypothèse* (Anri Koulev), Bulgarie ;
- *Diary* (sous réserve ; Dragic), Yougoslavie.



Hypothèse



Café Bar



L'arbre musical



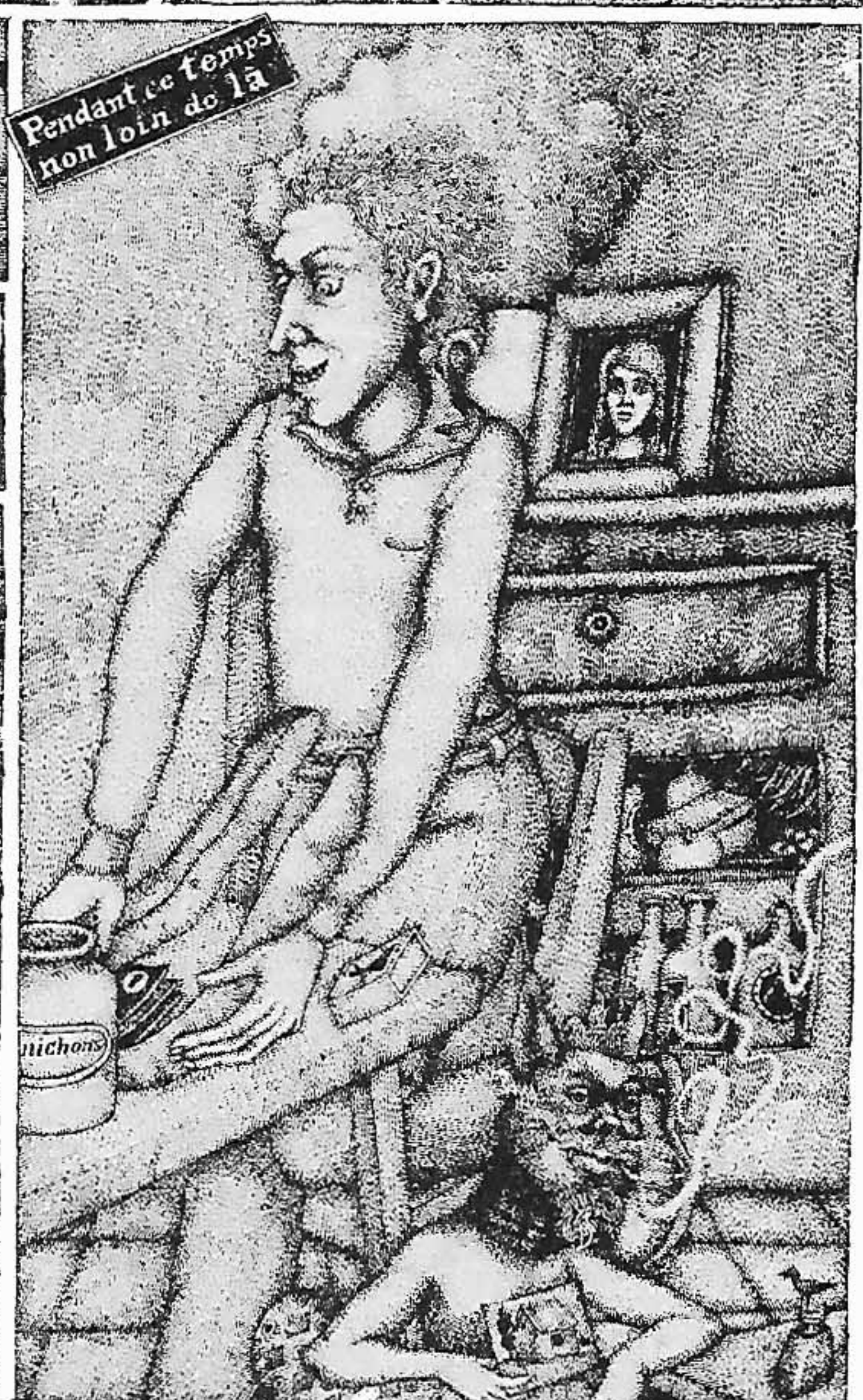
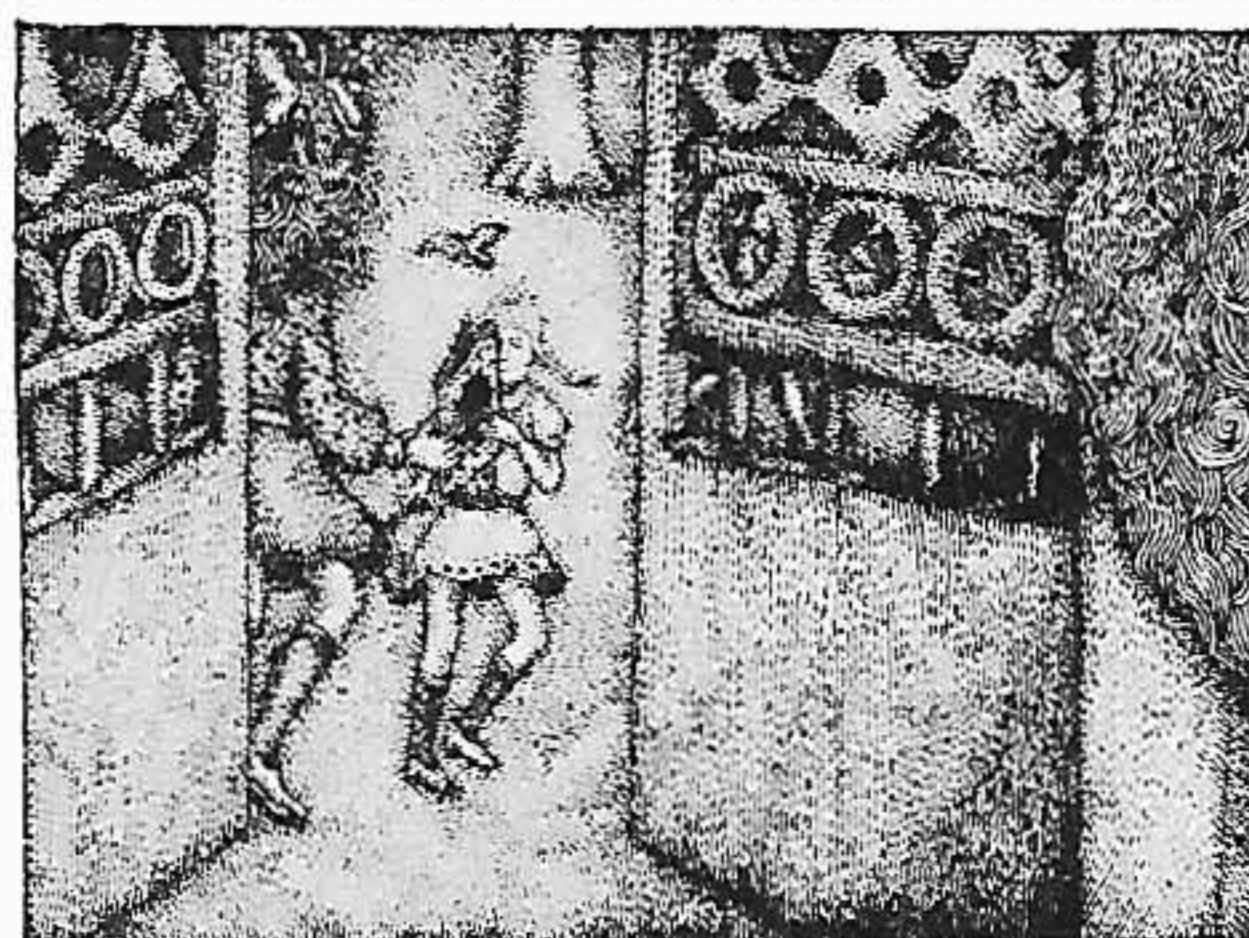
je trouve que la plupart des peintres peignent
 un tableau qui ressemble au tableau qu'ils
 auraient peint si le tableau qu'ils auraient
 voulu peindre était absolument impossible à
 peindre. - et ce que vous ne comprenez? Parce que
 moi, je ne comprends pas encore très bien, mais
 je sens que c'est juste.

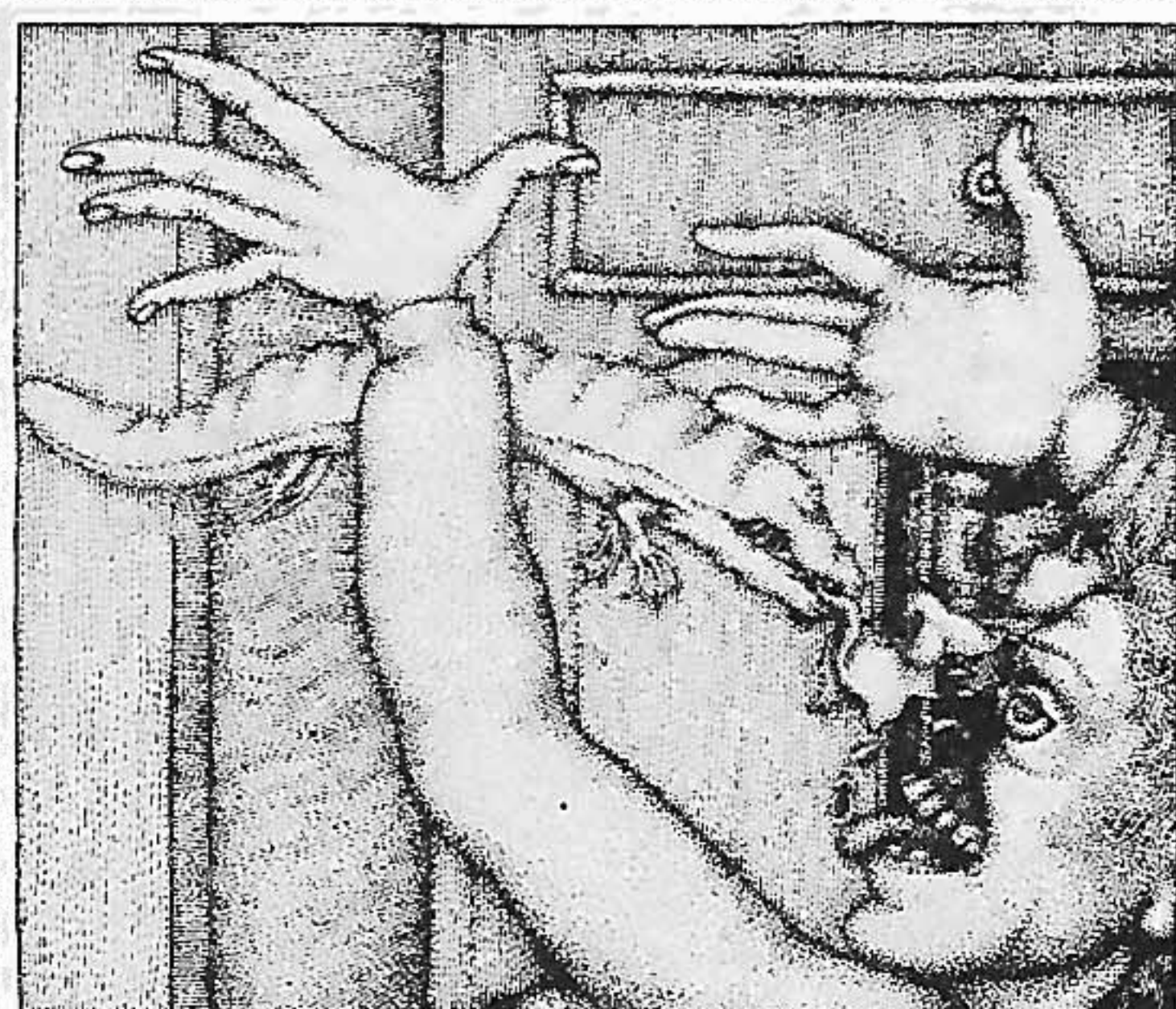
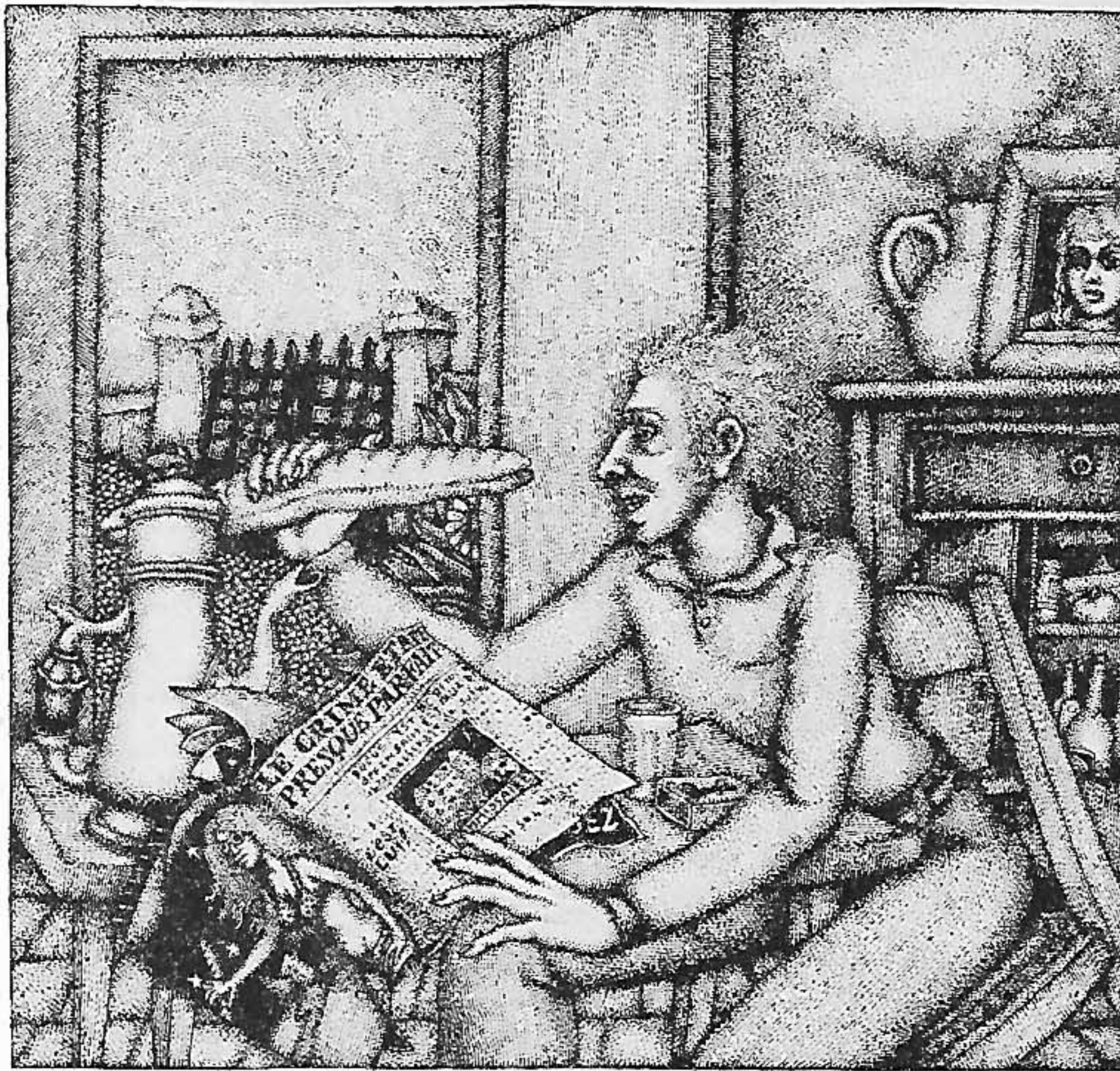
Norge. Les cornues vides. Flammarion éditeur.

Les nouvelles Aventures d'Huguette et Francine • Pierre Guitton

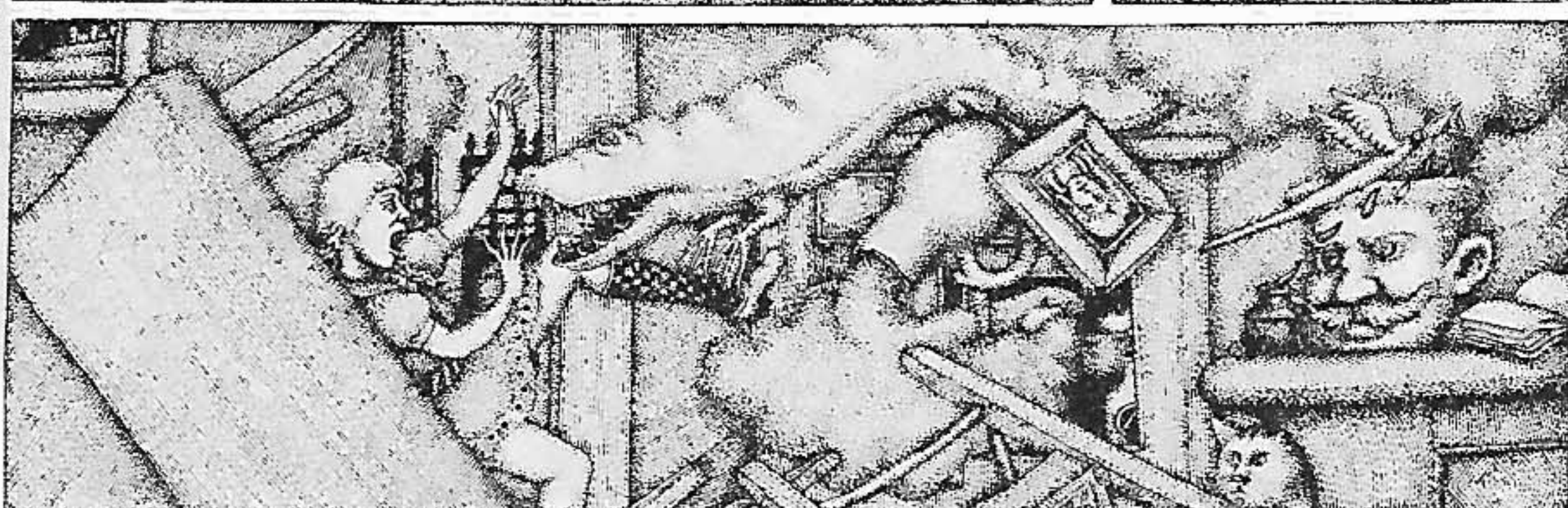
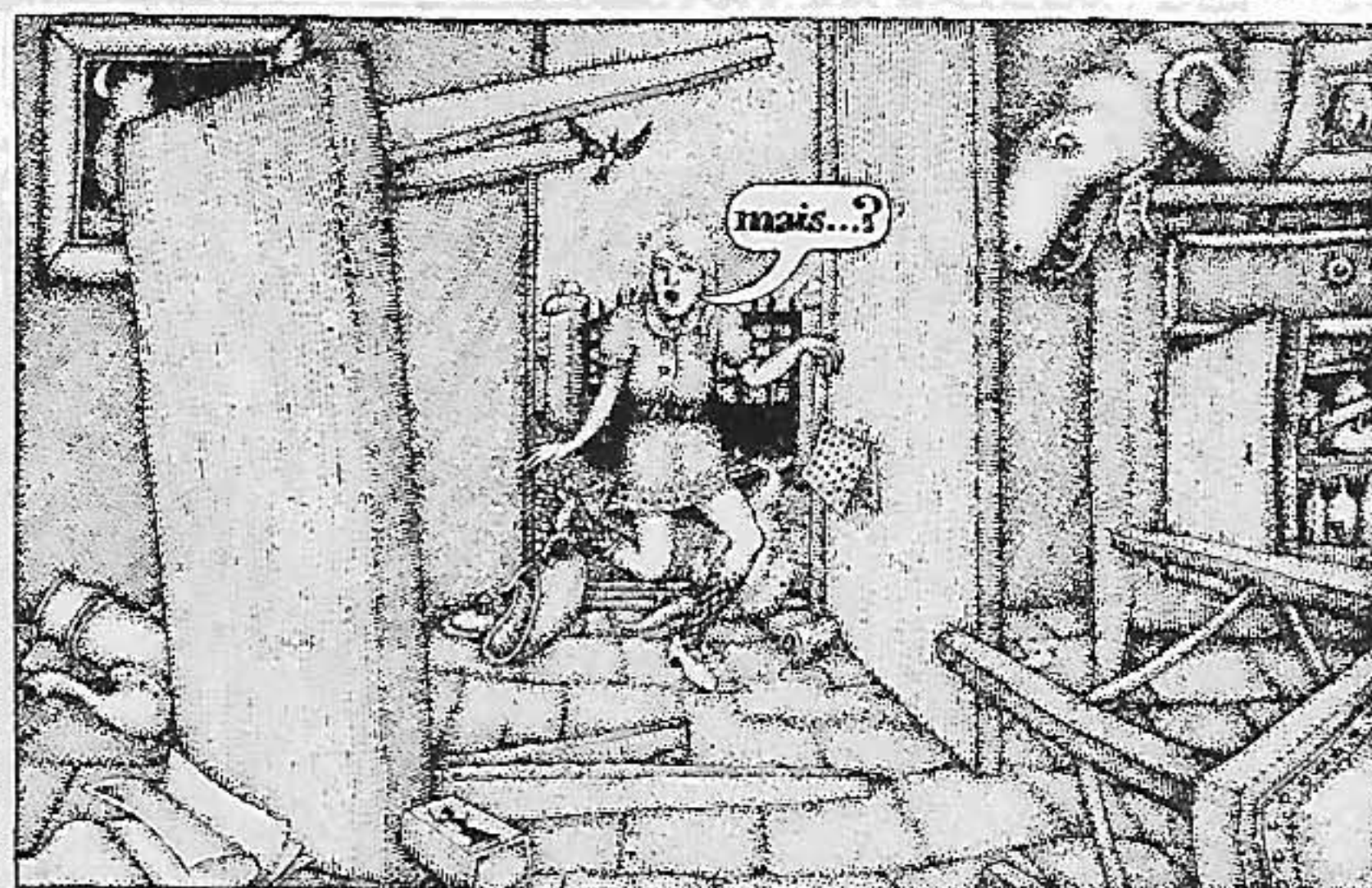
Première Partie

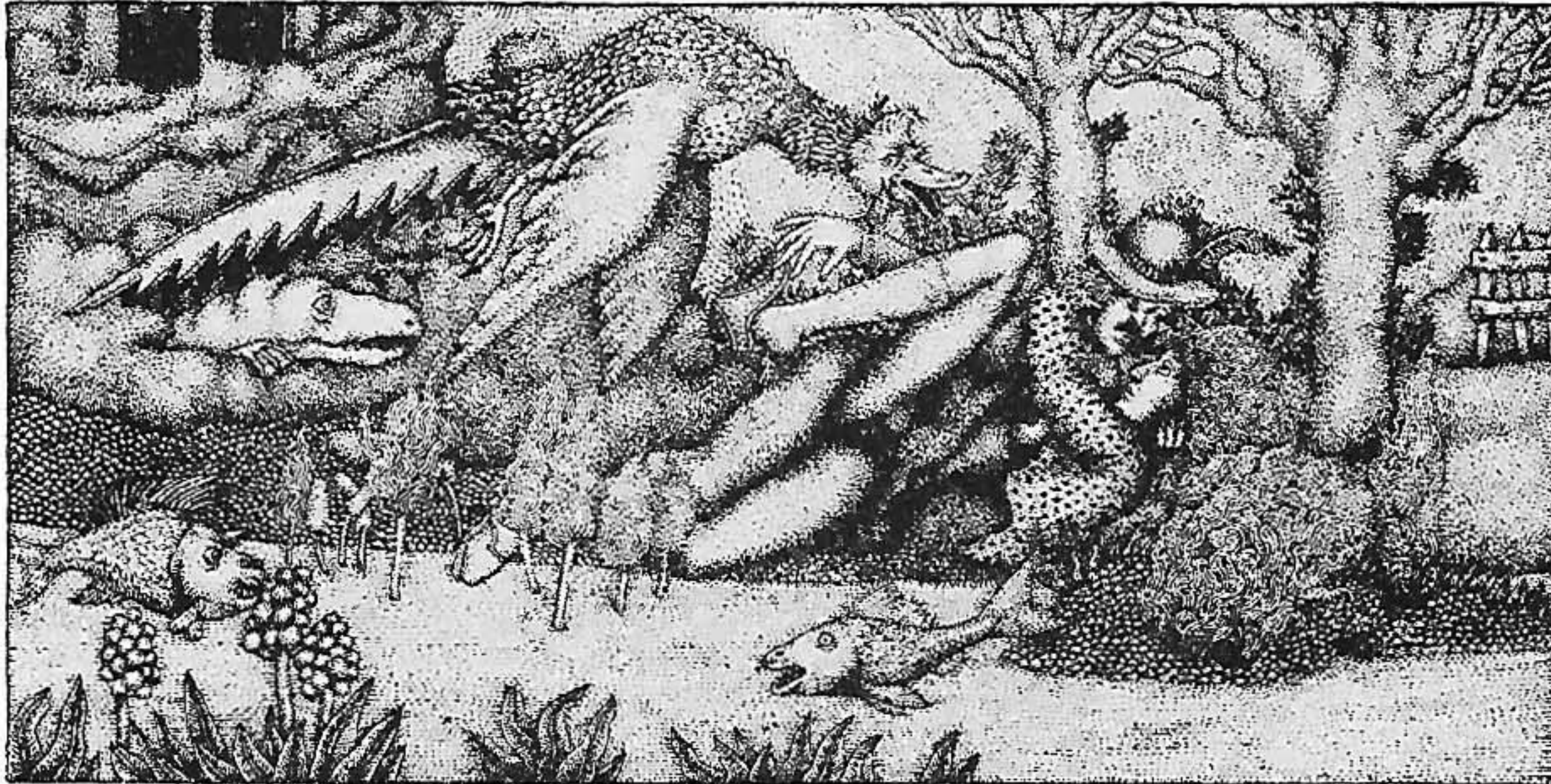
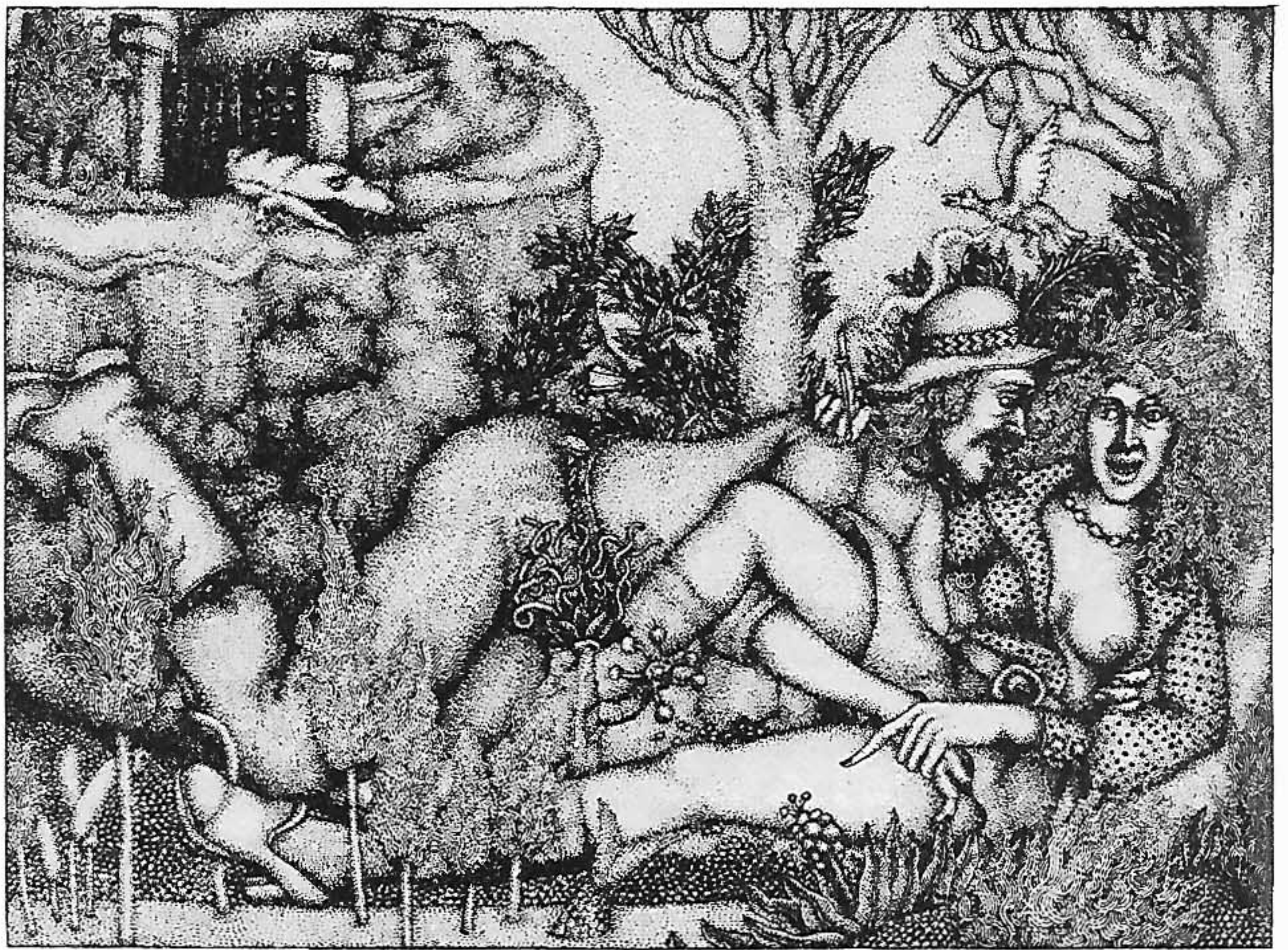
Ballade au coin d'un coin



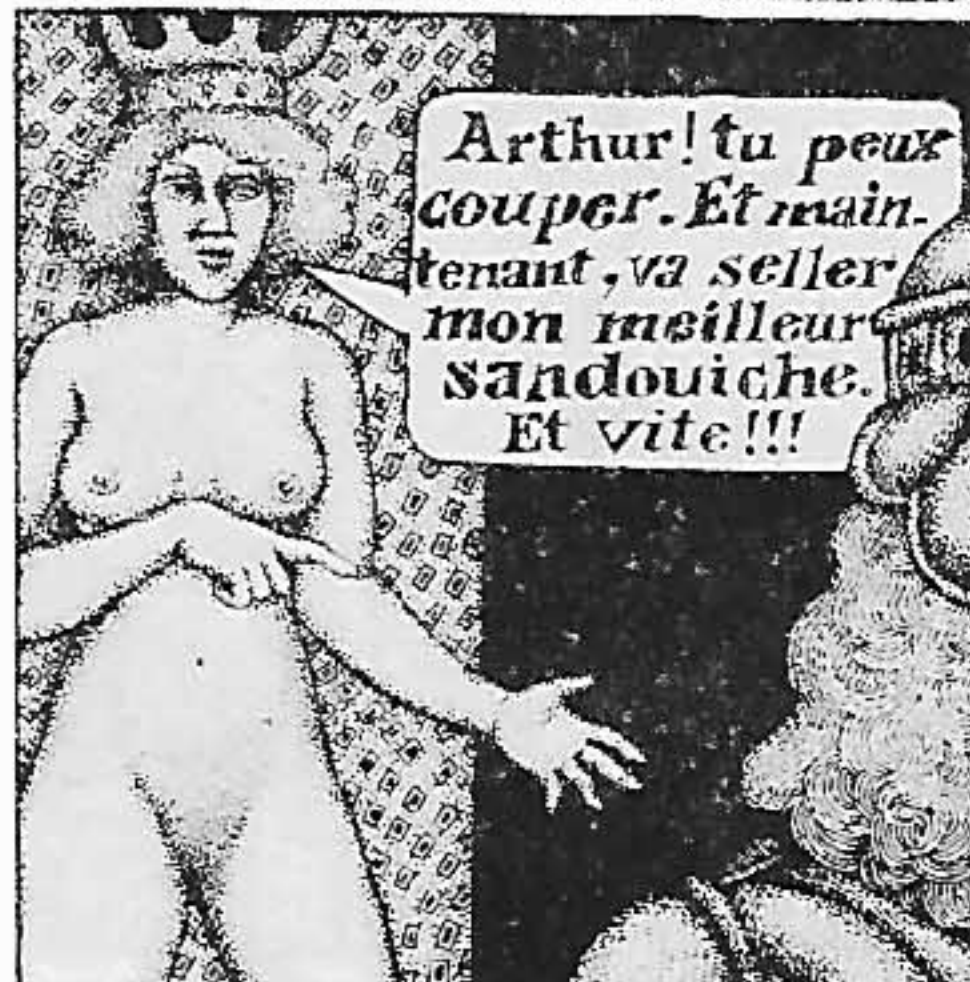
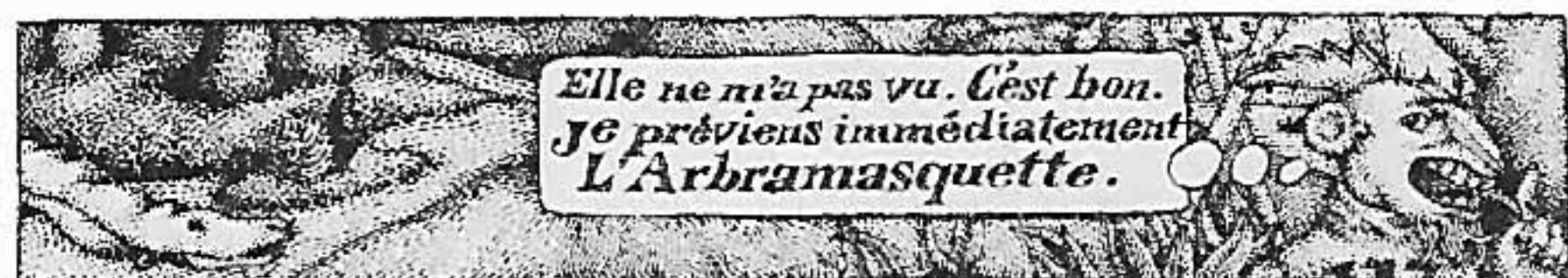


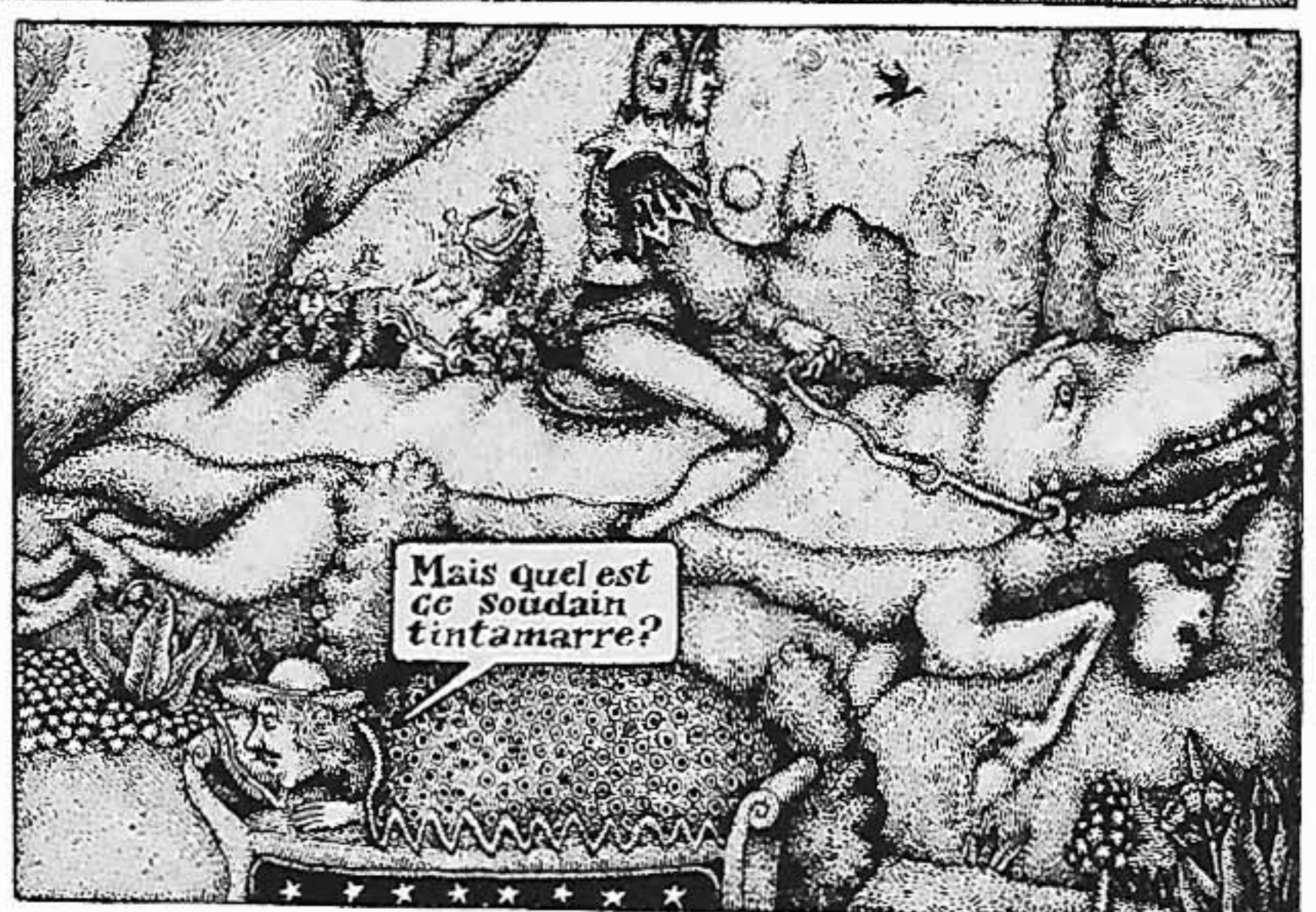
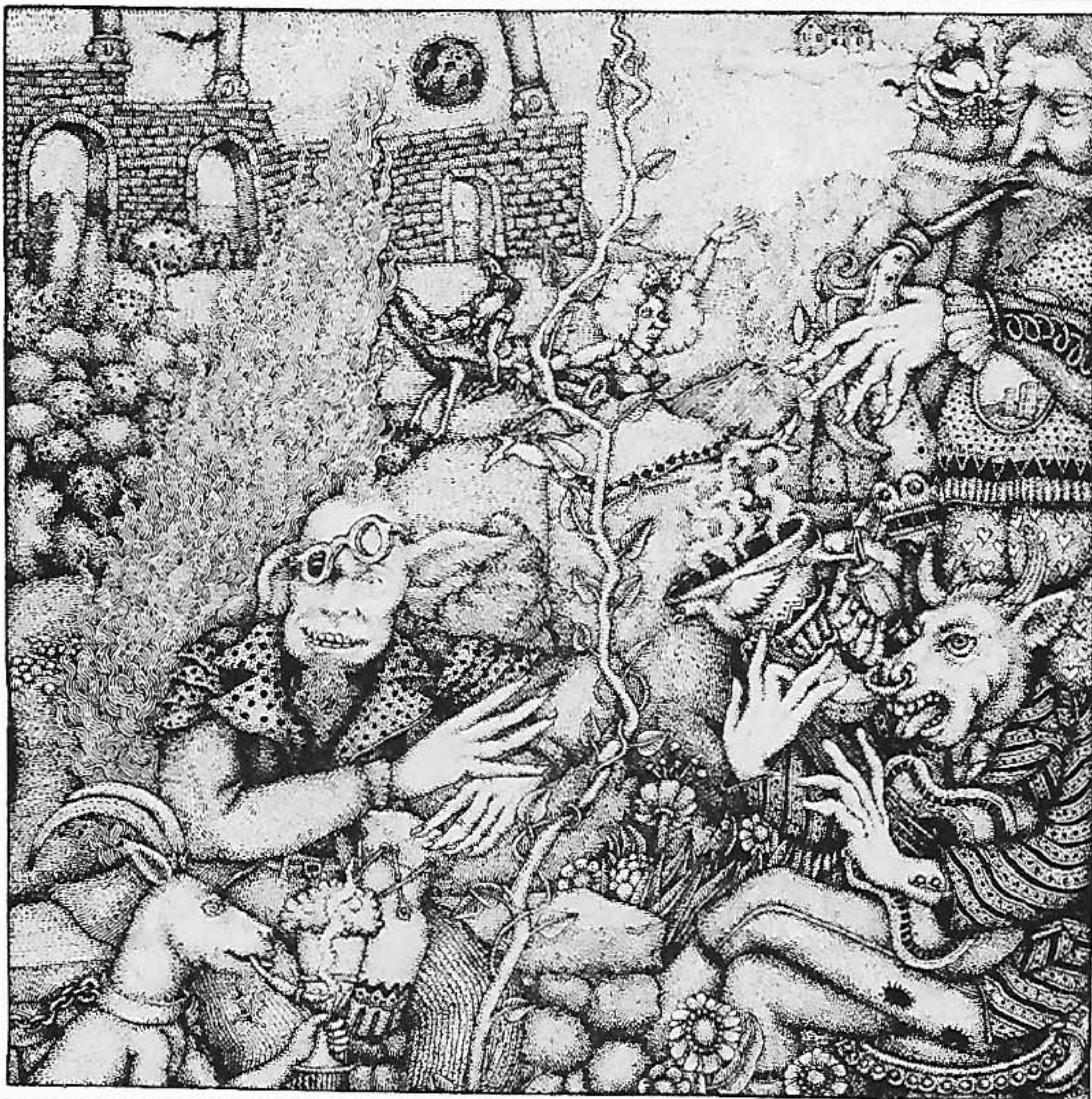
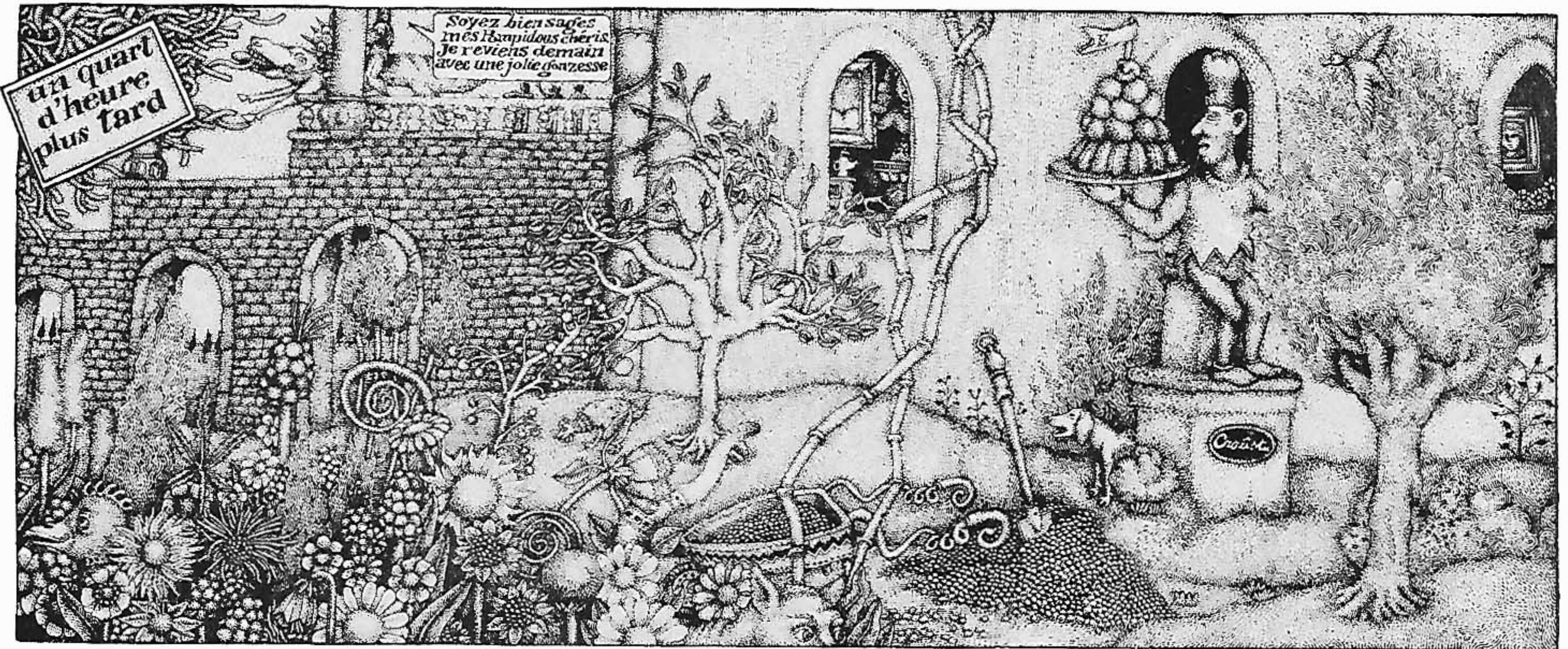
Quelques minutes plus tard





Au comble de l'effroi, affolée et comme aveuglée, Francine s'est élancée dans une direction qui lui est totalement inconnue







En ce qui concerne Arthur, j'ai étudié la question depuis longtemps. Une manipulation extrêmement simple au niveau de ses circuits électriques fera de lui en un instant le plus républicain des robots.

Quant aux pompidous, ces salopes, comme vous dites, j'en fais également mon affaire. Je connais leurs faiblesses et saurai leur faire les promesses auxquelles ils ne sauront résister. Et quand bien même ils s'en têteraient, ce qui m'étonnerait, il y aurait toujours Arthur, le robot, pour leur couper la tête. Tout est prévu, comme vous voyez.

Et maintenant, Musiciens, avez-vous des objections plus sérieuses à formuler?

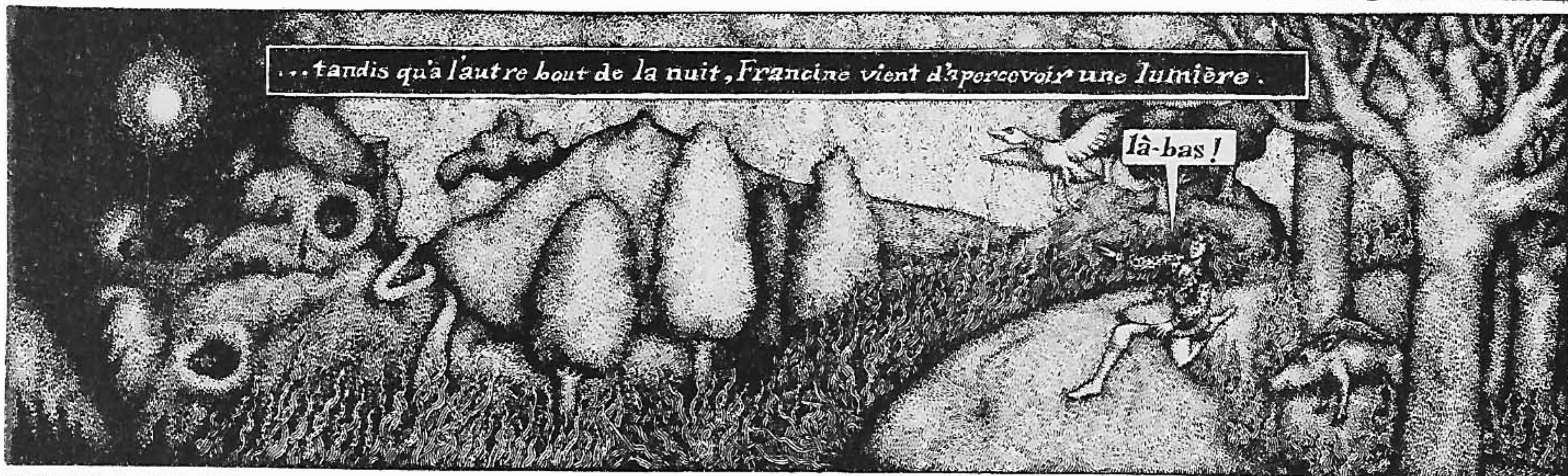
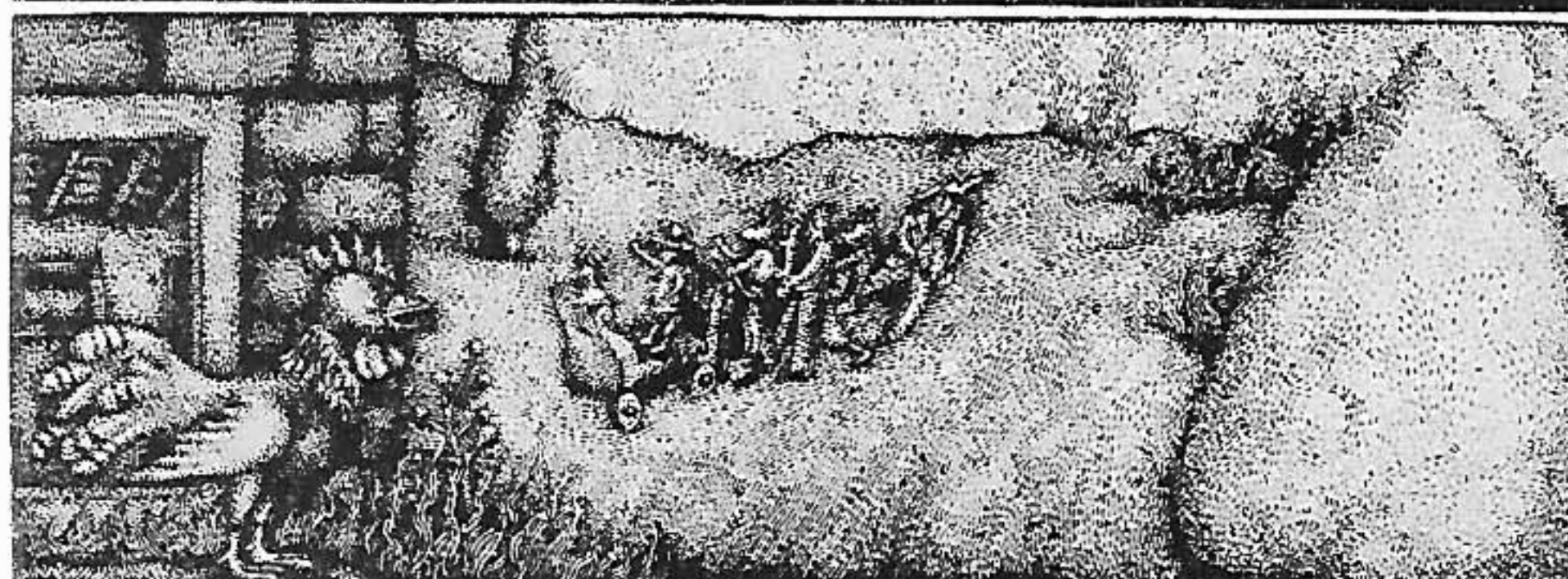


Aucune. Parfait. Ne perdons plus une seconde. Il est grand temps d'instaurer la République. Vous serez les Sinistres et je serai le Clou. EN MARCHE !!

Vive la République!
Vive le Clou Tortut !!

Pendant que l'inquiétant cortège se dirige vers le Palais aux rauques accents de la Marcélleuse...

...L'Arbramasquette Masourka à cheval sur son sandoniche s'enfonce dans la nuit profonde...



...tandis qu'à l'autre bout de la nuit, Francine vient d'apercevoir une lumière.

là-bas !



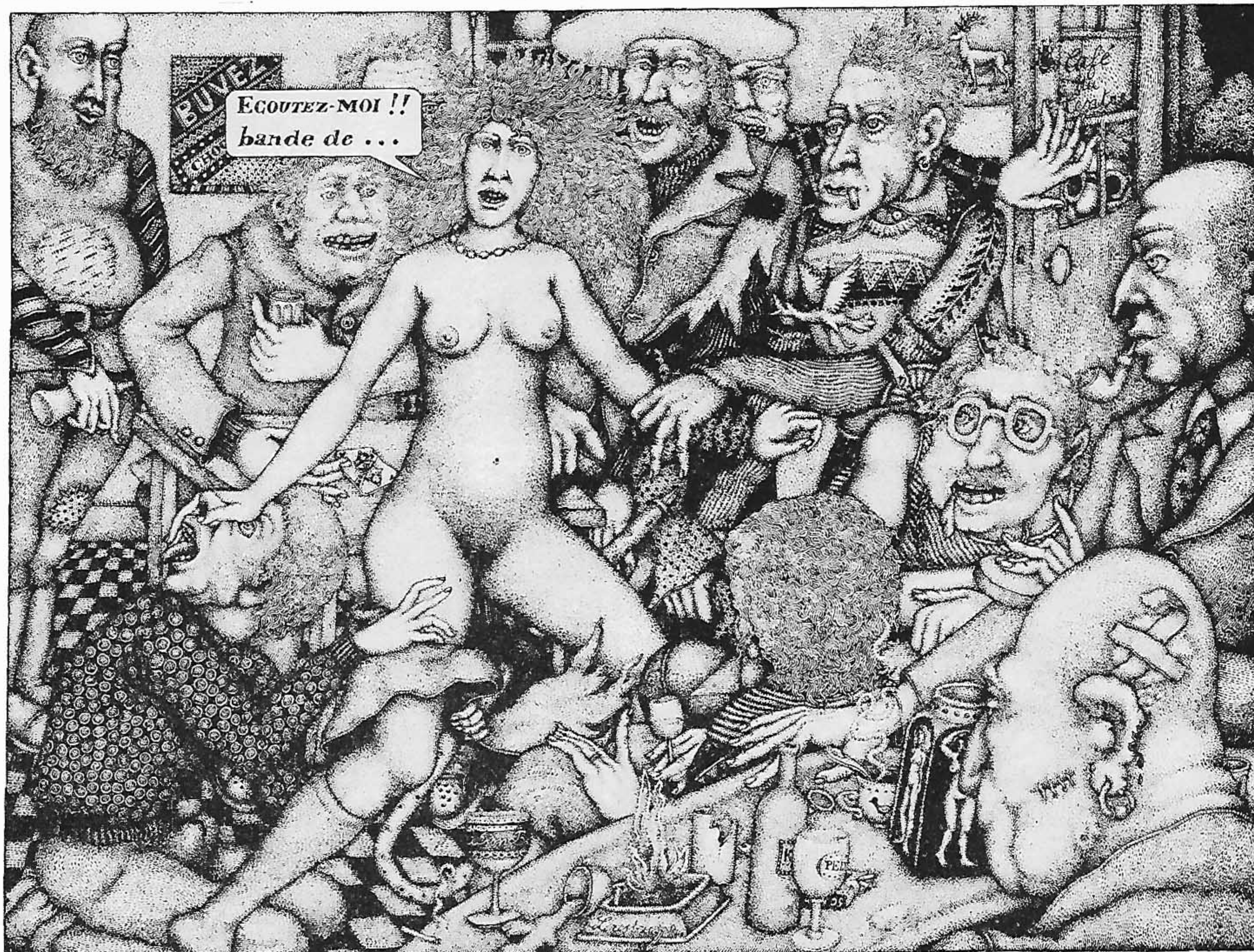
un café!

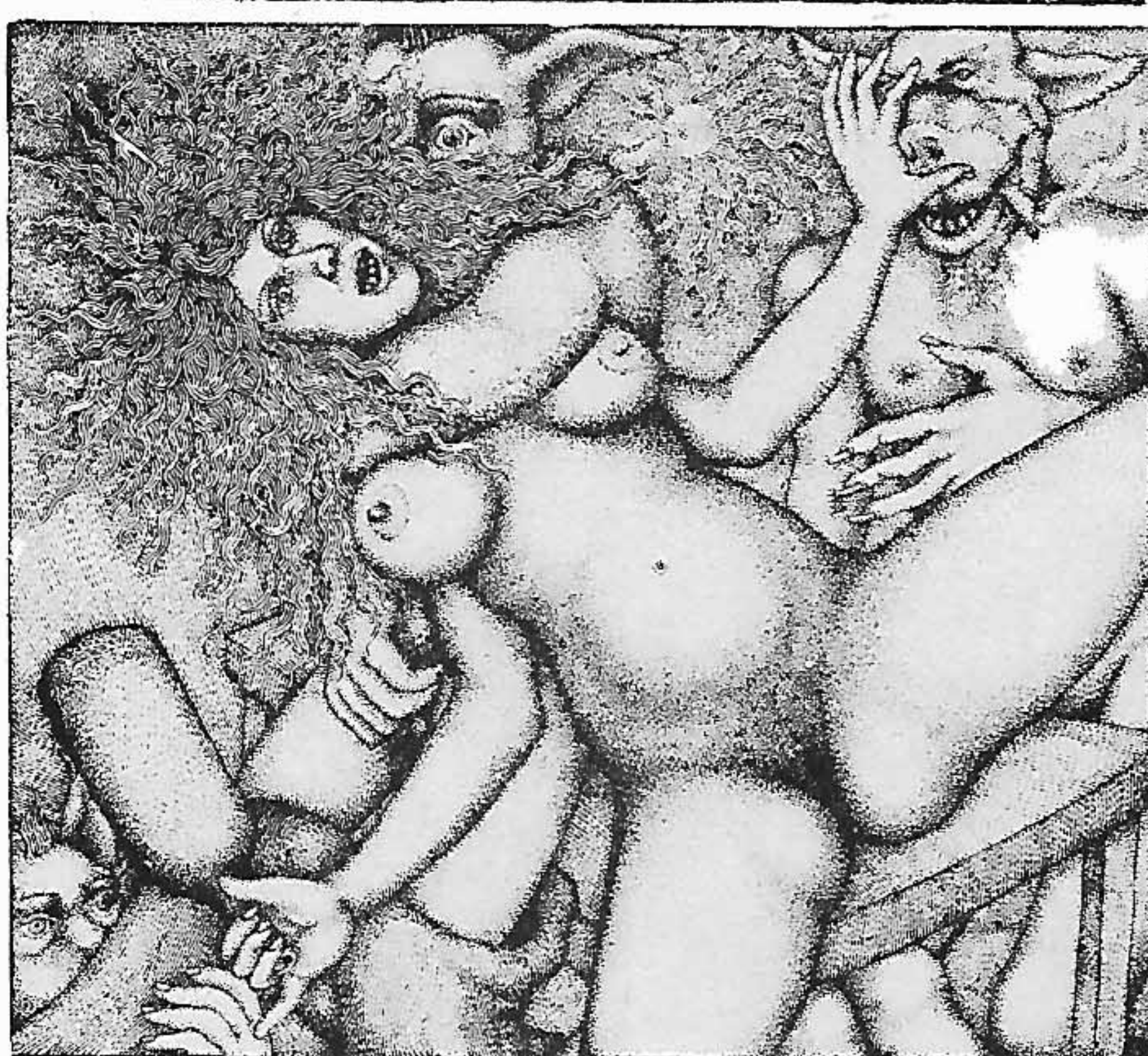
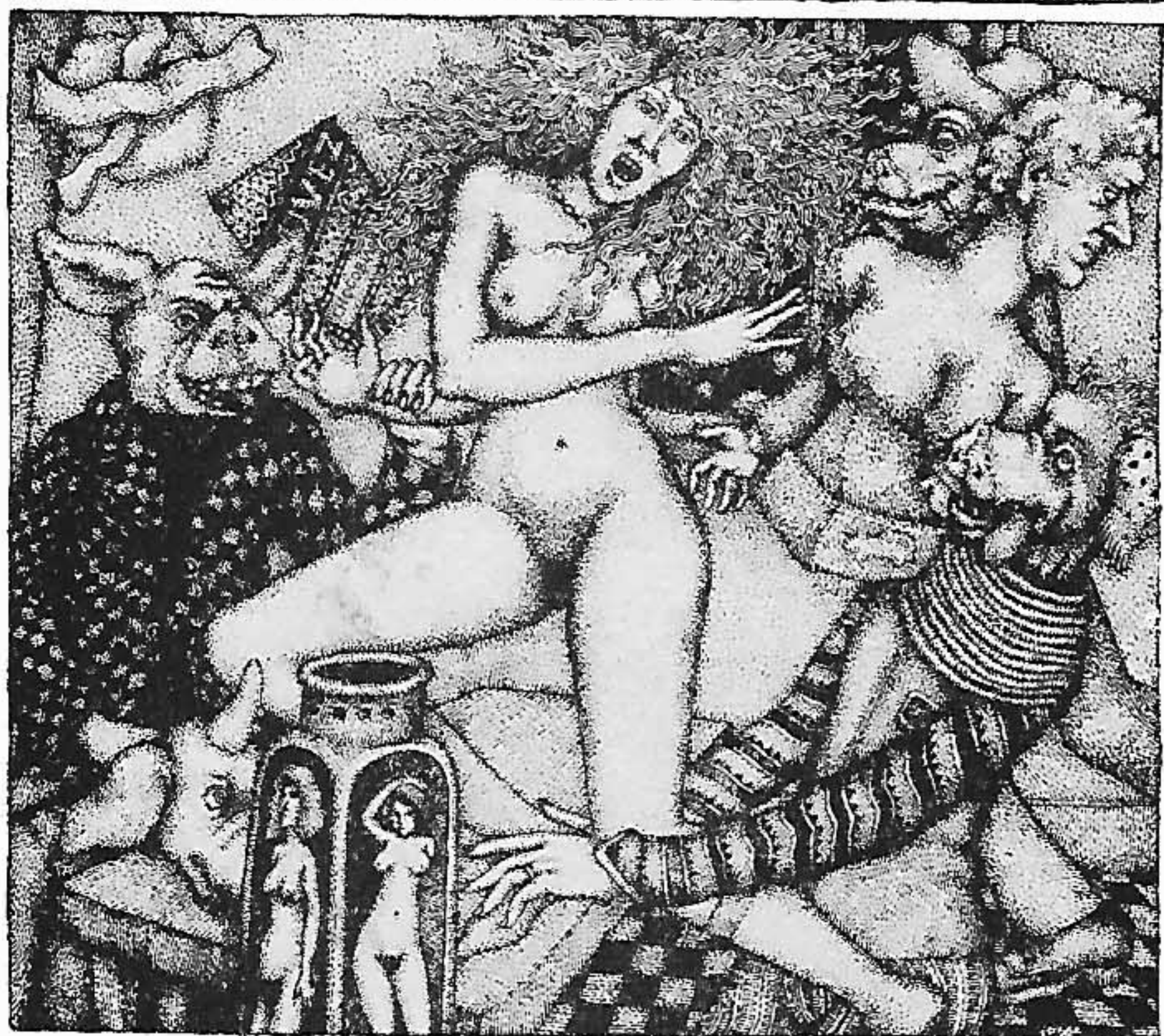
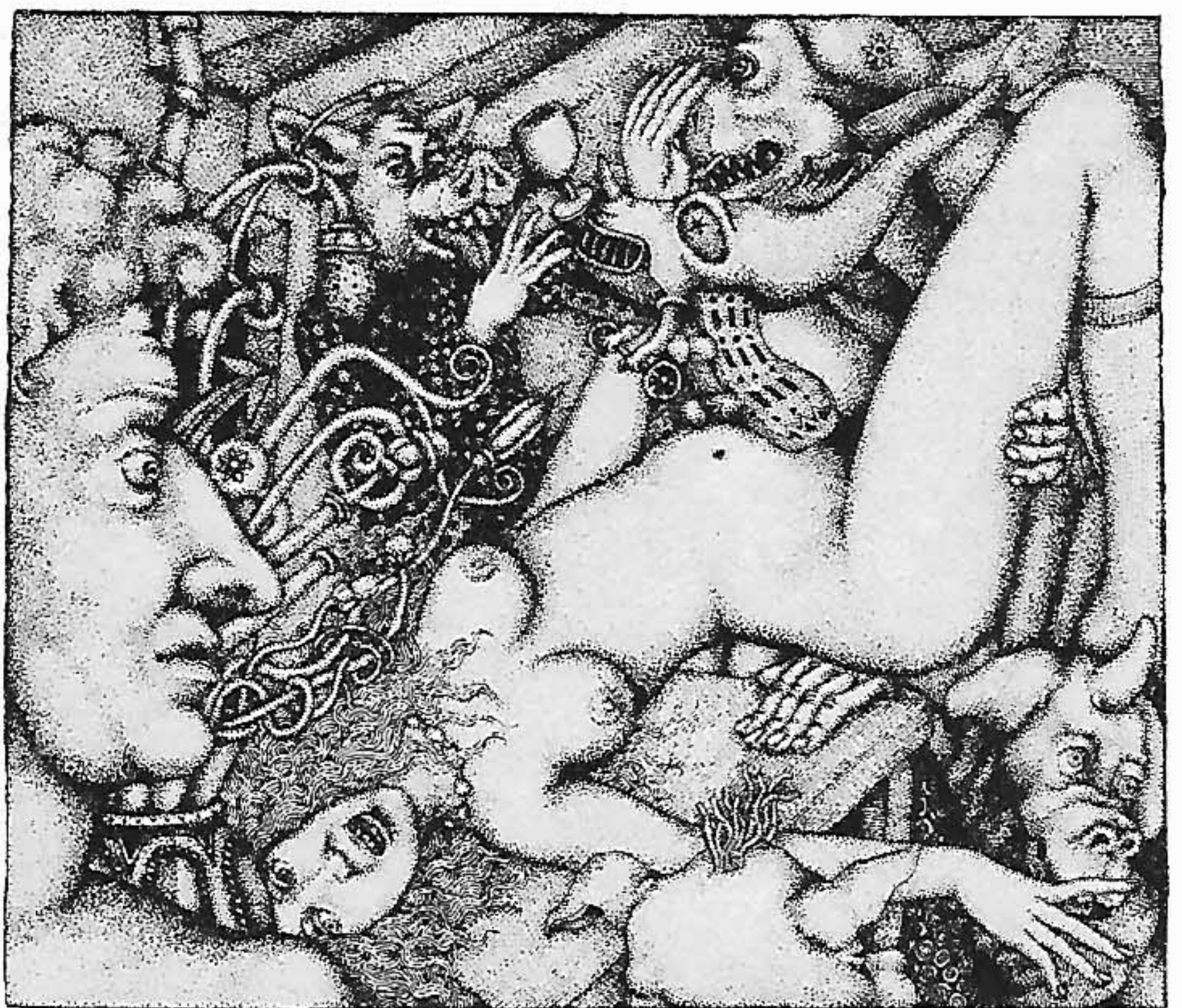
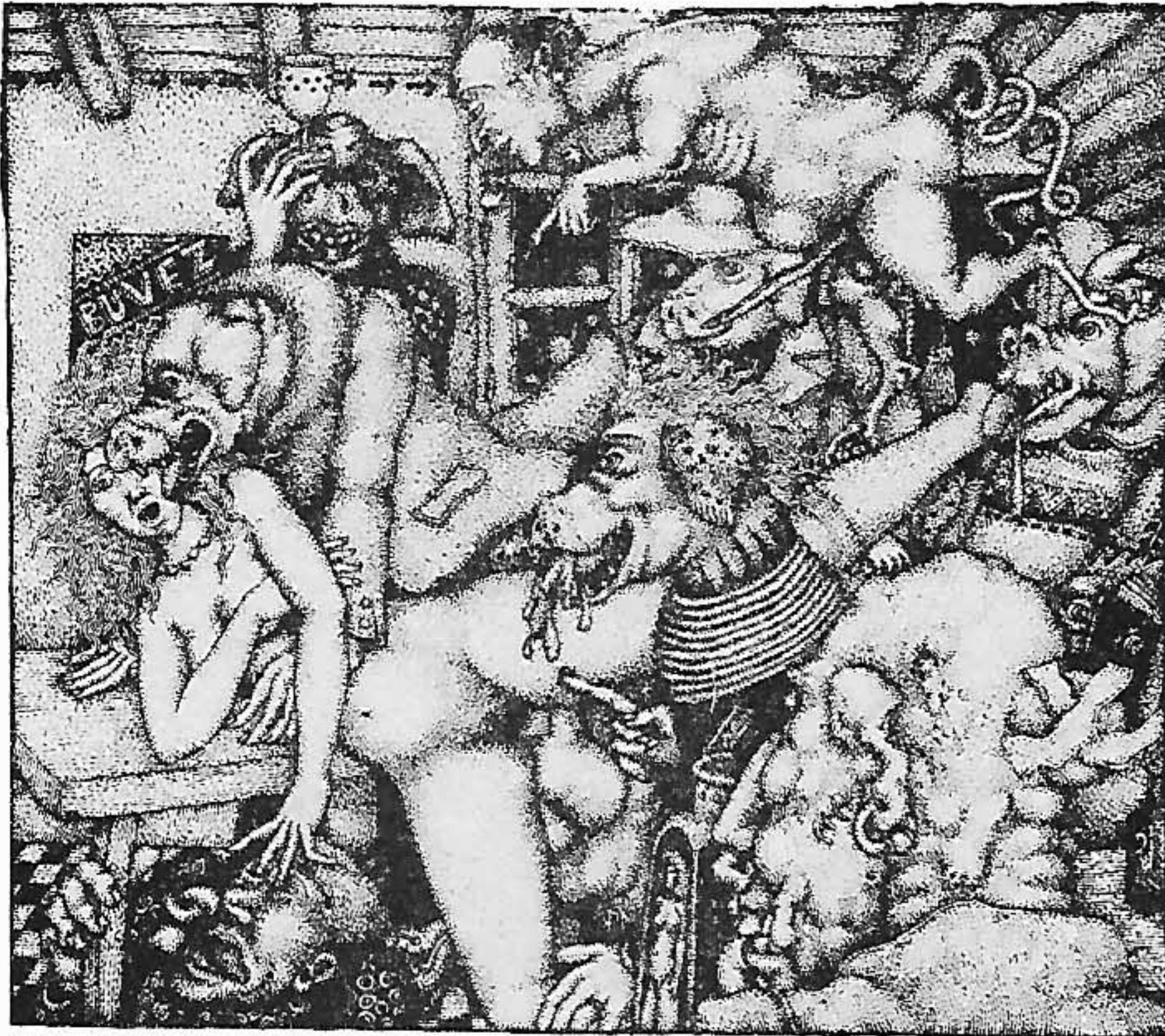


Il est plein de monde! Je vais pouvoir lever une véritable armée pour abattre le monstre et venger mon cher Henri!

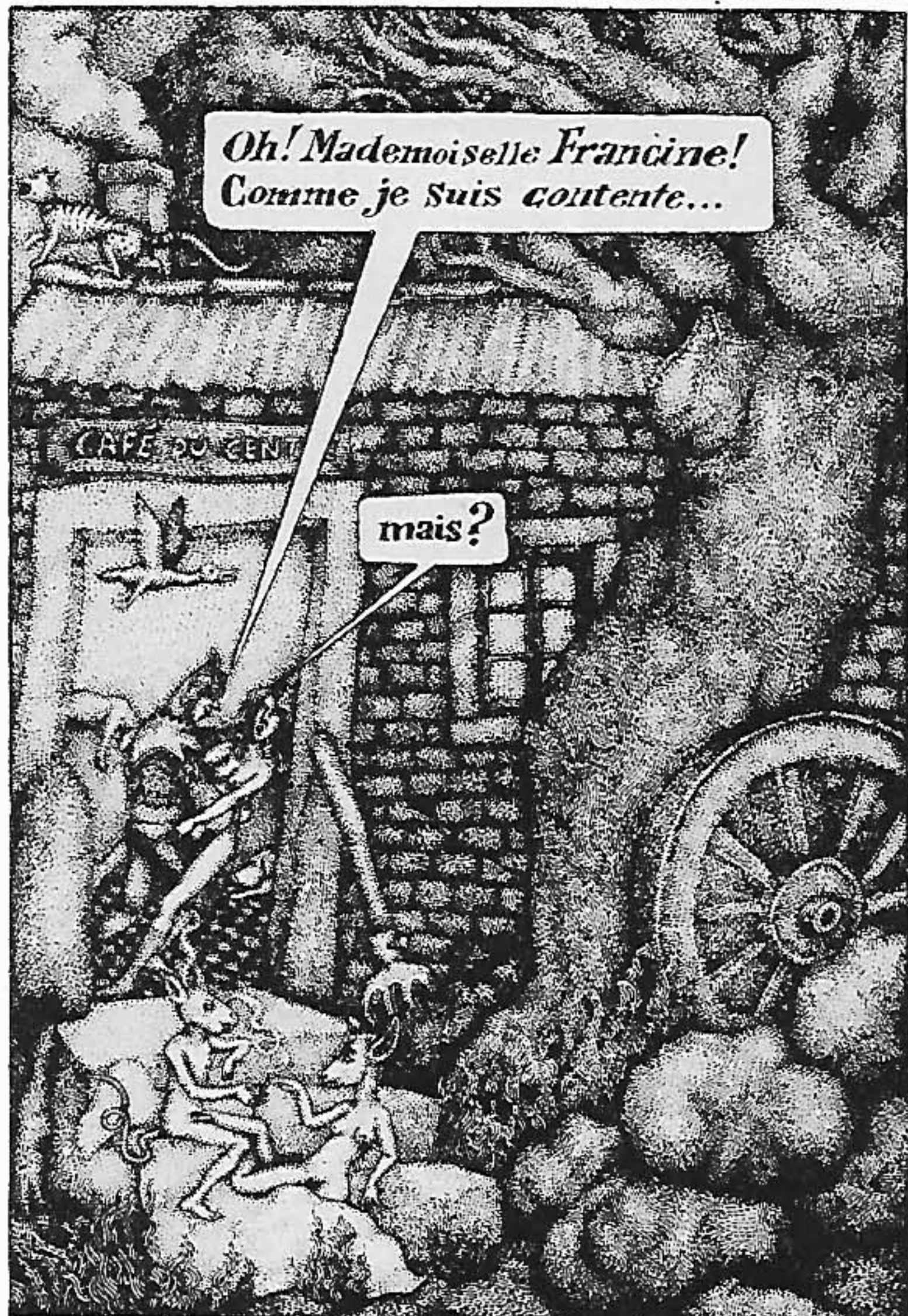
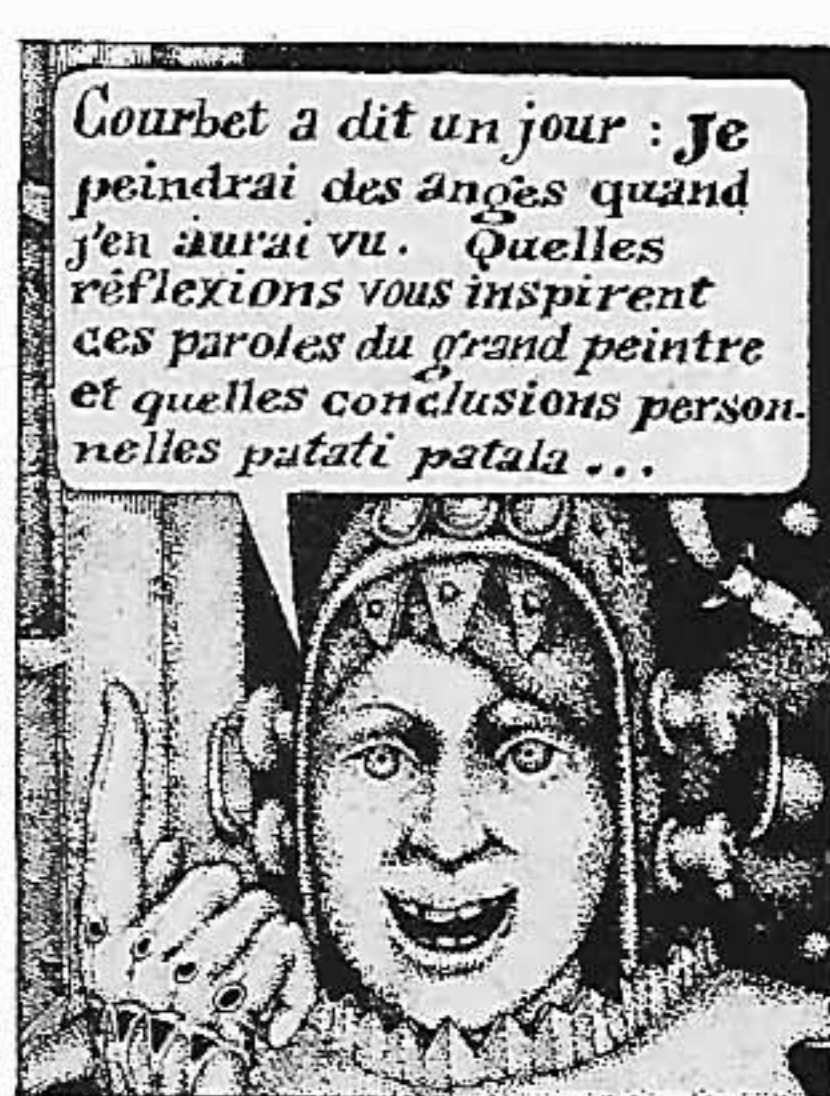


Messieurs...

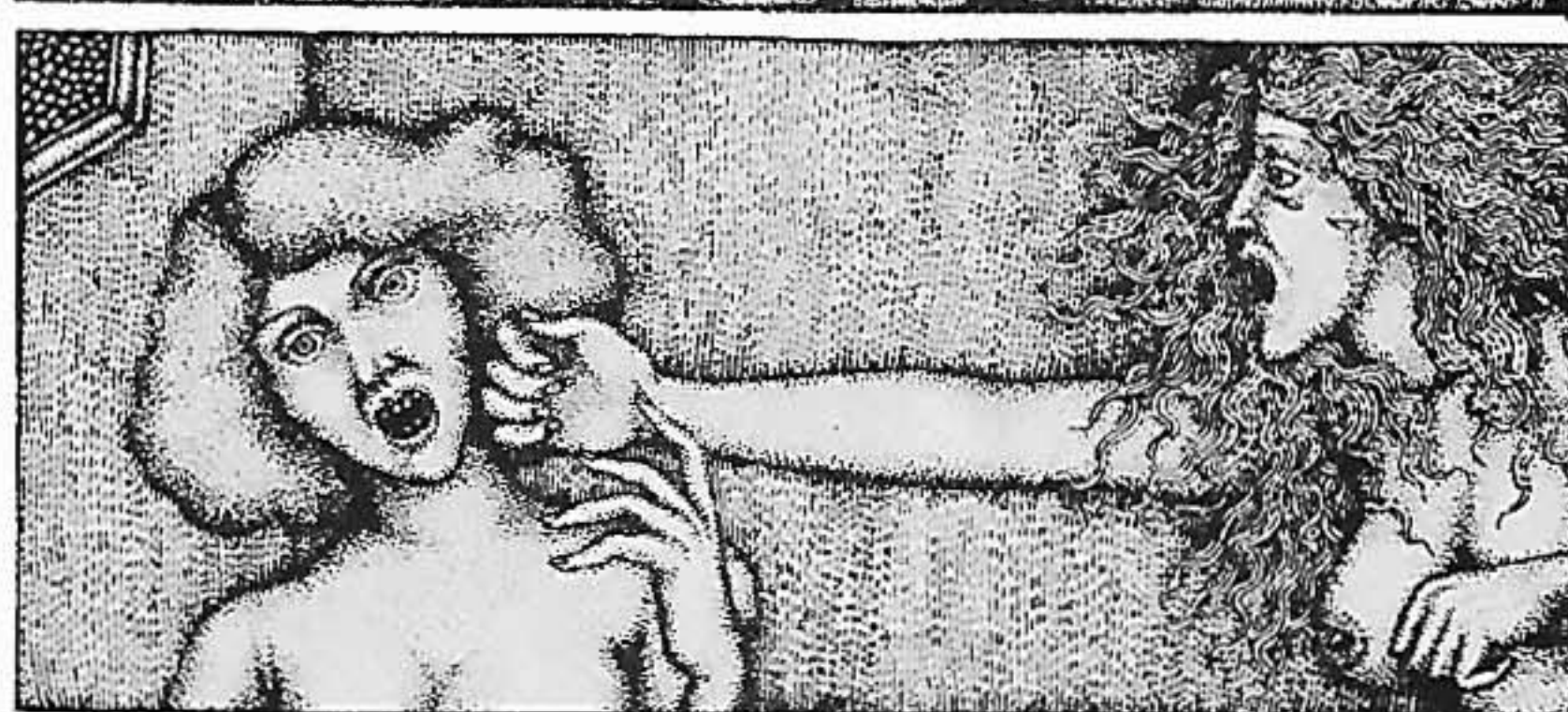
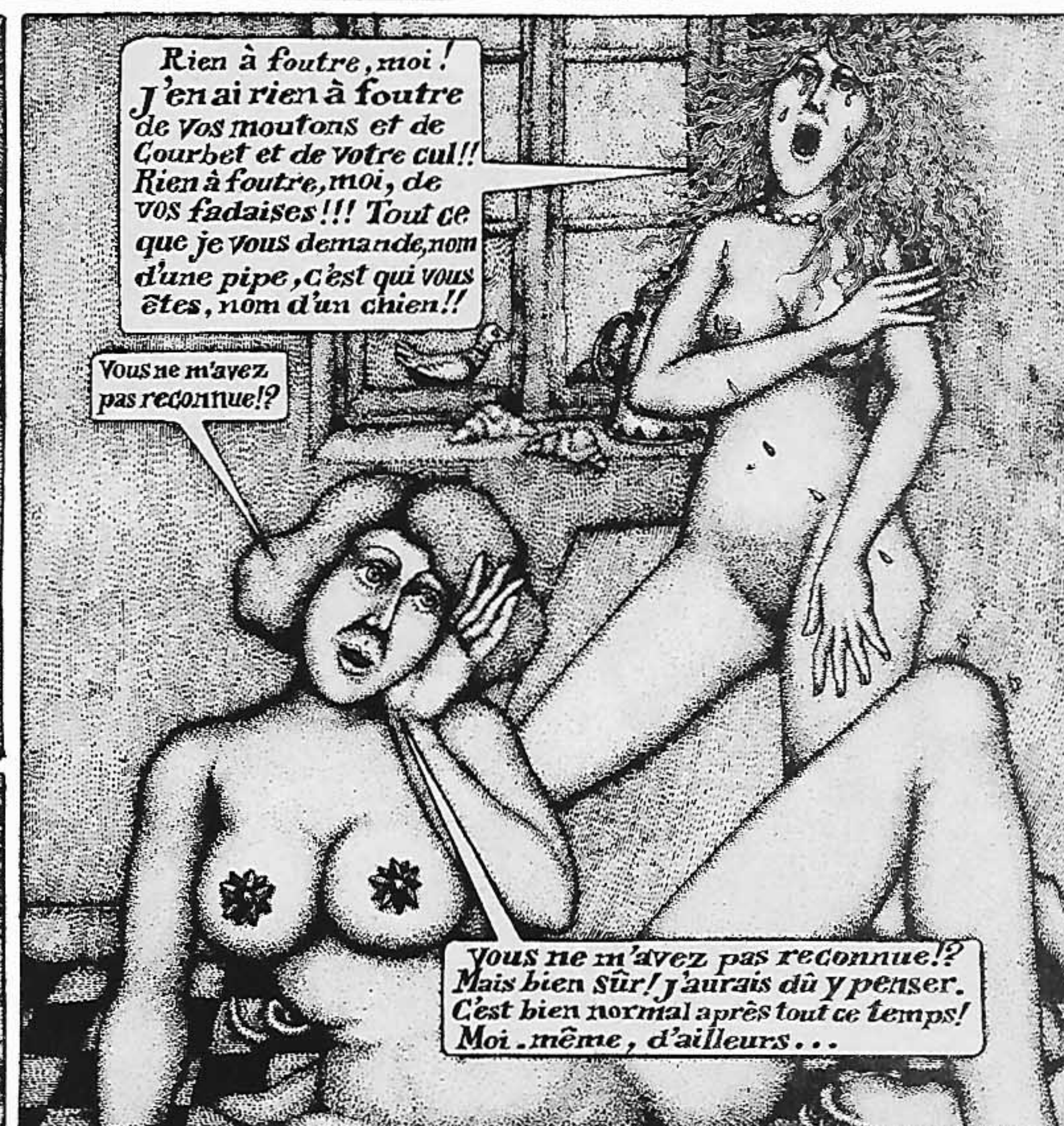
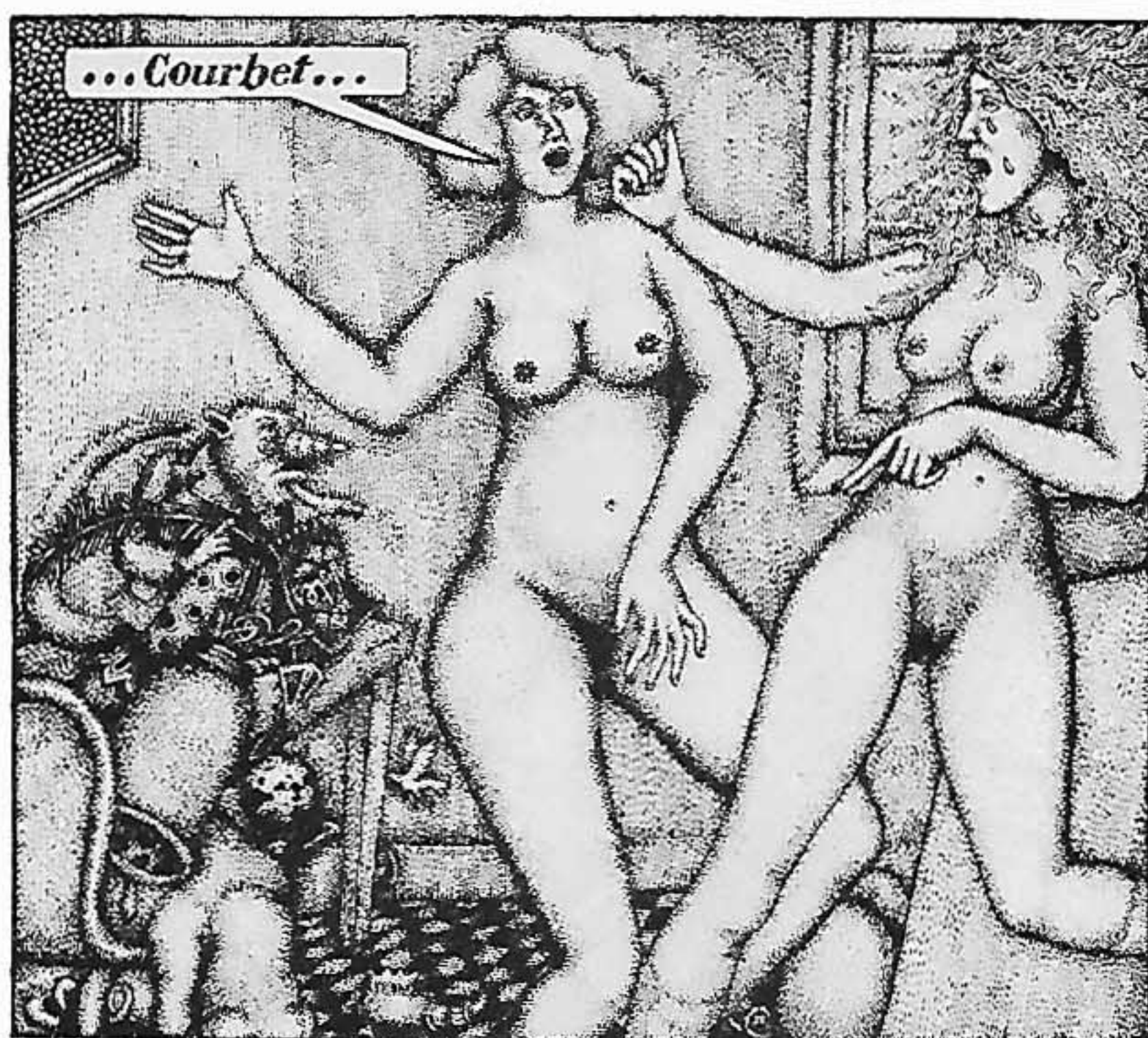
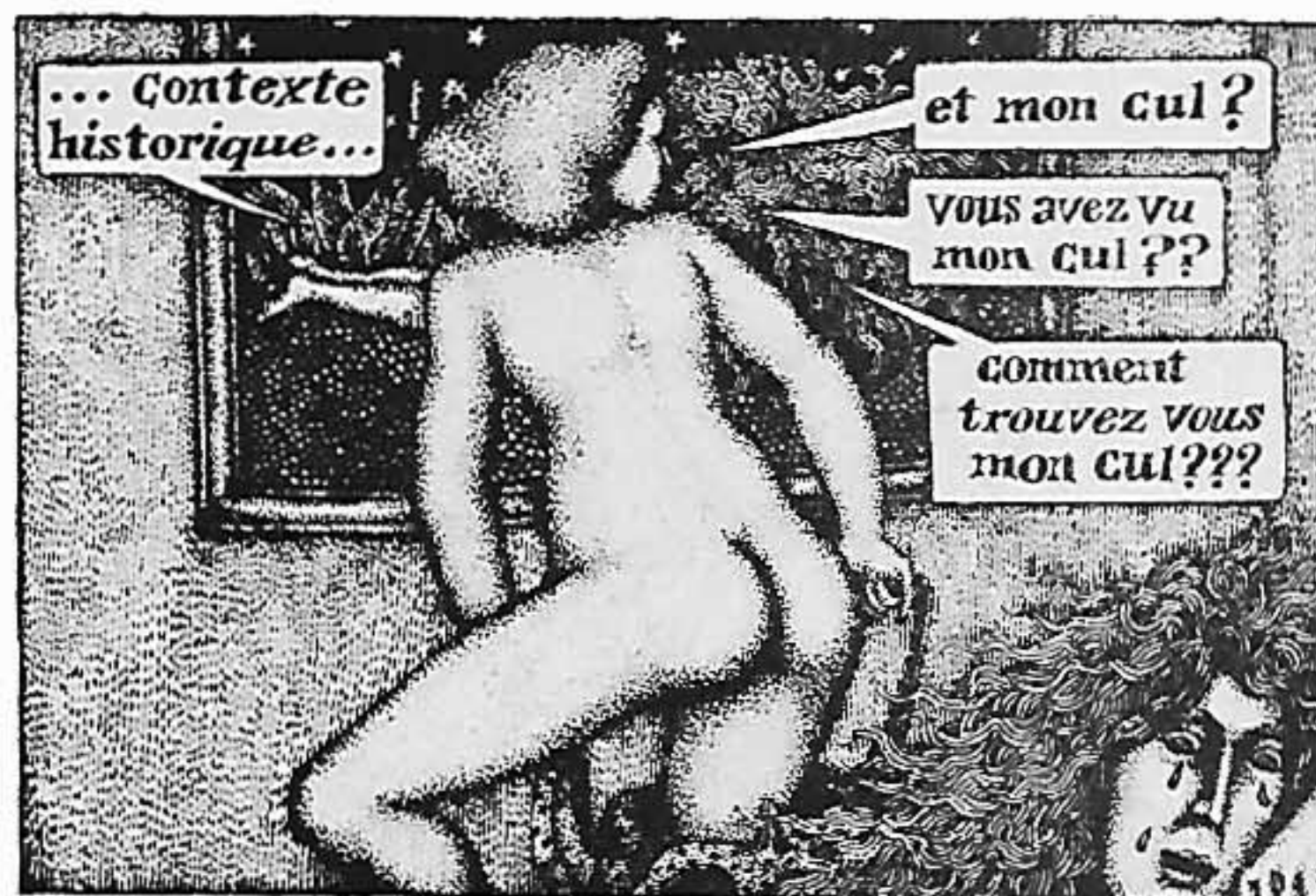




Alors que Francine continue de se dé-fendre vaillamment, l'Arbramasquette sur son sandouiche vient de repérer l'endroit où elle se trouve . . . elle est là-bas. C'est sûr.	Pourvu qu'il ne soit pas trop tard...	
	Magnifique ! elle se défend comme une championne !	C'est le dernier ! elle va l'avoir !
elle l'a eu !!	elle est sacrément bien roulée, la nénéte... Mais ...On dirait...	... l'institutrice ! est-ce possible ? Je vais bien voir









... moi-même d'ailleurs,
je n'étais pas tout à fait sûre
que ce soit bien vous. C'est
pour ça que j'ai ressorti ce vieux
sujet de rédaction qui a survécu
en ma mémoire à cet instant.
Pour voir votre réaction. Ainsi,
j'ai pu m'assurer que vous
étiez bien celle à laquelle je
pensais : La Charmante, La...

Soit! Je suis Francine!
Mais vous, vous, vous, qui
êtes-vous donc ???





Huguette? Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous êtes...

Mais Si!!
Mais Si!!
Je suis...



...je suis... ou plutôt... j'étais...
Huguette... votre élève... celle qui avait de si jolies nattes...
votre chouchoute, à ce que disaient certains autres élèves...

des jaloux!!!

Mais Voyons! C'est IMPOSSIBLE!!
cette petite Huguette, hier encore, était haute comme...



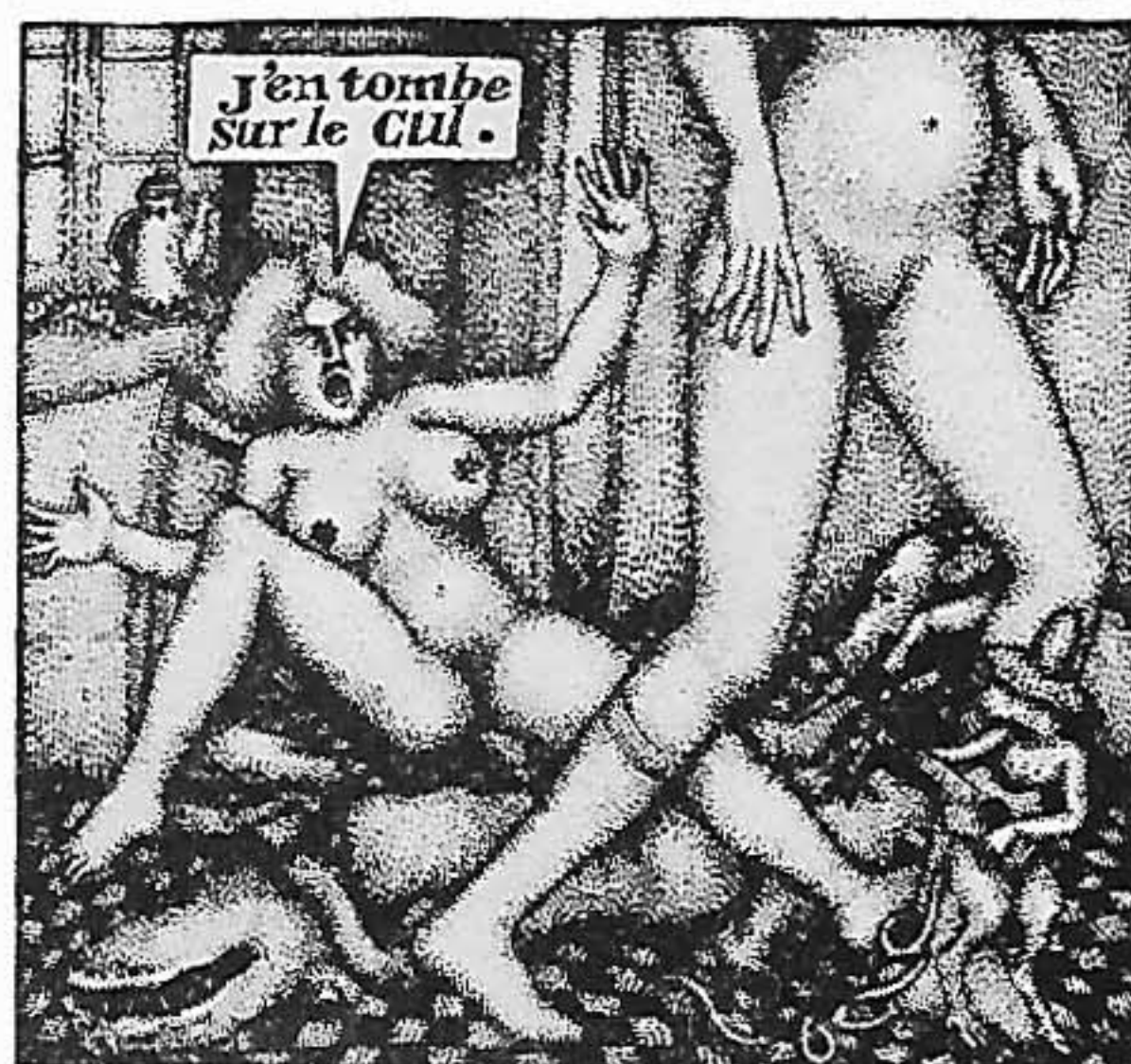
Hier? vous avez dit hier?

Hier. Oui. Hier, Huguette était en core une petite fille.



n'est ce pas hier que j'ai dormi ce sujet de rédaction que vous connaissez si bien?

HIER? La rédac' sur Courbet ?!!!
C'est INCROYABLE!



J'en tombe sur le CUL.



Oh! Pardonnez moi! C'est vrai! J'avais promis que je n'en parlerai plus, de mon cul. jamais. Mais comprenez ma stupeur: Hier? Vous avez dit: Hier!!! ...



vous avez dit Hier!!
Mais pour moi, ça fait un siècle! Figurez-vous.

des années, en tout cas...



Alors? D'après vous, comment ça peut se faire, un truc pareil?

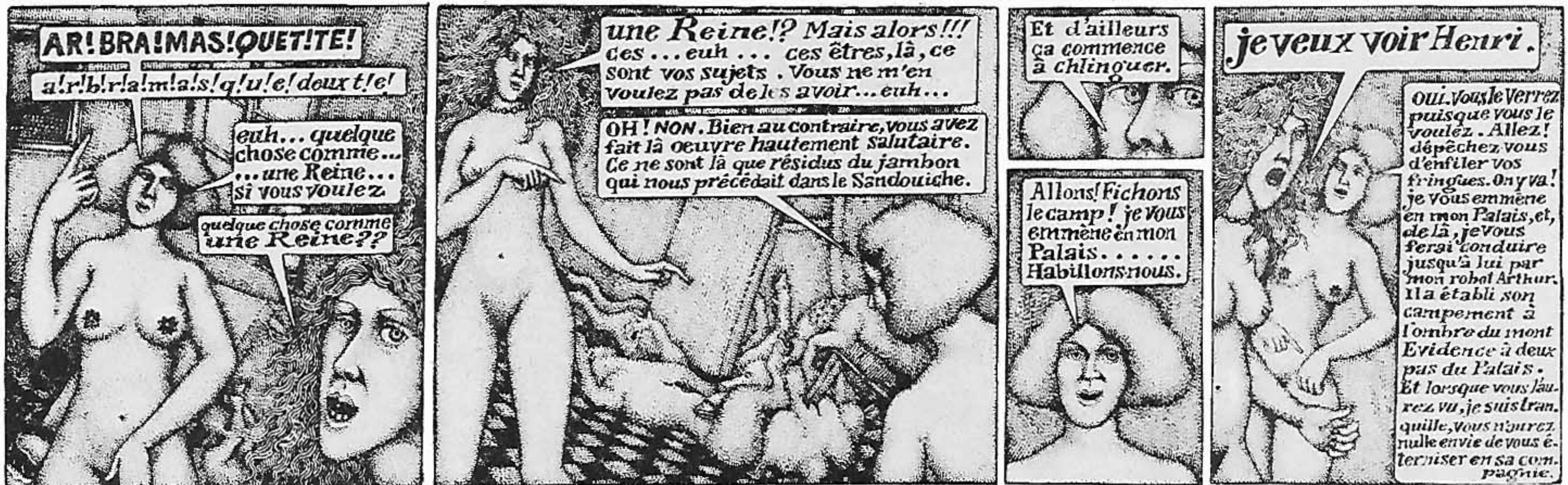
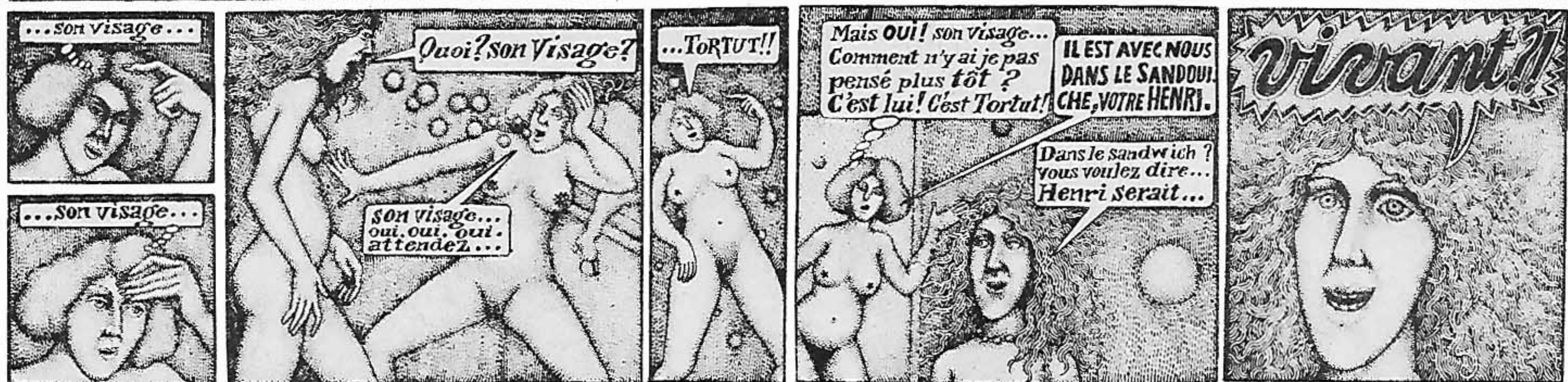
Hein? dites-moi ça, Mademoiselle Francine, vous qui êtes institutrice!

Moi, je ne comprends rien à toutes vos histoires



Et j'avoue que j'ai peine à croire que vous puissiez être la petite Huguette.

et pourtant...







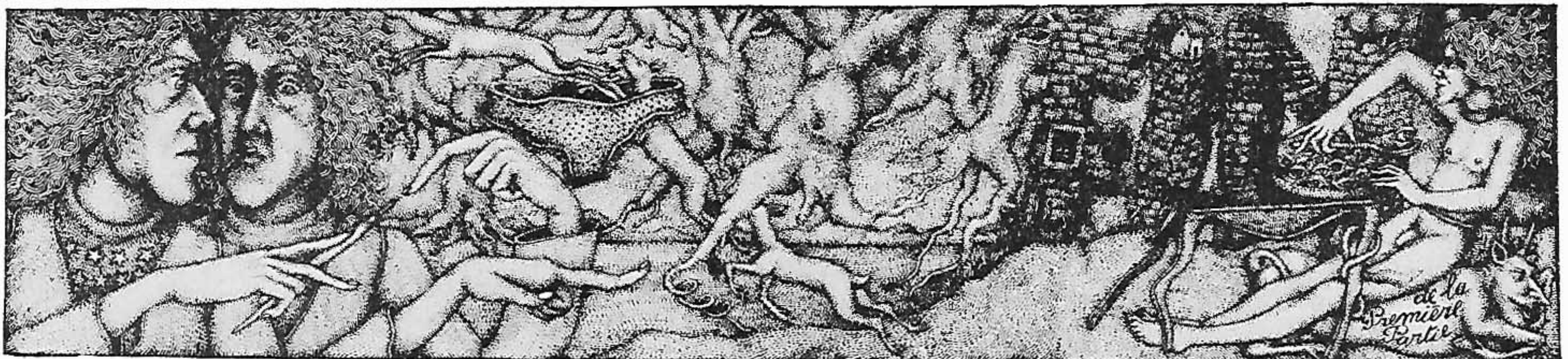
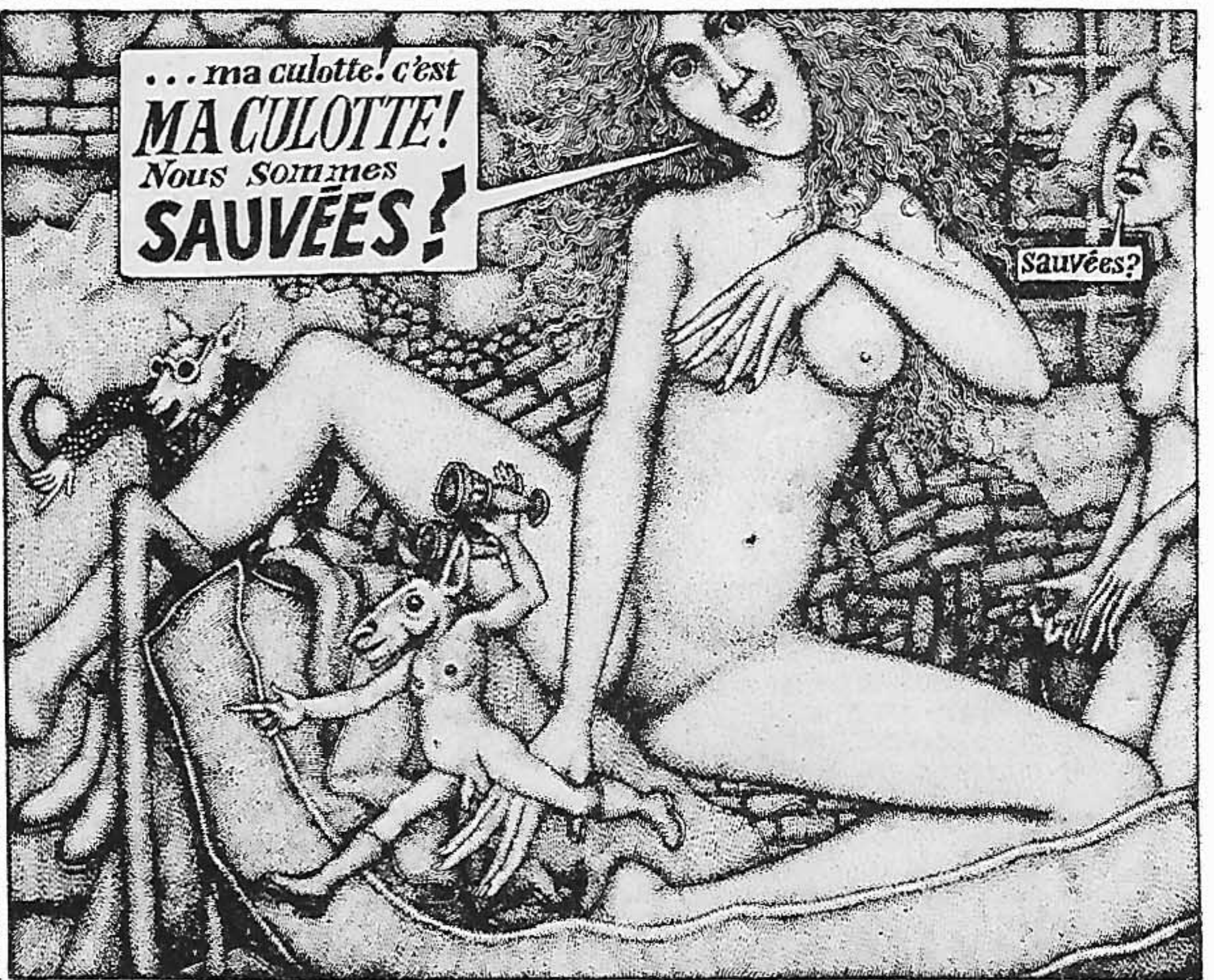
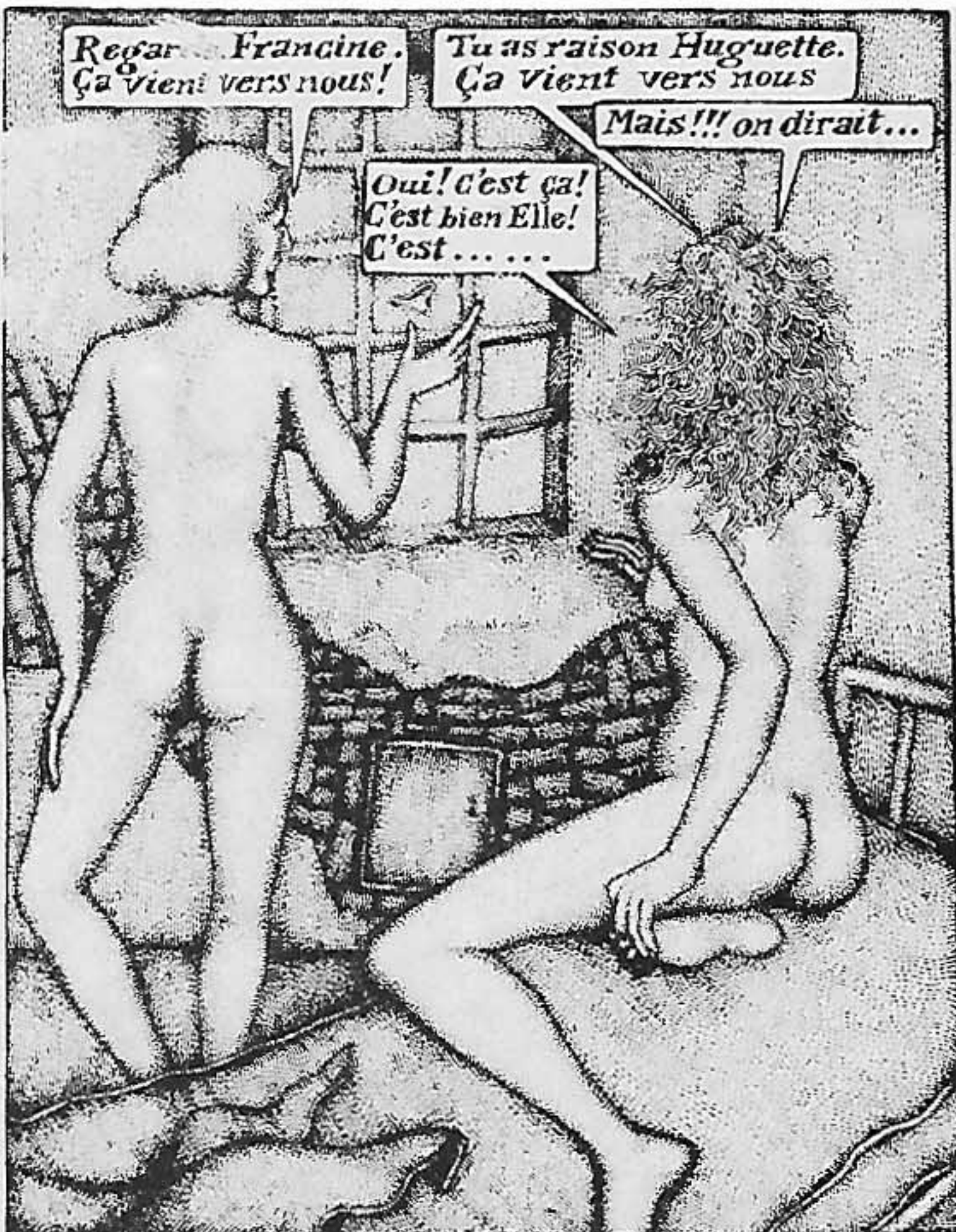
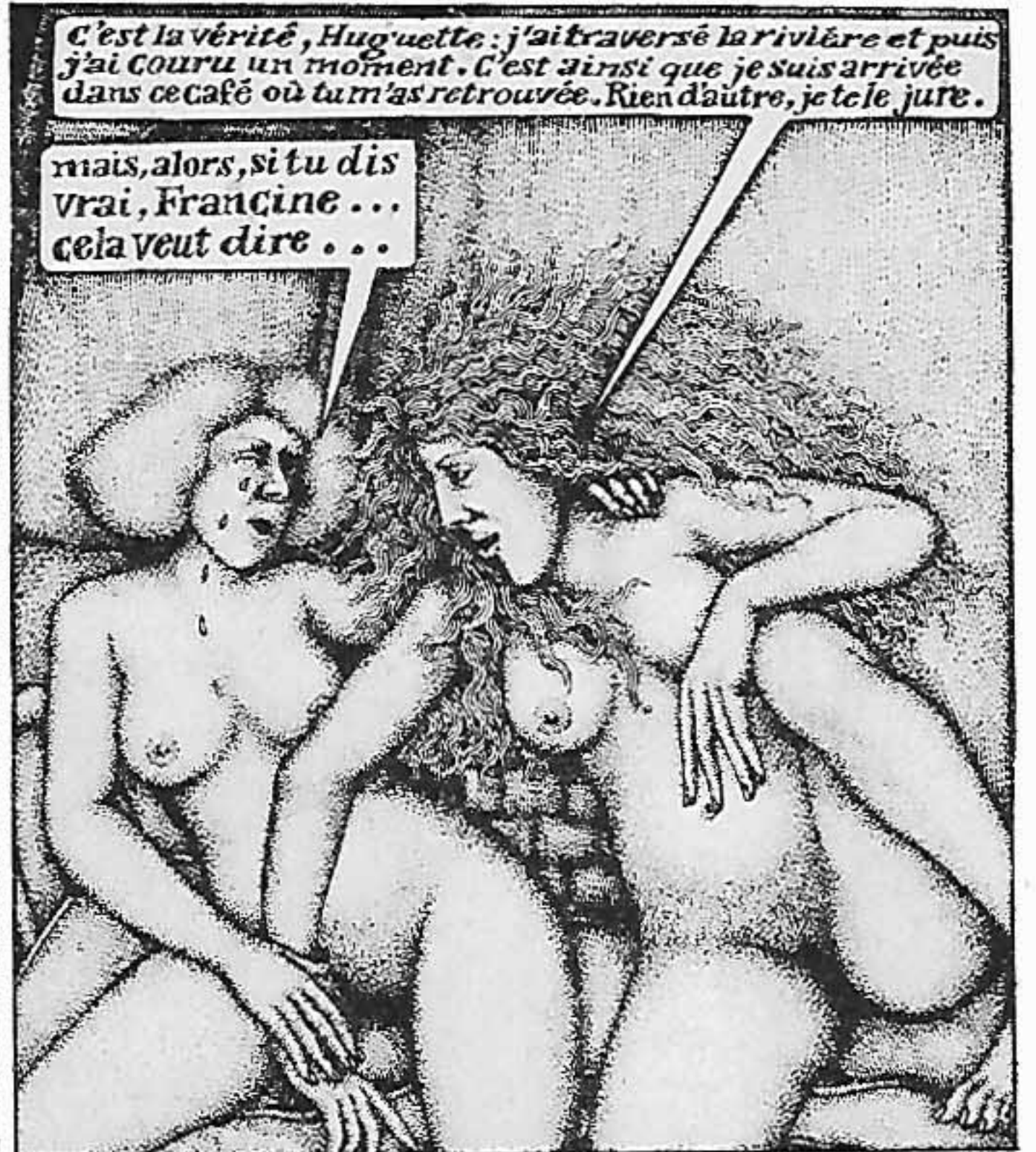
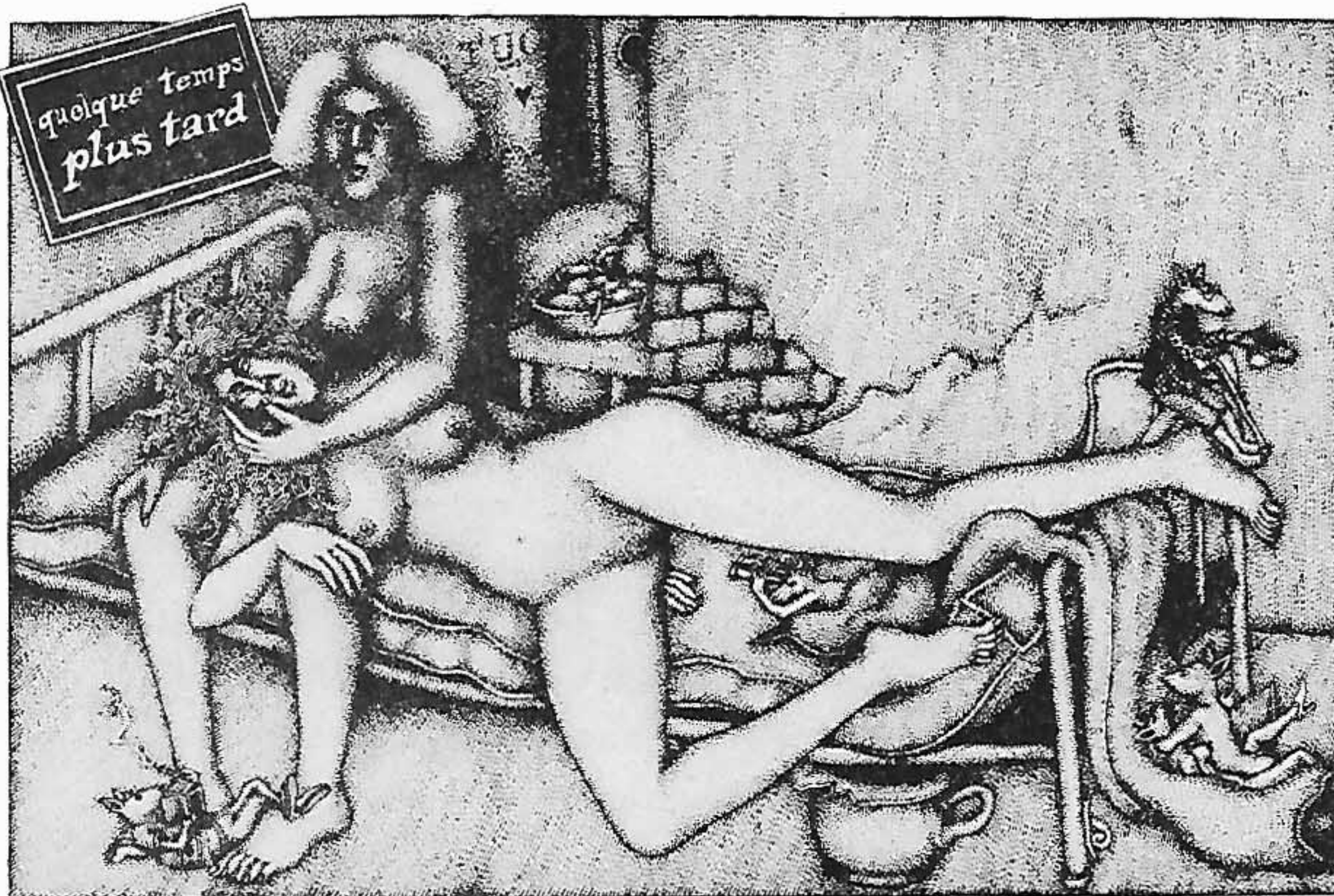
Emergence du frétilant jiscarre : par EFS Lescarreau de Nîmes (autoportrait malicieux)

... Et foutez-moi là dans une de mes geôles que vous ferez garder par Arthur, notre robot... Et l'autre avec: Vous voyez bien quelle ennûie jôhny Pompidou et ses frères.

Salle du trône

Loué soit Le Clou Tortut.

Qu'il soit fait
Selon Sa Volonté



les contes de charlie

Je n'ai pas l'honneur de connaître Francis Jacomin. Je sais seulement qu'il est né en 1947, ce qui fait de lui plus tout à fait un petit jeune sans pour autant qu'il soit un vieux con comme... enfin, bref. Quand il se raconte, il se dit anarchiste, parle de ses expériences de vie en

communauté, de la drogue – tout ce qu'il faut pour faire une belle biographie de gauche, quoi. Si ça l'aide à écrire de chouettes histoires avec du MOI pas censuré entre les lignes, tant mieux pour lui. Sinon, tant pis. Jacomin a publié deux ou trois textes, chez Kesselring et dans

l'antho de Curval « Futurs au présent ». Ils ne m'ont pas laissés un souvenir inoubliable, ce pourquoi je suis heureux de passer dans « Charlie » son petit dernier, d'une belle densité et d'une belle poésie.

Andrevon

GALAXIE SOLITUDE

Un homme, une femme, un enfant, dans une bicoque croulante appelée Saint-Jean, comme si depuis toujours on avait voulu vouer ce lieu aux apocalypses. Des anciens de la communauté anarchiste qui vécurent ici passent, se replongent dans le passé inoubliable et décomposé, s'y réfugient, y meurent encore une fois, dix fois, mille fois...

Cela finira mal, comme toujours. Cris, déchirements, déchirure... La vieille blessure s'ouvre à nouveau, le monde craque.

Le chemin de terre, à peine praticable, qui longe les champs de genêts conduit au carrefour du Grand Chagrin. De là-bas montent les cris d'un enfant qui pleure, parce qu'il est seul et voit la nuit autour de lui. Et même en supposant qu'il ne soit pas réellement seul, pas tout à fait abandonné, en supposant que quelqu'un l'aime et pense à lui, la nuit reste la même et l'enveloppe irrémédiablement.

On ne sait pas d'où vient ce nom : Saint-Jean. On se demande quand ça a commencé, pourquoi ? Comment ? On a l'impression d'être déjà passé par cette porte, d'avoir déjà suivi cette route, d'avoir déjà erré dans ce carrefour sans issue. On se souvient d'avoir juré de ne plus s'y laisser prendre. Et puis il y a le temps, la réalité, ce qu'on appelle la réalité, la voix qui parle à notre place, la force qui nous agit, la main qui manœuvre les manettes et d'un seul coup bouleverse le décor.

On repart, à pied bien sûr. Ce genre de trajet, on ne le fait qu'à pied, à cause du mauvais état du chemin sans doute, et aussi parce qu'ici les véhicules n'ont plus cours. Paysage jamais vu et pourtant trop connu, parcouru dans tous les sens et les non-sens, par soi-même, par d'autres, des semblables, si semblables qu'on finit par les confondre. Ils se rejoignent, leurs pas les uns dans les autres, leurs esprits, leurs corps, comme une seule et même personne depuis le fin fond des siècles jusqu'à ce qu'on appelle, faute de mieux, le Dernier Soir. Ils marchent sans avancer d'un pouce dans un espace uniforme dont tous les points se ressemblent trop pour qu'on puisse encore les différencier.

Cet homme, c'est l'exilé, le troubadour créateur d'univers condamné au silence, le prophète annonciateur de cataclysmes qui distribue les apocalypses comme le père Noël ses jouets, réduit au radotage sans fin du poète ou du leader politique. Il fut l'enchanteur qui colportait les poudres magiques et les herbes d'illumination, à présent devenu manutentionnaire, chargé d'un inerte fardeau de marchandises sans vertus. Et toujours la même blessure, cette déchirure à l'âme qui s'ouvre encore une fois, brutalement, et pourtant ne s'est jamais refermée. C'est la réalité qui se fissure et laisse une goutte humaine filtrer, et l'homme tombe dans la Galaxie Solitude. Il a perdu la mémoire. Les souvenirs gravés dans sa tête ne lui appartiennent pas et il n'est pas loin de se prendre pour un agent de la Sécurité Cosmique largué ici pour une mission impossible, avec une mitrailleuse mentale, des bombes d'acide plein les poches, et un poste émetteur-récepteur greffé sur les nerfs.

Message : Le chevalier H a été retrouvé mort au fond

de sa piscine. Suicide ou accident ? Personne ne sait plus. Il y a plusieurs siècles que cela est arrivé. Photographie floue sur le journal : son grand regard paisible, sa longue chevelure blonde qui ondule, des poissons nichent dans ses dentelles, des algues s'accrochent aux pierres de ses bagues.

Message II : Dany est mort. Une seringue d'hyperhéroïne tirée à bout portant par un tireur d'élite des brigades noires du Vieux Monde. En plein dans la veine. Il s'écroule, sa tête cogne sur le bord du trottoir.

Ils disparaissent l'un après l'autre. Doum, attaché à un poteau de bois sur un terrain vague, percé de plusieurs dizaines d'aiguilles, sa tête légèrement inclinée sur le côté, un peu en arrière, sa pomme d'Adam saillante, son crâne rasé qui brille sous la lune, la nuit, le vent, vieux journaux qui courent...

Dominique...

Gérard, qui chantait « Dream is over ». Il a dû faire



un mauvais rêve. S'est marié avec une fille impensable, a acheté une maison à la campagne...

Arthur, en prison pour des années...

La vieille Ami 6, compagne de tant de fugues, de flips et de combats, nous pète dans les mains. La vitre de la portière avant tombe tandis que nous roulons et éclate en mille étincelles colorées dans le soleil. Plus tard, sa carcasse explose dans le champ de coquelicots, derrière Saint-Jean.

- Tu vois des symboles partout ! dit Denise.

Le Spy bavote en arpentant la promenade à la recherche d'un joint à fumer avec les mouettes.

- C'est la décompo, man, c'est la décompo !

Nous arrivons à la Ville Frontière comme si nous ne l'avions jamais quittée. Rien n'existe en dehors de la Ville Frontière.

- Je pense donc je suis... Je suis donc je pense... fait un vieux camé en suçotant sa pipe d'opium.

Des bandes de jeunes gens chantent des cantiques exotiques puis s'installent sous les palmiers de plastique et se passent le chillum sacré sous la lune.

- Ils ne savent donc pas que l'Orient est ici, tout de suite ! dit quelqu'un.

Le vieux continue sa litanie :

- Je pense donc je...

- Trouve autre chose ! Change de disque ! crient les jeunes gens.

Il essaie :

- Je chie, je marche, je baise, je fume, donc je...

- Qui c'est « je » ? demande un enfant.

La mère se retourne et lui flanque une baffe.

- Tiens ! Ça t'apprendra à dire des obscénités.

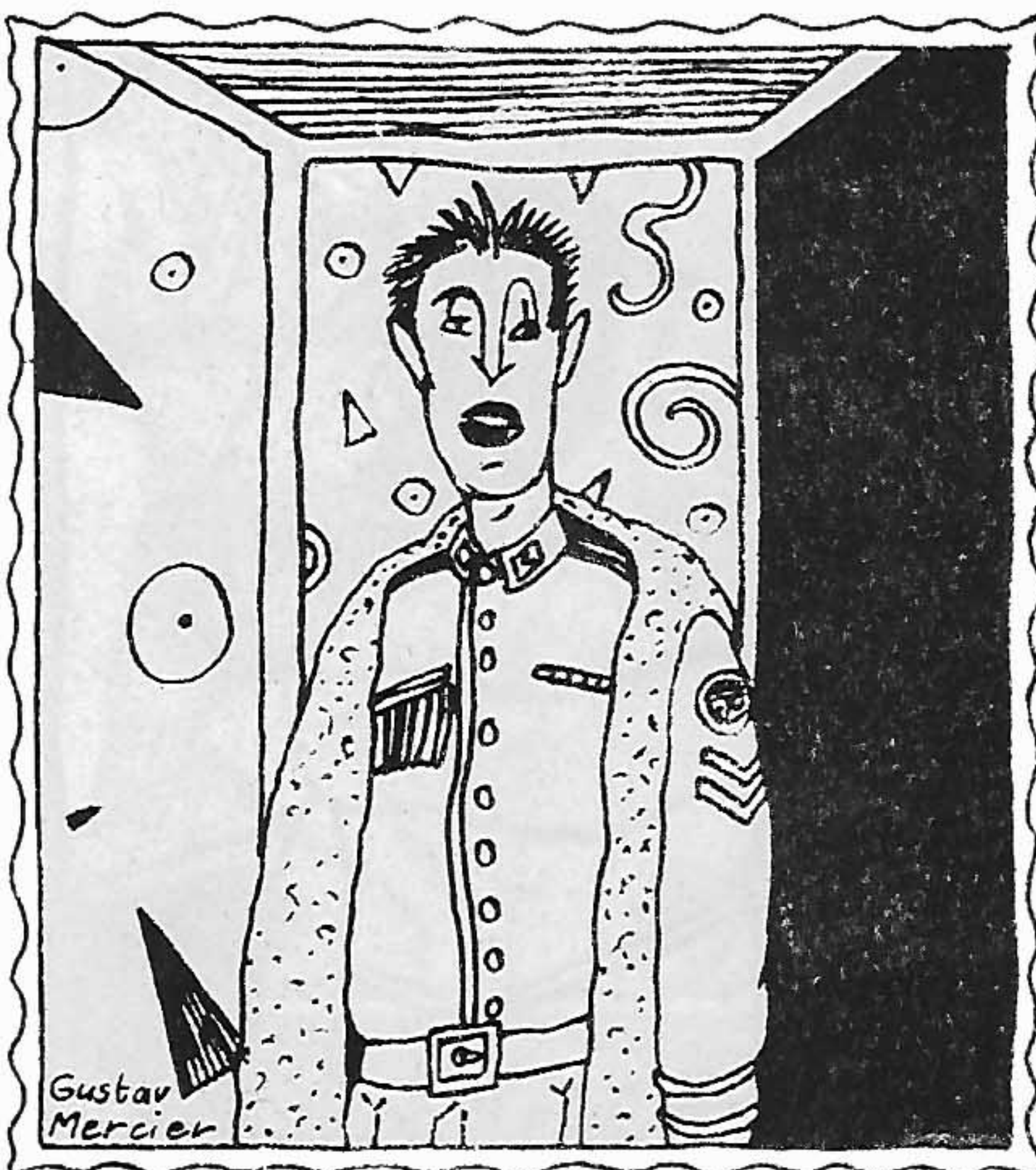
- Pourquoi « donc » ? On chie, on marche, on baise, ça s'arrête là. Etre, c'est une autre question.

Un flic débonnaire sourit de toutes ses dents noircies de nicotine.

- L'essentiel, c'est d'y croire pour que ça tienne, pour que ça fonctionne.

La Ville Frontière est un point semblable aux autres, une époque indifférenciée dans la géographie et l'histoire de la Galaxie Solitude. Rien au dehors, rien avant, ni après, ni à côté...

Un jeune indigène nous dit :



- Je ne comprends pas cette façon stupide que vous avez, vous autres Terriens, de toujours venir de quelque part, de vous diriger vers, de passer, de traverser.

Aux dernières nouvelles, le soi-disant agent de la Sécurité Cosmique serait un avatar du chevalier H, en quelque sorte l'espion qui venait du rêve.

- Alors, il y a le rêve ? Et la réalité ? demande Denise.

- Oui, fait l'indigène, ils se déversent dans cet entonnoir où tout se mêle, se brouille, s'embrouille, s'inverse et se renverse, et fuit et coule.

L'homme accomplit une mission, cela du moins il le sait, ou le croit, l'invente, mais n'est-ce pas la même chose ? Il suit un itinéraire qui va du rêve au bout du monde en passant par la Galaxie Solitude, c'est-à-dire de nulle part à nulle part. Il aplanit, il trace des routes - son instinct de prophète ! - des autoroutes même, une autoroute, oui, une seule, mais qui contient toutes les directions, du rêve d'une mission impossible jusqu'à son accomplissement, autant dire pas grand-chose.

Au passage, il branche une guitare sexuelle sur la radio des flics. Une explosion déchire la nuit. La bagnole de la patrouille flambe comme une torche sur les docks.

La route entre dans un tunnel, traverse des mondes souterrains. L'agent appuie sur l'accélérateur. Il fonce dans la nuit. La route défile, avec sa ligne jaune en pointillé et ses poteaux blancs sur le bas-côté. Il invente la route au fur et à mesure, en prenant bien soin de dessiner correctement les courbes adaptées à sa vitesse. Il ne peut pas se permettre de prendre des risques et de tout compromettre par une négligence. Il a appris à l'école des agents à ne pas faire d'erreur. Il invente un phare au loin, pour se fier à sa lumière. Il ne lui reste plus qu'à maintenir le volant dans la bonne direction. Le soleil cogne. Les cigales chantent. Il marche sur une route de campagne peu fréquentée. Il parle tout haut, tout seul on dit, mais il sait qu'il est des milliers. Il dit qu'il ne recommencera plus. La terre devient invivable. Partout dans l'univers on en raconte des merveilles, mais c'est invivable. Tout ce qu'on dit n'est qu'un monstrueux mensonge.

- On veut me faire croire que je suis né ici. On m'appelle « enfant du pays ». Mais je viens d'ailleurs. J'ai atterri un jour, je ne saurais dire dans quelles circonstances, cela remonte trop loin, avant - oh ! bien avant ma naissance dans ce corps. On m'a drogué sans doute pour effacer de ma mémoire ce monde d'où je viens. Je ne sais pas ce qu'on attend de moi. Que je produise et me reproduise ! Mais il doit y avoir autre chose, ce n'est pas possible autrement !

On le traite de fou. Jadis, on lui jetait des pierres. A présent, on le laisse dans une paix relative. Il peut marcher sur une route sans trop de risques, dormir dans les bois.

- Je n'ai vraiment rien à dire aux gens du pays. Bien sûr, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais eux non plus. Je ne possède que ma propre certitude, ce qui n'est déjà pas si mal. Ma certitude ! Mais la certitude, ça va, ça vient. Le monde bouge sans arrêt sans parvenir - le cherche-t-il ? - à se stabiliser. Les repères changent souvent de place, les pistes disparaissent sous les dunes, il suffit d'un coup de vent. Difficile de distinguer le vrai du faux. On débite la vérité en tranches, on quadrille l'espace, on mesure l'éternité, on définit l'indéfinissable... On a fait de l'enfance l'apprentissage de la vieillesse et l'amour n'est plus qu'une préface à la séparation. Un baiser ou une gifle, n'est-ce pas en fin de compte une seule et même tentative désespérée pour se rejoindre ? Je viens du pays des actes manqués. Je m'en souviens comme à travers un brouillard... Tout le monde se comprenait, se comprend, se comprendra... C'est, c'était, ce sera, ailleurs, ici-même...

L'homme a passé la nuit dans un fourré au bord d'un chemin, entortillé dans une couverture. Il faisait déjà presque jour quand les gens du pays ont surgi, armés de fourches et de matraques, et ont commencé à cogner sur le dormeur. Du sang sur l'herbe... Ça n'a duré que quelques secondes.

Ils ont emporté le corps et l'ont jeté dans une pièce d'eau, dans les jardins d'un vieux château abandonné depuis des siècles et qu'on dit avoir appartenu au chevalier H, ce seigneur fou qui jadis terrorisait la région avec ses machines volantes.

Au même instant, la bicoque de Saint-Jean a disparu avec ses habitants, happée par un courant dans une brèche de réalité.

Francis Jacomin

Je l'ai entendue pour la première fois en novembre dernier, au Lucernaire Forum. Elle y présentait un spectacle de textes et de chansons appelé « Animale ». J'y suis allé à cause du « e » dans Animale, et aussi parce que j'avais lu dans un bouquin sur la chanson qu'elle est née la même année que moi (comptez pas que je vous dise laquelle, gros malins !).

Dans la minuscule salle du Lucernaire, j'ai vu sur la minuscule scène une petite femme qui paraissait très grande, avec des cheveux noirs très courts, des yeux bleus immenses, un grand sourire de sucre. Elle chantait et elle disait plein de choses sur la nature massacrée, sur les mythiques Indiens qui nous font tant rêver (en général tirées du livre de T.C. McLuhan, *Pieds nus sur la terre sacrée* (1), achetez-le, c'est beau comme de l'orge sous le vent), sur les animaux qui survivent malgré nous...

Une chanteuse écologique, alors ? Si on veut, pour ce qui est du « message », mais sans rien d'emmerdatoire, de prêchi-prêcha, de militant. Ses chansons, elle les vit, elle les vibre, de tout son corps qui ploie, se cambre et jaillit comme une source (elle a fait de la danse pendant dix ans), de toute la voix qui roucoule, soupire, et puis s'enfle pour gueuler un bon coup.

Si tu ne crois ni aux dieux ni aux diables

Si tu as envie de hurler

Une envie si ancienne que ta gorge est douloureuse

Si tes matins ne sont pas triomphants

Mais que tu te réveilles bien souvent

*Les joues inondées de larmes
Dont tu ne sauras jamais la cause (...)*

*Si tu ne poses plus de questions
Car tu sais qu'il n'y a pas de réponses*

Ecris-moi, parle-moi, tends-moi la main

Je suis ton frère.

Plutôt ta sœur. Mais bon. Tiens, je ne vous ai pas dit son nom ? Elle s'appelle Béatrice Arnac. Elle a eu plusieurs Grands prix du Disque, elle a un palmarès gros comme le bras, tant mieux pour elle, mais qu'est-ce que ça peut faire ? L'important c'est ce qu'elle nous dit, aujourd'hui, ici, maintenant :

*Vous avez conquis les étoiles
Allez-y !*

Puisque l'aventure du cerveau humain vous fascine

Vivez-la jusqu'au bout

Laissez-nous cette Terre martyrisée

UNE FEMME PLUS

UNE AUTRE



*Nous essayerons de la soigner
De la panser et d'y vivre...*

*Je veux mourir par la Nature
Par un bien qui me viendra d'elle*

Ne me touchez pas ! Ne m'approchez pas !

Gardez vos couteaux, gardez vos poisons

Je veux mourir en bonne santé...

On la comprend. On la comprend encore mieux quand on se rend compte que son hymne à la Nature n'est pas du bidon, de la poudre aux yeux, de la mode. Béatrice Arnac vit jusqu'au bout ce qu'elle chante, on la voit dans les manifs contre la vivisection, elle est végétarienne, elle habite en pleine nature, dans une roulotte ancrée en bordure d'un vallon, elle a deux juments, une chèvre, un bouc, quatre chats, mais je n'ai pas vu l'éléphant, il était peut-être caché dans le décor. *C'était un lieu de nacre et d'émeraude, d'acier et de coton, de jasmin et de velours, de poissons et de détente, d'angoisse et d'oiseaux...*

Elle vous chante ça avec dans la gorge une tourterelle, une panthère, deux douzaines d'abeilles, sans compter le chœur des dauphins ; et en elle, toutes ces animales font bon ménage. Vous avez envie de les connaître ? Volez discrètement à la FNAC ses deux derniers disques : *Béatrice Arnac en liberté et en public*

(74036 Y, distributeur SFPP) et *Animale* (celui du spectacle), même distributeur, BA GS 7 (ce dernier peut aussi être demandé directement au producteur, Gérard Sarayet, 18, rue Vignon, 75009 Paris).

Enfin, pour ceux qui auraient raté Béatrice Arnac au Lucernaire (on ne peut pas dire que les petits copains de la presse, spécialisée ou pas, se soient déplacés en masse, feignasses !), et pour ceux qui ne l'auraient pas ratée et en redemanderaient, on comprend ça, elle se produit au Théâtre de la Ville, à 18h30, cinq jours, du 4 au 8 mars. On y court ! Et on l'écoute de l'œil...

Je ne te trouverai pas

Toi qui existes et que j'aime déjà

Je ne te connaîtrai pas

Toi qui m'appelles et que je n'entends pas...

Oui oui. On dit ça...

Catherine Derain est du genre blondinette, avec une jolie bouche ronde. (Parenthèse : est-ce que je commencerais à parler d'un chanteur mâle en lui détaillant l'anatomie ? Mais passons...) Elle, j'ai fait sa connaissance dans une Maison des Jeunes de Grenoble, sinistre à souhait, au fond d'une petite salle à moitié remplie de loubards et de nénétes à talons. Je l'ai retrouvée un an plus tard à Avignon,

dans un local de la CFDT encore plus minus. Côté les vedettes du chaud biz, c'est pas toujours s'emmêler les pieds dans du brocard. Mais c'est que Catherine Derain (qui vient de la « Fine Fleur de la Chanson », l'émission de Luc Bérumont, et c'était en 68, on a débuté la même année dans le vedettariat, qu'est-ce que je peux parler de moi aujourd'hui) donne carrément dans le féminisme militant. Au début, elle accompagnait même ses tours de chant d'une projection de diapos racontant l'Histoire des femmes. C'était son côté « Je leur rentre dans le lard » bien sympathique.

Aujourd'hui elle a abandonné ces à côtés, mais pas son militantisme : *Etre femme pour choisir - Etre femme pour jouer - Ce n'est pas là une chanson - Mais c'est peut-être la rébellion...* On le dit tout net, ce n'est pas là qu'elle est la meilleure. On la préfère plus futée quand, après un beau couplet romantique, elle clame :

*Je ne t'aime pas, non je ne t'aime pas,
Je t'ai choisi beau - et tais-toi !*

Catherine Derain s'accompagne à la guitare, et elle joue avec art de sa voix un peu rauque, genre

persifleuse-gouailleuse, avec tout de même un tout petit peu trop de soupirs et de hoquets. Enfin, je trouve. N'empêche qu'elle frappe juste où il faut, avec l'émotion qu'il faut, quand elle parle un peu plus d'elle, l'égoïste, et un peu moins des autres :

*Oh ! ma fête, trouve-moi,
Je suis un peu lasse,
J'ai besoin de toi...
Oh ! ma fête, presse-toi,
Comme le temps passe,
J'ai plus de trente ans déjà...*

Mais là où Catherine Derain sait trouver son meilleur créneau, c'est quand elle adapte des chansons du folklore (*Je ne veux plus aller aux champs, La mère*), ou qu'elle s'en inspire pour trousseur de belles choses aussi vives qu'impertinentes. Du genre :

*Qu'elles soient riches héritières
Présidentes ou prolétaires
Toutes vivent sous ta loi
Le furet du bois de ces dames
Leur Seigneur et maître, le roi...*

Ceux qui auraient des doutes sur ce que peut bien être ce « furet du bois de ces dames » les perdront au dernier couplet :

*Si après ce long servage
Rejetant leur esclavage*

*Elles se refusent à toi...
Plus d'enfants et plus de pères
Plus de soldats plus de guerres
Et ta race s'éteindra !*

C'est de Béatrice Arnac qu'un critique américain du *Village Voice* a écrit : *Béatrice sings with balls* (comme on est correct, on n'ira pas jusqu'à vous traduire), mais Catherine en a aussi dans le pantalon pour ce qui est d'aller chatouiller celles des autres. On trouve les chansons dont il est question ici dans son disque *Etre femme en son temps* (Records MPL 900 141). Si tu en as fait d'autres, tu peux toujours me les envoyer, Catherine.

On termine vite vite sur le livre de Pierre Perret *Les pensées* (au Cherche-Midi), où il a réuni des tas de petites phrases rigolotes qu'on retrouve parfois dans ses chansons. On en donne une seule, qui me ravit : *Elle posa sur ma peau ses lèvres à demi closes et mon sexe jaillit d'un bouquet de doigts roses.*

Après ça, on n'a plus qu'à aller se coucher.

Andrevon

(1) Denoël Gonthier, collection « Méditations ».

Vient de sortir chez votre charmand de nourjaux.



N°1

*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?*

*Qu'ils
crèvent !*



EN VENTE PARTOUT 6F

Tous LES MERCREDIS

L'ACTUALITE A COUPS DE POINGS DANS LA GUEULE

24 PAGES ★ 8 PAGES COULEUR

ET LA RUBRIQUE DE COLUCHE: «LES PAUVRES SONT DES CONS»

